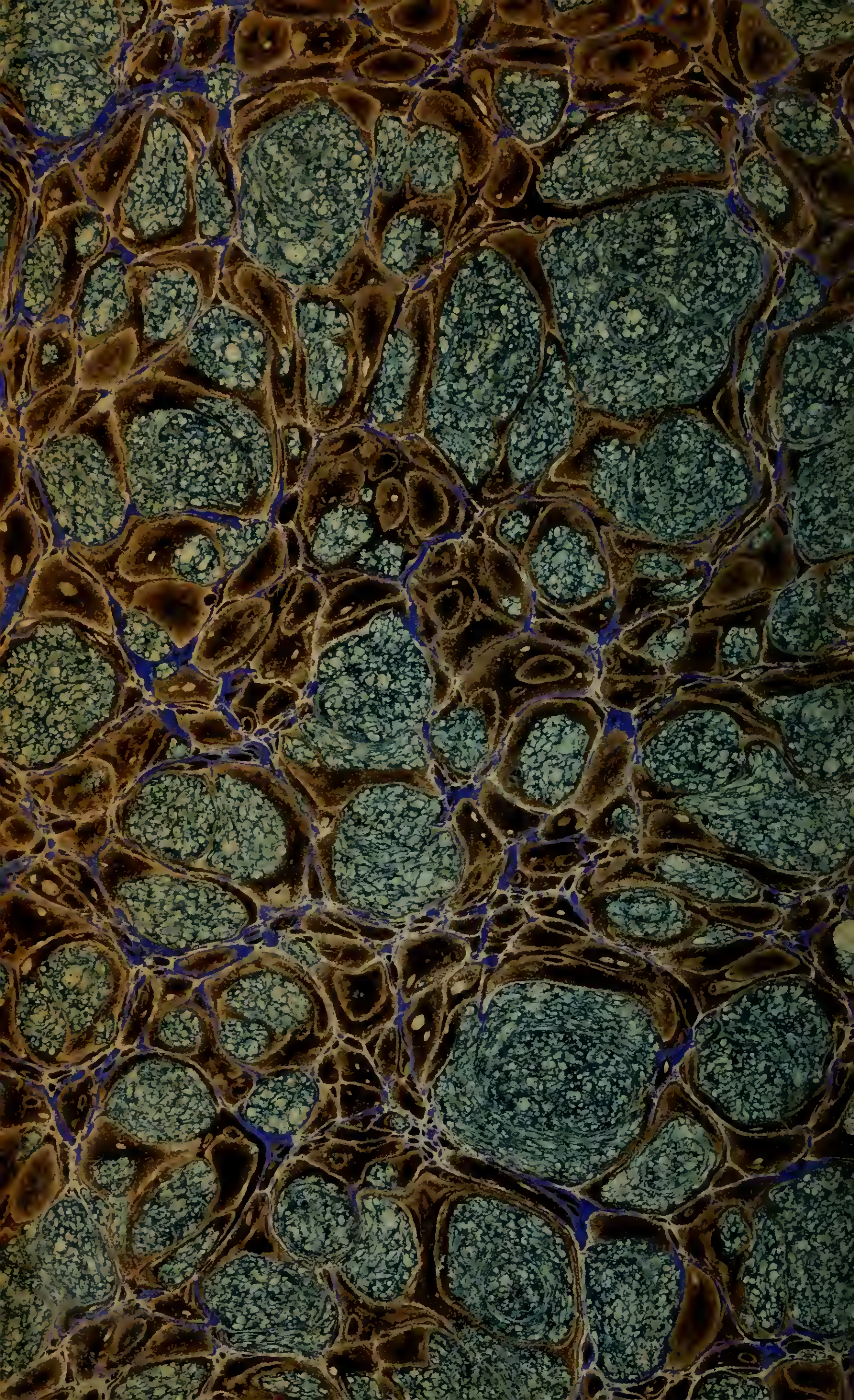
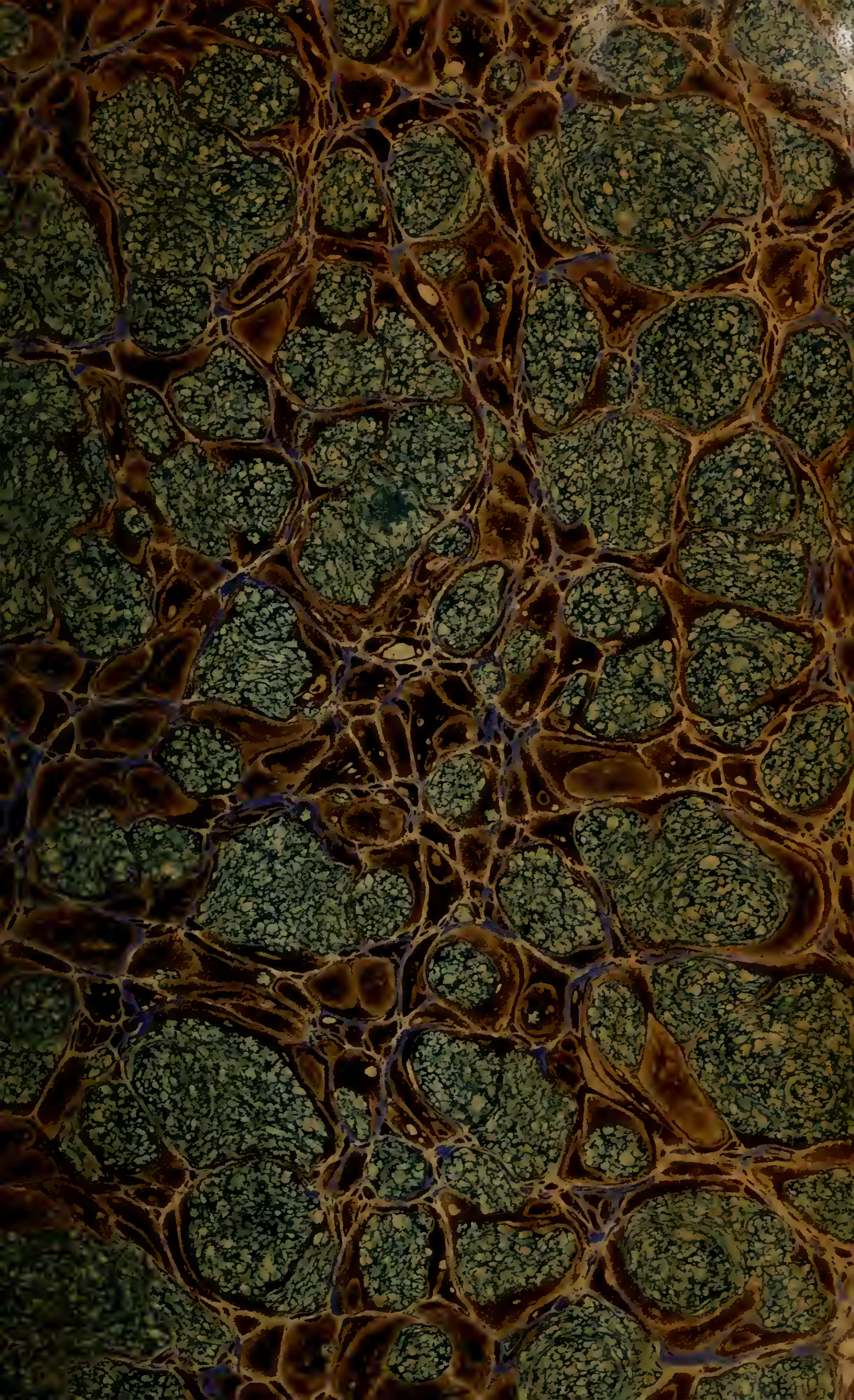
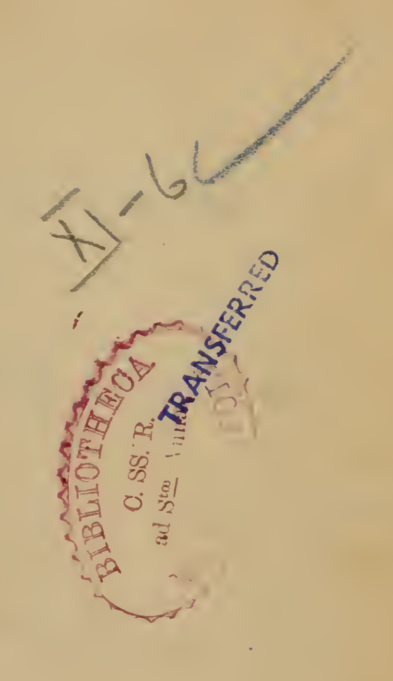







XI-6
BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ
TRANSFERRED

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

MARIE LATASTE

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

MARIE LATASTE

RELIGIEUSE COADJUTRICE DU SACRÉ-COEUR

PUBLIÉES PAR M. L'ABBÉ PASCAL DARBINS

Avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire.

Seconde édition revue avec le plus grand soin, précédée d'une nouvelle *Vie*, par une Religieuse du Sacré-Cœur, et augmentée d'une Introduction sur les Révélations privées et de notes théologiques, par deux Pères de la Compagnie de Jésus,

3 volumes in-12 : 10 fr. 50 c.

Même format sur magnifique papier velin : **14 fr.**

3 vol. in-8° : 18 fr.

VIE DE MARIE LATASTE

PAR UNE RELIGIEUSE DU SACRÉ-COEUR

1 vol. in-12 : 1 fr. 50

Le même ouvrage sur papier velin : **2 fr.**

Cette *Vie* est détachée du premier volume de *la Vie et des OEuvres*, qui contient en sus les Lettres concernant la Vie de Marie Lataste.

Abbeville. — Imp. P. Briez.

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

MARIE LATASTE

RELIGIEUSE COADJUTRICE DU SACRÉ-CŒUR

PUBLIÉES

PAR M. L'ABBÉ PASCAL DARBINS

Avec l'approbation de Mgr l'Évêque d'Aire

—

SECONDE ÉDITION

Revue avec le plus grand soin et collationnée sur les manuscrits;
précédée d'une nouvelle VIE, par une Religieuse du Sacré-Cœur :
augmentée d'une INTRODUCTION SUR LES RÉVÉLATIONS PRIVÉES
et de NOTES THÉOLOGIQUES
composées par deux Pères de la Compagnie de Jésus.

TOME TROISIÈME



PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 20
CI-DEVANT RUE DES SAINTS-PÈRES
1866


ST. MICHAEL'S COLLEGE

ŒUVRES DE MARIE LATASTE

LIVRE NEUVIÈME

DE LA GRACE ET DES DONS DU SAINT-ESPRIT

I. De la grâce ; significations diverses du mot grâce : grâces naturelles et surnaturelles ; de l'auteur de la grâce. — II. De la grâce actuelle ; sa nécessité pour opérer le bien et éviter le mal. — III. De la grâce sanctifiante ; causes diverses de la grâce sanctifiante ; sa nature intime et ses effets ; elle n'enlève pas la concupiscence. — IV. La grâce de Dieu est pour tous, mais elle n'est pas égale pour tous : distribution de la grâce. — V. De la conduite à tenir dans les faveurs extraordinaires. — VI. Des grâces purement gratuites — VII. Des dons du Saint-Esprit ; nombre et nature de ces dons ; leur distinction des vertus théologales et morales, leur nécessité. — VIII. Du don de sagesse, du don d'intelligence, du don de conseil, du don de force, du don de science, du don de piété, du don de la crainte du Seigneur.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

I

Un jour, je priais à genoux devant le saint tabernacle. Je remerciais le Sauveur Jésus des nombreuses grâces

qu'il m'avait accordées et qu'il ne cessait de m'accorder encore. Il se montra à moi sur l'autel; je ne sais pourquoi, n'osant m'approcher de lui, je demeurai à ma place. Il m'appela ; je m'approchai, et je tombai à ses genoux : « Ma fille, me dit-il, j'ai entendu votre voix et vos remerciements. Je vous ai accordé des grâces nombreuses ; votre reconnaissance pour mes bienfaits vous en obtiendra de plus considérables ; et la première que je veux vous donner, c'est de bien comprendre ce que c'est que la grâce et les effets qu'elle produit dans les âmes.

« Savez-vous, ma fille, quelles sont les diverses significations de ce mot, Grâce ? — Seigneur, je ne sais si je les connais ; mais du moins ne saurais-je ni m'exprimer, ni dire mes idées sur ce mot. — Eh bien ! ma fille, je vais vous l'apprendre.

« Le mot grâce signifie pardon. N'avez-vous point entendu dire qu'un roi, qu'un juge, qu'un homme puissant avait fait grâce à un coupable ? — Oui, Seigneur. — Qu'est-ce que cela signifie ? Que le roi, le juge ou l'homme puissant ont pardonné à ce coupable.

« Le mot grâce signifie affection, amour, bienveillance. Vous vous rappelez sans doute cette parole de l'ange à Marie : « Vous avez trouvé grâce devant Dieu ? » — Oui, Seigneur. — Cela signifie que Dieu accorde à Marie toute sa bienveillance et qu'elle a gagné son amour.

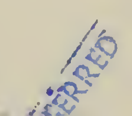
« Le mot grâce signifie remerciement, comme quand vous me dites : Je vous rends grâce, Seigneur, de tous vos bienfaits.

« Le mot grâce, considéré dans un sens plus intime, signifie tout don de Dieu accordé aux hommes par sa seule libéralité et sans aucun mérite de leur part.

« Considérée ainsi, vous en pouvez distinguer de deux sortes : la grâce de l'ordre naturel qui regarde tous les besoins de la vie du temps, la grâce de l'ordre surnaturel qui regarde tous les besoins de votre âme pour la conduire à la félicité éternelle.

« Ainsi votre création, la conservation de votre vie, la force, la santé et le mouvement de votre corps, l'intelligence et les facultés de votre âme sont des grâces naturelles, des dons de Dieu. Ce sont des dons gratuits, car ces dons ne vous étaient pas dus. Comment la naissance eût-elle été un droit pour vous? Vous n'existiez pas. Le néant a-t-il des droits ? L'intelligence, comment eût-elle été un droit pour vous ? Est-ce que Dieu n'est pas libre de ses dons? Ne pouvait-il donc pas vous refuser l'intelligence? Ne pourrait-il pas encore vous en refuser l'usage ?

« La grâce dans l'ordre surnaturel est un don surnaturel et invisible, mais que l'âme ressent et que Dieu accorde gratuitement aux êtres intelligents et raisonnables comme force et puissance pour arriver à la vie éternelle. C'est un don, comme tout ce qui est en vous; surnaturel, c'est-à-dire au-dessus des dons naturels, pour vous vivifier et vous transformer. C'est un don gratuit que Dieu aurait pu ne point donner et que les créatures ne pouvaient point exiger. Il est accordé aux êtres intelligents et raisonnables, parce que ceux-là seuls qui ont l'intelligence et la raison peuvent mériter ou démériter, mettre en usage ou laisser



ce don, et ainsi atteindre ou perdre la vie éternelle.

« C'est pour cela que la grâce vous est donnée, pour vous faire obtenir la gloire du ciel.

« De ce que je viens de dire par rapport à la grâce, vous devez conclure que Dieu en est l'auteur et le donateur, c'est-à-dire le principe, et que la fin qu'il se propose en la donnant est de faire participer les âmes fidèles à la gloire du ciel.

« Pensez-vous, ma fille, qu'il n'y ait aucune cause depuis la chute du premier homme, qui ait mérité le don de la grâce aux hommes, et qui n'empêche pas la grâce d'être un don gratuit ?— Seigneur, il me semble, lui répondis-je, que vous êtes la cause méritoire de la grâce. Votre incarnation, votre vie, vos souffrances dans la passion, votre mort nous ont mérité toutes les grâces du salut. Néanmoins, malgré votre mort et ses mérites, la grâce est un don gratuit, parce que vous êtes Dieu et que votre incarnation, cause méritoire de la grâce, a été libre.

« Oui, ma fille, c'est moi qui ai mérité aux hommes toutes les grâces que Dieu leur accorde, et je les ai méritées en souffrant volontairement, et sans y être obligé, les tourments de ma passion.

« Ma fille, il y a deux espèces de grâce que Dieu accorde aux hommes. Les premières pour eux-mêmes et pour leurs besoins. Les secondes pour les besoins et les nécessités d'autrui. Ces dernières ne sont pas par elles-mêmes une cause directe de mérites ; mais les premières rendent toujours agréable à Dieu, quand on les reçoit avec de bonnes dispositions et qu'on en fait un saint usage.

« Je vous parlerai plus tard des grâces que Dieu accorde à quelques âmes, non pour elles, mais pour les autres. Aujourd'hui je veux vous parler uniquement des grâces que Dieu accorde à chacun pour son utilité personnelle. »

II

Je ne sais si je m'exprime bien, mais je ne sais pas m'exprimer autrement. J'écris selon l'intelligence qui m'a été accordée des paroles du Sauveur Jésus.

Je continue : « Parmi les grâces que Dieu accorde à chacun pour son utilité personnelle, on en distingue de deux sortes : celles qu'il accorde pour la sanctification et la bonté de tous les actes et celles qui constituent en l'âme un état, une manière d'être, ou autrement dit les grâces actuelles et les grâces habituelles ou sanctifiantes.

« Qu'est-ce que la grâce actuelle ? Avant de répondre à cela, je dois vous rappeler, ma fille, que l'homme par lui-même ne peut rien faire de méritoire pour le ciel sans la grâce de Dieu. Après cela, vous comprendrez aisément ce que c'est que la grâce actuelle. La grâce actuelle est un secours passager que Dieu donne à l'homme pour connaître, vouloir ou faire un bien surnaturel, en l'excitant et l'aidant à cette connaissance, à ce vouloir, à cette action.

« C'est un secours nécessaire à l'homme que le péché a rempli de faiblesse et qui se trouve impuissant devant une fin surnaturelle. C'est un secours passager, cela le distingue de la grâce habituelle qui est en l'âme d'une manière permanente.

« J'ai ajouté, ma fille, que ce secours excite et aide l'homme, pour vous marquer que ce secours le dispose à l'action et le soutient quand il l'accomplit. Pour quelle action ce secours est-il donné à l'homme ? Pour une action ou intérieure ou extérieure. Or, pour toute action, il y a deux choses : la disposition à l'action et l'accomplissement de l'action. Dans la disposition à l'action, c'est l'intelligence de l'homme qui est précisément en jeu ; ce secours de Dieu éclaire son intelligence. Dans l'accomplissement de l'action, c'est la volonté ; ce secours de Dieu excite et aide la volonté à l'accomplir. Que l'action soit intérieure, comme un acte d'amour, ou extérieure, comme un exercice de piété quelconque, pour que cette action soit bonne, il faut nécessairement le secours de Dieu, et il s'appelle la grâce actuelle.

« La grâce actuelle est donnée à deux fins : d'abord, de faire pratiquer le bien, comme je viens de vous l'indiquer ; et puis, de faire éviter le mal ; d'où il suit, ma fille, que si cette grâce est nécessaire, elle l'est pour opérer le bien, et puis pour éviter le mal.

« La grâce actuelle est nécessaire pour opérer le bien, pour produire des actes de foi, d'espérance et de charité surnaturels, car la foi, l'espérance et la charité sont des vertus surnaturelles, et par les seules forces de sa nature l'homme ne peut en produire les actes. Celui même qui a la grâce sanctifiante a besoin de la grâce actuelle pour produire ces actes, car cette grâce sanctifiante, comme toutes les habitudes surnaturelles que Dieu établit dans l'âme d'une manière permanente, est à peu près pour les actions surnaturelles ce

que sont pour les actions simplement naturelles les puissances et les facultés naturelles.

« Il ne faut pas dire pour cela, ma fille, que les actions des hommes qui ne sont pas précédées et aidées de la grâce sont des actions mauvaises ; que l'homme, sans la grâce, ne peut rien faire de bien ; mais, en vérité, sans la grâce il ne peut rien faire de méritoire pour le ciel.

« La grâce actuelle est nécessaire pour faire le bien, et aussi pour éviter le mal.

« Oui, ma fille, elle est nécessaire même à l'homme qui est en état de grâce, et sans cette grâce actuelle, il lui est impossible de passer un long temps sans tomber dans le péché véniel. Elle est nécessaire non-seulement pour éviter le péché véniel, mais encore le péché mortel. Pour éviter le mal, en effet, il faut se déterminer au bien et l'accomplir ; car qui n'avance pas recule, et celui qui n'amasse pas constamment dissipe. Or, pour se déterminer au bien, pour faire le bien, il faut, outre la prédisposition donnée par la grâce habituelle, une excitation, et un secours actuel pour l'accomplir.

« Ma fille, la grâce actuelle ne vous manquera jamais ; recevez-la et servez-vous-en selon le dessein de Dieu. Ainsi vous éviterez le mal et vous pratiquerez le bien. Je ne veux point vous retenir plus longtemps ; demain, revenez près de moi, je vous parlerai de la grâce sanctifiante. Je vous dirai quelles sont ses causes, sa nature et les effets qu'elle produit dans l'âme. »

III

Le Sauveur Jésus me parla ainsi le lendemain : « Ma fille, la grâce actuelle est le premier moyen qui dispose l'âme à la possession de Dieu, à la vision béatifique, à la gloire du ciel ; mais il ne la met pas dans un rapport immédiat avec sa fin surnaturelle. Elle n'est donc pas le dernier moyen qui conduise à la vision de Dieu ou la fasse atteindre ; mais elle conduit l'âme à l'acquisition de la grâce surnaturelle habituelle, qui est précisément la préparation immédiate à la possession de Dieu, parce qu'elle dépose en elle la participation de la vie divine.

« Il y a plusieurs causes de la grâce sanctifiante que Dieu met en vous.

« La cause productive ou créatrice de la grâce, qui est Dieu lui-même, auteur de tout don naturel et surnaturel.

« La cause méritoire de cette grâce, qui n'est autre que le Fils de l'homme et les souffrances de sa passion.

« La cause instrumentale, ou ce par quoi Dieu vous donne la grâce, ce sont les sacrements.

« La cause formelle de la grâce ou la nature de la grâce en tant que placée dans l'âme, c'est la justice de Dieu communiquée à cette âme.

« Enfin, ma fille, la cause finale de la grâce ou les motifs pour lesquels Dieu la communique sont au nombre de trois : le premier motif, c'est sa propre gloire. Dieu, je vous l'ai déjà dit, a tout fait pour sa gloire ; mais rien ne peut plus contribuer à sa gloire

que le don de la grâce habituelle par laquelle il élève l'âme jusqu'à lui, comme une louange éternelle qu'il contemplera et recevra dans les siècles des siècles. Le second motif, c'est la gloire de son Fils fait homme pour sauver les hommes. Qu'est-ce que la gloire? c'est le rayonnement d'un être, c'est la manifestation des attributs qui sont en lui. Or, l'homme, par la grâce, devient membre de mon corps, et, uni à moi, il est juste, il est saint, il est ami de Dieu, il est fils de Dieu; et cette filiation, cette amitié, cette sainteté, cette justice brillent en lui dans tout leur éclat, et me manifestent moi-même, qui ne fais qu'un avec lui. Le troisième motif, c'est la participation de l'homme à la gloire de Dieu et à ma gloire, lesquelles ne sont définitivement, et pour jamais obtenues, que lorsque l'homme est définitivement, et pour jamais, participant de la gloire de mon Père et de ma gloire.

« Quelle est donc la nature de la grâce sanctifiante, ou qu'est-ce que la grâce sanctifiante ? La grâce sanctifiante est un don de Dieu surnaturel, gratuit et créé, intrinsèquement inhérent à l'âme et demeurant en elle sous forme d'habitude, et par lequel l'homme, participant de la vie divine, justifié, sanctifié et agréable à Dieu, devient son fils adoptif, et acquiert des droits à la vie éternelle.

« Comprenez-vous ces paroles, ma fille ?—Seigneur, j'en comprends quelques-unes ; mais les autres sont pour moi pleines d'obscurité. — Désirez-vous en avoir l'explication ? — Oui, Seigneur, et je la recevrai de vous avec empressement.

« Vous comprenez, ma fille, que la grâce sanctifiante

est un don surnaturel et gratuit ? — Oui, Seigneur, vous me l'avez déjà dit. — Eh bien ! ma fille, la grâce sanctifiante est aussi un don créé, c'est-à-dire que, quelle que soit la perfection de ce don, ce don n'est pas la substance même de Dieu ; car ce don est intrinsèquement inhérent à l'âme, c'est-à-dire qu'il vient modifier l'âme, mais non la détruire ou la changer à ce point qu'elle cesse d'être âme. Il est inhérent et sous forme d'habitude, c'est-à-dire d'inclination, de propension à faire le bien. Or, si ce don était la substance même de Dieu, il n'y aurait pas seulement inclination à faire le bien, il y aurait action continuelle du bien, parce que Dieu est souverainement et éternellement auteur du bien.

« La grâce sanctifiante est une participation à la nature divine. Ma fille, vous ne pouvez comprendre ni le sens ni la nature de cette parole ; vous la comprendrez au ciel, et cela fera votre bonheur dans la patrie.

« Je veux néanmoins vous donner une explication ou vous faire concevoir par image ce que c'est que cette participation.

« Je vous ai dit en vous parlant de Dieu qu'il y a trois personnes en Dieu. Que le Père se connaît et engendre son Fils par cette connaissance ; que le Père et le Fils s'aiment, et que cet amour du Père et du Fils est le Saint-Esprit, troisième personne de la sainte Trinité. Cette connaissance éternelle du Père, cette tendance éternelle du Fils vers le Père, cet amour éternel du Père vers le Fils et du Fils vers le Père par le Saint-Esprit constituent la vie intérieure de la sainte Trinité. Ma fille, il se passe quelque chose de sem-

blable dans l'homme qui est fait à l'image de Dieu, bien plus encore par la seconde création opérée par la grâce que par la première, œuvre de la nature. La grâce met dans l'homme la foi, l'espérance et la charité ; et ces trois vertus constituent la vie intérieure de l'âme, vie active et de mouvement, puisque par la foi l'homme connaît Dieu, tend vers lui par l'espérance, et s'unit à lui par la charité. Or, vivre ainsi n'est-ce pas vivre à l'image de la vie de Dieu?

« Je vous ai dit, ma fille, que Dieu est saint, que Dieu est juste, que Dieu est tout-puissant, et que, par ses œuvres extérieures, Dieu manifeste ainsi ses attributs. Or, ma fille, tel est l'homme avec la grâce sanctifiante. Il est saint, car la grâce sanctifiante est incompatible avec le péché mortel ; il est juste, parce qu'il discerne le bien du mal, évite le mal et pratique le bien. Il est tout-puissant, et ses bonnes œuvres manifestent sa force et son pouvoir. Il lutte contre le monde, contre le démon, contre lui-même ; il lutte contre le mal, il ne combat que pour le bien, il peut tout pour l'opérer.

« Que de merveilles la grâce sanctifiante n'opère-t-elle donc pas ! Ce n'est pas tout, elle rend encore agréable à Dieu. Car Dieu s'aime lui-même et aime sa vie. Il se trouve reproduit dans celui qui a la grâce sanctifiante ; il y considère sa vie, il y voit sa justice, sa sainteté, comment donc n'aimerait-il pas celui qui a la grâce sanctifiante ?

« Oui, ma fille, il l'aime comme il aime son Fils ; car l'homme qui a la grâce sanctifiante devient par cela seul son fils adoptif. Il voit en lui mes mérites, ma

passion et ma mort, et il dit : Il est mon fils ! Il voit en lui ma vie tout entière, et il dit : Il est mon fils !

« Or, cette adoption de l'homme comme fils de Dieu, produite par la grâce, entraîne immédiatement un autre résultat qui est inséparable de l'adoption ; c'est le droit réel, véritable de celui qui a la grâce sanctifiante, et de celui qui est adopté, à la gloire, à la félicité de Celui qui l'adopte.

« Voilà, ma fille, en quelques mots, l'explication de la définition que je vous adressais tout à l'heure, et quelle est la nature même de la grâce.

« Que pourriez-vous conclure de ce que je viens de vous dire sur la grâce sanctifiante ? — Je ne sais, Seigneur ; mais parlez à votre servante Marie, et la lumière se fera dans son intelligence. — Ma fille, ne vous ai-je pas dit que la grâce sanctifiante rend l'homme juste, saint, ami de Dieu ? — Oui, Seigneur. — L'homme, ma fille, naît-il dans cet état de justice, de sainteté, d'amitié de Dieu ? — Non, Seigneur. — En quel état naît l'homme ? — Il naît dans le péché. — Comment sort-il de cet état ? — Par le baptême. — Que dépose le baptême dans celui qui est baptisé outre et avec le caractère de chrétien ? — La grâce sanctifiante. — Que fait donc la grâce sanctifiante dans le baptisé ? — Elle le justifie, elle le rend saint. — La justification peut-elle exister sans la grâce sanctifiante ? — Je ne le pense pas. — La grâce sanctifiante peut-elle exister dans une âme sans qu'elle soit justifiée ? — Non, Seigneur. — Au même moment où une âme reçoit la grâce sanctifiante, reçoit-elle aussi la justification ? — Oui, Sei-

gneur. — Comment comprenez-vous cela? — Seigneur, je me figure le pécheur comme un pauvre dénué de tout, et Dieu comme un roi infiniment riche. Ce roi vient vers le pauvre avec tous ses trésors qu'il met en sa possession; dès lors, ce pauvre cesse d'être pauvre et se trouve riche dès qu'il a reçu les dons du roi. Il en est de même pour le pécheur; il a le péché dans le cœur, Dieu lui donne la grâce, le péché s'en va. Le péché me semble incompatible avec la grâce sanctifiante, comme la pauvreté avec la richesse. — Ma fille, vous avez raison, l'homme ne peut être en même temps pécheur et ami de Dieu; s'il est pécheur, il reste dans la mort, parce que le péché est la mort de l'âme; dès lors il est séparé de Dieu; mais s'il a la grâce, il a la vie: s'il a la grâce, il est ami de Dieu, et si Dieu l'aime, il doit nécessairement être justifié. Dieu hait le péché, mais il aime la justice; par conséquent, celui qui est l'objet de l'amitié de Dieu par la grâce sanctifiante est nécessairement justifié.

« La grâce sanctifiante donnée à l'âme produit en elle autre chose que la justification. Elle renouvelle encore complétement l'intérieur de l'homme; elle le rajeunit, elle le rapproche de Dieu son principe, elle l'éloigne des créatures. Or, si Dieu se rapproche de l'homme ou l'homme de Dieu, il doit nécessairement y avoir changement ou en Dieu ou en l'homme. En Dieu, ma fille, cela ne se peut pas; c'est donc l'homme qui change, et qui est changé. Il devient un homme nouveau, un homme sans péché, un homme uni à Dieu, un homme avec une inclination qui le porte vers le bien.

« La grâce sanctifiante néanmoins n'enlève point de l'âme la concupiscence.

« Qu'est-ce que la concupiscence, ma fille? Ce n'est rien autre chose que l'inclination désordonnée de l'âme qui porte à s'attacher à la créature et à faire oublier le Créateur.

« Le péché originel a mis dans l'âme l'amour du bien créé. En lui-même, cet amour n'est pas un mal, il n'est point péché, mais il le devient très-facilement ; il l'est réellement dès que l'amour du bien infini n'est pas supérieur à l'amour du bien fini, dès que l'amour du Créateur n'est pas supérieur à celui de la créature.

« Cela doit vous suffire pour vous faire comprendre que la concupiscence ne disparaît point par la grâce sanctifiante, parce que l'amour du bien créé, de ce qui est fini, terrestre, n'étant pas un péché, et n'étant pas incompatible avec la grâce sanctifiante, celle-ci ne peut le faire disparaître.

« La grâce sanctifiante pourtant lutte contre la concupiscence ; elle est une arme contre la concupiscence, elle est une tendance opposée à celle de la concupiscence, car elle donne à l'âme un amour prédominant du bien infini, qui l'emporte sur celui des biens matériels et terrestres.

« C'est là l'œuvre de la grâce dans l'âme. »

IV

Je priais un jour près du saint tabernacle ; je m'étais unie au Sauveur Jésus par la communion spirituelle, il vint à moi et me dit :

« Je vous ai parlé, ma fille, de la grâce et des di-

verses sortes de grâce ; je veux que vous sachiez aussi que la grâce se donne à tous et que les obligations de chaque état n'empêchent pas son cours. La grâce est une source immense et inépuisable qui s'échappe de mon cœur, et à laquelle tous peuvent puiser abondamment. Quelle que soit la position et l'état des hommes, tous peuvent y prendre part, en m'offrant leurs actions, en les sanctifiant, en les faisant en vue de plaire à mon Père, et surtout par la pratique de la religion et la fréquentation des sacrements.

« Cependant, ma fille, voyez les hommes, ils fuient ma grâce, ils n'ont d'yeux que pour leurs intérêts matériels ; ils vivent dans le péché, ils vivent dans la mort. Quelle ignorance en eux des vérités du salut ! Et n'est-ce pas leur faute ? Comment excuseront-ils leur indifférence, comment expliqueront-ils leur éloignement de Dieu ? Mais leur ignorance est une ignorance coupable ou une ignorance qui n'est point vraie. Souvent ces hommes se rappellent bien les instructions de leur première communion, mais ils sont attachés à leurs péchés et ils ne veulent point y renoncer ; à leurs rapines et ne veulent point les abandonner ; à leurs passions, et, ne voulant point les maîtriser, ils se disent ignorants. Pauvres hommes, quelle folie !

« S'ils sont réellement ignorants, pourquoi n'écoutent-ils pas l'instruction de mes ministres ? Pourquoi ne conforment-ils pas leur conduite aux enseignements qui leur sont donnés par mes prêtres ? Mais ne savent-ils pas qu'ils ont fait mal, qu'ils ont commis le péché, qu'ils se sont révoltés contre Dieu, qu'ils sont privés dema grâce ?

« Ma fille, ce n'est point ni l'éclat ni la condition diverse des hommes qui empêche le cours de ma grâce, tous peuvent y participer et abondamment. Mon plus grand désir serait de la répandre avec profusion sur toutes les âmes. Ceux qui veulent y participer le peuvent, même les plus ignorants, parce qu'ils trouvent dans mes prêtres des amis qui les soutiennent, qui les guident, qui les éclairent, qui leur rendent la paix du cœur et de l'âme, qui les délivrent de leurs fautes, qui leur donnent ma grâce. O hommes ! Ne savent-ils pas que Dieu regarde moins ce qu'ils savent, ce qu'ils font, que la bonne volonté avec laquelle ils agissent ? N'éprouvent-ils pas en eux les mouvements quotidiens de la grâce qui les invite à revenir à Dieu, à se donner à lui ? Dieu veut le salut de tous, je vous l'ai déjà dit, et il donne à tous les grâces qui leur sont nécessaires pour qu'ils opèrent leur salut.

« Néanmoins, ma fille, il y a une certaine mesure de grâce que Dieu, dans ses décrets éternels et insondables, destine à chacun. Il n'accorde pas à tous le même degré. Mais aussi ne demandera-t-il pas à tous non plus le même compte. Il proportionne la grâce au degré de sainteté auquel il veut que s'élève celui à qui il la donne ; il proportionne sa grâce aussi aux besoins de chacun.

« Il y a des grâces générales auxquelles tous participent, les justes, les pécheurs, et tous les hommes dans leurs diverses conditions. Mais il y a des grâces particulières que Dieu n'accorde pas à tous les chrétiens, parce qu'elles ne sont nécessaires qu'à quelques âmes d'élite et à certaines vocations. Que de grâces plus

grandes, par exemple, ne faut-il pas à un prêtre pour vivre saint et sanctifier les autres ; à un confesseur, à un directeur pour mener et conduire les âmes dans le sentier de la vérité et du bien ? Celles-là ne vous sont point nécessaires, ma fille ; aussi vous n'en rendrez pas compte.

« La grâce est pour tous une source de vie et le remède à tous les maux. Elle rend la vie à ceux qui sont morts par le péché. Elle donne la ferveur à ceux qui sont lâches et négligents, la componction aux insensibles, le recueillement aux dissipés, la soumission aux indociles, la charité à ceux qui sont froids et sans cœur.

« Comprenez toujours bien ce que c'est que la grâce, ma fille, estimez-la toujours davantage, augmentez-la dans votre cœur. N'oubliez pas que Dieu l'accorde à tous, mais plus particulièrement et en plus grande abondance à ceux qui la lui demandent et y correspondent. »

V

J'étais fort inquiète sur tout ce qui se passait en moi depuis quelque temps. Le doute que me témoignait mon directeur sur la vérité de ce que je voyais et entendais augmentait en moi la crainte d'être victime de quelque illusion. J'ai dit ailleurs comment le Sauveur Jésus lui-même m'a détrompée et m'a rassurée.

Voici ce qu'il m'a dit sur la conduite à tenir dans les faveurs extraordinaires que Dieu accorde, comme sont des révélations, des visions, des extases, des ravissements.

« Ma fille, une personne qui éprouve de ces sortes d'attraits qui la mettent hors d'elle-même, et qui réjouissent son cœur et son âme, doit-elle s'abandonner à ces attraits et les suivre ? Mais qu'arrive-t-il à cette pauvre âme si c'est le démon qui se change en ange de lumière pour la séduire? Doit-elle résister opiniâtrement ? Mais si cet attrait est une grâce de Dieu, elle n'y correspond point. Que doit-elle faire en pareille conjoncture ?

« La première chose à faire, ma fille, c'est de déclarer à son directeur tout ce que l'on éprouve et tout ce qui se passe dans l'âme ; puis il faut suivre en tout le conseil de son directeur.

« Le directeur, s'il est sage, s'il est prudent, s'il est instruit, examinera tout ce que cette âme lui aura rapporté ; il verra si ces choses sont conformes à l'esprit de piété et à celui de l'Église. Il examinera les dispositions de la personne qu'il dirige, et s'il juge que ce qui se passe en elle la porte à la vanité et à l'indépendance ou opère en elle quelque résultat fâcheux, il l'engagera à résister à ces attraits et à les repousser.

« S'il voit, au contraire, que tout ce qu'elle dit est conforme à l'esprit de piété et de l'Église, et qu'au lieu de perdre sa piété, cette personne devient de plus en plus pieuse, simple, humble, soumise et fidèle à remplir ses devoirs, il l'engagera à se soumettre humblement à la volonté de Dieu et à s'abandonner à lui comme un enfant aux bras de sa mère.

« Quand le directeur a conseillé à une personne de recevoir ainsi cet attrait et d'y correspondre, comment doit agir cette personne pour correspondre à cet attrait?

« Au moment où elle sent son âme attirée vers un état autre que son état habituel et normal, elle doit commencer par se dépouiller complétement de sa volonté, pour embrasser entièrement celle de son directeur, et puis conjurer Dieu de ne point permettre qu'elle soit trompée. Elle doit reconnaître enfin qu'elle n'est digne d'aucune de ces faveurs signalées et prier le Seigneur de lui faire miséricorde.

« Si cette âme agit ainsi, il est certain, ma fille, que Dieu ne permettra pas qu'elle soit victime d'aucune illusion, parce qu'elle a mis en lui toute sa confiance. Mais si cette faveur est une faveur que Dieu lui accorde, cette faveur, loin de lui être retirée, lui sera donnée avec plus d'abondance et de perfection, parce qu'elle la méritera plus encore par sa manière d'agir si soumise et si humble.

« Cette personne pourra non-seulement s'abandonner ainsi à ces ravissements qu'elle éprouvera, mais encore écouter et retenir les enseignements qui lui seront donnés, pourvu que ces enseignements soient conformes en tout aux enseignements de la sainte Église de Dieu. Comme elle ne peut pas en juger par elle-même, elle doit communiquer aussi à son directeur ce qui lui a été dit, comme cela lui a été dit, autant qu'elle pourra se le rappeler. Son directeur jugera ces enseignements avec prudence, discrétion, et consultera même, s'il le faut, des hommes, ministres de Dieu comme lui, mais plus instruits que lui. Après cela le directeur se prononcera. Si celle qu'il dirige reçoit ses décisions avec humilité et soumission, ce sera une preuve que l'esprit de Dieu est avec cette personne. Si,

au contraire, elle les reçoit avec peine, si elle brise le joug de la dépendance pour suivre sa volonté, ce sera un signe non équivoque que l'esprit de Dieu n'est pas en elle.

« Ma fille, dans ces circonstances, il faut deux choses à ces âmes, une grande humilité et une grande soumission à leur directeur. De plus, pour que cette soumission soit non-seulement bonne en elle même, mais produise de bons résultats, il faut que le directeur de ces âmes soit instruit, sage et prudent ; sans cela, ce sera un aveugle qui en mènera un autre, et ils tomberont tous deux dans le précipice. »

VI

Le Sauveur Jésus m'a dit une autre fois : « Ma fille, je vous ai parlé des grâces que Dieu accorde aux hommes pour eux-mêmes et pour leur avancement spirituel. Il est d'autres grâces que Dieu accorde à certaines âmes et qui sont plus pour l'utilité des autres que pour leur propre utilité : comme celles des apôtres qui faisaient des miracles, ressuscitaient les morts, redressaient les boiteux, confondaient les imposteurs, se faisaient comprendre de plusieurs nations dont le langage était différent, annonçaient longtemps à l'avance les évènements futurs.

« Ces dons de miracles, de langues, de prophéties et autres semblables furent donnés aux apôtres, et sont encore donnés à quelques âmes d'élite pour le bien de leurs frères. C'est par les miracles qu'ils convainquent les incrédules ; c'est par le langage qu'ils les ins-

truisent ; c'est par l'annonce des évènements futurs qu'ils maintiennent dans les cœurs des fidèles des sentiments d'espérance ou qu'ils excitent en eux des sentiments de crainte.

« Il ne faut point désirer ces dons, ma fille, et Dieu ne les accorde qu'aux âmes qu'il a choisies pour cela. Mais quand Dieu donne ces grâces extraordinaires et purement gratuites, il faut en faire un usage conforme à sa volonté, afin d'opérer pour autrui et en autrui le bien que Dieu désire voir opérer.

« Ces enseignements sur la grâce et ses effets vous suffiront, ma fille, et vous permettront de vous montrer plus fidèle à toutes les grâces de Dieu, aux grâces de chaque jour, de chaque heure, de chaque moment, qui tombent sur votre âme comme une rosée bienfaisante pour faire germer en vous toutes sortes de vertus. »

Je remerciai le Sauveur Jésus, je me jetai à ses genoux et lui demandai sa bénédiction.

Le Sauveur leva les yeux au ciel et dit: « Mon Père, bénissez votre servante Marie, comme je la bénis, et que ma parole produise en son âme des fruits de vie. »

VII

Le Sauveur Jésus m'a ainsi parlé des sept dons du Saint-Esprit. Je ne sais pas trop si je me rappellerai ses paroles comme il me les a dites. Je ferai comme je pourrai.

« Ma fille, me dit-il, je veux vous faire connaître les dons du Saint-Esprit que la grâce sanctifiante communique à l'âme. Ils sont au nombre de sept : Le don de

sagesse et d'intelligence, le don de conseil et de force, le don de science et de piété, et le don de la crainte du Seigneur.

« Les dons du Saint-Esprit sont des habitudes ou des inclinations inhérentes à l'âme, distinctes des vertus surnaturelles infuses, nécessaires pour opérer le bien et obtenir le salut, et inséparables les unes des autres. Je vous les ai fait connaître selon le rang de leur dignité. Les dons du Saint-Esprit sont inférieurs en dignité aux vertus théologales, mais ils sont supérieurs aux vertus morales.

« Les dons du Saint-Esprit sont des habitudes infuses, c'est-à-dire inhérentes à l'âme. Car, par la grâce, l'Esprit-Saint habite dans l'âme et il y demeure avec ses dons. Cette permanence du don n'est point par conséquent quelque chose de transitoire, mais une réalité fixe qui demeure dans l'âme, une inclination, une habitude qui la porte à agir selon la tendance du don du Saint-Esprit.

« Vous ne savez pas comment il se fait que les dons du Saint-Esprit soient distincts des vertus? Vous allez le comprendre facilement. Les dons du Saint-Esprit seraient mieux appelés les inspirations du Saint-Esprit, parce que ce mot indiquerait la nature même de ces dons, c'est-à-dire qu'ils sont dans l'âme comme le souffle de l'Esprit-Saint. Or, l'inspiration marque un mouvement venu de l'extérieur.

« Dans l'homme il y a deux principes de mouvement [1] : un principe intérieur, qui est la raison ; un

[1] La doctrine de Marie Lataste, dans ce passage, est identi-

principe extérieur, qui est Dieu. Or, pour le mouvement, il faut qu'il y ait proportion entre l'objet du mouvement et son principe, et le mouvement sera parfait si le moteur sait bien diriger la disposition mobile de l'objet qu'il veut mettre en mouvement. De même, plus le principe du mouvement sera considérable, et plus aussi l'objet doit avoir une disposition mobile plus considérable. Un maître distingué, savant, érudit, élevé dans la doctrine, demande nécessairement en son élève une intelligence qui soit à la hauteur de son enseignement. Les vertus humaines perfectionnent l'homme, selon qu'il est mû par la raison à agir intérieurement ou extérieurement. Mais il faut qu'il y ait en l'homme des perfections ou des vertus plus élevées par lesquelles il soit disposé à recevoir en lui l'action de Dieu. Les dons du Saint-Esprit sont ces perfections et ces vertus qui soufflent sur l'âme, afin qu'elle reçoive le mouvement que Dieu veut lui donner. Les dons du Saint-Esprit élèvent l'homme à Dieu et le disposent à recevoir le mouvement qu'il veut lui donner.

« Voilà pourquoi les dons du Saint-Esprit sont inférieurs aux vertus théologales. Le vertus théologales, en effet, attachent l'âme à Dieu, tandis que les dons du Saint-Esprit ne font que la diriger et la mouvoir vers lui.

« Voilà pourquoi aussi ils sont supérieurs aux vertus morales, parce que les vertus morales ne font qu'enlever les obstacles qui éloignent de Dieu, tandis que les

quement celle de saint Thomas 1. 2. q. 68. a 1. Quiconque a essayé d'approfondir cette matière difficile, ne sera pas surpris que l'ange de l'école lui-même ne soit pas parvenu à en dissiper entièrement les mystérieuses ténèbres.

dons du Saint-Esprit dirigent véritablement et meuvent vers Dieu.

« Les dons du Saint-Esprit sont nécessaires pour opérer le bien et obtenir le salut.

« Les œuvres de l'homme sont perfectionnées de deux manières : par la lumière naturelle qui est la raison, et par la lumière surnaturelle donnée par les vertus théologales. Mais cette perfection est imparfaite, puisque même avec ces vertus vous ne connaissez et n'aimez Dieu qu'imparfaitement. Par conséquent il faut à ces vertus une force différente d'elles-mêmes pour les pousser à agir. La raison, n'étant éclairée qu'imparfaitement par les vertus théologales, a besoin, pour tendre avec plus de sûreté vers la fin surnaturelle, de l'inspiration et du mouvement qui lui sont donnés par l'Esprit-Saint. Ceux qui sont conduits par lui sont vraiment fils de Dieu et partageront son héritage que nul ne peut atteindre, à moins d'y être poussé par le souffle du Saint-Esprit. De même, l'éloignement des obstacles qui l'empêchent d'aller à Dieu ne suffit pas à la volonté de l'homme, il faut encore que cette volonté soit poussée vers Dieu, c'est là l'œuvre des dons du Saint-Esprit.

« Par conséquent les vertus théologales et morales ne suffisent pas à l'homme, il lui faut encore les dons du Saint-Esprit pour lui faire atteindre sa fin dernière.

« Vous le comprenez, en effet, ma fille, si les vertus théologales et morales donnent à l'homme de nombreuses connaissances et éloignent de lui mille embarras, elles ne lui font point tout connaître et ne lui

rendent pas tout possible. Mais Dieu, qui est tout-puissant et qui connaît tout, perfectionne en l'homme l'œuvre de sa grâce par les dons du Saint-Esprit.

« Les vertus théologales et morales sont au nombre de sept, de même on compte sept dons du Saint-Esprit qui perfectionnent l'œuvre de ces vertus.

« Les vertus théologales et morales reposent toutes dans la raison ou la volonté, parce que la raison et la volonté sont dans l'homme seuls principes d'action.

« La raison est spéculative, c'est-à-dire observatrice ; ou pratique, c'est-à-dire agissante. Or, dans la raison spéculative comme dans la raison pratique, vous pouvez considérer l'appréhension du bien ou de la vérité par la vue de la vérité ou du bien, et par le jugement que vous en portez.

« Dans la vue de la vérité, la raison spéculative est perfectionnée par le don d'*intelligence,* et la raison pratique par le don de *conseil.*

« Dans le jugement de la vérité, la raison est perfectionnée par le don de *sagesse,* et la raison pratique par le don de *science.*

« Si, après la raison ou l'intelligence, vous considérez la volonté et l'opération des vertus sur elle, vous verrez que les vertus exercent la puissance de la volonté par rapport à Dieu, à soi et aux passions.

« Or, cette puissance que développent les vertus est perfectionnée par rapport à Dieu par le don de *piété,* par rapport à soi par le don de *force,* et contre les passions par le don de la *crainte du Seigneur.*

« Ces dons du Saint-Esprit sont tous donnés par la

grâce sanctifiante, et ils reposent sur la charité qui unit l'âme à Dieu. Celui qui a la charité a en lui tous les dons du Saint-Esprit ; mais celui qui perd la charité, perd aussi les dons du Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'il n'éprouve point l'effet du souffle de l'Esprit-Saint qui le pousse vers Dieu. »

Je ne me rappelle pas mieux que je ne viens de le dire cette question.

VIII

Voici ce que le Sauveur Jésus m'a dit sur chacun de ces dons :

« Je veux, me dit-il, vous parler de chacun des dons du Saint-Esprit, vous apprendre à les estimer en les connaissant mieux.

« Ma fille, il y a trois sortes de sagesse : la sagesse incréée qui est Dieu, la sagesse incarnée qui est le Fils de Dieu fait homme, et la sagesse humaine ou la sagesse de l'homme.

« La sagesse incréée, c'est Dieu, ce sont les trois personnes divines, inséparables les unes des autres, et qui par leur sagesse ont tout créé, gouvernent et dirigent tout. L'esprit de l'homme ne peut comprendre cette sagesse infinie, et l'Apôtre, ravi jusqu'au troisième ciel, en ayant aperçu l'éclat quelques instants, n'en put rien dire que ces mots : O élévation des trésors de la sagesse et de la science de Dieu !

« La sagesse incarnée, c'est la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils de Dieu fait homme, qui est venu manifester d'une manière extérieure la sa-

gesse incréée par la réparation du désordre causé par le péché.

« La sagesse humaine se divise en deux : La sagesse selon le monde, la chair et le péché, et la sagesse selon Dieu et venue de Dieu. La première est la sagesse des méchants ; la seconde, celle des bons.

« La sagesse est une habitude de l'âme qui lui permet de goûter les choses et de les juger, d'où vous voyez que la sagesse des méchants est une habitude de leur âme qui produit un goût et un jugement dépravés, tandis que la sagesse des bons est une habitude qui produit un goût et un jugement parfaits de toutes choses.

« C'est cette sagesse des bons qui est le premier don du Saint-Esprit. Elle se trouve dans tous ceux qui ont la grâce sanctifiante ; elle se trouve même dans les enfants et les adultes baptisés, qui n'ont point l'usage de la raison, à l'état d'habitude, mais non à l'état de sagesse en acte, parce que ces actes de sagesse sont empêchés dans les enfants et les adultes privés de l'usage de la raison, à cause de ce défaut naturel qui est en eux.

« La *sagesse*, don du Saint-Esprit, consiste pour tous à goûter et à juger sainement ce qui est à Dieu et en Dieu, comme ce qui est à la vie, de la vie et dans la vie, pour opérer le salut en faisant tout ce que Dieu a prescrit pour cela. Telle est la sagesse commune à ceux qui sont en état de grâce sanctifiante.

« Il y a pourtant une sagesse, don du Saint-Esprit, qui est plus élevée et que certaines âmes reçoivent pour s'élever plus haut dans la contemplation des mystères

divins, dans la connaissance de ces mystères et le pouvoir de les manifester à autrui, comme pour mieux connaître la direction des actes de leur vie, selon la volonté de Dieu, connaissance dont l'utilité ne s'arrête pas à eux seulement, mais retombe aussi sur autrui. Mais cette sagesse est une des grâces purement gratuites, et qui considérées en elles-mêmes ne concourent pas à rendre plus agréables à Dieu ceux qui les ont.

« Les avantages de ce don de sagesse sont immenses. Celui qui a le don de sagesse est chaste, pacifique, modeste, confiant à la parole d'autrui, favorise le bien, pratique la miséricorde et juge sans dissimulation.

« Car la sagesse ne fait pas seulement contempler Dieu, elle régularise encore les actes de l'homme. Or, le premier effet de cette régularisation est d'éloigner du péché, par conséquent l'homme sage est aussi un homme chaste.

« Il est pacifique, car celui qui est sage n'éprouve point de mouvements désordonnés, déréglés, et tout en lui obéit à Dieu et à la raison ; or, la paix, c'est l'ordre, c'est le calme.

« Il est modeste, car si l'homme sage est éloigné du péché, à plus forte raison de ce qui peut conduire au péché.

« Il est confiant, il aime à recevoir des conseils, à les écouter et à les suivre. Il favorise le bien, ne l'empêchant jamais et cherchant au contraire à le développer le plus possible. Il fait le bien lui-même et l'opère avec empressement. Il est miséricordieux, car voyant

que l'homme est fait à l'image de Dieu, il a pitié de sa faiblesse, lui porte secours et l'aide selon ses facultés. Il juge sans dissimulation, c'est-à-dire qu'il ne craint point de montrer le mal quand il l'aperçoit, pour le faire disparaître et avertir celui qui le fait de ne le point faire. Et sa sagesse le portera à donner cet avertissement en termes convenables et en circonstances opportunes pour ne point augmenter le mal, mais le guérir complétement.

« Tel est le premier don du Saint-Esprit. Il affecte directement la puissance intelligente de l'homme ainsi que les trois dons suivants, savoir : le don d'intelligence, le don de science et le don de conseil dont je vais vous parler. Mais, afin de vous mieux faire comprendre la nature de ces dons, je veux vous montrer comment ils diffèrent et le rôle qui leur est destiné.

« Ces quatre dons appartiennent à la connaissance surnaturelle de l'homme qui est fondée sur la foi. Or, la foi se porte immédiatement et directement sur la vérité première qui est Dieu ; puis sur quelques faits principaux dans l'ordre de la création : l'incarnation et l'humanité du Sauveur, la rédemption de l'homme, sa justification par la grâce, la création et le gouvernement du monde ; enfin, elle se porte sur la direction des actes de l'homme, direction fondée sur les règles données par Dieu.

« D'où vous voyez, ma fille, qu'il faut nécessairement de votre part deux choses pour l'objet de la foi : d'abord que vous pénétriez cet objet de votre croyance pour avoir la foi, et vous le faites par le don d'*intelligence*, qui vous donne une certitude non de démons-

tration, mais de persuasion tellement efficace que vous voyez clairement que vous devez affirmer votre foi. Il faut que vous portiez sur l'objet de votre foi un jugement droit, de telle manière que vous compreniez la nécessité de vous attacher à ces objets et de vous éloigner de ceux qui leur sont opposés. Or, ce jugement droit est formé pour ce qui concerne Dieu par le don de *sagesse,* pour ce qui concerne la créature par le don de *science.* Cela ne suffit pas, il faut encore que le don de *conseil* vienne en vous pour l'application particulière de chacun de vos actes.

« Vous allez mieux comprendre maintenant, ma fille, mes explications sur ces dons du Saint-Esprit.

« La lumière naturelle qui permet à l'homme de diriger ses actes et de les régler ne lui suffit point, parce qu'il est destiné à une fin surnaturelle. Or, pour obtenir cette fin, ce bien surnaturel, il lui faut une lumière surnaturelle qui lui permette de voir cette fin et ce bien. Elle lui est communiquée par le don d'intelligence.

« Le mot intelligence a plusieurs significations : il signifie la nature de l'âme ; il signifie la faculté de l'âme qui est opposée à la volonté ; il signifie une disposition à percevoir les principes premiers en tant qu'il faut les affirmer ou les nier, par exemple, qu'il faut aimer Dieu, qu'il ne faut point aimer le mal ; enfin, il signifie le don du Saint-Esprit.

« Considéré en lui-même, le mot intelligence signifie connaissance intime d'une chose. Le don d'intelligence surnaturelle est le don de la connaissance intime de ce qui est en Dieu, et des actions à accomplir en vue de Dieu et pour Dieu.

« Le don *d'intelligence* n'est pas un don d'intelligence purement spéculative, il est aussi un don d'intelligence pratique ; car ce don ayant rapport à la foi, il doit être comme la foi, spéculatif et pratique. Or, le don d'intelligence ne se rapporte pas uniquement à ce qui est immédiatement du domaine de la foi, mais encore à tout ce qui est uni avec la foi, par conséquent, les bonnes œuvres lui sont étroitement unies, puisqu'elles la vivifient ; car pour l'accomplissement de ces œuvres, il faut nécessairement le don d'intelligence qui les règle et les ordonne.

« Le don d'intelligence se trouve dans tous ceux qui ont la grâce sanctifiante, car la grâce sanctifiante dirige la volonté vers le bien, et la volonté ne peut être dirigée vers le bien, si elle ne le connaît pas. Quelquefois pourtant il est enlevé à ceux qui se trouvent en état de grâce ; cependant ils le conservent autant qu'il leur est nécessaire pour opérer le bien, se maintenir dans le bien et dans la voie du salut. Mais il leur est enlevé pour qu'ils ne pénètrent pas trop avant dans les secrets de Dieu et les vérités sublimes de la foi. Cette élévation de leur esprit pourrait les enorgueillir, et Dieu leur retire l'intelligence par laquelle ils s'élèveraient à ce degré qui causerait leur ruine et leur perte.

« C'est ainsi, ma fille, que tout est disposé pour le bien de vos âmes dans la grâce de Dieu et les dons de son Esprit.

« Le don de *science* est le don qui vous fait connaître tout ce qui est dans l'ordre de la création et des devoirs que vous avez à remplir en vue de cet ordre,

pour obtenir votre fin surnaturelle. Par conséquent ce don vous apprend le chemin que vous devez tenir et les dangers que vous devez éviter ; l'usage que vous devez faire des créatures ; la manière dont vous devez en user ou la séparation que vous devez établir entre elles et vous. Le don de science est par conséquent un don qui tend nécessairement à l'action.

« Le don de *conseil* est un don surnaturel qui dirige, règle et conduit les actes de l'âme qui a connaissance de ses devoirs. Cette direction, cette conduite ne vient pas par le raisonnement, mais par le conseil ou l'inspiration du Saint-Esprit. Ce don de conseil fait donc éviter le mal dans les actes et toujours opérer le bien ; il vous mène dans toutes les actions qui tendent à la vie éternelle, dans tout ce qui est connu, dans tout ce qui n'est pas de nécessité de salut.

« Il vous est facile de comprendre, ma fille, quelle perfection l'âme acquiert par ce don, car elle a par lui la rectitude même de Dieu ou de l'Esprit-Saint qui dirige toutes choses sur la terre et dans le ciel.

« Ces quatre dons du Saint-Esprit, ma fille, ont rapport à l'intelligence ; les autres, à la volonté de l'homme.

« Le don de *force* est mis dans l'âme par le Saint-Esprit, pour qu'elle résiste vigoureusement à toutes les adversités de la vie, de quelque nature qu'elles soient, pour les lui faire traverser avec fermeté et l'empêcher de succomber sous leur poids.

« Ce don de force se fait sentir par trois effets dans l'âme : le premier qui la porte à attaquer et à prévenir les difficultés de la vie ; le second qui la porte à tout

supporter sans attaquer jamais, et le troisième à tout supporter aussi, et non pas seulement un jour, mais plusieurs années et même jusqu'à la mort.

« Or, vous devez remarquer, ma fille, que le don de force n'empêche pas le corps de souffrir dans les tribulations ou les tourments qu'il éprouve, mais que malgré la souffrance du corps, l'âme néanmoins peut se réjouir et être dans la joie à cause de ce qui suivra sa souffrance et ses épreuves.

« Vous devez remarquer encore, ma fille, que le don de force ne doit point faire dire à l'âme qui l'a reçu, que ce que le corps éprouve n'est pas un mal, n'est pas une douleur, une souffrance ; il suffit pour que le don de force opère que l'âme ne se laisse pas aller à la tristesse, au point de quitter la voie du bien et de la vérité.

« Enfin, vous devez remarquer que la grâce de Dieu se fait sentir tellement quelquefois à l'âme, qu'elle oublie toutes les peines de son corps pour n'éprouver qu'une entière et complète satisfaction, ce qui lui permet de s'écrier qu'elle surabonde de joie au milieu de toutes ses tribulations.

« La *piété,* ma fille, est un don du Saint-Esprit, qui vous porte avec empressement et amour à rendre à Dieu le culte intérieur et extérieur qui lui est dû, et à vous soumettre en tout à sa volonté.

« La piété est un don de la vie présente et aussi un don de la vie future.

« Le don de piété vous portera à honorer Dieu, à lui rendre vos devoirs, parce qu'il est votre créateur, votre souverain maître, votre Dieu, votre rédempteur, et

qu'à ces titres il mérite tous vos devoirs tant intérieurs qu'extérieurs. Il vous portera à vous soumettre à toutes les lois et pratiques de la religion que vous devez observer. Il vous portera à l'aimer et à vous donner tout entière à lui. Il vous portera à rendre hommage aux saints parce qu'ils sont les temples glorifiés de Dieu, à honorer surtout votre famille et à lui demeurer toujours humblement soumise. Il vous portera à secourir les pauvres dans les nécessités du corps comme dans celles de l'âme, parce qu'il vous montrera en eux mon image Il vous portera à passer toujours au milieu des méchants sans les scandaliser par votre conduite, et à vivre même parmi eux dans la pratique constante du bien et de la vertu.

« Je vous ai dit, ma fille, que la piété demeurera avec vous dans le ciel ; vous y conserverez en effet ce don, mais non tel que vous l'avez sur la terre ; vous le conserverez pour demeurer toujours attachée et unie à Dieu.

« Ma fille, il y a plusieurs sortes de crainte. La crainte du pécheur, crainte excessive qui le fait tomber dans le désespoir à la vue de la justice de Dieu et de ses jugements : cette crainte est mauvaise.

« Celle des personnes qui redoutent les vengeances de Dieu et qui pour cela accomplissent sa loi, n'osant commettre le péché à cause du châtiment qui le suivrait. La loi est pour elles un pesant fardeau. L'amour seul peut rendre le fardeau de la loi doux et léger.

« Il y a une autre espèce de crainte, la crainte des serviteurs. Ils accomplissent fidèlement toute la loi, ils regardent, craignent et aiment Dieu comme leur maître:

Ils craignent de lui déplaire à cause des châtiments qu'ils encourraient et de la perte de leur récompense. Ils l'aiment pour lui-même, sans doute, mais ils l'aiment surtout pour leurs intérêts.

« La meilleure des craintes est celle des enfants de Dieu. Ceux-ci regardent, aiment et craignent Dieu comme leur père ; ils ne considèrent ni le châtiment, ni la récompense, et n'ont d'autre mobile de leurs actions que la volonté de leur Père qui règne au ciel. Cette volonté est la seule loi qu'ils reconnaissent et ils se soumettent à cette volonté pour être agréables à Dieu, par amour pour lui, à cause de ses infinies perfections et des bienfaits dont il les a comblés. Ne sachant comment lui témoigner leur reconnaissance, ils lui offrent toutes leurs actions et tout ce qu'ils possèdent. Désirant l'aimer le plus parfaitement possible, et voyant que tout est imperfection sur la terre et danger de lui déplaire, ils soupirent après le ciel, non pour être plus heureux ou délivrés des peines de la vie, mais pour ne plus offenser Dieu et l'aimer parfaitement. Ils sont vertueux non à cause de la récompense qui les attend, mais pour plaire à Dieu ; et, après l'avoir servi fidèlement toute leur vie, ils se verraient sans peine condamnés au feu de l'enfer, pourvu qu'ils pussent là encore donner à Dieu leur amour. S'ils tombent dans le péché, dans un moment de faiblesse, loin de se décourager et de refroidir leur amour pour Dieu, ils se relèvent avec courage, avec une ferme résolution de ne plus pécher ; ils vont se jeter entre les bras paternels du Seigneur, ils lui demandent pardon et s'engagent à l'aimer désormais davantage, à faire plus fidèlement

en tout sa volonté. S'ils demandent une grâce, ils la demandent comme la demanderait un enfant à son père. Ah ! ma fille, combien ceux qui agissent ainsi sont peu nombreux.

« Cette *crainte* filiale, c'est le Saint-Esprit qui la donne à l'âme. Ceux qui ont cette crainte sont conduits par l'Esprit-Saint. Aussi toutes leurs actions sont les actions des véritables enfants de Dieu.

« Ce que je viens de vous dire, ma fille, des divers dons du Saint-Esprit vous en fait assez comprendre l'importance, la nécessité et les immenses avantages. Le Saint-Esprit vous les a donnés dans leur plénitude au jour de votre confirmation. Ne mettez jamais d'obstacle, ma fille, à l'efficacité de ces dons. Laissez-vous conduire par l'Esprit-Saint ; il est Esprit de vérité, il vous maintiendra dans la vérité, il vous attachera à la vérité, et par lui vous serez unie à Dieu et vous trouverez en Dieu la félicité. »

Amour et reconnaissance soient à jamais à Jésus au saint sacrement de l'autel. *Amen.*

LIVRE DIXIÈME

DES VERTUS THÉOLOGALES ET DES VERTUS MORALES

I. Des vertus ; de la foi; significations diverses de la foi ; nature de la foi ; qualités de la foi ; deux sortes d'actes de foi extérieurs et intérieurs ; des trois actes de foi intérieurs et extérieurs ; sans la foi il est impossible de plaire à Dieu ; de l'objet de la foi ; des causes de la foi ; des avantages de la foi ou de son excellence. — II. De l'espérance ; de l'espérance naturelle, surnaturelle et criminelle ; nature de la vertu d'espérance ; de l'acte d'espérance ; objets, effets et nécessité de l'espérance. — III. De la charité ; de la charité essentielle, personnelle et virtuelle ; nature et excellence de la vertu de charité ; sujet de la charité ; des trois perfections de la charité ; des signes de la charite ; objet de la charité ; charité envers Dieu, nous-même et le prochain ; de l'ordre à suivre dans la charité. Qui est le prochain ? Comment faut-il l'aimer ? Éloge de la charité. — IV. De la paix, fruit de la charité ; de la paix temporelle, spirituelle et éternelle ; de la soumission à la volonté de Dieu produite par la charité ; avantages de cette soumission ; de la pauvreté, du détachement et de la liberté, effets de la vertu de charité. — V. Des vertus morales ; de la prudence ; du discernement ; de la docilité ; de la sollicitude et de la circonspection. — VI. De la justice envers Dieu, le prochain et soi-même. — VII De la force et de ses effets. — VIII. De la tempérance ; son objet ; le toucher, les mouvements de l'âme et des sens ; de la honte ; de l'honnêteté ; de l'abstinence ; de la sobriété ; de la continence ; de l'humilité ; de la douceur ; de la clémence ; de la modestie ; de la discrétion et de l'économie. — IX. De la pureté ; trois espèces de pureté ; du bonheur des cœurs purs.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. *Amen !*

I

Le Sauveur Jésus me dit un jour : « Ma fille, je veux vous parler des fruits que la grâce sanctifiante produit dans les âmes. La grâce sanctifiante est la vie de l'âme, elle est sa lumière, sa force, sa nourriture. La grâce sanctifiante est dans l'âme le principe de tout bien, car elle lui donne tout ce qui lui est nécessaire pour remplir ses devoirs envers Dieu, le prochain et lui-même.

« La grâce sanctifiante met dans l'âme les trois vertus de foi, d'espérance et de charité pour la diriger vers Dieu ; celles de justice, de force, de prudence et de tempérance, pour la diriger dans ses rapports avec les créatures, et enfin, les sept dons du Saint-Esprit pour la disposer à recevoir les mouvements qu'il donne à ceux qui veulent se sauver. »

Il ne me parla ce jour-là que de la foi, de l'espérance et de la charité.

« La foi, me dit-il, peut s'entendre de plusieurs manières, comme l'espérance, la charité et la grâce.

« La foi désigne le jugement intérieur de l'âme, qui marque le bien et le mal ; comme on vous dit d'un homme : Il a fait cela de bonne foi, ou de mauvaise foi.

« La foi désigne la fidélité à tenir un pacte ou une promesse.

« La foi désigne la confiance que l'on a en la parole de quelqu'un.

« La foi désigne cette inclination par laquelle quel-

qu'un donne son assentiment, sans crainte d'être trompé, à ce qu'il ne voit pas pourtant d'une manière précise.

« La foi désigne un des dons gratuits de Dieu par lequel on a une certitude suréminente des choses qu'on doit croire.

« La foi désigne le caractère distinctif entre les chrétiens et ceux qui ne le sont pas, c'est le baptême.

« La foi désigne la matière ou la réunion des vérités qu'il faut croire, ou les symboles.

« La foi désigne une habitude informe et sans vie, insuffisante au salut, la foi sans les œuvres.

« Voilà les diverses manières d'entendre la foi ; mais la foi dont je veux vous parler et que vous ne devez pas confondre avec ces sortes de foi, c'est la foi théologique, la vertu surnaturelle de foi.

« Vous devez distinguer dans la vertu de foi quatre choses : sa nature, son acte, son objet, sa cause et son effet.

« La vertu de foi, ma fille, est une habitude surnaturelle que Dieu met dans l'âme et qui lui donne la conviction ferme et l'assentiment libre aux vérités qu'il a révélées, et que l'Église catholique propose à sa croyance.

« La foi est une vertu surnaturelle, par conséquent un don de Dieu. Elle donne la conviction ferme, c'est-à-dire qu'elle enlève toute crainte d'erreur dans ce que l'on croit. Cette conviction produit l'assentiment de la volonté, assentiment libre et non forcé, comme celui des démons, qui croient eux aussi, mais avec nécessité. La foi se porte sur les vérités que Dieu a ré-

vélées et que l'Église catholique propose à la croyance. Il a institué l'Église pour cela. Celui qui a la vertu de foi croit ces vérités sans peine ni difficulté; il est porté à les croire vérités, parce que la vertu de foi est une habitude, une inclination, une propension que l'âme reçoit de Dieu par cette vertu, et qui la porte à croire ce qu'il révèle. Celui qui a la vertu de foi est convaincu de ces vérités, bien qu'il ne les comprenne pas. Ces vérités ne sont point une simple opinion, c'est une réalité divine ; et la conviction est d'autant plus ferme qu'elle repose sur Dieu, vérité éternelle qui ne peut tromper. Celui qui a la foi a en lui le commencement de la vie éternelle, c'est-à-dire qu'il possède par la croyance ce qu'il ne voit point, mais qu'il espère, qu'il désire et vers quoi il tend par ce mouvement de son intelligence et cet assentiment de sa volonté.

« La foi est la première des vertus et le fondement des autres vertus. Elle est avant l'espérance, parce que pour espérer il faut savoir ce qui fait l'objet de cette espérance. Elle est avant la charité, parce que la charité, c'est l'amour, et pour aimer, il faut aussi connaître l'objet de cet amour. Or, la foi fait connaître Dieu et ce qui a rapport à Dieu. C'est donc sur elle que reposent l'espérance et la charité.

« La foi peut exister seule sans la charité et l'espérance. Mais l'espérance ne peut exister sans la foi. La charité aussi, du moins ici-bas, demande la foi pour exister. Je dis du moins ici-bas, parce que la foi et l'espérance ne sont que des vertus du temps : elles n'existeront point dans l'éternité, parce qu'elles n'auront plus de raison d'être. Dans le ciel on voit Dieu

face à face, par conséquent la foi est inutile ; dans le ciel on possède Dieu, par conséquent on ne l'espère plus.

« La foi est la première des vertus dans l'ordre de l'existence, mais non dans celui de la dignité. La charité est la plus considérable des vertus ; elle en est la vie.

« La foi doit être une, catholique et vraie. Elle est une en tant que vertu ; il n'y a point plusieurs vertus de foi, bien qu'elle soit donnée à plusieurs. Elle est une quant à son objet ; tous doivent croire la même chose, Dieu et les révélations de Dieu. Elle est une quant à sa fin, elle ne dirige que vers la possession de Dieu.

« Elle doit être catholique et universelle, c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre à toutes les vérités sans exception, remplir tous les lieux de la terre et embrasser le bien universel du temps et de l'éternité, Dieu.

« Elle doit être vraie. Si la foi était erronée, elle ne serait plus foi : elle serait erreur, mensonge, fausseté ; la foi doit nécessairement porter sur la vérité, c'est-à-dire sur Dieu.

« La vertu de foi repose dans l'intelligence et dans la volonté. Dans l'intelligence comme dans le lieu spécial de sa demeure, d'où elle explore et regarde ; dans la volonté, comme force de ce regard et comme assentiment à l'existence de ce qui est vu.

« Il y a, ma fille, deux sortes d'actes de foi : le premier est purement intérieur, le second est extérieur et se manifeste au dehors.

« L'acte de foi intérieur est de trois sortes. Il peut porter sur Dieu d'une manière générale, tel qu'il est

en lui-même trinité et unité, sans chercher à pénétrer ce mystère ; c'est l'âme qui dit simplement : Je crois.

« L'acte de foi peut porter sur Dieu, vérité infaillible et éternelle. Cet acte peut s'exprimer ainsi : Je crois à la parole de Dieu et à sa révélation.

« Enfin, l'acte de foi peut être un acte de l'intelligence que la volonté détermine à tendre vers Dieu ; cet acte peut s'exprimer ainsi : Je crois en Dieu, vérité et bonté suprême.

« L'acte de foi extérieur est triple aussi. L'acte de foi extérieur n'est rien autre chose que la manifestation extérieure de ce qui est dans l'âme qui croit, et cette manifestation a lieu de trois manières.

« Le premier acte de foi est la reconnaissance publique de tous les articles de foi. Cette reconnaissance n'est pas de nécessité de salut, mais elle peut le devenir selon les lieux ou le temps. Si vous étiez citée devant le tribunal d'un prince, d'un juge ou d'un magistrat, et qu'on vous interrogeât sur votre foi, vous seriez obligée de la manifester à ce point que si vous veniez à mourir après l'avoir méconnue ou dissimulée, sans vous être rétractée, vous seriez certainement damnée.

« Cette confession de sa foi est, vous le comprenez, ma fille, un des actes les plus glorieux du chrétien. Confesser sa foi , en effet, c'est honorer et glorifier Dieu ; confesser sa foi, c'est être son défenseur ; confesser sa foi, c'est confondre les incrédules ; confesser sa foi, c'est édifier son prochain et lui donner le bon exemple.

« Le second acte extérieur de foi, c'est l'acte d'ado-

ration de Dieu par le culte extérieur qu'on lui rend pour reconnaître ses divins attributs.

« Le troisième acte extérieur de foi, c'est la confession de ses péchés par laquelle on reconnaît avoir offensé Dieu, et par laquelle aussi on lui demande pardon et oubli de ses offenses.

« La foi est nécessaire au salut, ma fille. Le salut, en effet, n'est que la conclusion de la perfection d'un être raisonnable. Or, la perfection de cet être ne consiste pas seulement dans la possession de tout ce qui en constitue la nature, mais encore dans la réception du mouvement qui est donné à cette nature par une nature supérieure. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit des deux mouvements de l'homme, le mouvement vers l'existence et le mouvement de retour vers Dieu? Le mouvement vers l'existence, c'est le don de tout ce qui convient à la nature humaine; le mouvement de retour vers Dieu, c'est le mouvement que la nature divine, supérieure à la nature humaine, donne à celle-ci pour la diriger dans le bien. Avec ce mouvement, on va droit au bien, droit à Dieu, droit à l'éternelle félicité. Or, la première condition pour la réception de ce mouvement, c'est la foi qui fait connaître Dieu, qui fait tendre vers lui en appréciant ce qui est en lui et ce qu'il veut mettre en vous. Celui qui n'a pas la foi ressemble à une maison dont les portes sont fermées, où Dieu voudrait entrer, mais où il n'entre pas parce que le maître ne l'ouvre pas. S'il y entrait, il y apporterait la lumière; mais parce qu'il n'y pénètre pas, cette maison demeure dans l'obscurité et les ténèbres. Sans la foi donc, il est impossible de plaire à Dieu,

parce que c'est repousser Dieu. Sans la foi, on ne peut être sauvé, parce qu'on n'est pas uni à Dieu. Sans la foi, on encourt la condamnation de Dieu, parce qu'on se laissera aller à toutes ses inclinations, parce qu'on commettra le péché, et que le péché demande condamnation.

« Ma fille, que devez-vous croire ? La vérité ; la vérité éternelle, la vérité qui demeure toujours et demeurera dans les siècles des siècles. La vérité, c'est Dieu ; la vérité, c'est moi. Je suis l'expression personnelle de la vérité, et c'est avec droit que j'ai dit aux hommes et que je vous dis en ce moment : Je suis la vérité ! Je suis la vérité première qui contient toutes les autres vérités, la vérité qui les rassemble toutes, et toutes les vérités réunies en moi ne font qu'une vérité : la vérité de Dieu ou Dieu, vérité éternelle.

« Or, vous devez croire la vérité première. Vous devez croire aussi les autres vérités qui découlent de moi et par lesquelles vous êtes aidée à tendre vers moi. La manifestation de la vérité première à une âme attire cette âme vers la vérité. Pour l'attirer plus facilement, cette vérité se manifeste sous diverses formes, et, comme autant de liens, elles viennent l'enlacer doucement et la porter vers Dieu.

« Ainsi, tout ce qui a rapport à la divinité, en tant qu'elle est Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ce qui a rapport à mon humanité, à mon Église, aux sacrements que j'ai institués, sont autant de formes diverses de la vérité première qui se présentent à l'homme et lui disent : Crois et marche vers Dieu !

« Toutes ces vérités sont renfermées dans les sym-

boles de l'Église et les décisions qu'elle porte sur la vérité première, décisions qui lui sont inspirées par Dieu lui-même.

« Ces vérités, l'homme ne les comprend pas dans leur nature intime, parce que la vérité c'est Dieu, mais il les croit et les doit croire parce qu'elles viennent de Dieu.

« La foi, ma fille, est donnée par Dieu. C'est lui qui est la cause première de la foi. Mais la foi a plusieurs causes secondaires qui la produisent : la révélation de ce qu'il faut croire, la vision des miracles qui ne sont autre chose qu'une persuasion motivée de foi, enfin l'assentiment de l'âme à ce qu'il faut croire [1].

« La révélation est cause de la foi. Comment avoir la foi, en effet, si Dieu ne révèle pas ce qu'il faut croire, ou si ceux à qui Dieu l'a révélée ne vous font point participer à la révélation qui leur a été faite ? La foi véritable est une foi vivante, et pour qu'elle vive, il lui faut une nourriture, un objet qu'elle saisisse. La révé-

[1] Mais la foi a plusieurs causes.....

Ce passage semble n'être qu'un résumé de la doctrine de saint Thomas, 2. 2. q. 6. a. 1. A la suite du saint Docteur, Marie Lataste y a employé le mot *cause* dans plusieurs sens différents. Pour s'en bien rendre compte, il faut se rappeler que l'acquiescement à une vérité révélée implique nécessairement ces trois actes : *Je dois croire, je veux croire, je crois.* Le premier a pour motif ou *cause déterminante* la vue des miracles ou de toute autre preuve servant à établir l'existence de la révélation divine. Le second a sa cause déterminante dans un bien surnaturel agissant sur la volonté. Le troisième a pour motif propre et immédiat le témoignage infaillible de Dieu. L'assentiment libre de l'âme renferme à la fois l'adhésion de l'intelligence à la vérité proposée et le commandement de la

lation est cause secondaire de la foi, mais cause venant de Dieu, révélateur de la vérité.

« La vue des miracles est cause de la foi, non-seulement en ce sens que les miracles sont opérés par Dieu, mais en ce sens que Dieu doit exciter à la foi par la vue des miracles. C'est aussi une cause secondaire et insuffisante. Et n'en avez-vous pas la preuve dans ce qui s'est passé durant ma vie? Combien de personnes ont vu mes miracles et combien peu pourtant ont eu la foi en eux-mêmes? C'est pourquoi les miracles sont aussi bien un motif qu'une cause de la foi.

« L'assentiment de l'âme à la vérité est une cause de la foi, non en ce sens que l'âme puisse par elle-même recevoir et admettre la vérité éternelle qui lui est proposée, ce qui est faux, parce que cet acte dépasse les forces de la nature humaine, mais en ce sens que Dieu donne à l'âme l'inclination, la force pour arriver à la foi.

« Les avantages de la foi sont immenses pour une âme. La foi, c'est une arme contre le monde : elle triomphe de lui et le foule aux pieds. Car, par la foi, on repousse la concupiscence de la chair, parce qu'on

volonté prescrivant cette adhésion. L'acte de foi est une affirmation libre ; en tant qu'affirmation, il a sa cause *efficiente* ou son *principe* immédiat dans l'intelligence éclairée par la lumière divine ; en tant que libre, son principe est dans la volonté mue par la grâce. — Le mot *assentiment*, employé par Marie Lataste, correspond en français aux deux mots latins *assensio* et *assensus*. Pris dans le sens de *assensio*, il est actif et peut être justement appelé cause efficiente ou principe de la foi. Dans le sens de *assensus*, il est passif, et il signifie l'acte même de la foi : il en est la cause *formelle*, pour employer le langage scolastique.

sait que tout passera en ce monde et qu'il ne restera qu'une seule chose : le bien et le mal qu'on aura fait. On repousse la concupiscence des yeux, parce qu'on sait qu'il n'y a qu'une seule richesse que les voleurs ne puissent point enlever ni la rouille faire disparaître, Dieu ! On repousse l'orgueil de la vie, parce que la vue d'un Dieu humilié, crucifié et mort pour les hommes fait connaître le néant, la misère et le péché de l'homme, qui ne lui permet pas de s'enorgueillir.

« La foi est un bouclier contre Satan et contre ses traits. Vainement cherchera-t-il à frapper celui qui a la foi, à l'entraîner dans la révolte, à le faire tomber dans le péché. Celui qui a la foi sait que Satan veut sa perte et sa damnation, il sait que Dieu veut son salut et son bonheur, il écoutera Dieu et repoussera Satan.

« La foi est par conséquent un éloignement du péché. Celui qui résiste au monde et à Satan n'a plus qu'un autre ennemi : lui-même et ses passions ; mais il a en lui la même force pour se combattre que pour repousser ses deux premiers ennemis ; il lutte, et triomphe de lui-même et de ses passions, qui deviennent pour lui l'occasion de mérites considérables.

« La foi produit la sanctification du cœur. Elle fait fuir le péché, par conséquent elle conserve la grâce, qui est un état de sainteté ; elle fait avouer le péché quand on a eu la faiblesse de le commettre; elle le fait expier par la pénitence. Aussi est-elle une source de sanctification pour l'âme.

« La foi produit la crainte, non point seulement la crainte servile, c'est-à-dire la crainte de l'enfer, la

crainte de la punition, mais la crainte de la séparation de Dieu, la crainte de ne point l'aimer, de ne point le servir fidèlement, de ne point lui être uni sur la terre et dans le ciel.

« La foi opère des prodiges : Celui qui a la foi transporte des montagnes.

« La foi fait exaucer les prières qu'on adresse à Dieu.

« La foi, sur la terre, relève la dignité de l'homme et le déifie en le faisant participer à la vie divine, dont elle est le commencement et l'origine en l'homme.

« Enfin, la foi assure la vie éternelle, parce que celui qui a la foi vit dans la justice, opère des œuvres bonnes et saintes qui seront l'objet de sa récompense dans l'éternité.

« Ce que je viens de vous dire sur la foi doit vous la faire estimer beaucoup, vous la faire désirer de plus en plus et vous exciter à l'augmenter autant qu'il vous sera possible, en ne faisant rien de contraire à ce don qu'il a plu au Seigneur de déposer en vous. »

II

« Je veux vous parler maintenant de l'espérance.

« Ma fille, il y a trois sortes d'espérances : l'espérance naturelle, l'espérance surnaturelle, l'espérance criminelle.

« L'espérance naturelle est une inclination qui se trouve dans chaque individu, et le fait tendre vers un but naturel qu'il croit être bon et dans lequel il croit posséder le bonheur.

« L'espérance surnaturelle ou la vertu d'espérance est une habitude surnaturelle que Dieu met dans l'âme, pour lui faire attendre avec une confiance certaine la vie éternelle et les moyens de l'obtenir par le secours de Dieu.

« L'espérance criminelle n'est une espérance que de nom. Qui dit espérance, marque le bien ; et quel bien peut-on attendre du crime ? Ah ! c'est avec raison que le prophète disait : Ne mettez point votre espérance dans l'iniquité. Cette espérance est une espérance nulle, trompeuse et mensongère.

« L'espérance criminelle peut s'entendre de trois manières : l'espérance fondée sur soi, l'espérance fondée sur autrui, l'espérance fondée sur la vanité.

La première est criminelle. Qu'est-ce que l'homme, ma fille, pour espérer en lui-même ? L'homme n'est-il pas incapable de se suffire à lui-même, de se défendre et de mériter la récompense de l'éternité? L'homme n'est pas capable de se suffire à lui-même, car il est de l'essence des êtres tirés du néant de tendre au néant, si l'action de Dieu ne les soutenait. L'homme est faible et le démon ne tarderait pas, par ses ruses et son habileté, sa puissance et sa malice, de l'entraîner au mal, si la miséricorde de Dieu ne le soutenait à chaque moment. L'homme ne peut rien mériter par lui-même, et la pensée qui semble être la première possession de l'homme en puissance de raison, la pensée, si elle revêt un caractère de bonté surnaturelle, n'est pas à lui, car elle lui vient de Dieu.

« Par conséquent, fonder sur soi son espérance, c'est faire injure à Dieu, c'est opérer le mal, c'est se perdre.

« L'espérance fondée sur les autres est une espérance criminelle. En qui placeriez-vous votre espérance, ma fille, si vous ne pouvez la placer sur vous-même ? Serait-ce dans votre famille, dans vos amis, dans des hommes puissants ? Mais tous les hommes, réunis ensemble, sont la personnification même de la faiblesse ; ils sont plus fragiles qu'un roseau, et, compter sur eux, c'est être sûr d'être trompé et confondu à l'heure du danger. Votre espérance doit s'arrêter à Dieu et demeurer toujours en lui ; il ne vous trompera pas, et vous pourrez dire un jour : Seigneur, j'ai espéré en vous ; je ne serai point confondue.

« L'espérance dans la vanité est une espérance criminelle. Espérer dans la vanité, c'est espérer sur sa vie, qui est fugitive et transitoire comme la fumée emportée par le vent ; c'est espérer sur la renommée, la gloire ou l'estime des hommes; et la renommée, la gloire et l'estime disparaissent avec la vie en face de l'éternité ; c'est enfin espérer sur les richesses et les biens de ce monde ; mais les richesses, les biens du monde, le monde lui-même, auront un terme ; et peut-on placer une espérance solide sur ce qui aura un terme et une fin ? L'espérance dans la vanité est une vaine espérance, une espérance qui éloigne de Dieu, par conséquent coupable et criminelle.

« La seule véritable, c'est l'espérance surnaturelle ; je veux vous en faire connaître la nature, l'acte, l'objet, l'effet, la nécessité et le sujet.

« La nature de l'espérance n'est autre chose qu'une habitude, une inclination surnaturelle; par conséquent, l'espérance est un don de Dieu ; toute chose surnatu-

relle vient de Dieu et dépasse les forces de la nature humaine. Par cette inclination, l'homme a constamment les yeux sur les biens futurs ; il les regarde, il les attend avec courage, avec fermeté, avec certitude de les obtenir, parce qu'il sait que Dieu lui accordera les moyens nécessaires pour les acquérir, et en être un jour le possesseur. Celui qui a la vertu d'espérance s'oublie lui-même pour s'abandonner complétement à Dieu, pour se reposer en lui.

« L'acte d'espérance n'est rien autre chose qu'une attente, une expectative certaine, et quand vous faites un acte d'espérance, quand vous dites à Dieu : Mon Dieu, j'espère votre grâce en cette vie et la vue de votre gloire dans le ciel, vous dites en vérité : Mon Dieu, j'attends votre grâce en cette vie et la vue de votre gloire dans l'autre. Je vous ai dit que cette expectative est certaine, parce qu'elle repose sur des fondements certains, le secours de la toute-puissance de Dieu et de son immense miséricorde, sa libéralité infinie et son désir éternel que vous parveniez à la possession de ce que vous attendez.

« L'objet de l'espérance, c'est la béatitude éternelle dont vous jouirez ; tel est le premier objet de votre espérance, la possession de Dieu. L'objet secondaire, ce sont les grâces de Dieu, les secours de Dieu, la protection de votre Sauveur, l'effusion sur vous de mes mérites, la tutelle de Marie, qui éloignera de vous les dangers.

« Et savez-vous, ma fille, quels heureux effets l'espérance produira en votre âme? Les voici. Elle vous

excitera à faire pénitence de vos péchés, parce que vous en espérerez le pardon ; elle vous donnera force et courage dans les dangers, parce qu'avec elle vous ne compterez point sur vous, mais sur le bras de Dieu, qui renverse tous les ennemis ; elle vous délivrera des dangers, car Dieu n'abandonne jamais ceux qui se fient en lui. Voyez comme il délivra Daniel et Suzanne qui espéraient en lui. Elle vous fera triompher des tentations, parce que vous aurez la force de l'espérance et le désir de la voir se réaliser, ce qui vous fera lutter avec fermeté contre les tentations, et cette lutte ferme est toujours suivie de la victoire. Elle éclairera votre intelligence. Espérer en Dieu, c'est se rapprocher de lui ; or, Dieu est lumière, et sa lumière répand le jour dans les ténèbres et montre la vérité. Elle gardera et sauvera la bonté de vos intentions. Vous n'espérerez que le bien ; vous ne voudrez par conséquent jamais que le bien, et c'est ainsi encore, ma fille, que l'espérance sera pour vous une source de multiplicité de bonnes œuvres que vous n'auriez point opérées sans elle.

« Or, ma fille, l'espérance ne doit pas être seulement en vous quelques jours, quelques années, tant que vous jouissez des bénédictions de Dieu, tant que vous êtes en état de grâce, elle doit y être toujours.

« Vous devez espérer aussi bien dans la tentation que dans l'affliction, dans la sécheresse comme dans l'état de péché.

« Vous devez espérer dans la tentation. C'est alors, surtout, que votre espérance doit être forte ; c'est elle qui doit être le bouclier avec lequel vous renverserez

vos tentateurs. Or, vous n'espérez point, si vous vous procurez à vous-même des tentations ; si vous ne les fuyez point, c'est là de la présomption. Vous n'espérez point, si vous ne considérez que votre fragilité et non la peine due à votre défaite dans la tentation, c'est de l'aveuglement. Vous n'espérez point, si dans la tentation vous ne priez pas, c'est vous mettre dans la certitude de succomber et de pécher. Espérez donc, ma fille, à l'heure de la tentation.

« Espérez dans l'affliction. Espérez, parce que Dieu n'abandonne jamais les malheureux ; espérez, parce que Dieu mettra un terme à vos afflictions ; espérez, parce que Dieu vous donnera une sécurité entière au milieu même de vos tribulations.

« Espérez dans la sécheresse de l'âme, dans la pauvreté, comme un serviteur espère dans la fortune de son maître, et espérez, comme ce serviteur, que Dieu vous donnera la nourriture dont vous avez besoin, le secours qui vous est indispensable pour vous soutenir, un abri pour vous couvrir, et vous ne serez point trompée dans votre espérance.

« Espérez quand vous êtes dans l'état de péché. Pourquoi, ma fille? Parce que Dieu est un médecin qui connaît la manière de guérir l'infirmité de votre âme, qui peut la guérir et le désire.

« Ce que je viens de vous dire, ma fille, vous fait comprendre la nécessité de l'espérance. Sans elle, vous ne pouvez obtenir le ciel, parce que Dieu ne veut le donner qu'à ceux qui l'espèrent. Ceux qui l'espèrent, en effet, seuls font ce qui est nécessaire pour l'obtenir, et nul ne l'obtiendra s'il ne l'a mérité.

« En qui peut et doit se trouver l'espérance ? L'espérance n'est point dans le ciel où les anges et les élus jouissent de la vue de Dieu. S'ils le possèdent, ils n'en attendent plus la possession ; par conséquent ils n'ont point l'espérance. L'espérance n'est point dans l'enfer. Les démons et les damnés savent qu'ils sont à jamais séparés de Dieu. Ils n'attendent donc point la jouissance de sa vue et de sa gloire ; par conséquent ils n'ont point l'espérance. L'espérance était parmi les âmes qui attendaient ma venue, et le bonheur du ciel que je devais leur donner par la satisfaction de ma croix offerte à mon Père. L'espérance est dans le purgatoire, parmi les âmes qui n'ont point encore satisfait à la justice de Dieu, et qui attendent le moment où elles jouiront du bonheur. L'espérance est parmi les hommes tant qu'ils sont sur la terre. C'est, en effet, dans la vie que le ciel leur est montré comme une récompense, et qu'ils cherchent à l'obtenir par les actes de vertus qu'ils accomplissent.

« Ayez une ferme espérance en Dieu, ma fille, une ferme espérance en moi. Cette vertu est comme un trait qui me perce le cœur, non pour me faire souffrir, mais pour que j'en laisse sortir les flots de ma miséricorde sur l'âme qui espère en son Sauveur. Allez, ma fille, marchez dans cette belle voie de la sainte espérance, vous ne serez point trompée. »

III

Après m'avoir parlé ainsi, le Sauveur Jésus s'arrêta quelque temps et me regarda avec une expression de

bonté qui me pénétra jusqu'au fond de mon âme. J'étais toujours à ses genoux. Je trouvais un charme inexprimable en ses paroles. Je craignis un instant qu'il ne continuât point à m'entretenir. Je désirais bien entendre encore sa parole. Il me semblait qu'il lisait en mon âme le désir que j'avais, et je lui dis : Seigneur, je désire encore que vous me parliez ; mais que votre volonté soit faite et non la mienne.

« Ma fille, me dit-il, je veux vous entretenir encore et vous parler de la charité.

« La charité est triple, et vous pouvez la considérer dans son essence, qui est Dieu, dans sa personne, qui est le Saint-Esprit, et dans le don que Dieu en fait à l'homme, savoir, la vertu de charité.

« La charité est l'essence de Dieu ; c'est ce qui constitue la Divinité ; la charité c'est Dieu. La charité en Dieu n'est point un simple accident, c'est-à-dire quelque chose qui pourrait ne pas être en lui ; la charité, c'est l'être même de Dieu.

« La charité est la personne du Saint-Esprit. La personne du Saint-Esprit, en effet, qui procède du Père et du Fils, est l'éternel amour du Père pour le Fils et du Fils pour le Père. Le Saint-Esprit est le lien du Père et du Fils, et ce lien vient du Père et du Fils ; il est dans le Père et dans le Fils ; il en est pourtant distinct[1], et ne fait qu'un néanmoins avec le Père et le Fils. Le Père est charité, le Fils est charité, le Saint-Esprit est

[1] Le manuscrit porte le mot *séparé*. Comme chaque expression du contexte le repousse, on a cru devoir le remplacer par le mot propre. C'est, du reste, corriger l'inadvertance par Marie Lataste elle-même ; car, au n° VIII du 9me livre, on lit les paroles

charité. Je dis néanmoins que la charité est la personne du Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, et qui unit, par la charité, qui est lui-même, la personne du Fils à la personne du Père.

« La charité comme vertu est le don que Dieu fait à l'homme du mouvement surnaturel de son cœur vers la Divinité, comme objet de son amour.

« C'est de la charité comme vertu que je veux vous entretenir.

« La charité, ma fille, remarquez-le bien, diffère de l'amour, de la bienveillance, de l'amitié et de l'affection. On confond souvent ces choses entre elles. Je veux que vous en ayez une idée claire et nette, afin que vous compreniez mieux la nature de la charité.

« L'amour est un nom générique qui désigne la propension naturelle vers une chose bonne ou mauvaise ; c'est une passion de l'âme. Ce nom s'applique à la tendance, à la propension vers une chose dont on recherche le bien qui est en elle. Ainsi on aime une fleur, une habitation, un lieu. Cet amour vous pouvez l'appeler l'amour de désir.

« Mais quand on aime ainsi un objet ou une personne, et qu'on désire du bien à cet objet ou à cette personne, cet amour s'appelle bienveillance, parce qu'on veut du bien à ce qu'on aime.

« L'amitié renferme plus que la bienveillance. Il y a bienveillance quand on désire du bien à quelqu'un

suivantes : « La sagesse incréée, c'est Dieu, ce sont les trois personnes divines, inséparables les unes des autres, » et l. 1er, n° 1 : « Le Père est distinct du Fils; le Saint-Esprit, distinct du Père et du Fils. »

sans qu'il y ait réciprocité de sa part. L'amitié requiert cette réciprocité. L'amitié consiste à aimer et à être aimé, à aimer et à savoir qu'on est aimé. Il y a entre deux amis communication réciproque du cœur.

« La charité est l'amour de Dieu fondé sur la communication future de la béatitude. La charité ne s'adresse d'abord qu'à Dieu, elle n'a que Dieu pour objet; secondairement elle s'adresse aux hommes en qui on voit l'image de Dieu, et parce que Dieu l'a voulu comme condition de la communication de son bonheur.

« La charité est une vertu ou un don surnaturel intrinsèquement inhérent à l'âme, par lequel l'homme aime Dieu par dessus tout, à cause de ses perfections, et le prochain en Dieu et pour Dieu.

« La charité est au-dessus de toutes les autres vertus, à cause de sa nécessité, de ses œuvres, de sa durée et de sa dignité.

« Pour la nécessité, elle est évidente. Quand vous auriez tous les autres dons spirituels, si vous n'avez point la charité, ces dons ne vous servent de rien pour le salut; et avec la charité sans rien de plus, vous feriez sûrement votre salut.

« La foi elle-même, cette foi qui transporte les montagnes, ne vous servirait de rien sans la charité. Le martyre, s'il pouvait être enduré sans la charité, ne vous servirait de rien. La conversion du monde entier opérée par votre parole, sans la charité, ne vous servirait de rien.

« Il n'y a point de vertu sans la charité, de vertu véritable, vivante, opérante. La vertu, en effet, est un mouvement vers le bien. Or, le bien suprême c'est

Dieu ; pour tendre vers lui, il faut le connaître et l'aimer. On ne va point vers celui qu'on n'aime pas ; on ne le cherche pas, on ne désire point jouir de sa présence, on ne s'empresse point de lui être agréable. La charité vous fait aimer Dieu, vous le fait désirer, vous porte à lui être agréable, afin qu'il se rapproche de vous, et vous de lui. La charité vous attache à lui, c'est là le caractère spécial du mouvement vers le bien. Comme il y a plusieurs vertus, il faut que chacune ait un mouvement particulier. La vertu de foi meut l'âme vers Dieu et la porte à affirmer son existence ; la vertu d'espérance meut l'âme vers Dieu et la porte à attendre la jouissance de sa vue ; la vertu de charité meut l'âme vers Dieu et la porte à s'attacher à lui. Le mouvement de la vertu de charité est la vie des deux mouvements donnés à l'âme par les vertus de foi et d'espérance. On peut avoir la foi et l'espérance sans la charité ; mais cette foi et cette espérance sont sans couleur, sans force, sans action féconde et fructueuse. Vous avez la foi, vous n'avez point la charité ; cette foi tournera à votre ruine et à votre condamnation ; cette foi n'est donc pas une vertu véritable, une vertu vivante, puisque toute vertu doit tourner à la gloire et à la béatification de celui qui la possède. Vous avez l'espérance; mais quel est donc le fondement de cette vertu ? Que pouvez-vous espérer, si vous n'aimez point Dieu? Vous attendez la vision de sa gloire ? Mais Dieu ne l'accorde qu'à ceux qui l'aiment. Vous ne l'aimez pas, vous ne participerez point à la récompense qu'il donne à ses amis.

« La charité, ma fille, est la voie qui mène au ciel.

Vous ne pourriez rentrer dans votre maison, si vous n'aviez point une voie que vous pussiez suivre ; de même, sans la charité, vous ne pouvez point aller au ciel.

« Par conséquent, de toutes les vertus, la charité est la plus nécessaire, celle que vous devez le plus désirer, le plus conserver, le plus aussi chercher à augmenter.

« La charité est au-dessus de toutes les autres vertus, à cause de l'excellence de ses œuvres.

« Toutes les œuvres produites par la charité sont bonnes ; voilà pourquoi je suis venu en allumer le feu sur la terre, n'ayant qu'un seul désir, celui de voir le monde entier embrasé par ses flammes. Celui qui a la charité, qui aime Dieu, cherche à lui plaire, observe sa loi et ses commandements, n'agit que pour suivre en tout sa divine volonté.

« Celui qui a la charité opère par conséquent des œuvres de vertu, puisque la charité en est le fondement et comme le souffle qui les inspire. Enfin, celui qui a la charité, faisant le bien, évite le mal, afin que le bien qu'il opère se conserve et demeure, afin qu'aimant Dieu, il ne fasse rien qui puisse l'attrister ou lui déplaire.

« Estimez donc la charité qui vous obtiendra tant de mérites pour la vie qui ne passera jamais.

« La charité est de toutes les vertus celle qui dure le plus. La durée de la charité peut se considérer sous trois aspects principaux, et, sous ces trois aspects, on peut dire que la charité ne tombera jamais et qu'elle demeurera toujours. La charité dure toujours en ce sens qu'elle ne tombe jamais dans le péché mortel :

tant que la charité est dans une âme, cette âme a la vie, conserve la vie et fuit la mort, c'est-à-dire le péché.

« La charité dure toujours dans ceux qui sont confirmés en grâce, comme dans les apôtres, parce que la grâce donne la charité, et qu'avec la confirmation dans la grâce on reçoit aussi la confirmation dans la charité.

« La charité dure toujours, même après cette vie. La foi et l'espérance finissent avec la vie ; mais après la mort la charité est reçue dans le ciel avec les âmes, et la félicité de ces âmes consistera dans la conservation, et, bien mieux, dans la perfection de la charité.

« La charité est de toutes les vertus la plus précieuse, parce que c'est celle qui rapporte le plus à l'âme. La foi fait regarder Dieu ; l'espérance le fait attendre ; la charité le fait posséder. Or, vous le comprenez, la possession d'une chose quelconque est de beaucoup préférable à son regard ou à son attente. La charité est aussi de toutes les vertus la plus estimable, parce que la charité est la vertu qui rehausse le plus une âme. C'est elle qui élève l'âme jusqu'à Dieu, c'est elle qui l'unit à Dieu, c'est elle qui la couronne en lui.

« Voilà, ma fille, en quelques paroles, la nature de la charité. Quel est le sujet de la vertu de charité ? En quelle proportion est-elle dans les âmes ? Peut-elle croître, diminuer ou se perfectionner, ou bien reste-t-elle toujours dans le même état ? Quelle est la perfection de la charité ? Peut-on avoir sur la terre la perfection absolue de la vertu de charité ? Vous ne vous êtes jamais demandé cela à vous-même. Il est pourtant bon et utile

de réfléchir ainsi et de considérer la vie intérieure de l'âme. Sans cette considération, peu à peu on se relâche, on tombe dans l'engourdissement, on perd le bien surnaturel que l'on possède.

« Écoutez-moi avec attention. La charité, je vous l'ai déjà dit, ne finit point avec la vie. Elle continue dans le ciel. La charité n'existe pas dans l'enfer, séjour du désordre et de la haine éternelle contre Dieu. La charité sur la terre se trouve dans les âmes qui ont en elles la grâce.

« La charité réside principalement dans une des facultés de l'âme ; cette faculté, c'est la volonté. C'est la volonté, en effet, qui saisit Dieu et s'attache à lui dès qu'il lui est présenté par l'intelligence.

« Il y a des degrés dans la charité et dans le don de la vertu de charité que Dieu accorde aux hommes. Ce degré est plus ou moins grand, selon la volonté divine et selon les dispositions que Dieu découvre dans une âme. Quand la vertu de charité lui est donnée, l'âme peut augmenter en elle l'intensité de sa charité. La charité augmente à mesure qu'on se rapproche de Dieu. La charité n'augmente pas d'une manière sensible par chaque acte de charité, mais chaque acte dispose à l'augmentation de la charité, parce que chacun de ces actes rend l'homme plus apte à agir de nouveau selon la charité. Celui qui est dans l'état de charité peut désirer de l'augmenter de plus en plus, et il trouve toujours en lui une capacité qui n'est jamais remplie.

« Il y a trois degrés dans la charité qui vous montreront qu'elle est susceptible d'augmentation et de progrès.

« La charité telle qu'elle est donnée par la grâce de Dieu ; la charité déposée dans l'âme, mais soutenue et fortifiée ; et enfin la charité parfaite ou la charité que rien ne peut enlever d'une âme.

« Il y a trois sortes de perfections dans la charité : la perfection de la charité en Dieu, la perfection de la charité dans le ciel, et la perfection de la charité sur la terre.

« En Dieu ; car il est parfait et Dieu est charité, par conséquent il y a en lui perfection dans la charité. Cette perfection divine de la charitè, qui est Dieu, n'appartient qu'à Dieu.

« Dans le ciel, la perfection de la charité consiste en ce que toutes les puissances de l'âme sont uniquement attachées à Dieu et ne peuvent tendre que vers lui.

« La perfection de la charité sur la terre est triple et renferme trois degrés. La charité est parfaite dans un homme qui se donne tout entier à l'étude de Dieu, à la recherche de Dieu et de ce qui est à Dieu, oubliant tout le reste et s'occupant à peine de ce qui est nécessaire pour l'entretien de sa vie. La charité est parfaite dans celui qui tient habituellement son cœur uni à Dieu, de telle manière qu'il ne veuille et ne désire rien qui soit contraire à l'amour de Dieu. La charité est parfaite dans celui qui tend vers Dieu, non-seulement par l'accomplissement des commandements, mais encore par la pratique des conseils évangéliques.

« Telle est la perfection possible de la charité sur la terre ; la perfection absolue de la charité ou le plus haut degré de charité qui puisse se concevoir n'est point possible sur la terre, parce qu'on peut toujours

concevoir une charité plus parfaite dans celui qui a la charité parfaite.

« Je n'ai pas besoin d'insister longuement, ma fille, pour vous montrer que la charité peut diminuer[1] et se perdre. Adam avait la charité, il la perdit par sa désobéissance. David avait la charité, il la perdit par son péché. Les chrétiens, après leur baptême, ont la charité, un seul péché mortel suffit pour la leur faire perdre. En effet, ma fille, pécher mortellement, c'est se retirer et s'éloigner de Dieu, c'est se révolter contre lui, et l'éloignement et la révolte sont opposés à la charité, ils la ruinent et la font disparaître. Le péché mortel est la mort de la charité dans une âme ; le péché véniel en est la diminution. Le péché véniel n'est qu'une petite offense, une légère révolte, mais néanmoins c'est une révolte et une offense ; ces péchés, par conséquent, diminuent la charité ; ils ne séparent pas tout à fait, ils n'éloignent pas complétement de Dieu, néanmoins ils commencent la séparation et l'éloignement.

« Fuyez donc, ma fille, non-seulement le péché mortel, mais encore le péché véniel, qui est si préjudiciable aux âmes. Conservez précieusement la charité. Si vous avez la charité, vous le reconnaîtrez aux signes que je vais vous indiquer. Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, à moins que cela lui soit révélé.

[1] 1. Cette doctrine doit s'entendre de la vertu de charité considérée, non en elle-même, mais dans son exercice, ou par rapport à sa stabilité Celle-ci est en effet compromise par le péché véniel. C'est une diminution *indirecte*, comme parle S. Thomas (2 2 q. 24, a. 10).

On peut néanmoins avoir une connaissance suffisante de l'état de sa conscience et de son âme, quand on fait attention aux signes principaux qui témoignent de la possession de la charité.

« Si vous pensez à Dieu volontiers et avec plaisir, tranquillisez-vous, vous lui êtes unie par la charité. Là où est votre cœur, là est votre trésor, c'est-à-dire Dieu, et celui qui a Dieu pour trésor n'a rien à craindre.

« Si vous entendez parler de Dieu avec plaisir, si vous retenez les paroles bonnes et édifiantes que vous aurez entendues, tranquillisez-vous, vous lui êtes unie par la charité, vous n'avez rien à craindre.

« Si vous vous entretenez souvent avec Dieu, si vous lui parlez par la prière, tranquillisez-vous, vous lui êtes unie par la charité, vous n'avez rien à craindre.

« Si vous donnez volontiers pour Dieu ce qui vous appartient, ce dont vous pouvez disposer, tranquillisez-vous, vous lui êtes unie par la charité, vous n'avez rien à craindre.

« Si vous souffrez patiemment les douleurs de cette vie en vue de plaire à Dieu, tranquillisez-vous, vous lui êtes unie par la charité, vous n'avez rien à craindre.

« Si vous observez fidèlement les commandements de Dieu, tranquillisez-vous, vous lui êtes unie par la charité, vous n'avez rien à craindre.

« Si vous aimez tout ce que Dieu aime, ce qui lui est agréable, les œuvres de vertu ; si vous détestez tout ce qu'il déteste, le crime et le vice, tranquillisez-vous, vous lui êtes unie par la charité, vous n'avez rien à craindre.

« Tels sont, ma fille, les signes divers auxquels vous reconnaîtrez que la charité est en vous. Si vous avez la charité, Dieu vous aime parce que vous lui êtes agréable, et vous êtes vraiment ainsi digne de son amour.

« Il ne suffit pas, ma fille, que vous sachiez ce que c'est que la charité et quel est le sujet de la charité, il faut que vous en connaissiez encore l'objet, afin que vous exerciez dignement la vertu de charité.

« La charité, dans son exercice, trouve quatre objets sur lesquels elle doit se porter : Dieu, votre âme, votre prochain et votre corps. Dieu, qui est au-dessus de votre âme ; votre âme, qui est ce qui vous touche le plus après Dieu ; le prochain, qui est votre frère et votre semblable ; enfin, votre corps, ce compagnon de votre exil et de votre pélerinage ici-bas.

« Dieu, ma fille, est le premier objet de votre charité.

« Vous devez aimer Dieu par reconnaissance. C'est de lui que vous avez reçu tout ce qui est en vous, l'âme et le corps, la rédemption et la grâce. C'est lui qui vous facilite tous les moyens d'aller au ciel, et qui veut vous le donner et vous y montrer à découvert la splendeur de sa gloire.

« Vous devez aimer Dieu parce qu'il est infiniment aimable. Vous devez l'aimer à cause de sa sainteté, à cause de ses perfections : car on doit aimer et on aime tout ce qui est bon, tout ce qui est bien, tout ce qui est parfait. Or, est-il bien ou perfection supérieure à celle de Dieu ?

« Vous devez l'aimer, non-seulement parce qu'il est

Dieu, mais parce qu'il est votre Dieu, c'est-à-dire votre Maître, votre Seigneur, c'est-à-dire parce qu'il s'est pour ainsi dire donné à vous et qu'il veut être votre possession, votre Dieu. Oui, Dieu vous appartient, car il est votre Père ; Dieu vous appartient, car vous êtes son enfant. Eh bien! puisqu'il en est ainsi, aimez Dieu, aimez-le de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, c'est-à-dire aimez-le autant que vous pouvez l'aimer, en lui consacrant votre intelligence, votre volonté, votre corps, tout ce qui est en vous. Aimez-le non-seulement intérieurement, mais manifestez encore votre amour par des œuvres extérieures. Aimez Dieu toujours ; aimez Dieu dans toutes les positions, dans tous les événements, dans tous les actes, dans tous les désirs de votre vie. Que votre vie ne soit qu'une seule chose, l'amour continuel de Dieu, plus grand que celui de vous-même, de vos parents, de vos amis et de toutes les choses du monde.

« C'est là un commandement formel qui est imposé à toute créature raisonnable et dont l'observation produit les plus grands biens, comme sa violation entraîne des malheurs considérables.

« La charité ou l'amour de Dieu produit les plus grands biens. En effet, elle efface la multitude des péchés qu'on peut avoir commis, et j'adresserai à tous les pécheurs qui auront imité Marie-Madeleine les paroles que je lui adressai à elle-même : Tous vos péchés vous sont remis parce que vous avez beaucoup aimé.

« La charité est la lumière de l'âme. Quand on aime quelqu'un, on cherche tous les moyens pour lui plaire et lui être agréable. Quand on aime Dieu, on cherche

aussi à lui plaire et on en trouve facilement le moyen, parce qu'il se rapproche de celui qui l'aime. En se rapprochant de lui il l'éclaire, parce qu'il est la lumière éternelle, dont la clarté n'est comparable à aucune autre lumière.

« La charité est la sauvegarde de l'âme, non-seulement en tant qu'elle préserve du mal, mais en tant qu'elle donne Dieu lui-même pour gardien. Dieu aime ceux qui l'aiment, il les garde, il les préserve de tout malheur, comme l'homme garde et préserve de tout mal la prunelle de son œil. Elle obtient le secours de Dieu dans les nécessités de la vie, elle soutient à l'heure de la mort. La charité, en effet, donne du courage dans toutes les situations pénibles, parce qu'elle fait tout endurer pour l'amour de Dieu ; elle soutient à l'heure de la mort, car celui qui a la charité ne craint pas la mort, au contraire, il la désire, parce qu'après la mort il possédera Dieu, non par l'espérance, mais en réalité.

« La charité tourne tout ce qui est dans l'homme à son avantage et à son profit : le bien et la souffrance, la consolation et la tristesse, parce qu'elle rapporte tout à Dieu, et que cette relation sanctifie tout, et que tout acte sanctifié est un bien pour celui qui l'opère.

« La charité, enfin, donne ici-bas un avant-goût de la réalité du ciel. Elle élève au plus haut degré de la contemplation de Dieu les âmes qui la possèdent, et les tient ainsi ravies en Dieu, loin des biens méprisables de la terre, de ses plaisirs, de ses honneurs et de ses consolations.

« Tout, au contraire, s'élève contre celui qui n'aime

pas Dieu. Le péché s'empare de son cœur et le fait ramper terre à terre ; les contrariétés de la vie et ses diverses épreuves se tournent contre lui ; le monde entier, selon l'expression du sage, combat pour Dieu contre les insensés qui ne savent point s'attacher à Dieu et l'aimer.

« La vertu de charité est unique en elle-même, mais elle a plusieurs objets différents. Elle s'exerce sur Dieu, elle doit s'exercer aussi sur soi-même et sur le prochain, selon le précepte que j'en ai donné quand j'étais sur la terre : Aimez Dieu par-dessus tout et le prochain comme vous-même.

« Le chrétien doit aimer le prochain comme il s'aime lui-même. Dans le chrétien comme dans chaque individu, il y a deux choses : l'âme et le corps. Vous devez donc aimer en vous et votre âme et votre corps, et dans les autres, leur âme et leur corps. Voici l'ordre que vous devez suivre dans cet amour de vous-même et du prochain.

« D'abord, vous devez commencer par vous aimer vous-même, puisque l'amour que vous devez avoir pour le prochain doit être à l'exemple de celui que vous devez avoir pour vous. Vous devez aimer votre âme plus que celle de votre prochain, c'est-à-dire que vous devez aimer votre âme avant et de préférence à celle de votre prochain, mais vous devez aimer plus l'âme de votre prochain que votre corps, tout comme vous devez commencer par aimer votre corps avant celui de votre prochain.

« Pourquoi, ma fille, devez-vous plus aimer votre âme que celle de votre prochain ou devez-vous aimer

votre âme avant celle de votre prochain ? Cela se conçoit aisément. Vous aimez Dieu comme principe du bien, vous devez vous aimer vous-même en Dieu par charité pour obtenir société avec Dieu, qui sera votre bien. Cette future association de vous-même avec Dieu est la raison de l'amour que vous avez pour Dieu, amour qui sera la mesure de votre union à Dieu. Or, l'unité de participation à Dieu est préférable pour vous à l'union de plusieurs avec vous dans cette même participation, par conséquent vous devez chercher d'abord votre union à Dieu avant celle d'autrui. Vous avez la preuve de ce que je vous dis, ma fille, en ce qu'il vous est défendu de faire le plus petit péché pour délivrer qui que ce soit de son péché, parce que ce péché vous détournerait plus ou moins, selon sa malice, de la participation du souverain bien.

« Mais vous devez plus aimer l'âme de votre frère ou de votre prochain que votre propre corps. Ainsi, ma fille, vous seriez tenue d'exposer votre vie, c'est-à-dire la vie du corps, pour procurer le salut de l'âme d'une personne quelconque, si vous pouviez en exposant votre vie, même en la sacrifiant, sauver l'âme de cette personne. Ce serait là, ma fille, la marque d'une charité parfaite, bien comprise et bien entendue. Vous n'êtes point tenue à cela par nécessité de charité, c'est-à-dire pour avoir la charité ; mais la charité parfaite porte à ce sacrifice, tant à cause du bonheur que vous procurez à l'âme que vous sauvez, que de la gloire qui en revient à Dieu.

« Ce que je vous ai dit de la préférence que vous devez donner à votre âme dans votre amour doit vous

faire comprendre la préférence que vous devez aussi donner à votre corps sur le corps de votre prochain.

« Vous devez aimer le prochain. Savez-vous quel est votre prochain? Votre prochain est tout être raisonnable de qui vous pouvez recevoir quelque bien en vue de la vie éternelle, ou à qui vous pouvez rendre quelque bien de cette sorte.

« Ainsi les anges comptent parmi votre prochain› parce qu'ils vous obtiennent des biens spirituels, parce qu'ils veillent sur vous, parce que vous partagerez un jour leur bonheur et que vous serez véritablement leur proche. Les élus du ciel sont votre prochain ; ils sont de la grande famille humaine à laquelle vous appartenez, et ils vous obtiennent de Dieu les secours qui vous sont nécessaires pour arriver au bonheur qu'ils possèdent eux-mêmes. Tous les justes de la terre sont votre prochain, non-seulement parce qu'ils sont disposés à vous faire du bien, mais parce que vous pouvez leur en faire à votre tour, et vous devez aimer par charité les anges, les élus du ciel et les justes de la terre. Les âmes qui sont dans le purgatoire sont votre prochain, vous pouvez et devez prier pour elles, afin de les soulager dans leurs peines et d'obtenir leur délivrance.

« Les pécheurs sont aussi votre prochain, et vous devez les aimer par charité. Vous devez considérer deux choses en eux : leur personne et leur péché. Leur personne est susceptible de participer au bonheur du ciel, et vous devez aimer leur personne ; mais le péché qui est en eux mérite votre haine et votre aversion. Ne confondez pas le péché avec le pécheur. Haïssez le pé-

ché comme Dieu le hait ; mais aimez le pécheur comme Dieu l'aime dans sa miséricorde, puisqu'il ne veut point sa mort, mais sa conversion et sa vie.

« Si le précepte de la charité s'étend sur tous les hommes de la terre, sur les âmes du purgatoire et celles qui participent au bonheur du ciel, il ne s'étend point aux démons ni aux damnés. Les démons et les damnés ont tellement déformé leur nature que vous ne devez point les aimer, mais les haïr comme Dieu, qui les haïra éternellement. »

Le Sauveur Jésus me dit un autre jour : « Ma fille, si vous voulez bien accomplir le précepte de la charité, prenez-moi toujours pour modèle. Considérez de quel amour j'ai aimé les hommes, et vous verrez qu'il avait trois caractères bien distincts.

« Je les ai aimés gratuitement, c'est-à-dire sans avoir rien reçu d'eux et sans qu'ils m'aient aimé les premiers. Si vous n'aimiez que ceux qui vous aiment, ma fille, vous n'aimeriez point votre prochain. J'ai aimé les hommes non à cause du bien qu'ils m'avaient fait, mais uniquement pour leur faire du bien. C'est ainsi que vous devez aimer votre prochain, sans rien attendre de lui, et dans la disposition de lui faire toujours du bien si vous le pouvez. J'ai aimé les hommes, même mes plus grands ennemis, mes bourreaux, et, sur la croix, je demandai à mon Père leur pardon. Si vous avez des ennemis, si vous rencontrez des personnes qui vous persécutent, qui vous chagrinent, loin de les haïr, aimez-les encore plus que vos amis, ce sera le moyen de vous les concilier et de vous rendre plus agréable à Dieu.

« J'ai aimé les hommes avec discrétion. Je n'ai jamais aimé en eux le vice ou le péché. J'ai guéri le paralytique en lui disant : Tes péchés te sont remis. J'ai pardonné à la femme adultère en lui disant : Allez, ne péchez plus. J'ai pardonné à saint Pierre, et mon regard pénétra jusqu'au fond de son âme. J'ai pardonné à l'apôtre incrédule, et il se releva plein de foi en disant : Mon Seigneur et mon Dieu! Et le pardon que je leur ai accordé était bien la preuve de mon amour pour eux. J'ai pardonné tous les péchés des hommes sur la croix ; mais ce pardon n'était point l'approbation de ces fautes, c'en était la condamnation par l'éclat de ma miséricorde, puisqu'il a fallu la souffrance d'un Dieu pour effacer le péché. Ainsi, ma fille, il faut aimer le prochain, mais néanmoins condamner et haïr tout ce qu'il y a de répréhensible en lui, c'est-à-dire le vice et le péché.

« J'ai aimé les hommes d'un amour extrême et fructueux. Je les ai aimés d'un amour extrême, car j'ai quitté la splendeur des cieux, je me suis fait homme, je me suis humilié jusqu'à la mort de la croix. Je les ai aimés d'un amour fructueux, puisque mon amour leur a rendu la vie, leur a ouvert le ciel. Aimez ainsi le prochain, en vous dépouillant de votre volonté propre, en vous mortifiant, en vous sacrifiant pour lui, en travaillant autant que vous le pourrez à son salut ; et ainsi vous aimerez véritablement votre prochain, car vous l'aimerez comme j'ai aimé moi-même les hommes.

« Aimez le prochain, ma fille ; aimez-le en Dieu et pour Dieu, et en aimant le prochain vous aimerez Dieu, et ces deux amours ne feront qu'un amour, l'amour de

Dieu, bien que les objets et les actes de cet amour soient distincts, parce que votre amour se terminera toujours directement ou indirectement à Dieu.

« Vivez dans l'amour de Dieu, dans cet amour tel que je vous l'ai fait connaître, dans l'exercice de cette vertu que je dépose dans tous ceux qui reçoivent ma grâce.

« Si vous avez l'amour de Dieu, si vous vivez dans la charité, quand vous n'auriez d'autre toit que le ciel, d'autre nourriture que celle qui vous serait offerte par la charité publique, d'autres vêtements que des haillons, vous êtes plus riche que ceux qui possèdent des trésors immenses s'ils n'aiment pas Dieu.

« Si vous vivez dans la charité, si vous aimez Dieu, la charité rendra tout aimable en vous ; elle attirera sur vous l'admiration des anges et des hommes, et répandra sur toutes vos actions la douceur et la suavité de son impression.

« Si vous vivez dans la charité, si vous avez l'amour de Dieu, vous serez pleine de force et d'énergie, vous deviendrez capable des plus grandes choses et rien ne pourra vous résister.

« Si vous vivez dans la charité, si vous avez l'amour de Dieu, votre âme généreuse se détachera de tout et sera prête aux plus grands sacrifices. Rien ne l'étonnera, rien ne l'ébranlera, rien ne l'épouvantera ; vous traverseriez des armées rangées en bataille, votre âme, calme et tranquille, ne se sentirait point trembler ni craindre.

« Si vous vivez dans la charité, si vous aimez Dieu, vous déposerez vos peines en son sein, vous épanche-

rez votre cœur dans le cœur de Dieu, seul objet digne de votre confiance, seul être capable de vous consoler, et vous éprouverez combien est doux et suave le service de Dieu au milieu des plus grandes tribulations.

« Si vous vivez dans la charité, si vous aimez Dieu, vous ne vous appartiendrez plus ; Dieu sera votre maître, il régnera sur vous, il vous parlera, et vous lui obéirez sans pouvoir lui résister, parce que l'amour que vous aurez pour lui vous attirera vers lui par l'accomplissement de sa volonté.

« O amour ! amour ! amour ! flamme de la charité, comment se fait-il que, désirant si fort de te communiquer, tu embrases si peu de cœurs ? Le savez-vous, ma fille ? Ah ! c'est qu'il trouve l'entrée des âmes fermée et que ses traits s'émoussent sur des cœurs aussi durs que le roc. Priez Dieu qu'il dispose ces cœurs à recevoir et à conserver la grâce ; il les ouvrira, il les ramollira, et avec la grâce l'amour divin viendra habiter en eux. Le cœur d'un pécheur ressemble à une belle maison remplie de meubles vermoulus et gâtés que la lumière du jour ne pénètre point, et qui éloigne par son infection insupportable ceux qui voudraient en approcher. Si l'amour divin pénètre dans ce cœur, il l'éclaire, il l'illumine, il remplace par des meubles précieux ceux qui y étaient avant, il répand enfin dans tout son intérieur un parfum dont l'odeur suave monte de la terre au ciel pour inviter le Dieu de charité à venir en prendre possession.

« Ma fille, resserrons de plus en plus les doux liens qui nous unissent, que rien ne soit capable de nous séparer, ni la vie, ni la mort, ni les hommes, ni

les démons. Aimez-moi chaque jour davantage ; moi, je ne vous aimerai pas demain plus que je ne vous aime aujourd'hui, mais je vous donnerai des marques plus sensibles de mon amour. Ouvrez votre âme à toutes les ardeurs du divin amour, et que ses flammes circulent avec votre sang dans vos veines. Offrez-vous comme victime, et que votre sacrifice soit consumé par le feu de l'amour divin. Aimez-moi comme je vous ai aimée quand j'étais sur la terre. Que de peines, que de fatigues, de souffrances vous m'avez coûtées! J'ai donné ma vie et mon sang pour vous sauver, et, non content d'être mort une fois pour vous, je suis toujours ici près de vous dans le sacrement de mon amour. Je demeure ici constamment avec mon corps, mon âme et ma divinité par amour pour vous ; demeurez ici par la pensée par amour pour moi. Quand j'instituai ce sacrement, je connaissais déjà les outrages, les irrévérences, les sacriléges et toutes les injures que je devais y recevoir, mais je sus me contenter du petit nombre d'âmes fidèles qui devaient m'y honorer et m'y témoigner leur amour. Soyez de ce nombre, ma fille. Dédommagez-moi par votre amour de l'indifférence et de l'insensibilité de tant de mauvais chrétiens. J'ai le droit et un droit tout spécial pour attendre cela de vous.

« O amour sacré, étendez-vous sur la terre, embrasez tous les cœurs ! Qu'il embrase surtout votre cœur, ma fille. Qu'il soit pour vous le plus précieux de tous les biens. Qu'il soit la souveraine beauté de votre âme. Qu'il soit le soulagement, la consolation et le repos de votre cœur dans vos peines et vos afflictions.

« O puissance de l'amour divin sur les hommes ! ô puissance de l'amour divin sur Dieu ! il donne les hommes à Dieu, il fait mourir Dieu pour les hommes!

« Je suis mort par amour pour vous, ma fille, donnez-vous donc à votre Sauveur, à votre Dieu par amour pour lui. Répondez à mon amour par votre amour, vivez par amour pour moi, sacrifiez-vous par amour pour moi, mourez par amour pour moi, parce que j'ai vécu, j'ai souffert, je suis mort par amour pour vous. » Ainsi me parla le Sauveur Jésus, et mon âme fut toute pénétrée par l'ardeur de sa voix et la douceur de sa parole.

IV

Le Sauveur Jésus m'a dit encore en m'entretenant sur la charité : « Ma fille, je vous ai fait connaître d'une manière générale les fruits de la vertu de charité, je veux vous les faire connaître en détail et en particulier. Les fruits principaux de la vertu de charité sont : la paix, la soumission à la volonté de Dieu, le détachement de soi-même, l'humilité, la liberté entière et complète et le bon exemple.

« La paix, ma fille, est un fruit de la vertu de charité, mais elle n'est pas une vertu spéciale et distincte des autres vertus. La paix consiste dans la concorde de ses propres désirs ou celle de ses désirs avec les désirs d'autrui. Or, de quelque manière que vous l'envisagiez, la paix est un effet de la vertu de charité. La charité, en effet, opère en vous l'amour de Dieu de tout votre cœur, c'est-à-dire que vous rapportez toutes

choses à Dieu, et ce rapport à Dieu est l'union ou la concorde de tous vos désirs. La charité est encore la concorde de tous vos désirs avec les désirs d'autrui, en tout ce qui n'est pas contraire à la volonté de Dieu. La charité, en effet, opère en vous un amour du prochain égal à celui que vous avez pour vous-même, d'où il suit que la charité vous fait suivre la volonté d'autrui comme votre propre volonté.

« La paix n'est point une vertu spéciale, car tous les actes qui produisent la paix ne partent que du principe de la charité ; les effets de la charité sont divers, mais ne réclament point chacun pour cela une cause diverse.

« Tout le monde veut la paix, cherche la paix, mais bien peu la possèdent, parce qu'il y en a peu qui aient la charité.

« La paix a trois aspects sous lesquels on peut la considérer : la paix temporelle, la paix spirituelle et la paix éternelle.

« La paix temporelle, c'est la paix dans la famille, dans les cités, dans les empires; elle vient de la charité parce que la charité est l'union des cœurs, et l'union des cœurs la paix des familles, et l'union des familles la paix des cités, et l'union des cités la paix des royaumes et des empires; car la charité c'est l'accord, l'entente entre deux hommes, entre plusieurs hommes, entre plusieurs peuples divers. Là où il n'y a point de charité il n'y a point de paix.

« La paix temporelle, c'est la paix ou le calme du corps, c'est la concorde entre l'esprit et la chair, c'est l'entente dans les diverses opinions.

« Le corps est en paix, il a le calme, quand il ne souffre pas, quand il n'a point de maladies ; la charité lui conserve ce calme et cette paix, même dans la souffrance et la maladie, parce que la charité les fait aimer, et l'amour est le conservateur comme le producteur de la paix.

« La charité conserve la paix entre la chair et l'esprit, parce qu'elle dompte la chair et permet à l'esprit de demeurer uni à Dieu, et cette paix contribue au bien-être temporel.

« La charité conserve la paix entre des opinions diverses, car la paix ne consiste pas dans la concorde des opinions, mais dans la concorde de ce qui est bien et mène à la vie éternelle. La diversité d'opinion n'est point une attaque à la paix, c'est l'usage rationnel et raisonné de la liberté dans le mouvement actif de l'intelligence, et rien dans cet usage légitime ne peut combattre la paix. La charité même la maintient, parce qu'elle voit et interprète en bien ce mouvement actif de l'intelligence d'autrui.

« Si vous avez la charité, ma fille, vous aurez cette paix temporelle. Car si vous avez la charité, si vous m'aimez, vous vous tournerez vers moi dans les souffrances et les maladies de votre corps, dans l'affliction ou l'abattement de votre cœur, dans les contradictions ou les contrariétés de votre esprit ; vous viendrez à moi sans effort me faire part de votre état avec la sincérité et la confiance d'un enfant. Vous viendrez me donner communication de vos peines les plus secrètes, les plus cachées, les plus intimes. Je vous recevrai avec affection, et dans la tendresse de ces épanche-

ments vous vous trouverez déchargée du poids qui pourrait vous oppresser, et vous conserverez la paix et l'égalité de votre âme. Combien de personnes affligées, souffrantes et durement éprouvées, supporteraient leurs épreuves, leurs souffrances, leurs afflictions, si elles avaient la charité, sans perdre jamais la paix ni le calme de leur âme ; mais sans la charité elles se troublent et rien ne peut les consoler. Elles me prendraient pour leur confident et trouveraient combien je mérite de l'être, parce que je les aimerais moi-même avec constance et fidélité, ne les abandonnant point alors que tous les autres les abandonnent ou se séparent d'elles, parce que je compatirais à leur douleur et que je les consolerais. Chacun a ses peines ici-bas. Si vous entretenez toujours un ami de vos afflictions, votre conversation lui deviendra importune et désagréable. Mais moi, ma fille, non-seulement je vous écouterai, mais mon attention et ma constance vous feront tellement éprouver de consolation que vous oublierez même votre douleur, et que vos plaintes et vos épanchements ne seront qu'une conversation pleine de félicité avec votre Sauveur et votre Dieu.

« Celui qui a la charité a la paix, parce qu'il sait de quelle manière il doit agir pour que la concorde soit en lui pour tout ce qui le concerne. Il a la paix, parce qu'il se hait lui-même, parce qu'il hait le monde, parce qu'il a confiance en Dieu.

« Il se hait lui-même, c'est-à-dire qu'il ne cherche point ses aises, ses commodités, ses satisfactions personnelles, et alors, malade, souffrant, pauvre ou malheureux, il est toujours calme et toujours en paix. Sa

chair ne l'emporte point sur son esprit, il est calme et toujours en paix. Il ne se préoccupe point des pensées ni des sentiments d'autrui à son égard, il est calme et toujours en paix.

« Celui qui a la charité hait le monde et le méprise. Il sait que le monde passera et avec lui tout ce qui est dans le monde. Il ne s'offusque point de ses paroles, de ses jugements, de ses actes ; il ne recherche ni son estime ni son affection, il ne considère que mon jugement, la connaissance que j'ai de lui, l'amitié que j'ai pour lui, et cela lui suffit, il est calme et toujours en paix.

« Celui qui a la charité met toute sa confiance en Dieu. La charité véritable ne peut exister avec la défiance, et sans la défiance on ne craint, on ne redoute rien, on est calme et toujours en paix. Celui qui a la charité met toute sa confiance en Dieu. Il attend par conséquent et supporte toutes les épreuves qu'il lui envoie ; il n'a d'autre volonté que sa volonté, et cette conformité de volonté, c'est la paix.

« Ayez donc la charité et vous aurez la paix temporelle, vous aurez aussi la paix spirituelle.

« Vous aurez la paix spirituelle, c'est-à-dire la paix avec Dieu. La paix avec Dieu, c'est la concorde entre vous et Dieu, et c'est la charité qui vous la donne. Si vous avez la charité, vous accomplissez toujours la volonté de Dieu, vous observez fidèlement sa loi et ses commandements. Cet accomplissement vous tient nécessairement dans le calme et la paix du cœur, car il vous unit à Dieu, vous fait vivre de sa vie. Il y a donc

conformité de volonté, conformité de vie, vous avez la paix véritable, la paix spirituelle.

« Quelque grand pécheur qu'ait été celui qui a la charité, par cela seul qu'il a la charité, il a la paix ; car le souvenir des fautes passées éloigne du péché, et là où il n'y a point de péché, là règne la paix. Le souvenir des fautes passées est le souvenir d'un état qui n'est plus et il donne une meilleure appréciation de l'état présent. Le souvenir des fautes passées que la charité a effacées rappelle le pardon qu'on en a reçu, les démarches faites pour obtenir ce pardon, l'aveu qu'on en a fait au ministre sacré, la douleur et le repentir du cœur, le don de soi-même à Dieu pour toujours, et le souvenir du pardon, c'est la paix spirituelle. Le souvenir du pardon, c'est la paix, parce qu'il rappelle l'œuvre de Dieu sur le pécheur et les paroles qu'il lui a adressées : Courage, mon fils, ne craignez point. Venez à moi ; si vous êtes faible, je suis fort ; si vous ne pouvez rien, je puis tout ; si vous êtes pauvre, je suis riche, je vous donnerai tout ce qui vous sera nécessaire. Venez puiser à mes pieds les eaux salutaires de la grâce, ces eaux pleines de force qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle. Venez, je serai votre bonheur, le bonheur ne se trouve qu'avec moi. Vous l'avez cherché loin de moi et il vous a échappé ; vous avez voulu puiser dans les citernes bourbeuses du monde, de Satan et des passions, et vous n'y avez trouvé que des eaux empoisonnées qui ne désaltèrent point et consument plus que le feu. Venez à moi, ayez confiance en moi, écoutez ma voix, acceptez mon amour et vous aurez le bonheur autant qu'il peut être sur la terre.

Le souvenir de ces paroles raffermit l'âme, la tient tournée vers Dieu et lui donne la paix.

« La charité donne la paix éternelle, c'est-à-dire le ciel. La paix éternelle, comme l'indique son nom, ne passera jamais ; elle est la récompense de l'âme qui a la charité quand Dieu l'appelle à lui. La paix du ciel, c'est le bonheur du ciel ; le bonheur sur la terre aussi, c'est la paix. La charité donne la paix au ciel et sur la terre. Soyez donc toujours en état de charité ; vivez aujourd'hui dans la charité et vous aurez aujourd'hui aussi la paix sur la terre, pour l'avoir demain au ciel.

« Il y a une grande ressemblance entre la paix et la soumission à la volonté de Dieu. Celui qui a la paix est soumis à la volonté de Dieu, et celui qui est soumis à la volonté de Dieu a la paix. On ne peut pas être soumis à la volonté de Dieu sans avoir la charité, comme on ne peut sans elle non plus avoir la paix. La soumission à la volonté de Dieu est donc produite aussi par la charité. La soumission à la volonté de Dieu n'est pourtant pas la même chose que la paix. La paix est un état de l'âme donné par la charité, état de calme et de tranquillité. La soumission à la volonté de Dieu est plus qu'un état, c'est une inclination active, opérante, une inclination qui fait que l'homme accomplit tout ce que Dieu veut, supporte tout ce que Dieu veut qu'il supporte, et n'attend que ce que Dieu voudra lui donner. Telle est la soumission à la volonté de Dieu.

« Or, la soumission à la volonté de Dieu est l'hommage le plus glorieux que l'homme puisse offrir à Dieu et l'acte le plus avantageux à l'homme.

« C'est l'hommage le plus glorieux que l'homme puisse offrir à Dieu. Qu'est-ce, en effet, que se soumettre à Dieu ? C'est accomplir sa volonté, c'est faire ce qu'il désire, lui accorder ce qu'il demande, c'est reconnaître qu'il est maître souverain, que rien n'est au-dessus de lui ; c'est adorer ses desseins, c'est lui plaire en tout, c'est lui marquer son dévouement, lui donner des preuves convaincantes de l'amour qu'on a pour lui ; c'est, en un mot, donner à Dieu tout ce que l'on a, car c'est se dépouiller complétement et agir en tout selon le bon plaisir de Dieu.

« Et l'homme peut-il rien faire de plus agréable à Dieu ? Non, ma fille. La soumission à la volonté de Dieu est préférable pour Dieu à tous les jeûnes, à toutes les austérités, à tous les sacrifices, à l'apostolat le plus fécond et le plus fructueux, s'il ne demande rien de ces choses. Que diriez-vous d'un serviteur qui travaillerait toujours à accroître le bien-être et les possessions de son maître, qui vanterait partout sa bonté, qui lui prodiguerait toutes sortes de richesses, mais qui refuserait de lui obéir ou d'accomplir sa volonté ? Que diriez-vous de ce serviteur si son maître ne pouvait lui adresser aucun reproche, aucune remontrance sans qu'il se révoltât, sans qu'il lui témoignât son mécontentement ? Ne préféreriez-vous pas un serviteur moins entreprenant, mais plus obéissant, plus soumis, plus modéré, plus respectueux ? Eh bien, ma fille, il en est ainsi de Dieu.

« Dieu vous demande la soumission pleine et entière à sa sainte volonté. Si vous l'aimez, vous la lui accorderez. Vous recevrez les maladies, la souffrance, les

épreuves qu'il vous imposera en lui disant : Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne. Vous ne vous plaindrez jamais, vous recevrez tout comme des avertissements de Dieu, comme des témoignages de l'amitié de Dieu, qui veut vous purifier davantage par ces épreuves pour que vous soyez plus unie à lui.

« Ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne puisse jamais se plaindre. Non, ma fille ; mais il faut se plaindre à Dieu comme le prophète. Cette plainte n'est pas une plainte véritable, c'est un cri de prière, une demande, un appel du secours de Dieu, prière et demande dictées par la soumission.

« Combien est agréable à Dieu une âme ainsi soumise à sa sainte volonté.

« La soumission à la volonté de Dieu est aussi l'acte le plus avantageux pour l'homme. Pourquoi, ma fille ? Parce que suivre cette volonté, c'est marcher dans le droit chemin, c'est marcher dans le bien, c'est suivre la direction de Dieu, et Dieu ne conduit que dans le bien et la vérité. Que cherchez-vous sur la terre ? La vérité. Que désirez-vous ? La possession de la vérité. Vous la trouverez dans la soumission à la volonté de Dieu, parce que vous trouverez Dieu, et que Dieu est la vérité. Dieu a fait les hommes pour les ramener à lui. Il les y ramène par plusieurs voies différentes tracées par sa volonté. Pour aller à lui, il faut suivre ses voies, et pour suivre ses voies, il faut être soumis à sa volonté. Celui qui se soumet à sa volonté, va vers Dieu, arrive au ciel. La soumission à la volonté de Dieu est donc l'acte le plus avantageux pour l'homme.

« Donc, ma fille, que Dieu vous envoie des peines,

des souffrances, des tribulations, des maladies, des infirmités, des contradictions, des affronts, qu'il vous éprouve de quelque manière que ce soit, soyez soumise à sa volonté. Que cette pensée : Dieu le veut ! vous aide et vous soutienne. Ayez confiance dans cette volonté, et marchez, vous arriverez au ciel.

« La soumission à la volonté de Dieu n'est pas un bien seulement pour le ciel, elle est encore un bien pour le temps. Cette soumission fait disparaître les contradictions, les maux, les souffrances et les épreuves, parce qu'elle les fait aimer en tant que venant de Dieu et de sa volonté. La soumission à la volonté de Dieu fait disparaître toute haine ou toute aversion autre que celle du péché. Une âme soumise à la volonté de Dieu s'écrie : O mon âme ! pourquoi aurais-tu de l'aversion pour cette chose ? Est-il rien que tu doives détester sur la terre, si ce n'est le péché et les défauts qui sont en toi ? Mon Dieu, que votre volonté se fasse en toutes choses, et donnez-moi une haine continuelle pour le péché et mes propres imperfections.

« Si la charité produit la soumission, elle produit aussi le détachement. Dieu, ma fille, suffit à celui qui l'aime, et celui qui l'aime est seul véritablement détaché de tout.

« Dieu suffit à celui qui l'aime. Aimer Dieu, ma fille, c'est le posséder ; posséder Dieu, c'est posséder le souverain bien, le bien qui ne passe pas, le bien qui demeurera éternellement. Or, celui qui a ce bien ne peut s'attacher aux biens périssables, ni à la vie, ni aux créatures, ni aux richesses ; il en est complétement séparé, et ne s'en sert que selon les desseins de

Dieu. Il ne tient à rien; aussi plus facilement s'élève-t-il vers Dieu et n'est-il point retenu comme par des liens qui l'attachent à la terre. Il accepte tout comme venant de Dieu, il se sert de tout pour aller à lui, mais ne tient pas plus à une chose qu'à une autre ; il n'a qu'un seul attachement, l'attachement pour Dieu.

« Il n'est point attaché à la vie, il en ferait volontiers le sacrifice, et à l'heure fixée par le Seigneur, il remettra avec calme son esprit entre les mains de Dieu.

« Il n'est point attaché aux créatures, ni à cause de leur beauté qui est passagère et transitoire, ni à cause de leurs qualités qui pâlissent devant celles de Dieu, ni à cause des liens du sang, parce qu'il a un Père dans le ciel.

« Il n'est point attaché aux richesses, la rouille et les voleurs les enlèvent ; il n'est point attaché à la gloire, aux honneurs de la vie, sa gloire consiste à servir Dieu.

« Dieu est tout pour lui, et rien ne le séparera de Dieu ; ni la vie, ni la mort, ni les créatures raisonnables, ni les créatures sans raison, ni le monde, ni Satan, parce que l'amour de Dieu est plus puissant que toutes les puissances et que rien ne peut lui résister.

« Je vous recommande, ma fille, ce détachement universel de toutes les choses créées et le détachement de vous-même. C'est là la véritable marque de la charité. On reconnaît l'arbre à ses fruits, et la charité produit le détachement.

« Parmi les diverses sortes de détachement, il en est un que je vous recommande entre tous, la pauvreté.

« Il y a deux sortes de pauvreté : la pauvreté volontaire et la pauvreté de nécessité.

« Ceux qui non-seulement sont détachés des biens de ce monde, mais qui s'en dépouillent volontairement, acquièrent des richesses éternelles et un bonheur qui ne finira jamais.

« Ceux qui vivent dans la pauvreté parce qu'ils sont dénués de tout, doivent bien se garder de désirer les richesses. Qu'ils s'estiment heureux plutôt d'être dans le même état où je me trouvais sur la terre avec ma Mère. Qu'ils se gardent de ternir l'état glorieux que Dieu leur a donné, par l'attache aux biens de ce monde et aux richesses. Qu'ils se disent à eux-mêmes : Nous sommes petits aux yeux des hommes, mais nous sommes grands aux yeux de Dieu. Qu'ils se disent à eux-mêmes : Nous sommes méprisés par les hommes, mais Dieu juge différemment des hommes. Qu'ils se disent à eux-mêmes : Nous sommes pauvres des biens d'ici-bas, mais nous sommes riches des biens de l'éternité. Les embarras des richesses, les difficultés et les inquiétudes qu'elles donnent ralentissent la marche vers le ciel et en détournent quelquefois, mais nous, rien ne nous arrête, nous sommes sûrs d'aller au ciel; car le ciel, c'est Dieu, et Dieu est la possession et la richesse du pauvre.

« Ma fille, les pauvres doivent être soutenus dans leur état de pauvreté par la vue de ma pauvreté et de celle de ma Mère, par l'espérance de voir leur pauvreté disparaître et se changer en une richesse immense et sans bornes. C'est la charité encore qui nourrit et entretient ces sentiments de foi et d'espérance.

« Enfin, ma fille, la charité vous donnera la vraie liberté, la liberté des enfants de Dieu. Je n'entends point parler de cette liberté qui est le désordre, de cette liberté qui fait le mal. Non, cela n'est point la liberté. La liberté consiste à se soumettre volontairement à la loi. Or, celui qui aime véritablement Dieu, l'aimant toujours, fera toujours aussi ce qu'il lui commande, ce qu'il demande de lui ; il se soumettra sans peine, parce qu'il l'aime et qu'il ne veut lui déplaire en rien. La volonté de Dieu sera la règle de sa conduite, et il suivra cette règle parce qu'il aime Dieu. Il fera tout ce qu'il voudra, et sera libre par conséquent, parce qu'il ne voudra que ce que Dieu veut. Tenez à cette liberté qui est la seule liberté vraie, conservez-la toujours en vous en y conservant l'amour de Dieu. Croissez dans l'amour de Dieu, et votre liberté grandira, parce que vous deviendrez de plus en plus portée à ne faire que ce que Dieu veut. »

V

« Ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus, je veux vous parler des vertus de prudence, de justice, de force et de tempérance, c'est-à-dire des vertus morales. Ces vertus, comme l'indique leur nom, servent à diriger les mœurs du chrétien. Elles sont données avec la grâce sanctifiante.

« La prudence est parmi les vertus morales ce qu'est la foi parmi les vertus théologales. Elle affecte l'intelligence dont l'action précède celle de la volonté et dirige toutes les forces, toutes les puissances qui sont dans l'homme. Il y a plusieurs espèces de prudence,

plusieurs parties qui entrent dans la constitution de la prudence, plusieurs vertus qui sont comme les compagnes de la prudence.

« La prudence par laquelle un confesseur, un magistrat, un empereur se dirigent, est différente de la prudence par laquelle ils dirigent les hommes qui leur sont soumis ou qui leur demandent conseil ; il y a donc deux sortes de prudence.

« Voici les diverses parties qui constituent la prudence ; pour que vous compreniez mieux, je vais vous apprendre d'abord en quoi consiste la prudence. La prudence est cette inclination de l'âme qui fait que l'homme dirige ses actions avec une connaissance sûre pour opérer le bien. Puisque telle est la nature de la prudence, je dis que la mémoire, l'intelligence, la docilité, l'habileté, la raison, la prévoyance, la circonspection, les précautions, sont autant de parties intégrantes de la prudence. La mémoire qui rappelle le passé ; l'intelligence qui donne la connaissance du présent ; la docilité qui fait qu'on s'instruit par l'enseignement d'autrui et qu'on suit ses conseils ; l'habileté qui fait qu'on interprète bien ce qui est passé ; la raison qui par la connaissance d'une chose vous en fait connaître une autre ; la prévoyance, par laquelle on devine les moyens pour arriver au but qu'on se propose ; la circonspection, par laquelle on remarque les circonstances d'un événement, et la précaution, par laquelle on prévient les obstacles ou les dangers. Sans toutes ces choses, il n'y a point de prudence possible ; il y a un côté faible, et la prudence n'est point une prudence véritable.

« Les trois puissances de la vertu de prudence sont : le bon conseil, un jugement droit et une vue claire et distincte.

« Comme je veux vous parler uniquement de la vertu surnaturelle de prudence, je vous entretiendrai seulement de cette vertu et des autres vertus secondaires qui doivent lui être nécessairement annexées : la discrétion, la docilité, la sollicitude et la circonspection. Si vous réunissez en vous tout ce que je vous dirai sur la prudence, vous aurez réellement cette vertu.

« La prudence, je vous l'ai déjà dit, ma fille, est cette inclination de l'âme qui fait que l'homme dirige toutes ses actions avec une connaissance sûre d'opérer le bien. La prudence est la vertu de l'intelligence en action pour opérer le bien. Par la prudence, l'intelligence cherche dans le conseil le moyen d'arriver au bien, elle trouve ces moyens dans le jugement vrai de ce qu'elle voit, et elle emploie ces moyens en suivant la voie capable de la mener au but.

« Comme vous pouvez le penser, ma fille, la prudence, cette prudence surnaturelle, seule capable d'opérer le bien surnaturel, seule capable de faire atteindre aussi la fin surnaturelle, elle vient de Dieu, c'est Dieu qui la donne et la place dans l'âme.

« Désirez ardemment cette vertu, demandez-la à Dieu, demandez-lui qu'il la développe en vous. Sans elle, toutes les autres vertus perdraient en vous leur éclat et leur beauté, elles se changeraient même aisément en vices. Car, sans la prudence, il y a toujours dans les actes excès, diminution ou défaillance, et par

conséquent vice. Sans la prudence, l'homme risque de tomber dans les plus grands dangers, parce qu'il marche comme un aveugle avec pleine sécurité, et à l'heure où il y pensera le moins, il trouvera sous ses pieds sa perte et sa ruine. Sans la prudence, on ne peut faire le bien, on ne peut éviter le mal, parce que la prudence montre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, et empêche de prendre le bien pour le mal et le mal pour le bien. Rappelez-vous, ma fille, la parabole des dix vierges de l'Évangile : les cinq vierges folles étaient des vierges sans prudence; les vierges sages, au contraire, possédaient la prudence. Aussi, seules, trouvèrent-elles leurs lampes allumées à l'heure de la venue de l'époux.

« Demandez à Dieu la prudence, il vous l'accordera; vous la reconnaîtrez dans vos actions.

« Vous serez prudente si, dans toutes vos actions, vous cherchez le bon plaisir et la gloire de Dieu, si vous vous proposez par vos actes de vertu d'obtenir le ciel.

« Vous serez prudente si, pour obtenir la gloire de Dieu et votre salut, vous consultez les lois de Dieu, si vous priez pour connaître en tout la volonté divine, et si vous recourez à votre réflexion ou à celle d'autrui, parce que vous vous défiez de vous-même.

« Vous serez prudente si, dans les conseils que vous avez reçus, vous savez distinguer ce qui est bon de ce qui ne l'est pas, ce qui est utile des choses inutiles, ce qui est en rapport avec votre vocation et vos forces d'avec ce qui les surpasse ou s'oppose à votre genre de vie.

« Vous serez prudente si vous savez distinguer ce qu'il y a de meilleur et de plus propre à vous conduire à votre fin.

« Vous serez prudente si vous dominez votre volonté et l'obligez à accomplir ce qui est bien et à l'accomplir le mieux possible.

« Ainsi, ma fille, vous le voyez, la prudence s'exerce sur les actions extérieures des œuvres morales ; il est une autre sorte de prudence qui s'exerce sur les œuvres intimes ou intérieures de l'âme, c'est le discernement.

« Le discernement, c'est la prudence spirituelle par laquelle on distingue, dans tout ce qui a rapport à l'intérieur, le bien du mal, le vrai du faux, le mieux de ce qui est bien, pour opérer ce qui est bien et meilleur, saisir ce qui est vrai, laisser le mal et répudier ce qui est faux.

« De même que Dieu dans l'œuvre de la création sépara l'eau de la terre, la terre des cieux, la lumière des ténèbres, ainsi le juste, par le discernement que lui donne la grâce, discerne toutes choses dans le monde qui est en elle, et qu'elle meut et fait vivre, mettant toutes choses à leur place et réservant pour Dieu ce qui est et doit être à Dieu.

« Le discernement, c'est l'œil de l'âme ; celui qui n'a pas le discernement est un pauvre aveugle, victime de mille maux qu'il ne peut éviter parce qu'il n'y voit point.

« Le discernement fait connaître ce qui est bien, ce qui est mieux, ce qui est parfait, ce qui est mal, ce qu'il y a de plus mauvais.

« Le discernement fait connaître les devoirs envers

le prochain, les parents, les amis et les étrangers, envers les saints et les élus de Dieu, envers les trois personnes de la sainte Trinité.

« Le discernement fait connaître le temps du repos et du travail, de la parole et du silence.

« Le discernement fait connaître la règle des pensées et leur ordre vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis de soi-même et des créatures.

« Pour que la prudence soit entière et parfaite, il faut qu'elle soit suivie de la docilité à écouter les conseils de Dieu, les conseils des hommes sages, les conseils de l'intelligence propre de chacun, quand elle est en rapport avec la raison et la pensée de ceux qui sont plus sages et plus expérimentés.

« Tous les saints ont usé de docilité, et parce qu'ils ont été dociles, ils ont été prudents et la prudence les a sanctifiés.

« Moïse fut docile à écouter les conseils de Jéthro, saint Paul ceux d'Ananie, et le premier avait vu Dieu face à face, le second avait été ravi jusqu'au troisième ciel. A combien plus forte raison devez-vous être docile, vous, ma fille, si vous voulez arriver à la perfection.

« Il y a, en effet, une infinité de choses dictées par la prudence et le discernement, et le plus sage ne peut les observer toutes par lui-même; par conséquent rien de plus nécessaire que la docilité à écouter les discours d'autrui et à les mettre en pratique. Je ne veux point dire pour cela que vous devez écouter et recevoir les conseils de tout homme qui se présentera à vous. Non, ma fille; ne recevez et ne demandez de conseil qu'aux personnes mûres, réfléchies et sages, aux personnes

qui elles-mêmes sont pleines de docilité et dont la parole sera claire, sans dissimulation, ni nuages, ni malveillance.

« La docilité vous portera à suivre en tout les avis de votre directeur comme à lui dévoiler tout ce qui se passe dans l'intérieur de votre cœur. Elle vous portera à abandonner votre propre jugement pour vous conformer au sien, et cette docilité suppléera à ce qui pourrait vous manquer de prudence et de discrétion.

« Soyez docile, ma fille, soyez aussi pleine de sollicitude dans vos actions pour opérer le bien.

« La sollicitude est la promptitude de l'âme à opérer ce que la prudence et le discernement lui ont montré être conforme aux règles du vrai et du bien. La sollicitude, c'est l'empressement chaleureux de l'âme à faire le bien. Rien de plus précieux que cette sollicitude ; elle arrête la tiédeur, elle empêche de tomber dans le péché. Voyez quelle sollicitude parmi les mondains pour accroître leur fortune, pour ramasser gloire et honneur sur le chemin de leur vie. Ils ne négligent rien, ils sont toujours en mouvement. Et qu'est-ce que la gloire du monde, que sont les richesses de la terre devant la gloire du ciel et les trésors de l'éternité ?

« La sollicitude, ma fille, vous portera à faire vos bonnes œuvres avec empressement, avec attention, à l'heure convenable, dans le lieu opportun.

« La sollicitude vous fera éloigner les obstacles et les difficultés, et vous fera accomplir chaque action comme si elle était la dernière de votre vie.

« Enfin, ma fille, pour que la prudence soit entière et parfaite il faut avoir encore la circonspection, c'est-

à-dire cette attention ferme de l'âme sur tout ce qui entoure l'action qu'on veut entreprendre, afin qu'elle se fasse selon les règles du vrai et du bien, et qu'on éloigne tous les obstacles, afin qu'une fois entreprise on ne soit point obligé de l'abandonner.

« Sans la circonspection, il sera impossible d'opérer le bien ; voilà pourquoi en envoyant mes disciples prêcher la bonne nouvelle de l'Évangile, je leur parlai ainsi : Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez simples comme des colombes et prudents comme des serpents.

« Je ne voulais, par ces paroles, que leur recommander la circonspection : voilà pourquoi ils devaient être simples comme des colombes, c'est-à-dire accomplir tout ce que je leur avais recommandé et se fier à moi ; prudents comme des serpents, c'est-à-dire pleins d'avisement au milieu des crimes, des vices et des scandales qu'ils devaient trouver dans le monde. Or, dès que le serpent aperçoit le danger, il cache immédiatement sa tête pour la préserver ; ainsi devez-vous à l'approche du danger mettre votre âme à couvert pour qu'elle ne succombe pas. Et que de périls dans le monde. Satan est toujours prêt, comme un lion rugissant, à vous dévorer. Les passions sont toujours prêtes à se déchaîner. La vertu elle-même, dans les autres comme chez soi, devient un écueil. Combien donc faut-il avoir l'œil ouvert pour apercevoir tous les dangers et aussi les moyens de les éviter.

« La circonspection évite les extrêmes, elle marche dans le droit chemin où se trouve la vertu. Elle observe, elle pèse les moyens pour arriver à la fin pro-

posée, elle consulte dans le doute ; elle ne se hâte pas pour agir, elle attend et la réflexion et le moment opportun. Néanmoins elle ne traîne pas en longueur pour ne point laisser échapper l'occasion de faire le bien.

« La circonspection mesure toutes les pensées, toutes les paroles, toutes les actions, tous les sentiments ; elle ne se fie point à tous, et ne dévoile point ce qu'il faut tenir secret.

« La circonspection ne craint point sans un sujet de crainte, et dans les dangers qu'elle ne cherche pas elle se fie à Dieu et demeure impassible. Elle ne se laisse ni tromper ni séduire par l'extérieur, elle pénètre au fond des choses et puis elle se prononce et agit.

« La circonspection n'ajoute point foi aisément à toutes choses, elle ne concède rien sans réflexion, ne juge point sans motif, ne fait point de promesse qu'elle ne puisse tenir facilement ; elle parle peu et se fâche rarement.

« O ma fille, soyez circonspecte, soyez docile, soyez pleine de sollicitude, acquérez le discernement et la prudence ; je vous le dis, même pour le bien de votre vie matérielle et terrestre ; vous ferez toutes choses selon Dieu et son divin Fils, votre Sauveur, Dieu et homme tout ensemble, et la paix que vous donnera la vie spirituelle, reposant dans le bien, vous donnera aussi la paix du cœur. »

VI

« Une des vertus les plus admirables dans l'ordre moral, c'est la justice. Elle est parmi les vertus morales

ce qu'est la charité parmi les vertus théologales. La justice dure dans le temps où elle commence et durera à jamais dans l'éternité.

« La justice a plusieurs aspects. Elle consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû ; par conséquent selon la diversité des devoirs, vous trouverez autant d'espèces ou d'aspects dans la justice. Je ne vous parlerai point de la justice humaine ou naturelle ; je ne vous entretiendrai que de la vertu surnaturelle de justice.

« La vertu de justice est une inclination surnaturelle qui porte l'homme à rendre à Dieu, au prochain et à soi-même ce qui est dû à chacun.

« Vous devez à Dieu, ma fille, les devoirs de religion qu'il vous a prescrits, l'observation des commandements qu'il vous a donnés. Vous lui devez la reconnaissance pour tous les bienfaits dont il vous a comblée ; enfin, si vous l'avez offensé, vous lui devez réparation et repentir ; tels sont vos devoirs envers Dieu.

« Je vous ai déjà fait connaître quel est votre prochain. Or, je distingue dans votre prochain vos parents, vos supérieurs, les personnes qui sont au-dessus de votre position, vos égaux et vos inférieurs.

« Vous devez à tous le respect, l'amour et la vérité. Le respect, car tout homme venant de Dieu mérite que vous le respectiez ; Dieu vous a fait un ordre de les aimer tous, et l'ordre vous impose l'obligation de dire à tous la vérité par vos paroles, vos signes ou vos écrits.

« Vous devez agir envers tous avec simplicité, de telle manière que vous apparaissiez à chacun dans tous

vos actes et toutes vos démarches telle que vous êtes en réalité.

« Vous devez en particulier à vos parents un amour spécial parce qu'ils sont près de vous les représentants de Dieu ; vous leur devez l'obéissance en tout ce qui n'est point contraire à la loi de Dieu, vous leur devez le respect le plus profond, vous leur devez la reconnaissance pour tout ce que vous avez reçu d'eux.

« Vous devez en particulier à vos supérieurs comme à vos parents amour spécial, obéissance, respect et reconnaissance.

« Vous devez en particulier à ceux qui sont dans une position supérieure à la vôtre le respect et l'honneur qui leur sont dus par le rang qu'ils occupent.

« Vous devez en particulier à vos inférieurs les secours et les soutiens que vous pouvez leur donner.

« Vous ne devez à vous-même, après avoir rempli vos devoirs envers Dieu et le prochain, que le mépris et le désir de l'humiliation.

« On pèche contre la justice envers Dieu par négligence, envers son prochain par cupidité, envers soi-même par amour-propre.

« Fuyez la négligence et vous serez exacte à rendre à Dieu tous vos devoirs ; fuyez la cupidité des biens terrestres, la cupidité de vos satisfactions personnelles, et vous remplirez vos devoirs envers le prochain ; fuyez l'amour-propre, ma fille, et vous remplirez aussi tous vos devoirs envers vous-même. »

VII

« La vertu de force pose dans l'âme la fermeté nécessaire pour soutenir ou repousser ce que la raison et la foi disent de repousser ou de soutenir.

« La force est une vertu qui repousse une crainte coupable qui empêcherait de faire le bien, et qui chasse au loin une témérité qui ferait entreprendre une œuvre contraire à la raison.

« La force est dans l'âme comme le tronc d'un arbre qui soutient l'arbre, les branches, les feuilles et les fruits, la force soutient toutes les autres vertus. Par conséquent, ma fille, si vous ne voulez point perdre les vertus que Dieu a mises dans votre âme, vous devez conserver et tâcher d'augmenter la vertu de force en vous. Par elle vous conserverez le bien qui est en vous, par elle vous perfectionnerez ce bien, vous y attirerez celui qui n'y est point encore.

« Car si vous avez la vertu de force, vous ne craindrez ni les périls, ni la mort ; vous ne craindrez ni les épreuves, ni les afflictions, ni les douleurs, ni les misères de la vie ; vous ne craindrez ni les attaques du démon, ni ses tentations ; vous ne craindrez ni les assauts du monde, ni ceux de vos passions.

« Vous combattrez noblement tous vos ennemis, ne cherchant pas votre gloire, mais celle de Dieu.

« Vous entreprendrez avec sécurité tout ce que Dieu vous inspirera sans craindre de vous tromper, sans craindre de ne pas atteindre votre fin.

« Vous ne regretterez rien de ce que vous pourrez

donner à Dieu, ni jeunesse, ni fortune, ni tranquillité, ni bonheur ; vous lui donnerez tout et vous reposerez en lui, comme un enfant sur les genoux de sa mère.

« Vous serez patiente et soutiendrez sans faillir les épreuves de la vie, sans vous troubler intérieurement ni manifester extérieurement votre tristesse.

« Vous soutiendrez longtemps les peines de votre corps et de votre âme, les maladies de votre corps, les aridités et la sécheresse de votre âme. Vous soupirerez vers la patrie du ciel, il est vrai, mais vous attendrez patiemment l'heure de Dieu.

« Vous persévérerez dans le bien jusqu'au dernier instant de votre vie. Jusqu'à la mort, vous ferez le bien et éviterez le mal.

« Vous serez comme une colonne de fer assise sur un roc de l'océan. Vainement les flots et les vents se déchaînent contre elle, elle demeure inébranlable. Vous serez ainsi, ma fille, vous serez ferme comme la montagne de Sion. »

VIII

« La tempérance est la quatrième des vertus morales. On peut considérer la tempérance d'une manière tout à fait générale : alors on entend par tempérance une règle quelconque dans les actions et l'usage de la vie. Je veux vous entretenir de la vertu de tempérance, c'est-à-dire de la règle qui dirige l'homme dans l'usage des choses qui le captivent le plus et peuvent le plus facilement le séparer du bien, savoir, les plaisirs de la nourriture et des sens.

« Les vertus morales sont celles qui dirigent le cœur

de l'homme selon la raison des choses, pour l'éloigner du mal et lui faire pratiquer le bien dans l'usage des créatures.

« Or, parmi les choses qui se portent contre la raison et voudraient l'opprimer, il n'en est pas dont l'empire soit plus puissant que celui des plaisirs des sens, d'autant plus sentis qu'ils viennent d'un acte plus naturel ou plus en rapport avec la nature ; par conséquent, le plaisir sera plus grand dans les actes qui tendent à la conservation de la nature humaine. Ces actes peuvent être considérés par rapport à la conservation de l'individu, qui s'opère par le boire et le manger, ou par rapport à la conservation de l'espèce humaine, qui s'opère par la génération. Voilà les actes les plus naturels à l'homme, les actes où il éprouve le plus de plaisir, les actes, par conséquent, qui tendent le plus à l'éloigner de Dieu. C'est donc sur ces actes que la raison, qui a été donnée à l'homme pour lui servir de lumière et de guide, doit s'exercer d'une manière toute particulière C'est l'exercice de cette raison et la règle par laquelle elle dirige ces actes qui est la vertu de tempérance.

« Par la vertu de tempérance que Dieu lui donne, l'homme exerce une domination ferme et juste sur les plaisirs qui sont dans le goût et le toucher, pour vivre d'une manière raisonnable et conformément aux desseins de Dieu sur lui.

« On distingue dans la vertu ce qui est nécessaire pour son existence, les objets sur lesquels elle se porte et les effets qu'elle produit.

« Or, deux choses sont essentielles à la vertu de met-

pérance, savoir : la honte, ou ce sentiment qui éloigne de la turpitude de tout acte contraire à la tempérance, et l'honnêteté, ou ce sentiment qui fait aimer la beauté inhérente à la tempérance ; car, entre toutes les vertus, la tempérance réclame cet honneur qui ressort de la vertu, et l'intempérance, le déshonneur qui ressort du vice.

« La vertu de tempérance a pour objet principal le toucher, dont elle règle l'usage.

« C'est la tempérance qui règle la sensation de plaisir qu'on éprouve au toucher. C'est pourquoi toute vertu qui tend à refréner, à modérer ou à diriger une inclination quelconque vers le mal, est une partie de la vertu de tempérance. Or, les vertus produisent cet effet de trois manières : en agissant sur les mouvements intérieurs du cœur, sur les mouvements extérieurs et les actes du corps, ou bien en observant la valeur réelle des choses de la vie.

« Outre les sensations du toucher, la tempérance règle encore les mouvements de l'âme qui l'attirent vers quelque chose, attraction qui est le toucher intérieur de l'âme.

« Le premier mouvement est celui de la volonté, émue par l'impétuosité de la passion ; il est maîtrisé par la continence, qui fait que l'homme, éprouvant les assauts de la concupiscence, loin d'être abattu par elle, lui résiste et lui commande en maître.

« Le second est celui que produit une espérance fausse et une audace criminelle ; il est réprimé par l'humilité, qui ne s'attend à rien, qui ne réclame rien et se croit incapable de tout par elle-même.

« Le troisième est celui de la colère, qui porte à la vengeance; il est réprimé par la douceur et la clémence.

« La tempérance règle aussi les mouvements du corps en lui-même, par la modestie et les mouvements de la langue, par la réserve et le silence ; elle règle enfin les mouvements du corps vers les choses créées, par la discrétion, la pauvreté et l'économie.

« Ma fille, je vous ai déjà parlé de la pureté, de la chasteté, de la virginité et de la pauvreté. Je vous parlerai maintenant sur la honte, l'honnêteté, l'abstinence, la sobriété, la continence, l'humilité, la douceur, la clémence, la modestie, le silence, la discrétion et l'économie.

« Je vous ai dit, ma fille, que les sentiments de honte et d'honnêteté sont deux sentiments ou deux inclinations de l'âme nécessaires pour la vertu de tempérance.

« La honte est la crainte du déshonneur par l'accomplissement d'un acte mauvais. Il y a quatre espèces de honte : celle du mal qu'on a commis, celle du mal qu'on commet, celle qui fait éviter le mal et celle qui empêche de faire le bien.

« La honte qui empêche de faire le bien est coupable, mauvaise, c'est le respect humain ; ne craignez jamais de faire le bien, n'en rougissez jamais, ne craignez que le mal.

« La honte du mal qu'on commet est mauvaise, si elle ne produit rien que la fuite des regards d'autrui, si elle ne fait point éviter le péché.

« La honte du mal qu'on a commis est bonne, si elle porte à éviter le mal ; elle est sans effet véritable, si elle ne fait point éviter le péché.

« La honte qui empêche non-seulement de commettre le péché, mais encore qui le fait fuir et donne de l'horreur pour lui, est bonne et appartient à la vertu de prudence.

« Cette honte ne mérite point le nom de vertu dans sa signification véritable, parce que le mot vertu implique en lui-même un certain degré de perfection. Or, dans la honte, il n'y a point perfection, il n'y a que tendance à fuir le mal.

« Ainsi la honte ne se trouve ni dans ceux qui sont endurcis dans le vice, ni dans les parfaits. Les uns ne font que le bien, les autres, loin de craindre l'opération du mal, vivent continuellement dans le mal.

« Elle n'est point dans les enfants, parce qu'elle suppose un jugement, et qu'ils n'ont point l'usage de la raison et ne peuvent juger de rien.

« La honte se trouve dans les imparfaits qui tendent vers la perfection ; elle est d'autant plus forte, elle a d'autant plus d'empire sur les hommes, que le vice ou le péché est plus grand, qu'ils se trouvent en face de personnages probes et vertueux, ou de personnes qui les voient plus souvent et sont plus à même de s'apercevoir de leurs défauts.

« Pour que la honte ne soit pas nuisible et qu'elle soit avantageuse, il faut tantôt l'éviter et la mépriser, et tantôt la modérer ou l'exciter en soi.

« Il faut fuir et éviter la honte dans tout ce qui est bon. Si vous rougissez de moi, ma fille, pendant votre vie, je rougirai de vous à la fin des temps.

« Il faut mépriser la honte dans les conditions et les états où il n'y a aucun motif de rougir, ni

crainte de déshonneur, comme la pauvreté et la misère.

« Il faut modérer la honte que l'on a des péchés dont on s'est rendu coupable, afin qu'elle n'empêche point d'en faire l'aveu au ministre chargé de les pardonner.

« Il faut exciter la honte en soi quand on est tenté violemment et qu'on court risque de tomber dans le péché. C'est alors le moment de considérer la noirceur de l'offense envers Dieu et l'opprobre dont on se couvre par cette faute, parce que cette vue fait éviter le péché.

« La honte est essentielle à la vertu de tempérance ; le second sentiment nécessaire à cette vertu, c'est l'honnêteté.

« L'honnêteté est le sentiment de l'âme qui fait aimer la beauté inhérente à la vertu ou à la tempérance. Elle consiste dans le jugement de l'excellence d'un acte que l'on accomplit, et comme tout acte bon est beau, et tout acte beau digne d'honneur, celui qui a l'honnêteté juge de la bonté et de la beauté de cet acte et de l'honneur qui lui revient.

« L'honnêteté est l'accomplissement d'un acte bon dicté par le jugement intime de l'âme. Ainsi elle a sa source, son principe dans l'intérieur, mais elle ressort extérieurement par l'accomplissement de l'acte, et c'est l'acte bon accompli qui fait juger de l'honnêteté de quelqu'un. Tant que l'acte n'est point accompli, on ne peut juger l'honnêteté de celui qu'on examine, ni lui rendre l'honneur qu'il mérite.

« Or, comme la tempérance est précisément la vertu qui incline à faire le bien et à éviter le mal, vous comprenez, ma fille, que l'honnêteté doit nécessairement précéder la tempérance et être constamment avec elle.

« L'abstinence est une vertu par laquelle on modère le plaisir et l'usage de la nourriture.

« Ainsi l'abstinence consiste non à se priver complétement de nourriture, ce qui serait détruire sa santé et sa vie, mais à prendre la quantité suffisante afin de ne pas trop exciter les mouvements déréglés de la nature, et à savoir même distraire une légère partie de cette quantité pour réprimer ces mouvements.

« Je vous ai donné l'exemple de l'abstinence dans l'usage que je fis sur la terre des mets les plus communs et dans le jeûne que je supportai dans le désert. Suivez mon exemple et pratiquez l'abstinence telle que je vous l'ai indiquée, elle produira les plus heureux effets sur votre âme et votre corps.

« Elle disposera votre âme à prier avec plus de ferveur. Celui qui ne pratique pas l'abstinence ressent dans son âme la pesanteur de son corps chargé de nonrriture, qui lui enlève toute la vigueur de l'esprit et lui enlève par conséquent toute aptitude pour la prière.

« Elle développera votre mémoire et la rendra plus apte à se rappeler tous les bienfaits dont Dieu vous a comblée et tous les devoirs que vous lui devez. Celui qui ne pratique pas l'abstinence est toujours dans une sorte d'engourdissement qui empêche le développement ou l'usage de ses facultés, et l'oblige à l'inaction intellectuelle. Ce qui vous le fera bien comprendre, ma fille, c'est ce que vous éprouvez en vous-même. Le matin, quand vous êtes levée, vous vous trouvez plus disposée, plus apte à la prière, votre esprit se porte plus naturellement vers moi ; il est plus frappé

par les paroles que je vous adresse le matin que dans la journée, et voilà pourquoi j'ai voulu de préférence vous entretenir et vous parler le matin, soit dans votre chambre, à l'heure de votre prière, soit plus particulièrement dans le lieu saint, près de mon tabernacle.

« L'abstinence produit aussi le développement de l'intelligence. L'intelligence ne se trouve pas arrêtée dans son essor par le poids des choses sensibles, par la matière qui l'entoure et l'enveloppe comme un nuage. C'est le matin aussi que vous comprenez mieux les paroles que je vous adresse, que vous vous rendez mieux raison des choses.

« Puisque l'abstinence est si avantageuse, pratiquez-la, ma fille ; elle servira non-seulement à votre âme, mais aussi à votre corps.

« L'abstinence rend le corps le temple de Dieu. Le temple de Dieu est saint, dit l'Apôtre, et ce temple, c'est l'homme.

« Or, l'abstinence est une dédicace du corps à Dieu. Par l'abstinence, en effet, ne semblez-vous point ne vouloir y introduire rien de ce qui est superflu ? En outre, le corps est l'instrument de l'âme, et l'âme par le corps opère des œuvres de vertu et évite le péché ; il évite le péché quand il a la force de résister, quand il n'est point mou et efféminé ; il pratique le bien, il fait de bonnes œuvres parce qu'il a la vigueur nécessaire, et que les aliments qu'il a pris ne le lient et ne le retiennent point attaché à la matière. L'abstinence est donc comme une porte fermée au mal et ouverte à la vertu. C'est donc elle qui rend le corps saint, qui en fait véritablement le temple de Dieu.

« L'abstinence est l'assaisonnement de la nourriture de l'homme et le soutien de sa santé. Celui qui pratique l'abstinence ne mange que ce qui lui est nécessaire. Aussi, quelle que soit la nourriture qui lui est présentée, il l'accepte et la trouve bonne. Et cette nourriture le soutient, le fortifie sans altérer sa santé.

« Enfin, l'abstinence est le soutien des relations de la vie. Celui qui ne la pratique point ne peut vivre dans la société de ses pairs ; il est méprisé, honni par tous. Celui qui ne pratique pas l'abstinence peut à peine se supporter lui-même, tant il a pris de nourriture.

« Pratiquez l'abstinence, ma fille ; elle est utile aux intérêts de votre corps comme à ceux de votre âme ; elle conservera la santé de votre âme et celle de votre corps. Pratiquez-la dès à présent. C'est la première condition pour que vous la pratiquiez toute votre vie. Ne recherchez point les mets délicats et bien préparés. Ne mangez jamais autant que votre appétit vous le permettrait. Ne mangez pas avec trop d'empressement. Enfin ne vous occupez point de la nourriture que vous aurez pour en désirer une plus recherchée, et, à ces conditions, vous pratiquerez l'abstinence.

« La sobriété est pour l'usage du vin ce que l'abstinence est pour l'usage de la nourriture. C'est une vertu par laquelle on modère le plaisir et l'usage de la boisson.

« C'est une vertu morale qui dépend de la vertu de tempérance. C'est une vertu morale, car les vertus morales ont pour but de conserver et de défendre le bien de la raison contre tout ce qui peut l'attaquer et

le faire perdre. Par conséquent, là où se trouve un écueil pour la raison, là doit se trouver une vertu pour combattre cet écueil. Or, l'usage du vin, quand il est immodéré, fait perdre la raison. Il faut donc un rempart contre ce vice : vous le trouverez dans la sobriété, qui donne la règle dans l'usage qu'on doit faire du vin que Dieu a donné à l'homme pour le désaltérer et réparer ses forces, non pour lui faire perdre sa raison.

« La sobriété produit quatre effets principaux : elle conserve et entretient la lumière de l'intelligence, car l'usage modéré du vin fortifie le cœur, d'où procèdent tous les actes naturels et vitaux de l'homme ; elle développe la puissance de l'esprit en l'excitant doucement et avec mesure ; elle conserve le cerveau dans toute sa pureté ; enfin, elle réjouit l'âme dans toutes ses facultés, et en particulier, celle qui saisit la vérité pour perfectionner toutes ses œuvres et leur donner de la fermeté. Voilà pourquoi vous avez vu que dans les Livres saints la sobriété est appelée la santé du corps et de l'âme. Il est facile de comprendre comment la sobriété dispose l'intelligence à saisir ce qu'il y a de plus subtil et de plus fin, parce que la sobriété place la personne dans la règle parfaite de son être, et que l'homme n'est jamais plus apte à agir intellectuellement ou matériellement que lorsqu'il se trouve en cet état.

« La sobriété réprime la concupiscence de la chair. Le vin en effet, ma fille, excite tout l'organisme de l'homme ; il augmente le penchant qu'il a pour le mal et porte naturellement au vice d'impureté. Voilà pourquoi Dieu avait ordonné aux Nazaréens de ne point

boire de vin ni de liqueur enivrante. Vous avez une preuve de cet effet dans Noé, que l'ivresse mit dans un état complet de nudité, et dans saint Jean-Baptiste, que la sobriété ou plutôt la privation complète de vin conserva dans une si parfaite pureté.

« La sobriété est la conservatrice de la paix parmi les hommes. La paix disparaît parmi les hommes quand ils perdent la raison, ou que leur intelligence est voilée, ou que leur esprit est surexcité. Or, la sobriété conserve la raison, empêche la raison de se voiler et les esprits ou les forces de l'homme de se surexciter. La sobriété donc conserve la paix et la bonne harmonie parmi eux.

« La sobriété n'est pas l'abstention complète du vin, elle est la règle de son usage. Elle convient à tout le monde. En premier lieu, elle convient aux ministres de mes autels, puis aux princes et aux magistrats, afin qu'ils soient toujours à même d'agir conformément à la mission qui leur est confiée.

« Elle convient en particulier aux religieux, afin qu'ils puissent vaquer aux œuvres de piété que leur devoir leur impose, afin qu'ils mortifient leur chair et s'exercent facilement dans la pratique de toutes les vertus.

« Elle convient surtout à la jeunesse et aux femmes : à la jeunesse, pour ne point augmenter l'entraînement qu'elle a vers le mal ; elle convient aux femmes pour conserver toujours intacte la dignité de leur sexe.

« La continence, ma fille, est une vertu qui donne la force de résister à toute passion.

« On peut entendre la continence de trois manières.

La continence, dans un sens large et général, est la répression des entraînements mauvais provenant du toucher et de tous les autres sens. La continence s'entend encore de la chasteté dans l'état de mariage. Enfin, la continence est la répression actuelle des mouvements déréglés de la concupiscence qu'on éprouve dans son âme.

« De quelque manière que vous l'entendiez, la continence est la fermeté de la raison et du devoir contre les passions pour qu'elles n'entraînent point au mal.

« Cela doit vous faire comprendre les immenses avantages de la continence pendant votre vie, qui est si courte et qui n'est pour vous qu'un temps d'épreuve. Que de maux, que de peines, que de regrets, que de malheurs dont préserve la continence ! La continence, en effet, prolonge les jours de la vie du temps et assure la possession de l'éternité. La continence donne la liberté et préserve de l'esclavage des sens et des passions. La continence conserve le souvenir des fins dernières et fait prendre les moyens pour arriver à la félicité suprême. C'est là l'heureux résultat de la continence ; elle donne une vie tranquille et pacifique, elle donne une vie estimable et estimée des hommes, des anges et de Dieu ; elle assure la vie heureuse du ciel.

« L'humilité est encore une vertu qui appartient à la vertu de tempérance, car elle porte l'homme à ne point s'élever au-dessus de ce qu'il est.

« C'est une vertu par laquelle l'homme, d'après la connaissance intime de la majesté de Dieu et de son propre néant, se méprise lui-même et aime à se voir méprisé par autrui. L'humilité ne consiste as seule-

ment dans la connaissance de Dieu, ni de soi-même, mais dans la répression du mouvement qui porte l'homme à s'élever au-dessus de lui-même. La connaissance de Dieu et de soi produisent cette répression qui constitue l'humilité.

« Or, celui qui réprime ce mouvement désordonné de lui-même est véritablement humble, parce qu'il se connaît lui-même, et que s'il trouve en soi quelque chose de bien, il reconnaît ne l'avoir pas de lui-même, mais par le don de la miséricorde de Dieu.

« Il est véritablement humble, parce qu'il se méprise lui-même, et qu'il sait bien qu'il est indigne des biens que Dieu lui a accordés et de ceux qu'il veut lui accorder encore.

« Il est véritablement humble, parce que bien loin de désirer l'estime, l'honneur ou les louanges d'autrui, il ne cherche que le mépris et rapporte à Dieu toutes les faveurs qui lui viennent des hommes, afin qu'elles retournent à Celui qui seul les a véritablement méritées.

« Il est véritablement humble, parce qu'il se croit la plus vile des créatures, à la vue de ce que Dieu a fait pour lui et du peu de reconnaissance qu'il lui en a rendu, et qu'il ne considère en autrui que le bien qu'il possède.

« Il est véritablement humble, parce qu'il se fait volontiers le serviteur de tous, qu'il cherche partout la dernière place et les emplois les plus vils.

« Il est véritablement humble, parce qu'il se tient vis-à-vis de Dieu comme un esclave soumis en toutes choses à la volonté de son maître, et comme un pauvre

pécheur indigne de paraître devant lui et d'être souffert en sa présence.

« Or, rien n'est supérieur à la vertu d'humilité; l'humilité, en effet, est la première des vertus. Elle est avant la foi, l'espérance et la charité. Elle est leur fondement. Cela vous étonne, ma fille ? — Oui, Seigneur. — Pourquoi cela ? — Parce que je me souviens que vous m'avez dit en me parlant de la foi, qu'elle est le fondement de toutes les vertus. Comment donc les vertus peuvent-elles avoir deux fondements? — Ma fille, me répondit le Seigneur Jésus, si votre humilité avait été plus grande, vous n'auriez éprouvé aucun étonnement de mes paroles. Vous auriez pensé que je suis la vérité et que par conséquent mes paroles sont des paroles de vérité. »

Je demandai pardon au Sauveur Jésus de ma manière d'agir, je le conjurai de continuer à m'instruire et je l'écoutai avec docilité.

« L'humilité, me dit-il, est le fondement des vertus, mais d'une manière différente ou sous un autre aspect que la foi. Vous allez le comprendre aisément. La connaissance d'une chose précède le désir qu'on a de cette chose, et le désir précède les moyens pour acquérir sa possession. Les vertus théologales précèdent donc les vertus morales, parce qu'elles sont la connaissance, le désir et l'amour de Dieu, tandis que les vertus morales ne sont que les moyens pour atteindre Dieu. Or, la foi est une vertu théologale, et la première des vertus théologales dans l'ordre de l'existence; donc elle est avant l'humilité, qui est une vertu morale, puisqu'elle se rattache à la tempérance, et, sous ce rapport,

la foi est le fondement de toutes les vertus, même de l'humilité.

« Sous un autre rapport, au contraire, l'humilité est le fondement de toutes les vertus, même de la vertu de foi.

« Personne, en effet, n'aura la foi s'il ne commence par chasser l'orgueil de son âme et s'il n'y place l'humilité qui le soumet à la parole et à la révélation de Dieu. L'humilité est donc le fondement de la foi.

« L'humilité est le fondement de l'espérance. C'est l'humilité qui dit : Je ne suis que faiblesse, je ne suis qu'impuissance, mais je puis tout dans Celui qui me fortifie. Car celui qui est humble se connaît lui-même, et sachant qu'il ne peut rien par lui-même, il met tout son espoir en Dieu, et dans son espérance, il s'écrie : Je puis tout dans Celui qui me fortifie. Ainsi, l'humilité ne repousse pas, ne refuse pas les grandes entreprises quand Dieu les demande et les attend ; elle ne refuse rien, mais elle met tout son espoir en Dieu.

« L'humilité est le fondement de la charité. C'est l'estime de soi qui éloigne de Dieu, c'est le mépris de soi qui rapproche de lui. Celui qui s'estime ne pense qu'à soi, voilà pourquoi il oublie Dieu. Celui qui se méprise ne pense qu'à Dieu, et cette pensée n'est point vaine, car elle produit l'amour, et plus cette pensée est ferme, plus elle est constante et plus l'amour pour Dieu devient intense.

« L'humilité est donc le fondement des vertus théologales. Voyez plutôt, ma fille, sans elle, la foi chancelle ; sans l'humilité, l'espérance diminue ; sans l'humilité, la charité est détruite. Ce que je

dis des vertus théologales, je le dis aussi des vertus morales. Sans l'humilité, la prudence est aveugle, la justice trompeuse, la force impuissante et la tempérance immodérée.

« L'humilité, ma fille, est encore la grande voix de l'âme qui va de la terre au ciel et qui pénètre jusqu'au trône de Dieu. C'est la voix la plus agréable qui résonne aux oreilles de Dieu ; c'est la prière la plus puissante qui monte jusqu'à lui, et voilà pourquoi elle obtient à l'âme les faveurs de Dieu les plus signalées. Marie fut la plus humble des créatures et elle est devenue ma mère. Est-il faveur comparable à cette faveur ?

« L'humilité préserve du péché, maintient et fortifie dans le bien, elle enseigne la véritable sagesse, et donne enfin le bonheur véritable par la participation à le vue de Dieu.

« Ma fille, aimez donc l'humilité, cherchez l'oubli et le mépris. Marchez, sur mon exemple, dans la voie des humiliations ; ne cherchez point à vous produire, effacez-vous en tout, n'élevez jamais ni votre tête, ni votre voix, ni votre cœur ; votre tête pour dominer quelqu'un, votre voix pour vous imposer à qui que ce soit, votre cœur pour vous estimer vous-même. Comprenez que tout ce que vous avez, vous l'avez reçu de Dieu, par conséquent ne vous en glorifiez point. Si je vous comble de mes faveurs les plus signalées, méritez-les encore plus par votre humilité, et en reconnaissant qu'il n'y a rien en vous qui vous rende digne de si grands témoignages de mon amitié pour vous. Recevez sans vous plaindre, sans murmurer, tous les mépris dont vous serez l'objet ; estimez-vous heureuse

d'être ainsi méprisée, honnie ou mal vue, et dans ces sentiments de l'humilité la plus profonde, tenez-vous toujours comme une servante devant Dieu.

« Si vous avez ces sentiments, ma fille, vous serez toujours calme. Qu'est-ce donc qui pourrait vous troubler, si vous croyez être un rien, un néant? Qu'est-ce qui pourrait vous affliger, si vous croyez mériter tous les mépris? L'humilité, c'est le calme, la tranquillité, la joie sur la terre, c'est le mérite du bonheur dans l'éternité.

« La douceur et la clémence sont deux vertus qui ont une grande analogie ; elles diffèrent pourtant l'une de l'autre. Je vous l'ai déjà dit, ma fille, les passions ntérieures sont le principe ou l'empêchement des actes extérieurs. De même les vertus qui règlent les passions concourent au même effet que les vertus qui règlent les actions, quoique d'une manière différente. Si vous appliquez ces paroles à la douceur et à la clémence, vous comprendrez leur différence. La douceur et la clémence concourent à refréner la colère, c'est là leur but commun, et en cela ces deux vertus paraissent se ressembler; elles diffèrent pourtant par leur manière d'opérer.

« La colère porte à se venger d'une offense et à infliger une sévère punition. La douceur est une force qui empêche la colère et par conséquent qui prévient toute punition. La clémence, au contraire, porte à diminuer la peine ou la punition méritée et que la colère a augmentée. Ces deux vertus tendent donc à régler la colère; la douceur en la faisant disparaître, la clémence en diminuant la vengeance excitée par la

colère ; la douceur en combattant la colère, la clémence en combattant l'acte produit par la colère.

« Ma fille, c'est avec raison qu'on a comparé la douceur au lait et au miel. Il n'est rien en effet de plus suave dans la vie que les relations avec les personnes qui sont douces. C'est un parfum délicieux dont l'odeur se répandant sur toute la terre ravit tous les cœurs. Elle ressemble à celui qui coula le long de la robe d'Aaron ; c'est ainsi, en effet, qu'elle se répand sur toutes les actions de celui qui la possède. Elle est si aimable qu'elle s'insinue et pénètre dans les âmes dont vous approchez, autant par votre air et vos manières que par vos paroles. C'est la compagne fidèle de l'humilité. Toute personne humble est douce en même temps ; mais une personne qui est douce peut bien n'être pas humble ; alors néanmoins elle n'a pas la véritable vertu de douceur. Elle a une douceur naturelle ou, comme vous le dites habituellement, elle a la douceur de caractère, ou encore une douceur calculée, préméditée, douceur qui n'est pas toujours dans la conduite ni les paroles.

« Quelle différence entre celui qui a la douceur et celui qui n'a point cette vertu. Quand on l'a, on est affable, prévenant, aimable, patient, sans chercher jamais à déplaire en rien ; on est toujours égal dans ses actions comme dans ses paroles ; on a toujours une figure calme et sereine ; on se possède même dans les torts ou les injures qu'on reçoit ; on oublie le mal et on le pardonne ; on fait du bien à ses plus grands ennemis. On m'imite dans ma manière d'agir, et au dernier jour on entendra cette parole : Parce que vous avez été

doux et humble de cœur, venez, bon serviteur, posséder la terre qui vous a été promise, c'est-à-dire le ciel.

« Quand on n'a pas la douceur, au contraire, on est brusque, froid, sévère, irascible ; on éloigne les cœurs de soi.

« Exercez-vous, ma fille, dans la vertu de douceur. Elle convient à tous en général, mais en particulier aux supérieurs quels qu'ils soient, afin qu'ils puissent gagner la confiance et l'affection des inférieurs ; elle convient en particulier aux prêtres, à cause de leurs relations intimes avec les consciences des fidèles. Elle vous convient en particulier, afin d'édifier, de donner le bon exemple et de vous perfectionner de plus en plus. Demandez à Dieu cette belle vertu de douceur.

« La clémence est une vertu qui porte à pardonner une peine méritée ou une partie de cette peine. La clémence est, par conséquent, une vertu morale, car elle soumet le mouvement du cœur à la raison. Que fait la clémence en pardonnant une peine ou une partie de cette peine, si ce n'est voir quand et pourquoi il faut pardonner et moins punir, et considérer aussi s'il y a motif ou non d'infliger une peine. La sévérité est l'application rigoureuse de la loi. La clémence diminue la peine qui serait due, selon l'expression de la loi, parce que celui qui l'applique interprète l'intention du législateur plutôt que sa loi ; aussi la clémence modère le mouvement du cœur pour que la peine ne soit pas appliquée dans toute sa rigueur.

« La clémence doit être la grande vertu des princes, des prélats, des magistrats et des supérieurs. Ils doivent se rappeler la clémence de Dieu et de son Fils

sur les hommes, et ne point punir selon l'étendue de leurs pouvoirs. La clémence guérit plus de maux que la sévérité. Les passions sont surexcitées par la sévérité et apaisées par la clémence, qui souvent obtient ce que jamais n'aurait obtenu la sévérité. Rien de plus propre à exciter en vous la clémence que la considération de la fragilité humaine, de votre propre fragilité. Que de fautes aussi commises par mégarde ou par ignorance ! Aussi ne faut-il point les punir selon la rigueur de la loi.

« Soyez clémente, ma fille, c'est-à-dire, pardonnez toute la peine que mériteraient ceux qui pourraient vous offenser. Ne cherchez point à les faire punir. Pardonnez-leur de grand cœur ; traitez-les comme frères et amis. Rendez-leur service si vous le pouvez ; témoignez-leur que vous avez tout oublié et que votre esprit n'a gardé aucun souvenir de leurs injures.

« Ma fille, la tempérance règle les mouvements intérieurs de l'âme par la continence, l'humilité, la douceur et la prudence ; elle règle aussi les mouvements personnels et extérieurs du corps par la modestie et le silence.

« La modestie est une vertu qui règle les mouvements du corps, qui gouverne les sens, indique la manière dont on doit se récréer et préside à l'arrangement extérieur des vêtements, selon la condition dans laquelle on est placé.

« Vous comprenez que le mouvement du corps, que les sens, les jeux, les délassements et les habits dont on se couvre sont susceptibles de recevoir une règle

dictée par la raison; par conséquent la modestie est une vertu morale.

« Elle vous apprendra à régler les mouvements du corps ; à ne point marcher avec précipitation ni trop de lenteur ; à ne point agiter les bras d'une manière inconvenante ; à ne point étendre votre corps avec mollesse ; à vous tenir toujours, même seule, comme devant des personnes de distinction ou qui méritent votre respect.

« La modestie vous apprendra à ne point tourner la tête légèrement de tous côtés et à chaque instant ; mais à la tourner doucement quand il y a nécessité, à la tenir un peu inclinée sur le devant, sans la pencher immodérément ni à droite ni à gauche.

« La modestie vous apprendra surtout à ne point tourner vos yeux de tous côtés, à ne point les fixer sur toutes choses ; elle vous apprendra à regarder non avec fureur, mais avec bonté ; non avec orgueil, mais avec humilité ; non avec inconvenance, mais avec chasteté et pudeur ; elle vous apprendra, quand vous parlerez à quelqu'un, à le regarder non fixement et d'un air sérieux, mais avec douceur et un peu en dessous de ses yeux, comme si vous regardiez plutôt l'intérieur de son âme que l'extérieur de sa figure.

« Elle vous apprendra à revêtir votre figure d'un air plein de douceur et de bonté, sans contracter ni vos sourcils ni vos lèvres; à ne point garder un silence obstiné, mais à adresser quelques paroles dictées par la circonstance et toujours empreintes de dignité autant que de franchise et de sincérité.

« Elle vous apprendra à user de délassements con-

venables à votre âge, à votre condition, à votre sexe, pour récréer et refaire votre esprit et ne point le tenir toujours tendu. Elle vous apprendra à ne jamais vous tenir seule avec un homme seul, et à fuir dans vos récréations tout ce qui peut blesser l'honnêteté ou la politesse. Elle vous apprendra à ne point trop satisfaire votre esprit, à ne pas trop le délasser par vos amusements, et à ne vous récréer que dans les lieux et aux moments convenables.

« Elle vous apprendra à vous habiller d'une manière digne et en rapport avec votre position, sans chercher des habits de luxe ou des formes trop élégantes qui favorisent le dérèglement des passions. Elle vous apprendra à être au contraire toujours vêtue avec simplicité, ordre et propreté.

« Elle vous apprendra la même simplicité dans la disposition de votre maison, dans les meubles et dans la nourriture qui sera servie sur votre table.

« C'est là, ma fille, la première vertu qui règle les mouvements extérieurs du corps ; voici la seconde, le silence.

« Le silence, ma fille, peut s'entendre de deux manières, en tant qu'acte ou abstention de langage et en tant qu'inclination à retenir et à modérer la parole. Pour les distinguer, j'appellerai l'acte par lequel on s'abstient de parler, silence, et l'inclination ou la force par laquelle on modère sa propension à parler, l'amour du silence.

« L'amour du silence est une vertu qui a un double but. Le premier est d'interdire à la langue toute parole illicite, comme la médisance, la calomnie, le men-

songe, le parjure, toute parole déshonnête, impure, oiseuse ou inutile. Le second, d'interdire à la langue des paroles même utiles ou licites quand il n'y a point de nécessité.

« Vous reconnaîtrez en vous l'amour du silence, si vous ne prononcez jamais de paroles déplacées, si vous ne parlez que dans le lieu où vous pouvez parler, c'est-à-dire hors du lieu saint ; si pour vous recueillir, réparer les forces de votre esprit vous vous abstenez pendant un certain temps de la journée de parler et de converser ; si vous vous abstenez non-seulement du langage extérieur, mais encore du langage intérieur de votre esprit, en contenant votre imagination ; si vous ne parlez jamais pour votre propre satisfaction, par amour-propre, mais toujours par charité et pour la plus grande gloire de Dieu.

« Ma fille, je vous recommande l'amour du silence. Suivez l'exemple que je vous ai donné quand j'étais sur la terre. Je suis la parole éternelle de Dieu le Père, et j'ai demeuré les trente premières années de ma vie sans me manifester qu'une seule fois dans le temple de Jérusalem. Je suis la parole éternelle de Dieu et je demeure en silence dans le sacrement de l'autel, ne parlant aux hommes que par la voix de ma grâce et de mon amour.

« Gardez le silence et vous aurez la paix avec Dieu, avec le prochain, avec vous-même. Gardez le silence et vous avancerez rapidement dans la perfection, car vous fuirez de nombreuses occasions de péché ; vous n'exciterez ni vos passions ni celles d'autrui, et vous serez plus à même d'apercevoir les piéges que vous tendra l'ennemi de votre salut.

« La discrétion est une vertu morale qui règle le don de la science ou de la connaissance. C'est le contraire de la curiosité.

« Il y a des sciences qui sont utiles, d'autres dangereuses et d'autres coupables ; d'autres qui ne peuvent servir de rien, et qui par conséquent sont inutiles.

« La discrétion apprend à connaître celles qui sont utiles et à repousser les autres comme mauvaises ou entraînant au mal. Elle apprend aussi à réprimer le désir trop grand des sciences même utiles, parce que la science enfle le cœur et engendre l'orgueil.

« La discrétion apprend à connaître les choses utiles et porte à les étudier, à cause de l'avantage qui ressort de l'étude tant pour soi que pour autrui. Or, la première science, la première connaissance nécessaire, c'est la science de Dieu, la connaissance de la religion, la science et la connaissance du salut. Après celle-là viennent les sciences secondaires qui facilitent le moyen de perfectionner la science du salut, comme la lecture et l'écriture, par lesquelles on apprend par soi-même et on retient ce que l'on a appris en le gravant sur le papier pour le graver ensuite dans le cœur.

« La discrétion apprend à repousser les sciences inutiles pour le bien, parce que ces sciences peuvent très-facilement entraîner au mal ; elle apprend à repousser les sciences dangereuses, la science du mal, parce que l'homme qui connaît le mal peut l'opérer très-facilement.

« La discrétion apprend à réprimer le désir qu'on a

de connaître ce qui regarde autrui, elle porte aussi à ne point communiquer ce qu'on a appris quand il y a des motifs suffisants pour ne point faire ces communications.

« Demandez à Dieu la discrétion, ma fille, et vous croîtrez comme votre Sauveur en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu ; vous apprendrez à connaître Dieu de plus en plus, de plus en plus à vous attacher à lui et à n'aimer que lui.

« L'économie est la dernière et la première vertu qui a rapport à la vertu de tempérance. L'économie est la vertu qui règle l'usage convenable et nécessaire des choses dont on se sert. Cette vertu a un triple objet, l'âme, le corps et les objets materiels qui l'environnent.

« L'économie règle les forces de l'âme en mesurant leur emploi, en donnant celles qui sont indispensables et n'employant point celles dont l'usage serait superflu.

« L'économie règle les forces du corps en mesurant la manière dont l'homme doit travailler, le travail qu'il doit faire, l'heure et le temps dans lequel il doit le faire.

« Enfin, l'économie règle l'emploi des choses extérieures que l'homme a à sa disposition, afin d'en user selon ses besoins, et de ne point les dissiper d'une manière inutile.

« D'où vous voyez que l'économie est essentiellement une conservation des forces de l'âme et du corps et des biens de la fortune. Cette conservation des forces de l'âme tend à les augmenter pour qu'elle gran-

disse et croisse en vertu par l'accomplissement du bien et la conformation à la vérité, en appliquant toutes ses forces quand il est nécessaire à cet accomplissement et à cette conformation.

« Cette conservation des forces du corps tend à les augmenter pour conserver à l'âme qu'il renferme sa vigueur et sa fermeté, et permettre au corps soumis à l'âme d'accomplir les actions nécessaires à la vie naturelle et surnaturelle.

« Cette conservation des biens de la fortune tend à les augmenter, afin de s'en servir ensuite selon les desseins de Dieu, afin de secourir les pauvres et les malheureux, et de pourvoir soi-même à des malheurs imprévus qui pourraient advenir. Ainsi, ma fille, l'économie se rapporte à la tempérance et règle en vous toutes vos actions selon l'ordre et la raison. Demandez à Dieu toutes ces vertus, et quand Dieu vous les donne, tâchez de les augmenter et de les accroître par une correspondance fidèle à l'inclination qu'elles mettront en votre âme. »

IX

Je vais rapporter aussi ce que le Sauveur Jésus m'a dit, en deux circonstances différentes, sur la pureté et les cœurs purs. Je méditais un jour sur la passion. Je le considérais dépouillé de ses vêtements par ses bourreaux : « Si vous saviez combien j'ai souffert, ma fille, en ce moment ! Vous ne le comprendrez jamais, cela dépasse la portée de votre intelligence. Quelle confusion j'éprouvais en me voyant en la présence de mon

Père, chargé de toutes les infamies, de toutes les turpitudes, de tous les péchés dont les hommes s'étaient rendus et devaient se rendre coupables, moi Dieu et sainteté ! Ah ! Dieu seul a pu apprécier l'étendue de la honte et de la douleur que j'éprouvais. Comprenez, du moins un peu, combien j'aime la pureté et à quel prix je voudrais l'établir sur la terre. Les cieux ne sont pas assez purs pour contenir ma sainteté et je viens habiter dans vos temples ; je descends sur vos autels et même dans votre cœur. Priez Dieu de vous purifier de plus en plus, afin que de plus en plus vous soyez digne de me recevoir. Jamais pour la communion vous n'auriez assez de pureté, assez de sainteté, si mon amour n'y suppléait. O sainte et aimable pureté ! tu mérites l'honneur et le respect des hommes, l'estime des anges et l'amour de Dieu. Comme un parfum suave tu t'élèves jusqu'au ciel pour revenir ensuite sur la terre avec la bénédiction de Dieu.

« Il y a, ma fille, trois sortes de pureté : la première consiste à n'avoir aucun péché mortel sur la conscience ; la seconde dans l'exemption du péché véniel et de l'attache à ce péché ; la troisième dans l'exemption ou le désir ferme d'exemption de toute imperfection, dans la privation de toute attache aux choses créées et dans l'amour parfait.

« Être pur, c'est être séparé de toute attache déréglée ; être pur, c'est ne vivre qu'en Dieu, avec Dieu et pour Dieu ; être pur, c'est renoncer à tous les plaisirs les plus légitimes pour n'avoir qu'un seul plaisir, la volonté de Dieu ; et vivre comme cela, c'est ressembler aux anges, c'est être un ange dans un corps mortel. O

ma fille! tendez toujours vers la pureté la plus parfaite, en vous détachant non-seulement du mal, mais de ce qui est permis pour ne vous attacher qu'à moi ; tout le reste ternirait votre pureté, votre innocence ; je serai pour vous ce qu'est le soleil pour un cristal très-pur qu'il pénètre et dont il rehausse l'éclat. »

Quelque temps après Jésus me dit encore : « Heureux les cœurs purs, ma fille, parce qu'ils verront Dieu. Ma fille, il y a deux sortes de vision de Dieu : la vision en ses œuvres, et puis en lui-même. Les cœurs purs ont la première de ces visions sur la terre, ils les auront toutes les deux dans l'éternité.

« Dieu se manifeste par ses œuvres et dans ses œuvres. Celui qui les voit peut et doit dire : Ces œuvres sont d'un Dieu. Il y a deux sortes d'œuvres opérées par Dieu, les unes de création, les autres de réparation et de rédemption. Ces deux œuvres sont pleines de réalité ; mais tous ceux qui ont des yeux pour voir ne les voient pas ; tous ceux qui ont des yeux pour les considérer ne savent point y distinguer leur auteur. Il faut pour cela, ma fille, avoir un cœur pur, c'est-à-dire un cœur détaché du péché, exempt du péché, un cœur où la grâce habite, un cœur où la Divinité trouve un séjour digne d'elle, un cœur où elle vienne demeurer et prendre son repos, un cœur embelli des plus belles vertus, un cœur non de marbre et de pierre, mais un cœur sensible, un cœur éclairé. Celui qui a le cœur ainsi fait a des yeux pour voir, parce que Dieu est sa lumière, et à la clarté de cette lumière, il aperçoit le nom de Dieu écrit dans toutes ses œuvres. Il regarde le ciel et dit : Le ciel est l'œuvre de Dieu ; la

terre et il dit : C'est l'œuvre de Dieu ; le jour et il dit : C'est l'œuvre de Dieu ; la nuit et il dit : C'est l'œuvre de Dieu ; l'Océan et les mers et il dit : C'est l'œuvre de Dieu. Celui qui a le cœur ainsi fait a des yeux pour voir, parce que Dieu est sa lumière, et, à la clarté de cette lumière, il aperçoit le nom de Dieu dans toutes les œuvres de réparation et de rédemption. Il regarde ma naissance et il dit : C'est là l'œuvre de Dieu ; ma vie et il dit : C'est là l'œuvre de Dieu ; ma passion, mon humiliation, mes peines, mes souffrances, ma mort, et il dit : C'est là l'œuvre de Dieu ; ma résurrection et il dit : C'est là l'œuvre de Dieu. Il regarde ma croix, mon tabernacle, le sacrement de mon amour, tous les sacrements, mon Église, ma religion, et il dit: C'est là l'œuvre de Dieu.

« Ainsi, ma fille, se réalise la vérité de cette parole : Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. Mais les cœurs purs ne verront pas Dieu seulement à travers le voile de la création et comme dans une énigme dont ils ont trouvé le nœud, ils le verront face à face, tel qu'il est dans sa gloire au ciel, en lui-même. Ils le verront dans cette création première qui est le ciel ou la manifestation de lui-même, et dans cette manifestation, ils se rendront compte de la manifestation qu'il a faite dans le temps par la création du monde, manifestation qu'ils ne pouvaient saisir parfaitement alors qu'ils la voyaient avec les yeux du corps, mais qu'ils comprendront sous tous ses aspects alors qu'ils l'auront quittée pour jamais. Ils le verront dans sa vie, dans sa nature, dans ses relations intimes avec les anges, dans ses relations avec les élus, dans ses

relations avec eux-mêmes, et cela fera leur bonheur et leur félicité. Oui, heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu !

« Ma fille, purifiez votre cœur de plus en plus ; détachez-le de vous-même et de vos inclinations ; détachez-le du monde et de tout ce qui est du monde ; détachez-le de Satan et de ses inspirations pour l'unir de la manière la plus parfaite à votre Dieu et Sauveur. Ne vous découragez point, luttez contre vos imperfections ; gémissez sur la misère de votre nature ; humiliez-vous profondément, ouvrez vos yeux à ma lumière, votre oreille à ma parole, votre âme à ma grâce et votre cœur deviendra pur. Alors j'habiterai dans votre cœur, je me manifesterai à vous, non pas seulement dans la création extérieure, mais dans votre propre cœur. Je le disposerai comme une habitation de plaisance où je veux demeurer ; je vous en confierai la clef et vous m'y trouverez quand vous vous sentirez l'attrait de venir à moi. Alors vous aurez dans l'exil et dans cette vallée de larmes un avant-goût de la réalisation de ma parole : Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ; vous serez heureuse parce que vous me verrez. »

Amour et reconnaissance soient à jamais à Jésus au saint sacrement de l'autel. *Amen.*

LIVRE ONZIÈME

DU PÉCHÉ

I. De l'âme pécheresse, tiède et vertueuse. — II. Tout obéit à Dieu, excepté l'homme. — III. De la concupiscence. — IV. Figure du péché, du démon et du pécheur; du péché mortel et du péché véniel. — V. Des péchés capitaux, moyens de les repousser. — VI. De l'orgueil, de la vaine gloire, de l'ambition, de la présomption, de l'opiniâtreté, de l'esprit de contradiction, de l'hypocrisie, du faste et de la grandeur. — VII. De la gourmandise. — VIII. De la luxure. — IX. De l'avarice. — X. De l'envie. — XI. De la colère. — XII. De la paresse.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

I

Le Sauveur Jésus m'a parlé de trois sortes de personnes qui vivent dans le monde et de ce qui les attend en l'autre vie. Il m'a parlé d'abord de celles qui vivent et meurent dans le péché mortel; puis de celles qui, malgré leur état de grâce, vivent dans l'imperfection, ne faisant rien ou peu de chose pour s'améliorer et meurent dans cet état; enfin, de celles qui, ayant toujours la perfection et la sainteté sous les yeux, font tous leurs efforts pour l'acquérir, et meurent pleines de vertus et de mérites.

« Voyez cet homme, me disait-il, il a devant lui Dieu et Satan. Satan lui présente la tentation pour l'entraîner dans le péché; Dieu lui présente sa grâce pour qu'il résiste à la tentation et qu'il évite ce péché. Que fait cet homme? Il détourne son œil de Dieu et de sa grâce, il donne la préférence à Satan et commet le péché. Cependant Dieu le rappelle à lui, soit par les bons exemples qu'il place sous ses regards, soit par les exhortations de ses ministres, soit par les inspirations nouvelles de sa grâce. Rien n'agit sur cet homme uniquement occupé des choses extérieures, plongé dans l'aveuglement et l'insensibilité; il regarde son salut avec indifférence. Voici l'heure de la mort. Son âme, dégagée de ses liens, s'élance vers Dieu, qui est son principe. Mais Dieu la repousse, et cette âme alors comprend la grandeur de la perte qu'elle a faite. Tant que l'homme est sur la terre, il ne comprend pas le prix de la possession de Dieu; mais, après la mort, la lumière apparaît dans tout son jour et l'âme voit bien que, sortie de Dieu, elle était faite pour retourner à lui, s'unir à lui, trouver en lui son bonheur et sa fin. Aussi n'est-il point de peine plus sensible, de séparation plus douloureuse et plus désespérante que celle d'une âme rejetée de Dieu et séparée de lui pour une éternité. Cette âme coupable a entendu son jugement de réprobation; la voilà aux portes de l'enfer où elle doit entrer pour jamais. A la vue de cet affreux spectacle, de cet abîme de maux, de cette multitude de damnés, effrayée, désespérée, elle voudrait s'enfuir, mais l'abîme s'entr'ouvre à la voix de Dieu. Quel désespoir que celui de cette âme éternellement séparée

de Dieu ! C'est alors qu'elle comprend sa folie d'avoir préféré ce qu'elle a préféré et perdu ce qu'elle a perdu. Sa mémoire, comme un ver rongeur, la tourmente éternellement et lui rappelle les moyens de salut que Dieu lui avait donnés. Sa volonté, éternellement contrariée, aura ce qu'elle ne voudra pas. Entendez les cris de l'orgueilleux : Malheureux que je suis, je ne cherchais que la gloire et les grandeurs, et me voici plongé à jamais dans la honte et la confusion à cause de ma folie ! Entendez les cris de l'avare : Malheureux que je suis, je ne cherchais que les biens du monde, et ils sont cause que j'ai tout perdu ; ils m'ont plongé dans la misère et les tourments les plus affreux ! Entendez les cris de tous les pécheurs : que de reproches, que de lamentations, que de gémissements, que de blasphèmes en ces lieux ! Dieu y règne, et sa présence fait le plus cruel supplice des damnés. »

Voici ce que m'a dit le Sauveur Jésus de l'état d'une âme en état de grâce, mais imparfaite et ne cherchant point à diminuer son imperfection : « Voyez, me dit-il, cette personne. Elle est unie à Dieu ; mais comme elle l'oublie facilement pour se satisfaire en tout et se récréer à son aise ! Au lieu de penser à Dieu et de lui tout rapporter, elle aime les louanges, les honneurs, se réjouit d'être aimée, honorée, estimée, avise peu à cette complaisance pour elle-même et ne fait rien pour se corriger de son amour-propre, sous prétexte que cela ne lui fait point perdre l'amitié de Dieu. Il est vrai, mais Dieu n'entre pas avec elle dans des communications si intimes, et ne lui accorde pas autant de grâces que si elle purifiait son cœur de toutes ses affec-

tions aux péchés, même les plus légers, et tâchait de déraciner entièrement de son cœur jusqu'aux plus petites passions.

« Voyez cette autre personne, elle reçoit une injure, un affront sanglant. La voilà tout émue, son impatience est près d'éclater ; mais elle se retient, elle sait se maîtriser quoi qu'il lui en coûte. Quelle agitation ! quel combat dans son cœur ! Chaque fois qu'elle aperçoit celui qui l'a outragée, le trouble reparaît ; elle fait des efforts pour se posséder et pardonner. Elle n'ose pourtant pas compter toujours sur une force suffisante ; aussi évite-t-elle de rencontrer celui qui l'a injuriée et de lui parler. Pourquoi agit-elle ainsi ? Parce qu'elle ne veut point combattre sa passion, et qu'elle préfère la calmer et l'endormir que de l'arracher par la racine. Ce serait là cependant le seul moyen d'obtenir et de conserver la paix. Ainsi, restant dans l'imperfection sans faire d'efforts pour sortir de cet état, elle contracte un nombre infini de petites dettes envers la justice divine, dont elle pourrait ne point se charger par l'accomplissement des pratiques qu'elle néglige.

« Voici l'heure de sa mort. Son âme paraît devant Dieu. Dégagée des liens du corps, elle s'élance naturellement vers Celui qui est son principe et sa fin. Mais quelle n'est pas sa douleur en voyant que pour un temps elle doit être privée de la vue de Dieu, parce qu'elle a négligé les moyens si faciles qu'elle avait d'éviter le péché et de satisfaire pour ses offenses ! Ce qui la fait souffrir davantage, c'est bien moins les tourments du purgatoire que la peine d'être séparée de Dieu, et de ne pouvoir le contempler face à face et le

louer avec les saints. Elle a du moins une consolation, c'est qu'un jour elle verra Dieu, elle le possédera, elle le glorifiera à jamais. Cette pensée lui donne le désir de souffrir encore davantage pour expier plus promptement, elle lui donne surtout une patience parfaite au milieu de son affliction. Cette affliction est bien grande; aussi sa voix s'élève vers ses frères de la terre, qui peuvent la soulager par leurs prières, leur demandant pitié et secours. Rappelez-vous, ma fille, que vous devez prier pour ces âmes, parce que Dieu le veut ; car il les aime, il désire qu'elles aillent au plus tôt le louer et le bénir éternellement dans le ciel. Priez pour elles, afin de les délivrer de leurs tourments, de hâter leur délivrance, et de les mettre en possession du bonheur éternel. Priez pour elles; en priant ainsi, vous prierez pour vous, vous ferez chose agréable à Dieu, qui vous en saura gré; vous délivrerez ces âmes, et vous aurez en elles autant d'intercesseurs dans le ciel pour vous sanctifier de plus en plus pendant que vous serez sur la terre, ou pour vous délivrer du purgatoire, si après votre mort vous n'aviez point entièrement satisfait à la justice de Dieu. »

Voici ce que m'a dit le Sauveur Jésus d'une personne qui avance de plus en plus dans la perfection et qui meurt en cet état : « Voyez cette personne ; elle reconnaît Dieu créateur et maître de toutes choses ; elle reconnaît qu'il mérite d'être aimé et servi fidèlement, soit pour lui-même à cause de ses perfections infinies, soit à cause des bienfaits dont il l'a comblée. Aussi elle tâche d'accomplir ses moindres volontés, de s'abstenir de tout ce qui peut lui déplaire, de satisfaire à sa

justice pour ses péchés, et de réparer ainsi sa gloire. Elle ne néglige rien pour cela, ne perd presque jamais Dieu de vue, et lui rapporte toutes choses en tout temps et en tout lieu. Voici l'heure de la mort. Elle la voit arriver avec plaisir; ne s'étant jamais attachée aux choses de ce monde, elle les quitte sans regret pour aller s'unir à jamais à l'unique objet de ses désirs et de ses affections. Elle paraît devant Dieu toute belle et toute pure, et Dieu la trouve digne d'entrer aussitôt dans le lieu de son éternel repos. Quel bonheur! quelle joie ! Elle est dans le séjour de la gloire ; elle voit Dieu face à face, elle le contemple, elle l'aime, elle le bénit, elle se perd dans la divinité, dont la splendeur l'éblouit et la pénètre de toutes parts. Des torrents de délices découlent de Dieu sur elle et l'inondent comme une mer qui la recouvre en entier ; elle ne pourrait point les supporter si elle n'était unie à Dieu et en quelque sorte divinisée. Sa mémoire lui rappelle les peines, les souffrances, les humiliations, les persécutions, les mortifications, tout ce qu'elle a souffert et qui lui a mérité son bonheur. Elle éclate en cantiques d'actions de grâces, remerciant mille fois la miséricorde de Dieu qui a voulu récompenser si peu de chose par une si grande félicité. Elle est souverainement heureuse, et ce qui double son bonheur, c'est la pensée qu'il ne finira jamais. Son entendement est tout rempli, tout pénétré de Dieu. Sa volonté est entièrement satisfaite ; elle n'a qu'un désir, Dieu ! Elle le possède sans partage, elle le possèdera toujours. Est-il rien de comparable à cette possession ? »

II

Un dimanche du carême, je priais à genoux devant le Saint-Sacrement. Je demandais pardon à Jésus pour mes iniquités et celles de tous les chrétiens. Le Sauveur était venu dans mon âme par la sainte communion. J'entrai dans mon cœur, où je le vis assis comme sur l'autel ; il me parla ainsi : « Ma fille, je suis le Très-Haut et j'habite les sommités les plus élevées des cieux. J'abaisse mes regards sur le monde, je pénètre jusque dans le plus profond du cœur de l'homme et découvre ses plus secrètes pensées. Je commande aux astres du firmament, je commande aux cataractes du ciel, je commande à la terre, je commande aux animaux sans raison qui peuplent les forêts et les déserts, et mes commandements atteignent aussi toutes les puissances des cieux. Les astres du firmament obéissent à ma voix par la régularité de leur course et l'effusion de leur lumière ; les cataractes obéissent à ma voix en répandant en abondance sur la terre leurs eaux, dont le superflu coule dans la mer ; la terre obéit à ma voix et se pare de sa verdure, de ses fruits et de ses grains pour la nourriture de l'homme. Je commande aux animaux, ils entendent ma voix, déposent leur férocité et deviennent timides comme des agneaux. Je commande aux archanges et à toutes les puissances des cieux, et mes ordres sont ponctuellement exécutés.

« Je commande aussi à l'homme, je lui fais connaître mes volontés, je grave mes commandements dans son cœur et sur le marbre. L'homme seul n'obéit

pas, il repousse mes lois, il les foule aux pieds. L'homme se révolte contre moi. Je lui ai envoyé mes prophètes pour le ramener dans la voie droite et lui rappeler mes volontés. Il a mis à mort ces prophètes ou repoussé leurs avertissements. Je suis venu moi-même parmi les hommes en me faisant homme. Vous savez, ma fille, de quelle manière ils ont écouté ma voix, de quelle manière ils ont agi vis-à-vis de moi. Ils se sont élevés contre moi, ils ont appelé à leur secours la malice des puissances de l'enfer, ils m'ont livré par la trahison entre les mains de mes bourreaux, ils m'ont fait mourir de la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle.

« Voilà l'homme seul en révolte contre son Dieu, seul désobéissant à Dieu. Et chaque jour, pourtant, l'œuvre de ma vie mortelle, l'œuvre de rédemption opérée sur le Calvaire continue par le ministère de mes prêtres et l'efficacité de mon sacrifice sur l'autel. Cependant, combien petit est le nombre des bons serviteurs ! Parmi les anges j'ai trouvé des révoltés, mais ils n'ont senti et éprouvé que la rigueur de mes justices et de mes vengeances. Je viens parmi les hommes avec mon amour et ma miséricorde, et ces révoltés coupables et criminels s'enhardissent chaque jour de plus en plus pour s'élever contre moi. Ils violent mes lois et mes commandements. Je les invite à venir se ranger parmi ceux qui me sont fidèles, parmi ceux qui goûtent la suavité de mon joug, parmi ceux que je comble de mes grâces et de mes bénédictions, et ils refusent de croire à mes exhortations pour écouter la voix trompeuse et mensongère de Satan. O ma fille,

quelle est la conduite des hommes ! Malheur à ces hommes criminels, le jour de la vengeance et des punitions arrivera pour eux ! Ils ne pourront point m'échapper. Ma voix sera toute-puissante alors. Ce sera la voix de ma justice, qui brise les chênes altiers du Liban comme un enfant rompt une paille entre ses mains.

« Ma fille, soumettez-vous toujours entièrement à mes lois et à mes commandements. Consacrez-moi votre volonté, faites-m'en l'abandon, et vous vivrez en paix avec votre Sauveur. »

III

Un jour, après la sainte communion, Jésus se plaça dans mon cœur sur un trône magnifique. Il répandit une grande lumière dans l'intérieur qui me parut plus beau qu'à l'ordinaire. Mon cœur ressemblait à une petite chambre, dont la voûte et les côtés brillaient comme des nuages blancs éclairés par le soleil. Autour, je vis un large galon d'or qui soutenait des branches d'arbre. Le parquet n'était point de bois ciré, c'était une grande plaque d'or très-pur qui couvrait la surface de la chambre. Le trône de Jésus était un peu élevé et fermé par un petit balustre d'or. Je me mis à genoux devant ce balustre pour regarder et entendre Jésus. Mais bientôt je me sentis portée à aller considérer le côté opposé du trône du Sauveur. Je ne pus résister à cet attrait. Mon ange me prit par la main, je le suivis. Il ouvrit une petite porte et j'aperçus une chambre

noire et obscure. Au milieu brûlait un feu entretenu par de grandes bûches et remué et excité de temps en temps par des démons affreux à voir. L'ange ferma la porte à clef, et je revins devant le Sauveur Jésus.

« Ma fille, me dit-il, voici l'explication de ce que vous avez vu. La chambre noire et obscure, c'est le corps de l'homme ; le feu qui brûle dans cette chambre, c'est la concupiscence ; les bûches qui entretiennent ce feu sont les passions, que les démons agitent sans cesse. C'est moi qui tiens cette porte fermée par ma puissance et qui amortis le feu par les eaux de ma grâce. Si votre cœur vous paraît si brillant, c'est que j'habite en lui et que je l'illumine par ma lumière. Abandonné à lui-même, il deviendrait noir et obscur comme cette chambre.

« Ma fille, c'est le péché mortel qui a mis la concupiscence dans l'âme de l'homme, c'est-à-dire, comme je vous l'ai déjà appris, l'inclination désordonnée de l'âme, qui porte à s'attacher à la créature et à faire oublier le Créateur. Vous êtes sur la terre, ma fille, comme Ève dans le paradis. Vous avez d'un côté Dieu et ses commandements, dont il vous est permis d'user comme à vos premiers parents de tous les fruits du paradis, et cet usage de Dieu et de ses commandements est pour vous assurance de la vie. Mais vous avez aussi les créatures, le bien créé, et Dieu vous a dit : Au jour où tu t'attacheras plus à ces créatures qu'à moi, tu mourras. Or, savez-vous, ma fille, qui vous montre constamment ces créatures comme un fruit à cueillir et à vous approprier au lieu de vous attacher à Dieu plus qu'à ces créatures, ce n'est pas le serpent, mais votre

concupiscence ou cet entraînement secret que le péché originel met en vous.

« Cet entraînement n'est pas un mal, un péché qui vous soit imputable, tout comme la tentation du démon qui montrait à Ève le fruit défendu et l'engageait à le cueillir, et puis à le manger, n'eût point été un mal ni un péché pour Ève, si elle avait résisté ; mais, au contraire, cette tentation surmontée eût été le principe de sa confirmation dans la justice par l'obéissance à la volonté de Dieu. Ainsi, ma fille, la concupiscence n'est pas un mal si vous lui résistez et si vous la domptez ; elle est, au contraire, pour vous une occasion de mérite considérable. Mais si vous vous laissez abattre par elle, vos passions viendront donner un aliment à sa flamme, les démons les attiseront comme les bûches d'un foyer, et ce feu, ce brasier ardent vous consumera et entraînera votre ruine. »

IV

Ces paroles du Sauveur Jésus m'attristèrent parce que je craignis les effets funestes de la concupiscence en moi ; mais elles me donnèrent aussi confiance parce que je savais bien qu'il ne m'abandonnerait pas et qu'il serait avec moi pour résister à cet entraînement que nous éprouvons tous, mais auquel nous devons résister. Puis, je vis Jésus se lever, ouvrir la balustrade qui environnait son trône et venir à moi : « Levez-vous, ma fille, me dit-il, et suivez-moi. » Je me levai et suivis le Sauveur. Nous traversâmes un petit corridor qui se trouvait du côté gauche. Il était si étroit

qu'une personne pouvait à peine y passer. Au bout du corridor, nous descendîmes un escalier également fort étroit, au bas duquel j'en vis un autre que nous gravîmes. Ce dernier était large. Quand nous arrivâmes au milieu à peu près, Jésus me dit : « Arrêtez-vous, ma fille. » Je m'arrêtai. Jésus se mit par côté, et je restai au milieu des degrés. Je voulus regarder en bas, et je vis un abîme immense que mes yeux n'avaient point aperçu en montant. Bientôt je vis arriver un lion rugissant qui voulait me dévorer. Je n'osais avancer. « Ma fille, me dit le Sauveur, ne craignez point, avancez contre ce lion, mettez-lui le pied sur le cou, il mourra. » J'obéis ; je mis mon pied sur le cou du lion, je le pressai fortement et sans crainte, et, après quelques mouvements violents, il mourut. « Prenez-le par les mâchoires, ajouta-t-il, et fendez-le par le milieu. » Je pris le lion par les mâchoires et je le rompis en deux comme un morceau de pain. Je le jetai dans l'abîme.

Mous continuâmes alors notre ascension. Jésus allait devant, je venais après lui. A peine avais-je franchi quelques degrés que j'aperçus un oiseau de proie d'une grandeur considérable ; il avait un bec énorme et des griffes affreuses. Le Sauveur me mit alors devant lui. J'avançai hardiment, et, au moment où l'oiseau voulut me frapper de son bec, je le saisis par le cou avec vigueur et le précipitai dans l'abîme.

Nous arrivâmes ensuite au haut de l'escalier, où je vis une place quadrangulaire entourée de murs par trois côtés. Ces murs avaient à peu près huit pieds en largeur et autant en hauteur.

Aussitôt je vis venir vers moi une bête affreuse ; elle m'épouvanta, et aujourd'hui même, quand j'y pense, je ne puis me défendre d'un certain effroi. Je n'ai jamais rien vu d'aussi hideux. Ce n'était ni un scorpion ni un serpent; elle rampait pourtant à terre. Sa peau n'était point couverte de poil ; elle était épaisse sans être dure; elle semblait être gorgée d'un sang noir et épais. Elle avait quatre pattes auprès de la tête, mais elles ne lui permettaient pas néanmoins de marcher; elle les allongeait et puis avançait péniblement son corps qui avait à peu près trois pieds de long. Sa tête paraissait à peine. Quand je la vis dresser sa queue vers moi, j'eus peur et me tournai vers Jésus, comme un enfant vers sa mère à l'heure du danger.

Je n'aurais jamais osé toucher cette bête. Le Sauveur me donna une petite croix pour me défendre. Je la plaçai avec attention sur le dos de la bête. Elle se mit aussitôt à remuer et à bondir, puis elle prit la croix entre ses dents et la brisa. Il m'en donna une plus grande dont elle ne put pas soutenir le poids ; elle mourut. Le Sauveur me donna alors un bâton, et je la fis rouler dans le précipice. Le sang coula à grands flots de ses blessures.

Puis le Sauveur me conduisit par un autre chemin, et je me trouvai dans mon cœur, et je vis Jésus, encore assis sur son trône et entouré d'une balustrade d'or.

« Ma fille, me dit-il, je vous ai montré d'une manière sensible ce que c'est que la concupiscence ; j'ai voulu vous montrer aussi de la même manière ce que c'est que le péché, le démon et les pécheurs.

« Vous avez trouvé sur votre chemin, en marchant avec moi, un lion qui voulait vous dévorer, je vous ai donné la force de le tuer et de le fendre par le milieu ; vous avez trouvé un oiseau de proie ; je vous ai donné la force de le saisir et de le précipiter dans l'abîme ; vous avez trouvé une bête affreuse dont la vue vous a saisie d'horreur, vous lui avez mis deux croix sur le dos, elle est morte et l'abîme l'a engloutie.

« Le lion représente le péché mortel contre lequel il faut lutter, qu'il faut tuer et fendre en deux pour qu'il ne reparaisse plus. L'oiseau de proie représente le démon, qui veut enlever les âmes et attaque même les plus saintes ; il faut le repousser et le relancer dans l'abîme en lui faisant bonne contenance. La bête représente les pécheurs, ces grands pécheurs dont les inclinations perverses, les vices honteux, les passions et la cruauté leur enlèvent toute ressemblance avec Dieu pour leur donner plus de ressemblance avec les animaux. Ils ne peuvent marcher ni regarder au ciel ; ils se traînent et rampent honteusement à terre ; ils inspirent un tel effroi qu'on n'ose ni en approcher ni les toucher. Vous avez mis une petite croix sur elle, elle l'a prise entre ses dents et l'a brisée. C'est ainsi que Dieu leur envoie des peines et des croix ; mais, au lieu de se soumettre et de revenir à lui, ils brisent ces croix, c'est-à-dire qu'ils les rendent inutiles et se révoltent plus encore. Qu'une croix plus grande leur soit imposée, ils ne peuvent en supporter le poids, ils meurent et ne tardent pas à se corrompre, ce qui vous est figuré par les plaies de la bête, d'où le sang coule abondamment,

ce sang de leurs frères injustement répandu, ce sang de leurs propres veines, vicié par leurs affreux plaisirs, et leurs sales voluptés.

« Vous l'avez précipitée avec un bâton dans l'abîme : ce bâton est l'image de la verge de Dieu, qui, dans sa justice, précipite les pécheurs dans l'enfer.

« Ma fille, quand j'étais sur la terre, j'aimais à parler en paraboles et par figures à mes apôtres. Ces paraboles gravaient mieux mes enseignements dans leurs esprits. C'est ainsi que j'agis vis-à-vis de vous. Je fais même quelque chose de plus pour vous, je me manifeste à vous et je vous fais voir les figures ou la réalité des choses dont je vous parle.

« Sachez estimer cette faveur spéciale que je vous accorde, afin de profiter de mes enseignements, de vous attacher de plus en plus à moi et de vous détacher des créatures. Alors, ma fille, vous éviterez véritablement le péché.

« Vous le savez, il y a deux sortes de péché : le mortel et le véniel. Or, savez-vous en quoi ils consistent? Dans l'éloignement de Dieu et le rapprochement de la créature, avec une différence pourtant, puisqu'ils sont différents.

« Celui, ma fille, qui s'attache aux créatures, ne pèche point par le seul fait de son attachement. Dieu a fait les créatures, il est donc permis d'en user. Mais il y a une règle dans cet usage. Les créatures ne sont point la fin dernière de l'homme, et il est défendu à l'homme de s'y attacher comme à sa fin dernière. Par conséquent, si vous vous y attachez d'une manière directe et définitive, comme à votre fin, et que vous

oubliiez Dieu, qui seul est et doit être votre fin, et que vous vous éloigniez de lui, alors, ma fille, il y a péché mortel.

« Cette adhésion, cet attachement qui produit l'éloignement de Dieu, c'est péché mortel.

« Le péché véniel est aussi un rapprochement de la créature et un éloignement de Dieu ; mais ils n'ont pas le même caractère que dans le péché mortel.

« Celui qui s'attache à la créature ou à l'usage des choses créées, mais non pourtant comme à sa fin dernière, et qui par cet attachement est éloigné de Dieu, non pas directement et réellement, mais en ce sens qu'il a plus d'obstacles et de difficultés pour se rapprocher de lui, celui-là pèche véniellement.

« Vous pouvez comprendre par là, ma fille, quelle est la malice et la noirceur du péché mortel.

« La religion pour l'homme consiste à avoir confiance en Dieu, à l'aimer, à s'attacher à lui. Que fait l'homme par le péché mortel ? Il retire sa confiance à Dieu, comme s'il n'en était pas digne, pour la donner à la créature, comme si elle la méritait. Il brise les liens si doux qui l'attachent à Dieu pour se lier à la créature avec des liens de fer. Il dit à Dieu : Viens dans mon cœur, viens frapper à ma porte. La porte de mon cœur te demeurera fermée, et si tu es déjà entré, je t'éloignerai. Il dit à la créature : Je te donne mon cœur, viens en prendre possession ; il t'appartient.

« Cela, ma fille, est aussi coupable que l'idolâtrie ; c'est une idolâtrie véritable ; c'est diviniser la créature ; c'est lui rendre les mêmes honneurs qu'à Dieu ;

c'est placer en elle sa fin dernière ; c'est l'idolâtrie du cœur.

« Aussi, ma fille, rien n'est comparable à l'ingratitude de l'homme par cet acte ; rien n'est comparable à la noirceur dont il couvre son âme. Dieu, qui était sa lumière et qui faisait briller son âme par sa grâce comme un astre du ciel, s'est retiré de lui, le laissant dans les ténèbres qu'il a cherchées pour faire son crime, et qui l'ont entouré comme l'eau un poisson des mers. Les ténèbres sont désormais l'élément dans lequel il s'agitera, ténèbres de l'esprit, ténèbres de la volonté, ténèbres du cœur. Ces ténèbres le pénétreront et s'infiltreront dans tout son être pour le rendre plus noir qu'un charbon éteint de votre foyer. Il y aura désormais dans cet homme un vice général dans son être et dans sa nature. Son œil, fait pour voir Dieu, ne verra que Satan. Son oreille, qui ne devait s'ouvrir qu'aux inspirations de l'Esprit-Saint, n'obéira qu'aux inspirations du prince des ténèbres. Son palais, qui ne devait savourer que la douceur du pain des anges, ne savourera que l'amertume des plaisirs criminels. Ses mains, qui ne devaient se joindre que pour implorer Dieu, s'armeront contre lui pour opérer le mal. Quelle monstruosité le péché mortel n'aura-t-il pas opérée en lui ! Quelle pente plus rapide l'entraînera à pécher de nouveau !

« Est-il rien de comparable au péché mortel ? O ma fille ! je vous le dis en vérité, quand même tous les hommes auraient uni leurs efforts pour effacer un seul péché mortel, pour réparer l'injure qu'il fait à Dieu, pour faire disparaître la noirceur et le désordre

qu'il porte dans une âme, ils n'y seraient jamais parvenus. Il a fallu pour effacer le péché mortel mon incarnation ; il a fallu que je prisse l'humanité, que j'apportasse en elle la lumière de ma divinité pour lui rendre son éclat et faire disparaître les souillures qui la couvraient. Il a fallu que j'apportasse en elle la rectitude de ma divinité pour lui apprendre le chemin de la vérité ; il a fallu que ma divinité s'unît à elle pour réparer véritablement l'offense faite à mon Père.

« Ah ! les pécheurs n'y font point attention, ma fille. Ils continuent à vivre dans le péché, à commettre le péché. Ils s'efforcent de rendre inutiles les mérites et la vertu de mon incarnation et de ma passion. Malheur à eux, malheur à eux !

« Voyez comme Dieu a puni le péché des anges, comme il a puni le péché d'Adam, comme dans tous les temps il a puni les péchés des peuples par des fléaux terribles. Voyez comme dans un temps bien rapproché de vous il a puni les crimes de votre France par des guerres qui l'ont désolée, et quels malheurs encore sont près de fondre sur elle. Dieu punira également le péché mortel dans chacun des pécheurs, s'ils ne se convertissent pas, pour vivre de la vie véritable, il les condamnera au feu de l'enfer et les privera du bonheur du ciel.

« Ma fille, que la malice, que la noirceur du péché mortel, que la pensée des éternelles vengeances de Dieu qui vous poursuivraient dans le lieu de sa justice vous fassent éviter avec soin le péché ! Oui, demeurez toujours unie à mon Père, demeurez toujours

unie à moi. Que ce soit là votre seul lien et votre seul bien.

« Vous ne devez pas seulement éviter et fuir le péché mortel, vous devez aussi repousser de tout votre cœur le plus petit péché véniel.

« Le péché véniel est une offense si sensible au cœur de Dieu, que vous ne sauriez jamais assez l'expier ni la regretter. O ma fille ! fuyez donc aussi un péché qui déplaît si fort à Dieu et lui cause tant de peine. Fuyez ce péché et fuyez-le avec soin, car ce péché vous conduira naturellement et avec grande facilité au péché mortel. Fuyez ce péché, car Dieu le punit par des peines très-graves dans cette vie et dans la vie future. Les flammes du purgatoire sont terribles, et ceux qui seront en état de péché véniel à l'heure de la mort devront passer par ces flammes pour l'expier avant d'entrer au ciel. Fuyez ce péché, parce qu'il diminue vos forces pour opérer le bien, en vous privant des grâces nombreuses que Dieu accorderait sans ce péché.

« Je le sais, ma fille, votre faiblesse et la faiblesse des hommes est si grande que vous ne pouvez, sans une grâce spéciale de Dieu, éviter tous les péchés véniels, mais vous pouvez, avec les grâces habituelles et de chaque jour que Dieu vous accorde, travailler de plus en plus à diminuer vos péchés véniels ; vous pouvez ne pas commettre des péchés véniels de propos délibéré, et ainsi vous concilier de plus en plus mes faveurs et celles de mon Père.

« Si vous voulez fuir et détester de plus en plus toutes sortes de péchés, commencez par vous pénétrer

de la vérité de votre faiblesse et de votre impuissance. Cette connaissance réfléchie de vous-même vous fera craindre de tomber et de vous séparer de Dieu ; elle vous portera à mettre en lui toute votre confiance, toute votre espérance. Vous donnerez à Dieu votre cœur ; vous le lui consacrerez et l'attacherez à lui par l'amour que vous aurez pour lui.

« Puis, ma fille, si vous avez déjà commis le péché, ou si vous le commettez encore plus tard, excitez-vous à la douleur de ces fautes ; agenouillée devant ma croix, promettez à Dieu de ne plus l'offenser. Que votre repentir soit vrai et sincère, et en cet instant Dieu vous regardera de nouveau avec complaisance, surtout à ce moment où, faisant à votre confesseur l'aveu de vos fautes, il vous en accordera le pardon par l'entremise de mon ministre. Remerciez Dieu ensuite du pardon que vous avez reçu et offrez-lui, en expiation de vos fautes pardonnées, toutes les peines, toutes les contradictions, toutes les souffrances de votre vie, toutes vos douleurs, toutes vos épreuves de chaque jour, et vous ferez ainsi de chaque instant une louange à Dieu par le bien que vous opérerez et une expiation de vos fautes qui diminuera celle de l'éternité. Enfin, priez beaucoup et vous éviterez le péché. » Ainsi me parla le Sauveur. Je l'écoutai attentivement et, quand il eut cessé de parler, je vis la balustrade s'élever et le voiler totalement; je sortis de mon cœur et je me retirai.

V

Un dimanche j'avais, pendant la sainte messe, les

yeux fixés sur l'autel. Au moment de la consécration j'aperçus Jésus sur son trône, resplendissant de lumière. D'abord, cette lumière m'éblouit, mais je la supportai néanmoins, et à mesure que je regardais Jésus, sa lumière devenait de plus en plus douce et suave. Je remarquai sur sa figure une empreinte de tristesse qui me pénétra jusqu'au fond de mon âme. Je ne pouvais lui adresser aucune parole. Après avoir communié, je pénétrai bien vite dans mon cœur. J'y trouvai Jésus comme je l'avais vu sur l'autel : Seigneur, lui dis-je en me mettant à ses genoux, quel est le sujet de votre affliction ? Il me regarda avec bonté et me dit : « Ma fille, ce qui cause mon affliction ce sont les vices nombreux que je vois dans les cœurs des hommes et qui les entraînent à leur ruine et à leur malheur éternel.

« Les vices, ma fille, sont pour le mal ce que les vertus sont pour le bien.

« Les vices sont les adversaires des vertus, ils les enlèvent et les font disparaître complétement du cœur des hommes ; ils souillent les cœurs et leur font perdre toute beauté ; enfin ils s'attachent aux cœurs et les pénètrent à ce point qu'il est bien difficile de les en extirper. Le vice dans un cœur, c'est l'origine du péché, l'origine de tous les maux, la racine de la mort. C'est une chaîne de fer qui entoure et serre l'âme comme le corps d'un malheureux captif. Le vice, c'est une souillure plus pénétrante que la poix et qui corrompt tout ce qu'il touche. Le vice, c'est le plus grand ennemi de l'homme ; il a l'homme sous sa domination,

il l'opprime avec une cruauté affreuse. Il lutte constamment contre l'homme pour le vaincre et le faire succomber, il ne lui laisse pas un moment de repos. Dès qu'il est maître de l'homme, dès que l'homme lui a ouvert la porte de son cœur pour la fermer à la vertu, cet envoyé de Satan y demeure en maître pour empêcher la vertu, messagère de Dieu, de venir en prendre possession.

« Il n'y a pas un instant de repos, de calme ni de tranquillité pour un cœur vicieux. Ah ! c'est que le repos est impossible quand on est loin de Dieu. Or, le vice éloigne de son Dieu le cœur de l'homme. C'est que le calme est impossible quand on ne s'appuie point sur Dieu. Or, le vice brise le bâton que Dieu donne à l'homme, pèlerin de la vie à l'éternité, pour se défendre contre ses ennemis, la croix et l'amour de ma croix. C'est que la tranquillité est impossible quand on n'a pas Dieu avec soi. Or, le vice a chassé Dieu loin du cœur et soufflé en lui le vent des tempêtes, qui menace de le faire naufrager et lui fait faire vraiment naufrage. Que d'âmes perdues ont succombé sous le poids de leurs vices, que de mérites amassés ont été rendus inutiles par les vices qu'elles ont laissé s'introduire en elles-mêmes ! O ma fille ! à la vue de tous ces désastres je ne puis que m'affliger ; je voudrais que toutes les âmes fussent embellies par les vertus dont je leur ai donné l'exemple par ma vie, et la grâce par ma passion ; je voudrais qu'elles s'unissent à moi, afin que je pusse les présenter toutes à Dieu mon Père, et parce que ce désir de mon cœur ne se réalise pas, je gémis, ma fille, sur l'aveuglement, l'indifférence et l'ingra-

titude des hommes qui ne font rien pour m'être agréables, rien pour travailler à leurs véritables intérêts.

« Ma fille, venez consoler mon cœur affligé, luttez constamment contre les vices qui voudraient s'implanter dans votre cœur. Les vices poussent à commettre les péchés dont ils sont la source et le principe. Déracinez tous les vices, vous ne pécherez plus, vous lutterez contre les péchés ; n'ouvrez point la porte aux vices et elle sera fermée aux péchés.

« Je vais vous indiquer comment il faut faire pour cela.

« Celui qui veut faire la guerre aux vices de sa nature corrompue et les éloigner de son cœur, doit s'attacher d'abord à connaître la nature, les degrés et les actes de ces vices. Comment combattriez-vous un ennemi que vous ne connaîtriez pas, que vous ne verriez pas ou que vous prendriez pour un ami ?

« Celui qui veut éloigner de lui les vices de sa nature corrompue doit les poursuivre avec une haine implacable à cause des malheurs qu'ils opèrent en lui; car ils sont la source de tous les péchés, l'aliment de toutes sortes de mouvements désordonnés et le sujet des plus cruelles inquiétudes.

« Celui qui veut éloigner de lui les vices de sa nature corrompue doit fuir toutes les occasions capables d'entretenir ou de fortifier ces vices. Si vous êtes portée à la colère, fuyez les disputes, fuyez les débats et les contradictions.

« Celui qui veut éloigner de lui les vices de sa nature corrompue doit leur résister dès qu'il sent venir

leur attaque, dès qu'il les voit prêts à s'insurger et à se dresser contre lui, afin de ne point leur laisser gagner du terrain et de l'empire.

« Celui qui veut éloigner de lui les vices de sa nature corrompue combattra ces vices par les vertus opposées, l'impureté par la chasteté, l'orgueil par l'humilité, la colère par la douceur. Il ne se pardonnera pas le moindre échec, et le punira par quelque austérité et punition sévère qui maîtrisera la révolte produite par ce vice.

« Celui qui veut éloigner de lui les vices de sa nature corrompue s'observera fidèlement et avec toutes les précautions dont il sera capable pour ne rien faire par pensées, par paroles ou par actions qui soit capable de les stimuler.

« Celui qui veut éloigner de lui les vices de sa nature corrompue ne cherchera point à les combattre tous à la fois, il attaquera le plus enraciné, le plus dangereux, celui qui lui fait le plus oublier Dieu et veut le plus aussi l'éloigner de lui. Il portera contre ce vice toutes ses forces, sa vigueur, son courage, et, quand il l'aura abattu, il en attaquera un autre. Séparément il les vaincra tous, mais il ne parviendrait jamais à les vaincre tous à la fois s'ils sont tous maîtres de son cœur.

« Celui qui veut éloigner de lui les vices de sa nature corrompue ne demeurera jamais oisif. Le travail est l'ennemi de tous les vices ; mais comme il en est qui résistent même au travail, et que le travail dans certaines occasions peut même développer, comme l'orgueil par exemple, il joindra au travail la prière,

il demandera à Dieu son secours et sa grâce, il s'abandonnera à sa miséricorde et à sa providence, il invoquera le secours de ma Mère et des saints qui contemplent sa lutte ; et quand il aura triomphé, il ne s'attribuera point la victoire, il reconnaîtra qu'il tient tout de Dieu et que sans lui il aurait succombé mille fois. »

VI

Le Sauveur Jésus m'a fait connaître aussi le nombre, la nature, les effets et les remèdes des vices capitaux qui peuvent entrer dans l'âme et la réduire en esclavage.

« On compte, ma fille, sept vices capitaux, c'est-à-dire sept vices, sources et origines de tous les autres vices. Ce sont : l'orgueil, la gourmandise, la luxure, l'avarice, l'envie, la colère et la paresse.

« L'orgueil est une exagération ou un désir immodéré de sa propre excellence et de ses propres mérites.

« Il est permis à l'homme, ma fille, de s'aimer lui-même, d'estimer le bien que Dieu a mis en lui, l'intelligence, et tous les dons de la fortune, mais à la condition qu'il reconnaîtra que tout lui vient de Dieu, qu'il n'a rien de lui-même, et que par conséquent il ne doit point regarder ce qui est bien en lui comme son œuvre ou comme son droit. Il est même permis de désirer le bien en soi, de quelque nature que soit ce bien, pourvu qu'on le désire, non pour s'élever et se grandir, mais pour travailler à la gloire de Dieu.

« Celui qui est orgueilleux sépare Dieu de tout ce

qui est bien en lui-même ; il ne lui rapporte pas toute chose comme à son principe, il rapporte tout à lui-même et s'en croit l'auteur et le maître. L'orgueilleux se complaît en tout ce qu'il voit en lui, dons de l'esprit, dons du cœur, dons de la fortune, au lieu de ne s'attacher à rien et de tout rapporter à Dieu.

« L'orgueilleux n'écoute les avis de personne, pas même des personnes les plus sages et les plus avancées en âge ; il ne veut point qu'on lui fasse connaître ses négligences, ou bien il se fâche et murmure contre celui qui l'avertit.

« L'orgueilleux cherche en tout les premières places, se préférant à tout ce qu'il y a de plus élevé ; il tourne en ridicule la simplicité des humbles, se soumet difficilement ou jamais, aime la contradiction, préfère une haute naissance à de bonnes mœurs, ne s'abaisse point à s'entretenir avec de plus jeunes que lui et dédaigne de se mêler parmi les vieillards, auxquels il croit être supérieur.

« L'orgueilleux ne connaît point la discipline dans ses mœurs, la modestie dans sa parole, le respect dans son obéissance. Il est dur en son cœur, tenace dans sa volonté, plein de jactance dans ses discours ; il est trompeur dans son humilité, mordant dans ses conversations, opiniâtre dans sa haine, ennemi de la soumission, désireux de la puissance, disposé à supplanter tout le monde. paresseux dans l'action et le travail ; il veut tout savoir et sait très-peu, toujours parler même de ce qu'il ne connaît point, tout entreprendre, et ignore de quelle manière il doit agir.

« Enfin, l'orgueilleux croit ne faire que des actes de

vertu, et s'il reconnaît ses péchés, il trouve toujours mille causes pour en diminuer la gravité ou lui servir d'excuse.

« C'est ainsi, ma fille, que tous les défauts se trouvent dans l'orgueilleux. Voici quels sont les principaux engendrés par lui : la vaine gloire, l'ambition, la présomption, l'opiniâtreté, l'esprit de contradiction, l'hypocrisie, le faste et la grandeur.

« La vaine gloire est la complaisance extérieure et quelquefois secrète des avantages qu'on croit avoir sur les autres, et le désir d'être remarqué et loué par autrui. Est-il rien de plus vain que cette complaisance et ce désir? Quel mérite personnel peut-on trouver dans la fortune, la naissance ou l'intelligence? Est-il rien de plus vain que d'augmenter et d'élever le degré de ces avantages, et de les placer au-dessus de ceux d'autrui? Est-il rien de plus vain que de chercher l'estime des hommes, fumée qui passe et que le moindre vent dissipe?

« L'ambition est un désir immodéré du cœur qui fait désirer les dignités et les honneurs, à cause de la considération qui s'y trouve attachée.

« La présomption est cette confiance exagérée en soi-même qui fait qu'on se persuade être capable de ce qui dépasse ses forces.

« L'opiniâtreté est l'attache irraisonnable et non raisonnée à son sentiment, qu'on croit supérieur à celui d'autrui.

« L'esprit de contradiction est un mouvement du cœur qui porte à réfuter l'opinion d'un autre pour se montrer au-dessus de lui par sa science et son esprit.

« L'hypocrisie est l'accomplissement menteur et faux de certains actes de vertu pour s'attirer l'estime des hommes.

« Le faste est l'emploi immodéré de la magnificence en toutes les nécessités de la vie : les habitations, les vêtements , la nourriture , afin d'obtenir une plus grande considération.

« La grandeur est cette inclination qui porte à traiter le prochain avec empire, à lui parler avec fierté, à le regarder avec mépris.

« Voilà l'orgueil et les vices qu'il fait naître dans l'âme. Vous devez comprendre par ces paroles combien l'orgueil est un vice commun. Comprenez aussi combien c'est un vice dangereux. C'est lui qui dissipe toutes les vertus, qui les coupe dans leurs racines ; c'est lui qui entraîne ensuite à toutes sortes de désordres. L'orgueilleux est capable de tout; il tenterait même de s'élever réellement au-dessus de Dieu, s'il le pouvait.

« Aussi, de tous les péchés le péché d'orgueil est celui que Dieu déteste le plus. Voyez comme Dieu a puni le péché des anges, qui était un péché d'orgueil ; voyez comme il a puni le péché d'Adam, qui était un péché d'orgueil ; voyez comme il a puni le péché de Nabuchodonosor, qui était un péché d'orgueil. Ainsi il punira sévèrement dans tous les hommes l'orgueil qui sera en eux. L'orgueilleux veut s'élever, mais Dieu l'abaissera jusqu'au plus profond des abîmes.

« Fuyez, ma fille, ce vice affreux, pour demeurer toujours sous la protection de Dieu et à l'abri de la domination de Satan ; fuyez ce vice affreux, pour ne

point donner entrée dans votre cœur à tous les crimes et pour y faire germer toutes les vertus.

« Pour cela, ma fille, considérez que l'orgueil est la cause de tous les maux de l'humanité, et qu'il domine dans tous les péchés qu'on commet contre Dieu.

« Considérez tout ce qui est en vous et ce qui est dans toutes les créatures. Qu'y trouverez-vous ? néant et bassesse, et vous fuirez l'orgueil.

« Considérez que Dieu réserve aux orgueilleux les flammes éternelles d'un feu vengeur dans la société des démons, et vous fuirez l'orgueil.

« Éloignez de vous tout ce qui pourrait vous porter à l'orgueil ; maîtrisez ce sentiment quand vous le sentez venir dans votre cœur.

« Enfin, ma fille, ayez toujours sous les yeux l'exemple de mon humilité, ayez toujours dans l'esprit le souvenir des promesses qui sont faites aux humbles et des vengeances réservées aux orgueilleux ; attachez-vous à Dieu de toute votre âme, recourez à lui à l'heure de la tentation, venez vous entretenir doucement avec moi, vous reposer dans mon cœur, et l'orgueil fuira loin de vous.

« Voici comment vous pourrez connaître si l'orgueil est éloigné de vous et s'il n'habite point en votre cœur. Si vous rapportez toutes choses à Dieu, si vous voulez lui soumettre tout ce qui est en vous et dans les autres créatures ; si vous aimez à être oubliée, méprisée et comptée pour rien; si vous ne recherchez point les premières places, ni les honneurs, ni les dignités ; si vous reconnaissez qu'il n'y a en vous et par vous que péché et corruption, et que tout bien vous vient de

Dieu; si vous vous croyez indigne de tout bienfait de Dieu; si vous supportez patiemment toutes les épreuves et les contradictions de la vie; si vous ne cherchez point à faire le bien pour être applaudie ou recevoir des louanges; si vous rapportez à Dieu celles qu'on vous donne; si vous savez vous procurer quelques humiliations et n'en repousser aucune; si vous ne vous flattez en rien; si vous êtes toute de Dieu et toute à moi, ma fille, vous ne serez point orgueilleuse. »

VII

« Un des vices les plus honteux, c'est la gourmandise. La gourmandise est un désir et un usage immodéré des aliments nécessaires à la vie. Il faut dans la nourriture de l'homme une règle qui fixe la quantité et l'heure de la nourriture, la manière de prendre sa nourriture et l'esprit avec lequel on doit la prendre. Le défaut de cette règle, qui est la tempérance et la sobriété, coustitue le vice de gourmandise, son désordre et sa malice. Cette règle ne peut pas être une pour tous les individus, parce que les uns doivent prendre une nourriture plus abondante et plus souvent répétée à cause de leur tempérament ou de leurs travaux, mais elle est une en ce sens qu'elle ne permet l'excès à personne.

« Vous pouvez pécher par gourmandise, ma fille, de plusieurs manières.

« Celui qui mange ou boit avec excès, et plus qu'il n'en a besoin pour réparer et soutenir ses forces, pèche par gourmandise, et son péché est d'autant plus grave que son excès est plus considérable.

« Celui qui désire des mets rares, recherchés et dont la délicatesse puisse accommoder sa sensualité, celui qui désire que sa nourriture ait tous les assaisonnements les plus fins, celui-là pèche par gourmandise. On peut pourtant user, sans pécher, de ces aliments, par circonstance, pour être agréable à quelqu'un, mais non pour satisfaire son goût, et alors on a soin de se mortifier dans la quantité, ou bien encore en laissant de côté ce qui plairait le plus à la sensualité.

« Celui qui mange avec empressement, avec avidité ; celui qui dévore déjà des yeux les mets qui sont sur la table avant qu'ils ne soient servis, celui-là pèche par gourmandise.

« Celui qui, dans ses repas, n'emploie que des mets de grand prix, fait parer sa table de mets nombreux et variés, celui-là pèche par gourmandise.

« Celui qui devance l'heure de ses repas sans nécessité, uniquement pour le plaisir de manger, celui-là pèche encore par gourmandise.

« Quel vice honteux que celui de la gourmandise ! C'est lui, ma fille, qui a chassé vos premiers parents du paradis terrestre, lui qui les a entraînés au péché, lui qui les a condamnés à la mort, car la mort est la peine du péché.

« Pour éviter ce vice, considérez combien je vous ai donné l'exemple de la pénitence, de la sobriété, de l'abstinence, de la mortification. Considérez l'exemple que les saints vous ont aussi donné dans la fuite de ce vice, et combien en le fuyant ils ont acquis de vertus sérieuses et solides. C'est la fuite de ce vice qui leur a permis de soupirer ardemment après la nourriture cé-

leste de l'âme, qui les a attachés à moi, qui leur a fait goûter la suavité des relations avec moi, qui a purifié des mouvements désordonnés leur personne, qui a réduit leur corps en servitude pour conserver la liberté de l'âme, qui a maintenu en eux la force, la vigueur et le courage.

« Que fait au contraire la gourmandise ? Elle fait oublier Dieu et fait perdre la raison ; elle enlève à l'âme sa vigueur, parce qu'elle énerve le corps ; elle lui fait perdre les pensées pieuses, les affections saintes vers Dieu, parce qu'elle excite la concupiscence, augmente la force de la chair et l'entraîne dans l'abîme du péché. Considérez combien ce plaisir est funeste et combien vite il a disparu ; combien, par conséquent, il mérite peu que vous vous y attachiez.

« Pour éviter ce vice, mettez-vous dans la ferme résolution de ne jamais rien prendre au delà de ce qui vous sera nécessaire, de ne point aviser à la qualité des mets, de vous maîtriser même dans le moment où vous sentirez la faim, de ne point chercher à l'apaiser immédiatement, en un mot d'observer toutes les règles de la tempérance.

« Vous les observerez, ma fille, si vous craignez d'être surprise par la gourmandise, si vous êtes dans l'intention de la combattre et si vous commencez vos repas avec cette ferme intention ; si vous éloignez le plaisir du goût ou si vous ne vous y arrêtez point ; si vous ne prenez jamais plus que le nécessaire, et si étant obligée quelquefois de manger davantage, vous le faites avec peine ; enfin si vous êtes fidèle à offrir à Dieu votre nourriture et à le remercier après l'avoir

prise. Agissez ainsi, ma fille, et jamais la gourmandise n'aura accès dans votre cœur. »

VIII

« La luxure est le vice qui excite en l'homme tous les mouvements désordonnés de la chair et lui fait accomplir les actes contraires à la pureté.

« Celui qui s'arrête volontairement à des pensées déshonnêtes, celui qui ne règle pas son regard et lui permet la vue d'objets indécents, celui qui ne réprime pas en lui les mouvements coupables et se permet des actes défendus sur lui-même ou sur autrui, celui qui ne met pas un frein à sa langue et lui fait proférer des discours mauvais, celui qui ne s'observe pas dans ses relations et recherche la compagnie des personnes d'un sexe différent, celui qui lit ou écrit des ouvrages immoraux, celui-là, ma fille, est la victime du vice de luxure.

« Les nombreux châtiments que ce vice a attirés sur le monde, les tristes effets qu'il produit dans l'âme, l'injure qu'il fait à Dieu, doivent vous porter, ma fille, à le fuir et à le détester de tout votre cœur.

« C'est ce vice qui a provoqué le déluge, c'est ce vice qui a causé la destruction de Sodome et de Gomorrhe, c'est ce vice que Dieu punissait d'une manière si terrible parmi le peuple juif, c'est ce vice dont mes apôtres recommandaient tant la fuite aux âmes chrétiennes, c'est ce vice qui dans tous les temps a peuplé l'enfer. Combien donc il faut le fuir et le dé-

tester pour n'avoir point de part aux malédictions de Dieu.

« Ceux qui sont adonnés à ce vice, ma fille, sont rarement pénitents et rarement se convertissent à Dieu ; c'est une lèpre affreuse qui les ronge et les dévore en secret ; c'est une passion qui s'empare bientôt à ce point de celui en qui elle entre qu'elle le torture constamment et qu'elle ne peut jamais être assouvie ; c'est une inclination qui l'abrutit et le rend plus vil que les animaux. L'intelligence du luxurieux s'épaissit et finit par disparaître complétement ; sa volonté devient impuissante et plus faible qu'un roseau agité par le vent, car le roseau tient ferme, et sa volonté est brisée ; son corps s'épuise et devient un fonds de pourriture et de corruption. Combien donc il faut fuir ce vice pour ne pas en éprouver les tristes effets.

« Parmi tous les motifs qui doivent vous porter à fuir ce vice, il n'en est pas de plus puissant que celui de l'immensité de l'injure qu'il fait à Dieu.

« Qu'est-ce que l'homme, ma fille? C'est un être vivant et raisonnable, composé de corps et d'âme, et fait à l'image de Dieu. Que fait le luxurieux ? Il souille cette image, il la détériore, il la couvre d'ignominie, il dit à Dieu : Je suis votre image, mais je vous méprise, et je traînerai dans la fange et la boue de mes passions cette image de vous-même si belle et si pure dont vous m'aviez donné la garde et le soin.

« Que fait le luxurieux ? Il résiste à la volonté de Dieu le Père qui veut que l'homme se sanctifie et repousse loin de lui toute impureté.

« Que fait le luxurieux ? Il m'outrage en rendant

inutile le prix de la rançon que j'ai payée pour lui, il m'outrage en souillant une partie de mon corps mystique, il m'outrage en se séparant de moi et refusant l'alliance que j'ai voulu faire avec lui.

« Que fait le luxurieux ? Il fait injure au Saint-Esprit, qui a choisi son corps comme le temple où il veut habiter ; il lui fait injure en repoussant sa grâce et ses dons pour se livrer à Satan et à ses inspirations.

« Pour fuir à jamais ce vice honteux, considérez toujours sa malice, abstenez-vous de tout acte qui pourrait devenir le commencement de ce vice ; repoussez les premières pensées de luxure, comme un charbon ardent qui tomberait sur vos habits ; ne leur donnez jamais entrée dans votre cœur ; faites pénitence, mortifiez-vous, et surtout priez beaucoup. La prière et le jeûne sont les deux armes qui seules peuvent lutter avec avantage contre la luxure, elles l'éteignent et la font mourir.

« Vous reconnaîtrez votre force contre ce vice, si vous souffrez avec peine et douleur les aiguillons de la chair, sans néanmoins vous laisser blesser par eux ; si chaque jour vous les maîtrisez à ce point qu'ils deviennent de plus en plus faibles ; si vous repoussez toutes les mauvaises pensées sans vous y arrêter volontairement ; si vous aimez la chasteté comme la prunelle de vos yeux, et ne permettez jamais qu'elle reçoive aucune atteinte ; enfin si vous êtes arrivée à ce point que vous préveniez la moindre chose opposée à la pureté. »

IX

« L'avarice, ma fille, est un amour déréglé des richesses. Désirer les richesses ou les biens de ce monde pour s'en servir d'une manière convenable et selon les besoins de sa condition et de son état est une chose permise ; mais désirer les richesses uniquement pour les voir s'accroître et pour les posséder, désirer les richesses et se servir de toutes sortes de moyens injustes pour les augmenter, c'est un vice des plus coupables.

« L'avare est le plus scélérat des hommes ; non-seulement il portera à son prochain toutes sortes de préjudices, mais encore il vendrait son âme pour de l'argent ; aussi n'y aura-t-il point de place pour lui dans le ciel.

« L'avare, en effet, n'aime point Dieu, il n'aime point son prochain, il ne s'aime point lui-même, il n'aime que l'argent. Il n'aime point Dieu, car je l'ai dit quand j'étais sur la terre, et je vous le répète, ma fille, nul ne peut servir deux maîtres à la fois, Dieu et l'argent. Il n'aime point le prochain, car il est disposé à accomplir, il accomplit même toutes sortes d'injustices vis-à-vis de lui pour accroître sa fortune. Il ne s'aime point lui-même ; il n'aime point son corps puisqu'il lui refuse souvent ce qui lui serait nécessaire ; il n'aime point son âme puisqu'il ne fait point de son argent l'usage qui seul pourrait augmenter ses trésors spirituels.

« S'il n'a pas de charité, comment entrera-t-il dans

le ciel ? s'il n'a pas de charité, comment observera-t-il ses devoirs ? s'il n'a pas de charité, quelle sera sa conduite envers Dieu ? Il le reniera, il l'abandonnera : quel vice donc que l'avarice, et combien il déplaît souverainement à Dieu !

« L'avare ne laisse perdre aucune occasion d'augmenter son trésor. L'avare emploie tous les moyens pour accroître sa fortune, sans examiner leur justice ni leur injustice. L'avare vit d'une manière pauvre et misérable, non-seulement pour conserver ce qu'il a, mais encore pour l'augmenter en excitant la pitié. L'avare gémit sur le moindre malheur, sur la plus petite perte qu'il doit essuyer. Enfin, l'avare n'a qu'une pensée, la pensée de l'argent.

« Pour fuir l'avarice, considérez, ma fille, les crimes nombreux dans lesquels elle entraîne ; considérez comme elle sépare de Dieu, comme elle éloigne de la charité envers le prochain, comme elle vous porte préjudice à vous-même.

« Considérez combien les biens de ce monde, les richesses passent vite, et quels petits accidents peuvent ravir les plus brillantes fortunes.

« Considérez combien les richesses sont incapables de satisfaire les désirs de votre âme. La capacité de votre âme est immense, il lui faut Dieu pour la remplir.

« Considérez enfin, ma fille, l'exemple que je vous ai donné pour le détachement et la pauvreté, et vous vous détacherez vous-même de tout pour ne chercher, ne désirer et n'aimer que Dieu.

« Celui qui n'est pas avare, ma fille, partage volon-

tiers ses biens avec les pauvres, ne craint point de manquer du nécessaire, se met peu en peine du lendemain, n'occupe point continuellement son esprit d'or et d'argent, ne commet point d'injustice vis-à-vis de ses frères, espère en Dieu et s'abandonne à lui. »

X

« L'envie est une tristesse et une douleur conçues à la vue de la prospérité d'autrui.

« Cette tristesse et cette douleur peuvent être produites par la crainte du mal que peut vous causer ou à votre famille ou à la société la puissance ou la prospérité de celui que vous considérez et qui est votre ennemi, celui de votre famille ou celui de la société à laquelle vous appartenez. Cette tristesse n'est point une envie coupable, parce qu'elle ne vient pas tant de la prospérité que vous voyez en autrui, que du mal que vous redoutez pour vous ou pour d'autres par suite de cette prospérité.

« Cette tristesse et cette douleur peuvent être produites par la vue de l'abondance des biens spirituels que vous voyez en autrui et dont vous reconnaissez la privation en vous. Cette envie n'est point criminelle, si elle vous fait marcher vous-même dans la voie de la justice et de la vérité pour mériter les biens de Dieu. Elle est coupable, si vous êtes triste de voir ces biens en autrui uniquement parce qu'ils y sont, et que vous préféreriez voir votre prochain pauvre et dépouillé comme vous.

« Cette tristesse et cette douleur peuvent être pro-

duites encore parce que vous voyez les autres vous surpasser en biens et en fortune, et que vous ne voudriez être surpassée par personne ; cette tristesse et cette douleur constituent le vice de l'envie, car la vue des biens d'autrui, loin de vous attrister, devrait au contraire vous réjouir et vous être agréable.

« Ce vice est abominable et déplaît souverainement à Dieu. Voyez le jaloux : il s'attriste du bien d'autrui, il se réjouit au contraire des maux qui arrivent à son prochain ; il tait et passe sous silence le bien et les vertus qu'il lui reconnaît ; il l'empêche de faire le bien autant qu'il le peut ; il interprète en mal le bien qu'il a fait, dévoile tout ce qu'il lui connaît de défectueux.

« Il n'est pas de vice pire que l'envie, car il n'est rien de plus difficile à guérir, rien qui fasse plus souffrir, rien qui donne moins de satisfaction.

« Les autres vices donnent une satisfaction quelconque ; l'envie ne donne que peines et soucis. L'envie ne torture point celui sur qui elle porte, mais elle accable celui en qui elle se trouve ; elle ne lui laisse point un moment de calme, de tranquillité et de repos.

« Et de quoi l'envie sert-elle à celui qui a ce sentiment ? Est-ce que la perte des biens qu'il désire à celui à qui il porte envie fera passer ces biens entre ses mains ? Ah ! bien plutôt s'il aimait son prochain, s'il se réjouissait de ses possessions et de sa prospérité, pourrait-il espérer qu'il lui en adviendrait quelque participation.

« L'envie procède de l'orgueil ; ce n'est que parce qu'on voudrait être au-dessus de quelqu'un qu'on lui

porte envie, qu'on le jalouse ; par conséquent, autant l'orgueil est un vice à repousser, autant l'envie doit exciter votre éloignement.

« Oui, ma fille, fuyez l'envie qui brise la charité dans les cœurs, qui éloigne de la perfection, qui rend odieux aux hommes, aux anges et à Dieu.

« Celui qui n'est point envieux, loin de s'attrister du bien d'autrui, s'en réjouit de tout son cœur. Il écoute avec plaisir et satisfaction l'éloge qu'on fait de la vertu et de la prospérité d'autrui. Il en fait l'éloge lui-même dans la sincérité de son âme. Il a de la peine quand il apprend un accident survenu à autrui, et ne dévoile jamais les défauts de personne. Il ne désire que les biens de l'éternité pour lui et pour ses frères, et ne soupire qu'après Dieu. »

XI

« La colère, ma fille, est l'amour désordonné de la vengeance.

« Toute sorte de colère n'est pas un vice coupable. La colère n'est un vice et une faute qu'autant que le désir qu'on a de la vengeance est un désir sans règle.

« Ainsi, avoir de la colère contre le péché et contre le pécheur, parce que le péché offense Dieu, n'est point un vice ni un péché ; en ce sens, la colère est la règle de la discipline, mais alors ce désir de la punition pour une faute commise n'est pas la colère telle que l'entendent les hommes. La colère, d'après le sens que

vous y attachez, emporte toujours l'idée de désir de vengeance et de vengeance personnelle.

« La colère vient d'une offense reçue ou supposée et du désir qu'on a de se venger de cette offense.

« Celui-là est porté à la colère qui, pour une injure reçue ou supposée, s'enlève, s'échauffe à ce point de battre ou de blesser quelqu'un.

« Celui-là est porté à la colère qui, pour une offense, s'élève par des injures et des insultes contre celui qui l'a offensé.

« Celui-là est porté à la colère, qui cherche dispute et querelle à celui qui l'a offensé, ou qui témoigne par le sérieux de sa figure et par le silence son ressentimen contre lui.

« Celui-là est porté à la colère, qui garde rancune pendant plusieurs jours, ou plusieurs mois et même plusieurs années, contre celui qui l'a offensé et demeure longtemps sans le visiter.

« Enfin, celui-là est porté à la colère, qui punit ses inférieurs bien plus qu'ils ne le méritent et abuse ainsi de son autorité.

« Rien de plus pernicieux et de plus dangereux que la colère : elle fait perdre la raison ; elle éloigne de Dieu ; elle sépare les frères et les amis les plus intimes ; elle produit les guerres les plus désastreuses ; elle cause toutes sortes de maux.

« Ma fille, ne vous mettez jamais en colère ; que jamais rien ne soit capable d'exciter en vous un si bas sentiment. Quelle que soit l'offense, quel que soit celui qui vous aura offensée, dites-vous à vous-même que Dieu l'a permis pour vous éprouver et vous habituer à

la douceur. Loin de vous mettre en colère, quand vous en avez quelque occasion, modérez-vous, possédez-vous et ne témoignez ni par parole, ni par action, ni par aucun mouvement de votre trouble ou de votre animosité. Agir ainsi, ma fille, sera calmer ceux qui vous ont offensée. Répondez avec bonté et douceur à une parole dure ou amère. Agir ainsi sera vous soumettre à la volonté de Dieu qui vous interdit la vengeance. Agir ainsi sera imiter mon exemple, c'est-à-dire ma douceur et mon humilité.

« Oui, ma fille, au lieu de vous mettre en colère, réconciliez-vous dès le jour même avec celui qui vous aura offensée ; au lieu de lui faire du mal, faites-lui du bien ; au lieu de le haïr, donnez-lui des témoignages de votre amour. Ne parlez jamais contre lui, prenez toujours sa défense.

« Mais n'espérez point parvenir à maîtriser ainsi seule et par vous-même les sentiments de votre cœur. Pour se maîtriser, il faut être fort ; pour se posséder à chaque instant du jour, il faut être puissant ; il faut, pour se vaincre tous les jours de sa vie, une puissance et une force au-dessus de sa puissance et de sa force. Recourez donc à Dieu, ma fille, demandez-lui le calme, la tranquillité, la paix, alors que vous vous sentirez le plus poussée à la colère, et Dieu vous écoutera. »

XII

« Ma fille, le dernier des vices capitaux, c'est la paresse. Il y a deux sortes de paresse : la paresse de l'esprit et celle du corps.

« La paresse de l'esprit peut s'entendre aussi de deux manières : celle qui concerne les affaires du salut, celle qui concerne les travaux intellectuels de la vie du temps.

« La paresse de l'esprit, qui fait négliger l'affaire du salut, qui engourdit pour la pratique du bien spirituel et surnaturel, est la plus dangereuse de toutes, parce qu'elle entraîne directement à la perte du salut, à l'enfer.

« La paresse de l'esprit, qui fait qu'on néglige d'occuper son intelligence de choses utiles, de travaux sérieux, est également très-dangereuse, parce qu'un esprit non occupé tend naturellement vers le mal ; il suit l'inclination de sa nature, parce qu'il n'a rien pour l'arrêter sur la pente rapide où il se trouve .

« L'esprit peut être paresseux alors même que le corps travaille, ou bien il peut être occupé de pensées mauvaises, coupables et criminelles, et ainsi faire le mal.

« La paresse du corps consiste à demeurer inoccupé, à ne point travailler selon les devoirs de son état et à demeurer dans l'inaction. Cette paresse est dangereuse et entraîne aussi au péché, parce que l'homme inoccupé est environné de mille tentations auxquelles il ne peut résister parce qu'il ne travaille pas.

« La paresse du corps n'est point si terrible que celle de l'esprit. Il y a des personnes, en effet, qui ne peuvent point s'adonner aux travaux matériels et qui peuvent pourtant travailler intellectuellement. Pour elles, ne point occuper leur corps n'est point un vice ni un péché, parce que la plus noble partie d'elles-mêmes travaille et fuit la paresse.

« Fuyez la paresse qui vous empêcherait, ma fille, de travailler à votre salut; occupez-vous constamment de cette affaire, la plus importante et la plus utile, et que toutes vos actions tendent vers ce but.

« Fuyez la paresse de l'esprit, elle inspire toute sorte de maux. Rien n'agit sur un esprit paresseux : ni les exhortations, ni les reproches, ni les menaces, ni les promesses ; tout est inutile, il s'endort dans l'inaction et dans la mort.

« Fuyez la paresse du corps : le travail est une pénitence, le travail est un bien, le travail prolonge la vie, et la paresse, au contraire, l'arrête et la suspend. Que deviendrait le laboureur, s'il ne travaillait pas son champ ? Ne mourrait-il pas de faim ?

« Habituez-vous dès votre jeunesse au travail, vous vous réjouirez toujours d'avoir porté ce joug dès votre jeune âge. Tous doivent travailler, c'est une condamnation contre le premier homme et contre tous ses descendants ; le riche doit veiller à l'administration de ses biens, le pauvre à se procurer son pain de chaque jour. Chacun, dans sa profession, doit remplir les devoirs qui lui sont imposés.

« Considérez, ma fille, pour fuir la paresse, combien elle est odieuse au Seigneur, qui condamne aux té-

nèbres extérieures le serviteur inutile. Considérez que si vous ne semez point, vous ne pourrez rien récolter. Considérez que la vie est courte, et que ce n'est pas trop de quelques années pour mériter le ciel. Considérez que tous les saints du ciel n'ont atteint cette récompense que par le travail. Considérez que le travail matériel fournit à l'entretien de la vie naturelle, que le travail intellectuel réjouit le cœur et l'intelligence. Considérez enfin que je suis venu moi-même sur la terre pour vous donner l'exemple du travail, que j'ai gagné mon pain de chaque jour à la sueur de mon front, que j'ai gagné la gloire du ciel par mes travaux, ma passion et ma croix. Suivez mon exemple, ma fille, soyez toujours occupée comme moi de la gloire de mon Père, soyez toujours occupée de votre âme, ne demeurez jamais oisive. Quand vous n'avez rien à faire, pensez à Dieu, pensez à moi, pensez à ma passion, et vous vous occuperez utilement.

« Fuyez tous ces vices, ma fille ; fuyez-les de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Le vice, c'est l'inclination au mal.

« Aimez la vertu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. La vertu, c'est l'inclination au bien, l'amour de la vérité, la force qui attache à Dieu.

« Demeurez toujours inclinée vers lui, soyez toujours attachée à lui, et vous trouverez en lui le repos, la paix et le bonheur. »

Amour à jamais au Sauveur Jésus dans le saint sacrement de l'autel. *Amen.*

LIVRE DOUZIÈME

DES RELATIONS

I. Des relations ; diverses sortes de relations ; relations *générales* avec le prochain ; de la bienséance dans les relations ; bienséance par rapport à soi, par rapport à autrui. — II. Relations *intimes* : de l'amitié ; diverses sortes d'amitié : amitiés bonnes, amitiés inutiles amitiés dangereuses, amitiés criminelles, amitiés commandées. — III. Relations entre deux amis. — IV. Relations entre deux fiancés. — V. Relations entre deux époux. — VI. Relations entre un père et son enfant. — VII. Relations entre un supérieur et son inférieur. — VIII. La suite de l'Agneau sans tache. — IX. Grâces que Jésus donne aux âmes qui le choisissent pour époux ; de l'âme épouse de Jésus ; de l'amour de cette âme pour Jésus, son époux. — X. Elle reconnaît son époux en tous lieux. — XI. Dignité, bonheur et avantages des épouses de Jésus — XII. De la vocation : diverses vocations : de la vraie vocation : nécessité de la vocation pour la vie religieuse ; conditions de la vie religieuse. — XIII. Du vœu ; nature, obligations, effets du vœu.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

I

Le Sauveur Jésus a voulu par ses instructions me former au moule de sa sagesse. Combien je serais heureuse si je savais profiter de sa parole ! Il n'est pas de vérité utile à connaître, d'enseignements profitables

pour la vie du temps ou de l'éternité que ne m'ait donnés ce Dieu si bon, si aimable, si aimant et si peu aimé. Voici à peu près, si je me le rappelle bien, comment il m'a parlé des relations de la vie.

« Ma fille, la vie de l'homme sur la terre n'est qu'une série successive et continue de relations. Elles sont entre l'homme et l'homme, entre l'homme et l'ange, entre l'homme et son Sauveur, entre l'homme et son Dieu.

« Je vous ai parlé des relations entre l'homme et l'ange, entre l'homme et la Trinité, je veux vous parler des relations entre l'homme et son prochain, et des relations entre l'homme et le Fils de Dieu, comme sauveur et rédempteur.

« Les relations entre l'homme et l'homme sont ou générales ou intimes.

« Les relations générales consistent à être bienséant avec tout le monde, et à respecter tout le monde pour être soi-même respecté.

« La bienséance dans les relations avec le prochain consiste, comme l'indique son nom, à se tenir bien partout où l'on est présent, c'est-à-dire à se tenir toujours d'une manière conforme à l'esprit de religion, règle universelle du bien.

« Pour observer parfaitement la bienséance, vous devez l'observer pour tout ce qui vous concerne vous-même et aussi pour tout ce qui concerne le prochain.

« Or, ma fille, la bienséance par rapport à vous-même comprend la contenance et la posture de votre corps, le maintien de votre tête et la composition de votre visage, votre rire et votre regard, votre parole et votre silence.

« La bienséance est parfaite parmi les parfaits. J'ai observé, ma fille, la bienséance en tous les points que je viens de vous énumérer quand j'étais sur la terre, et je les ai observés d'une manière parfaite, parce que je suis très-parfait. Aussi devez-vous m'avoir constamment présent à vos yeux, afin de m'imiter toujours et de marcher sans cesse sur mes traces.

« Regardez-moi, et je vous apprendrai à tenir votre corps droit sans affectation ni contrainte, sans le pencher ni le courber, ce qui serait l'indice de la faiblesse ou de la nonchalance de votre esprit.

« Regardez-moi, et je vous apprendrai à ne point vous remuer de côté et d'autre comme une feuille au souffle du vent, ce qui serait l'indice de la légèreté de votre esprit.

« Regardez-moi, et je vous apprendrai quand vous êtes assise à ne point vous tenir avec mollesse, à ne point vous incliner immodérément, ce qui serait l'indice de la paresse de votre esprit.

« Regardez-moi, et je vous apprendrai à ne jamais prendre un air fier, hautain et dédaigneux, ce qui serait l'indice de l'orgueil de votre esprit.

« Regardez-moi, et je vous apprendrai à ne point tourner la tête à chaque moment de côté et d'autre, à ne point rire à haute voix, ni souvent, à conserver vos regards doux, humbles et modestes, ne les fixant jamais avec roideur sur personne, et à composer si bien votre visage qu'il soit toujours l'expression d'un cœur pur et vertueux.

« Oui, ma fille, ayez toujours un visage ouvert, calme, plein de bonté, de douceur, d'aménité, et qui,

par le reflet d'une piété franche et sincère, gagne tous les cœurs et les porte vers Dieu.

« C'est surtout dans vos paroles, dans vos conversations que vous devez observer la bienséance.

« La première condition de la bienséance dans la parole, c'est de parler peu. Celui qui parle peu est sage et prudent, et préserve son âme de mille embarras. Celui qui parle peu édifie par sa modestie, conserve la dignité de sa personne, et demeure plus facilement aussi attaché à Dieu, parce qu'il se détache de lui-même.

« La seconde condition de la bienséance dans la parole, c'est de fuir tout ce qui doit être évité dans la conversation, savoir : les railleries, les disputes, les contestations, la médisance, la calomnie, le mensonge, les discours mondains, oiseux et tout à fait inutiles, la précipitation, la prétention, la contention, la suffisance et la hauteur.

« La troisième condition de la bienséance dans la parole, c'est de parler toujours d'une manière conforme au bien, à la vérité et à la justice, avec affabilité, modestie, douceur et charité.

« Ainsi donc, ma fille, parlez peu ; n'affectez pas néanmoins d'être trop morne ou trop silencieuse. Parlez quand la nécessité, la charité ou l'honnêteté le demanderont ; mais avisez à vos intentions, ne parlez jamais par amour-propre et pour plaire au monde. Si vous êtes obligée de parler à quelqu'un, offrez à Dieu vos paroles et priez-le de vous préserver de péché. Si vous voulez parler par plaisir, taisez-vous ; pour vous plaindre, taisez-vous encore. Le silence est préférable ou obligatoire en ces circonstances.

« Si vous voulez parler pour épancher votre cœur, ne le faites que devant quelques personnes choisies, pieuses et amies de la vertu ; en un mot, parlez toujours utilement et saintement, et vous observerez la bienséance.

« La bienséance, par rapport à votre prochain, consiste à lui rendre tous les devoirs de charité que vous pouvez quand vous êtes avec lui, à supporter et pardonner tout ce qu'il y a de défectueux en lui.

« La bienséance demande qu'on sacrifie ses goûts, ses inclinations, sa volonté, pour suivre les goûts, les inclinations, la volonté du prochain en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, et cela sans contention, avec bonté et tout naturellement ; à prévenir le besoin ou la nécessité du prochain pour lui rendre service ou lui être agréable.

» La bienséance demande encore qu'on supporte avec patience tous les défauts du prochain, les infirmités du corps ou du caractère, de l'esprit ou du cœur. Se supporter ainsi mutuellement et se rendre service, c'est là, ma fille, la souveraine et parfaite bienséance, parce que c'est l'accomplissement de ma loi. »

II

« Les relations intimes, ma fille, sont entre deux amis, entre deux fiancés, entre deux époux, entre les parents et leurs enfants, entre un maître et un serviteur.

« L'amour est le propre du cœur. Il semble qu'il soit pétri d'amour, car il doit nécessairement s'atta-

cher à quelque chose. Quelque méchant ou barbare que soit un homme, son cœur le portera, quand même, à s'attacher à quelque chose ou à quelque personne ; il a un cœur, par conséquent il doit aimer, à cause de la nature même de ce cœur. Je ne vous parle pas à cette heure de l'amour qui est un commandement que Dieu a fait à l'homme d'aimer son prochain, de l'aimer comme soi-même en Dieu et pour Dieu, je vous parle de cet amour intime et affectueux, qu'on appelle amitié, et qui dit nécessairement réciprocité d'amour de la part de la personne qu'on aime.

« Cet amour d'amitié, on ne le doit pas à son prochain ; aussi n'est-il point général, mais particulier. Il y a plusieurs degrés, comme plusieurs espèces différentes d'amitié.

« Il y a des amitiés bonnes, inutiles, permises, dangereuses, criminelles, commandées. Je veux vous les faire connaître ; vous comprendrez mieux ensuite ce que j'ai à vous dire sur les diverses relations intimes de la vie.

« L'amitié est un sentiment du cœur produit par l'estime qu'on porte à une personne ; on aime ce que l'on estime, comme on hait ce que l'on méprise. Quand on estime selon Dieu, l'amitié produite par cette estime est toujours bonne. Quand on estime selon le monde, l'amitié est au moins inutile. Je vous dirai quand elle est coupable.

« L'amitié, ma fille, est toujours bonne quand elle est selon Dieu. Car elle a Dieu pour principe ; elle a aussi Dieu pour fin. Elle a Dieu pour principe ; par conséquent, c'est lui qui l'a inspirée par la vertu réciproque

des deux amis, ou par la vertu d'un des deux amis qui, par ce sentiment d'amitié, ramènera à la vertu celui qu'il aime et dont il est aimé. Elle a Dieu pour fin ; ces deux amis ne s'aiment que pour jouir tous les deux un jour de la vue de Dieu, en faisant ce que Dieu prescrit à cet effet et en se soutenant dans la pratique du bien. Oui, ma fille, cette amitié est bonne, ferme, solide, inébranlable, parce qu'elle repose sur Dieu.

« L'amitié est toujours inutile quand elle repose sur le monde. Quel est, en effet, le fondement de cette amitié ? Les avantages matériels, temporels ou mondains, l'esprit, la richesse ou la beauté. Or, tout cela est vanité ; c'est un sable mouvant qui tourbillonne et tombe. Combien d'amis selon le monde sont devenus plus tard des ennemis irréconciliables. Il n'y avait donc point là de véritable amitié.

« Il est permis à un jeune homme et à une jeune fille de s'unir d'amitié en vue d'un juste et légitime mariage.

« Mais pour que cette amitié soit bonne et durable, elle ne doit point être fondée sur les richesses, les bonnes grâces, le talent ou la beauté, car ces choses ne sont point un fondement solide de l'amitié. Elle doit, au contraire, reposer uniquement sur Dieu afin de ne former à jamais qu'une chair et qu'un esprit, un cœur et une âme.

« Il y a des amitiés dangereuses ; ce sont les amitiés entre des personnes de sexe différent. Elles peuvent être bonnes, innocentes, mais elles sont toujours dangereuses, à cause de l'inclination perverse de la nature corrompue et des efforts continuels

de Satan qui cherche toujours à entraîner au mal. Aussi, dans ces amitiés, faut-il user de beaucoup de circonspection, de vigilance et de prudence, car quelquefois ce qui est bon devient mauvais, ce qui est innocent devient coupable et criminel.

« Une jeune personne doit toujours veiller sur ses yeux et ses oreilles, qui sont les portes par lesquelles le démon entre en elle le plus souvent. Elle doit veiller sur ses yeux pour fuir le serpent infernal chaque fois qu'elle l'apercevra ; elle doit veiller sur ses oreilles pour fuir le serpent infernal chaque fois qu'elle l'entendra jeter de loin ses sifflements. Par conséquent, lorsqu'elle voit qu'une affection affaiblit ou ruine sa vertu, elle doit y renoncer immédiatement, lui fût-elle aussi chère que la prunelle de son œil. Une jeune personne doit toujours conserver son intérieur dans la pratique du bien et conformer son extérieur à son intérieur. Son intérieur sera bon s'il est pur, innocent et éloigné de toute pensée, de toute image inconvenante ou déshonnête ; son extérieur sera bon si elle éloigne de ses manières, de ses habits, de ses regards et de ses paroles tout ce qui pourrait porter atteinte à la modestie et à la pureté. Cette modestie doit être véritable et non fausse et mensongère, pour qu'elle ne devienne pas un piége plus dangereux en cachant un cœur gâté sous le voile de l'hypocrisie.

« Le jeune homme doit ressembler à la jeune fille. Il doit veiller sur ses yeux, pour ne point tomber dans la tentation du mal; sur sa langue, pour ne point l'enseigner à autrui; sur ses oreilles, pour ne point l'apprendre lui-même.

« Rien de ce qui est souillé n'entrera dans le royaume des cieux ; rien de ce qui est souillé ne peut former une bonne amitié.

« Il y a des amitiés criminelles. Je ne vous en dirai rien, ma fille. Tout le monde les connaît ; mais sachez que la malédiction de Dieu retombera sur la jeunesse corrompue, dont le cœur, esclave de ses passions, est devenu plus vil qu'un sale fumier ; sur les époux qui brisent les nœuds de leurs liens les plus sacrés ; sur les vieillards courbés sous le poids des ans, et qui, un pied dans le tombeau, conservent dans toute la vivacité de leurs désirs et de leurs souvenirs les hontes de leur passé, et sur ceux qui, m'ayant consacré volontairement leur corps et leur âme, ne craignent point de les profaner par des actes sacriléges d'iniquité.

« Enfin il y a des amitiés commandées. Un père et une mère sont obligés d'aimer leurs enfants, comme un enfant est obligé d'aimer son père et sa mère. De même deux époux sont obligés de s'aimer d'une manière toute particulière, et de resserrer par cet amour les liens de leur mariage. »

III

« Les relations intimes reposent toutes sur l'amitié ; or, comme toutes les relations intimes doivent être bonnes, il faut aussi que toutes les amitiés soient bonnes.

« Je vous ai dit, ma fille, que la première des relations intimes est entre un ami et son ami.

« Rien, ma fille, n'est comparable à un ami véri-

table, à un ami fidèle. Or, ma fille, il n'y a pas d'amis parmi les méchants, et le meilleur ami, c'est le plus vertueux. Il faut donc choisir ses amis, les choisir entre mille. On finit par devenir comme celui qu'on fréquente, avec qui on vit constamment, à qui on parle dans la sincérité de son cœur, c'est-à-dire à son ami ; d'où le proverbe : *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es*, est plein de vérité.

« Combien de jeunes gens malheureux, ruinés, corrompus par un ami lui-même corrompu !

« Combien de jeunes filles qui pleureront toujours sur la terre la perte de leur honneur, à cause d'amies qui les ont entraînées dans les voies de leur corruption !

« Combien d'époux divisés par des amis pervertis, cause de leur désunion et de leur séparation !

« L'amitié, ma fille, se forme et s'entretient par la conformité de sentiments. Si les sentiments sont contraires, l'amitié nécessairement doit se rompre ou les sentiments devenir semblables. Quand un ami est bon et l'autre mauvais, il faut que le mauvais devienne bon ou que le bon devienne mauvais.

« Par conséquent quand vous voyez rechercher votre amitié, examinez, avant de la donner, quelles sont les mœurs et la conduite de celle qui demande part à votre amitié. Voyez si cette personne est douce, modeste, retenue, appliquée au travail, soumise à ses parents, pieuse ; s'il en est ainsi, vous pouvez l'aimer; attendez néanmoins quelque temps encore avant que de lui ouvrir votre cœur, pour mieux vous assurer de la vérité de ses qualités et vous épargner beaucoup de

peines et d'inquiétudes pour l'avenir. Quand vous l'aurez éprouvée et que vous connaîtrez sa fidélité, sa modestie, sa prudence, sa charité et toutes ses vertus, alors liez-vous d'amitié avec elle, avec l'amour de Dieu pour principe. Animez-vous mutuellement par vos paroles et vos exemples à avancer de plus en plus dans le bien et la perfection. Que celle qui reste debout relève celle qui tombera ; consolez votre amie si elle est triste, soyez gaie si elle est gaie et réjouissez-vous avec elle.

« Si, au contraire, c'est une personne qui aime le monde, sa vanité, ses amusements, ses fêtes, ses plaisirs, ses joies et ses folies ; si vous voyez qu'elle aime la médisance, la calomnie et le mensonge, qu'elle est légère et peu portée à la piété; ma fille, fuyez-la, ne cherchez point sa compagnie.

« Néanmoins, il ne faut pas toujours fuir, éviter ou abandonner ces personnes qui sont ainsi légères et amies du monde. Car si les mauvais entraînent les bons, les bons ramènent aussi quelquefois les mauvais. Alors il faut avoir une vertu ferme et solide, il faut avoir une grande confiance en Dieu, ne pas compter sur soi, mais tout espérer de Dieu. Mais si celle qui est bonne sent sa bonté faiblir et la méchanceté ou la malice de son amie prendre le dessus, elle doit rompre immédiatement, afin de ne pas devenir mauvaise, elle aussi. Vous pourriez donc, ma fille, par un sentiment de charité, tâcher de gagner l'amitié d'une jeune personne que vous verriez entraînée par le courant du monde. Vous pourriez lui adresser quelques bonnes paroles, lui inspirer quelques bons sentiments. En

agissant ainsi, épiez ses mouvements, voyez si elle reçoit de bon cœur les avances que vous faites, ou bien si elle raille, méprise ou tourne en ridicule la religion. Si tout va bien, allez plus avant, mais avec discrétion et sagesse. Quand vous lui parlerez du mal, n'en parlez pas comme s'il était en elle, cela lui déplairait ; quand vous lui parlerez du bien, ne dites pas que vous ne l'avez point vu en elle, cela pourrait la décourager. Procédez avec mesure et lenteur, mais travaillez solidement. Quelle que soit la bonté de ses sentiments, sous l'influence de votre exemple et de votre amitié, ne lui révélez pas tous les secrets de la vie intime avec Dieu, ne les lui faites connaître qu'autant qu'elle en aura besoin, faim ou soif.

« Si, au contraire, elle est rebutée par vos paroles ou si elle ne répond pas à votre bonne volonté, attendez quelque temps encore, priez pour cette personne, mais ne la voyez point habituellement ; elle pourrait par ses railleries vous dégoûter de la religion et vous rendre pire qu'elle ; puis quand vous verrez le moment opportun, profitez-en, revenez à la charge, tentez un nouvel effort. Une personne, aussi mauvaise qu'elle soit, comprend bien et interprète en bonne part ce zèle de la charité. Quelquefois elle voudrait se laisser aller à vous, suivre votre impulsion, écouter votre parole, marcher sur votre exemple, vous ouvrir son cœur, vous le dévoiler à nu ; ce serait un besoin pour son âme, elle se trouverait ensuite calme, heureuse et tranquille ; mais elle est retenue par une force secrète, elle n'ose point, elle conserve ce poids sur son cœur, ce qui l'étouffe et l'empêche de vivre. Que faudrait-il ?

pénétrer plus avant dans son cœur, toucher le point sensible, l'amener à vous dire : Vous avez raison, et j'ai tort ; dès lors tout serait fini. Mais, ma fille, cela est une chose pénible et bien difficile ; il faut un secours extraordinaire de la grâce. Aussi devriez-vous prier beaucoup en ces circonstances, ne rien négliger, profiter de tous les moments où il vous serait possible d'agir, vous multiplier en quelque sorte, vous fatiguer, vous épuiser même pour sauver cette âme.

« C'est là, ma fille, la marque de la véritable amitié. Les sacrifices, les peines, les souffrances, les contradictions, les humeurs de caractère, les difficultés de toute nature ne rebutent point un ami véritable, parce que celui qui aime véritablement aime en Dieu et pour Dieu ; or, cette amitié est forte, durable et résiste à tout. Elle est plus forte que la mort. Cette amitié n'est point sujette aux changements, elle n'est pas pointilleuse, elle ne se rompt point pour une bagatelle, pour un petit manquement, pour une inattention. Elle n'est point fondée sur la fortune, sur la beauté, sur l'esprit ou l'intelligence ; elle est fondée sur la vertu, elle repose sur Dieu. Ainsi doivent être les relations entre deux amis véritables. »

IV

« La seconde est entre deux fiancés.

« Le mariage, ma fille, est un état saint institué par Dieu ; il n'a, par conséquent, rien de contraire à la pureté ni à la chasteté, et la chasteté et la pureté ne disparaissent point dans l'état du mariage, quand on

craint et quand on aime Dieu. Voilà pourquoi le ciel compte tant de saints et de saintes qui se sont sanctifiés dans l'état du mariage, et qui par conséquent n'ont point perdu leur pureté. La virginité, il est vrai, est un état plus parfait, un état d'une pureté et d'une chasteté beaucoup plus grandes, mais ce n'est point l'état propre des hommes, c'est celui des anges, à qui devient semblable celui qui l'observe.

« Ainsi cet état ne peut être généralement recommandé à tout le monde, il ne peut être l'état que du très-petit nombre.

« L'état du mariage est un état saint, par conséquent agréable à Dieu qui est le Dieu de la sainteté. Le plus souvent pourtant le mariage est un état dans lequel on ne se sanctifie point, parce qu'on n'y apporte pas les dispositions convenables.

« Voici les dispositions avant et après le mariage.

« La première disposition avant d'y entrer, c'est d'y être appelé, c'est d'avoir vocation. Une jeune personne qui veut se marier doit bien examiner sa vocation et l'état vers lequel la porte sa vocation, afin qu'après l'avoir embrassé, elle puisse supporter les peines de cet état par cette pensée : C'était la volonté de Dieu. Elle doit bien se garder d'entrer en cet état par légèreté, par caprice, encore moins par passion, mais uniquement parce que c'est là la vocation que Dieu lui a donnée. Lors donc qu'elle connaît sa vocation et qu'elle y a mûrement réfléchi, elle doit demander à Dieu de lui faire connaître celui à qui elle doit unir ses jours, demander un appui pendant sa vie et donner son cœur. Si elle demande cela à Dieu avec foi et

un désir véritable de connaître sa divine volonté, Dieu l'écoutera et l'exaucera. Il ne lui enverra pas un ange pour cela, mais il agira néanmoins de telle manière qu'elle puisse avoir une certitude morale que sa prière est exaucée. Il ne lui enverra pas un ange, mais il se servira de sa famille, qui a des grâces spéciales pour la diriger dans le choix qu'elle doit faire de son époux, ou bien d'un ami de sa famille, qui disposera toutes choses selon ses desseins secrets et impénétrables. Quelquefois encore, il ne se servira point de sa famille, parce que les sentiments de sa famille ne seront point droits, vertueux, désintéressés, mais fondés uniquement sur la nature et la raison, qui regardent plus la terre que le ciel. Il ne se servira d'aucun intermédiaire ; il éclairera lui-même l'esprit de cette jeune personne ; il lui montrera la sagesse, la modestie, la retenue de celui qu'il lui réserve, et son choix sera fixé d'une manière irrévocable par cette vue. Alors, après de nouvelles et de plus mûres réflexions, elle devra s'en tenir à ce choix, malgré les obstacles qui pourront survenir, compter sur la grâce de Dieu qui les aplanira, et demeurer en tout confiante en lui.

« Alors, par crainte pourtant d'illusion de sa part, cette jeune personne qui connaîtra d'ailleurs l'intention et le désir réciproque de celui qu'elle a choisi et quelle se croit destiné de la part de Dieu, en informera sa famille et son directeur. Elle en informera sa famille , à cause du respect et de l'obéissance qu'elle lui doit, et pour connaître ses vues à cet égard. Elle en informera son directeur pour lui demander conseil et avis. Il serait bon qu'en cette circonstance

son confesseur, qui la connaît bien par ses confessions, fût aussi son directeur. Cela n'est pourtant point nécessaire, et à certains égards vaut-il mieux quelquefois que ce ne soit point le confesseur ; car il faut pour cela s'adresser à un homme prudent, sage, circonspect, éclairé, en qui on ait confiance, avec lequel on se trouve plus à son aise, et qui soit à même de pouvoir traiter cette affaire si grave d'une manière sûre. Quand elle a écouté les avis de ce directeur, comme je viens de vous le faire connaître, elle doit les suivre et les mettre à exécution comme l'expression de la volonté de Dieu. Les conseils du directeur, qui sont toujours désintéressés et par conséquent mieux pesés, doivent être préférés aux conseils de sa propre lumière ou de sa famille.

« Quand son choix sera fait et approuvé, qu'elle donne dès ce moment son amour à celui qu'elle a choisi, qu'elle lui donne sa parole et qu'elle ne lui retire jamais ni sa parole ni son cœur. Pour cela, qu'elle ne fixe point ses regards sur d'autres, et ne cherche point à faire un nouveau choix. Celui-ci est selon Dieu; le second pourrait être selon le péché et le démon.

« Dans les premières entrevues avec celui qu'elle a choisi, cette jeune personne doit surtout garder ses yeux, se souvenant que les yeux sont les portes principales par où entre l'esprit impur. Elle doit les garder pleins de réserve, non-seulement à cause d'elle, mais encore à cause de lui. Elle doit aussi veiller beaucoup sur ses paroles, mais sans excès : une trop grande réserve pourrait être mal interprétée et prise pour du dédain, de la froideur, ou comme un refus

formel. Il faut donc éviter et trop de liberté et trop de réserve. Que ses manières soient bonnes, douces, polies, honnêtes, franches, affectueuses, et que tout répande en elle la bonne odeur de ma grâce et de la modestie. Que tout dans sa conduite témoigne qu'elle n'embrasse point l'état de mariage par caprice ni passion, mais pour accomplir la volonté de Dieu qui lui a donné cette vocation.

« Que les premières entrevues ne soient jamais solitaires, qu'elles aient toujours des parents pour témoins ; qu'elles soient assez fréquentes, afin que les deux futurs époux se connaissent et apprennent à s'aimer par cette connaissance; qu'elles ne soient point trop prolongées par des discours oiseux et inutiles. Que jamais leur conversation ne soit entretenue par des paroles inconvenantes, déshonnêtes et criminelles. Qu'ils bannissent de leur conversation, non-seulement tout ce qui est contre la modestie, mais tout ce qui est opposé à la loi de Dieu, la médisance, la calomnie, le mensonge, la jalousie et mille autres choses défendues.Que leurs paroles au contraire soient pour l'un et l'autre des paroles d'édification, et qui inspirent réciproquement une vénération mutuelle.

« Quand ils se verront seul à seul, que ce ne soit jamais dans un lieu secret, mais où ils puissent être vus facilement, et que ce soit promptement et rapidement.

« Une jeune personne doit se montrer aimable et affectueuse pour son futur époux ; mais elle ne doit jamais permettre ni flatterie ni familiarité d'aucune sorte. Elle doit toujours avoir devant elle la loi de

Dieu, l'honnêteté et le devoir. Cette conduite à la fois prévenante, cordiale et respectueuse, lui méritera et l'affection et la vénération de son époux.

« Après une connaissance réciproque et mutuelle suffisante, il est prudent de conclure immédiatement le mariage et de ne point le différer trop longtemps. Ce délai pourrait être une cause de péché. Aussi, pour se fortifier l'un et l'autre et demander à Dieu la grâce dont ils ont besoin pour demeurer toujours justes et saints jusqu'à la célébration de leur mariage, ils feront bien de s'unir à moi de temps en temps dans le sacrement de mon amour.

« Ces avis sont pour le jeune homme comme pour la jeune fille.

« Un jeune homme doit chercher et désirer pour son épouse une jeune personne modeste, pieuse et vertueuse. S'il la trouve, elle le rendra heureux, et ils se sanctifieront dans l'état qu'ils embrasseront tous deux. Qu'il ne cherche point la beauté. La beauté passe plus rapide que la fleur des champs. Que lui resterait-il dans son épouse, si elle n'avait que la beauté et si cette beauté disparaissait en quelques jours ? Qu'il ne cherche point uniquement la fortune. La fortune ne fait ni la vertu, ni la paix, ni la tranquillité, ni le bonheur dans une famille. Qu'il ne cherche point uniquement l'esprit et l'intelligence pour les choses de la terre, qu'il cherche plutôt l'esprit et l'intelligence pour les choses du ciel. Qu'il ne cherche point dans le mariage à satisfaire sa passion. Malheureuse la femme d'un tel homme ! Il n'est homme que de nom ; en réalité, c'est un démon et un animal sans raison. »

V

« Les époux doivent s'aimer mutuellement, et par cet amour resserrer de plus en plus les liens de leur union. Ils ne doivent point vivre comme des païens. Ils sont les enfants des saints, et doivent par conséquent garder les règles et les lois qui leur sont imposées par leur état. Ils doivent garder la chasteté et la continence prescrite à leur condition et n'abuser point de la liberté qui leur est donnée ; car la liberté dans cet état, comme dans tous, est la liberté pour le bien et non pour le mal et l'impureté. Combien de personnes damnées pour leurs péchés dans l'état du mariage, et qui se fussent sauvées si elles avaient été soumises aux règles qui leur sont tracées. Ah ! dans ces personnes, il n'y a point un amour véritable, un amour fondé sur Dieu, mais un amour coupable et criminel, uniquement fondé sur la chair qui entraîne au péché.

« L'amour de deux époux doit être vrai et fondé sur Dieu, afin qu'il soit constant et qu'il demeure toujours. Deux époux doivent se garder une inviolable fidélité et craindre qu'une affection étrangère vienne rompre des liens aussi sacrés. Ils doivent s'exciter mutuellement à remplir leurs devoirs, dont le parfait accomplissement fera leur bonheur ici-bas et dans l'autre vie. Ils doivent s'aider, se soutenir, se consoler, se réjouir ensemble et ne former qu'un cœur et qu'une âme.

« Une épouse chrétienne doit veiller avec soin sur le fruit de ses entrailles, craindre de lui faire perdre la vie par sa faute et de le priver du plus grand bon-

heur en le privant du baptême. Un enfant qui n'est point baptisé ne verra jamais Dieu. Ce malheur devrait rendre une mère inconsolable. Cependant, combien de ces malheureuses qui, par leur légèreté, leur avarice, leurs emportements ou leurs excès, étouffent le fruit de leur sein !

« Une épouse chrétienne doit surtout prier Dieu de préserver son enfant de pareil malheur, et prendre pour cela toutes les précautions que peuvent inspirer la prudence et la réflexion. Elle doit même avant sa naissance l'offrir à Dieu et lui demander de veiller sur lui.

« Une épouse chrétienne doit garder son enfant après sa naissance et lui prodiguer tous les soins que lui inspirera son amour maternel et que réclame sa faiblesse. Dès que la langue de son enfant commencera à se délier et sa raison à se développer, elle lui fera connaître Dieu et gravera son amour dans son tendre cœur. Elle lui donnera de bonne heure le goût de la piété et de la vertu ; elle lui apprendra à tout faire en vue de plaire à Dieu ; elle le suivra toute sa vie, l'entourant de sa sollicitude maternelle.

« Des parents chrétiens dirigeront toujours leurs enfants par la raison et non point par caprice ; les reprenant, les avertissant ou les corrigeant quand ils le croient opportun et nécessaire, afin de ne point leur laisser contracter de mauvaises habitudes, qu'il est impossible de déraciner plus tard. Cette formation à la piété et à la vertu fera grandir dans le bien les enfants, et ils deviendront la joie et la couronne de leurs parents.

« Enfin, ma fille, quand l'un des deux époux s'est uni à une personne sans vertu et sans religion, il doit en demander pardon à Dieu et supporter en expiation de sa conduite tout ce qu'il a à souffrir. Il doit prendre sur lui tous les devoirs qui retomberaient sur tous deux par rapport à la conduite des enfants, afin qu'ils soient bons et vertueux. Il doit essayer de ramener à de meilleurs sentiments celui qui est sans vertu, et pour cela prier beaucoup, prier sans cesse, prier avec confiance et espoir d'être exaucé. »

VI

« Voici les relations entre parents et enfants.

« Les relations entre un père, une mère et leurs enfants doivent être tout à fait intimes. Le père et la mère revivent dans leurs enfants, les enfants tiennent la vie de leur père et de leur mère après Dieu ; peut-il être un sujet de relations plus intimes? Ces relations doivent avoir de part et d'autre l'amour le plus puissant et le plus fort pour principe. Que pourraient donc aimer un père et une mère, sinon leurs enfants ? et un enfant, sinon son père et sa mère? Tous les cœurs d'une même famille doivent être unis, n'avoir qu'un même sentiment, une même volonté. Ils doivent tous travailler à leur bonheur réciproque, s'entr'aider, se soutenir. Un père et une mère doivent protéger, défendre et nourrir leurs enfants tant qu'ils sont en bas âge. Les enfants doivent être plus tard, selon leurs facultés, le soutien et la défense de leurs parents. Leurs relations doivent durer toujours, toute la vie et même au delà

de la tombe. Il faut que l'enfant se souvienne des peines, des souffrances, des labeurs, des soucis qu'il a causés à sa famille quand il était dans l'impuissance de pourvoir à sa subsistance ; il faut qu'il se souvienne des entrailles qui l'ont porté, du sein qui l'a allaité, de la sollicitude dont la mère l'a entouré, pour rendre à son tour à sa famille le travail de sa jeunesse et la soumission qu'il doit aux auteurs de ses jours. Il faut qu'il donne tous les témoignages de son amour à son père et à sa mère ; il faut qu'il n'afflige point par ses vices ou sa révolte l'auteur de ses jours, et que sa vie déréglée et irréligieuse ne fasse point couler les larmes de sa mère.

« Malheur aux enfants qui rendent pénibles les vieux jours de leurs parents, malheur aux enfants surtout qui attirent sur leur tête la malédiction de leur père et de leur mère mourants !

« Malheur aussi aux parents qui sont sans cœur pour leurs enfants, qui les abandonnent dès leur plus jeune âge ou qui ne les dirigent point dans le sentier de la vertu !

« Heureuses les familles qui vivent en paix et dans l'union, l'œil de Dieu se repose sur elles avec complaisance ! »

VII

« Il y a enfin, ma fille, des relations moins intimes, mais qui doivent avoir pourtant un certain degré d'intimité : c'est entre supérieur et inférieur, maître et domestique.

« Ces relations sont très-difficiles à observer et à conserver telles qu'elles doivent être.

« Ordinairement elles seront toujours bonnes si le supérieur ou le maître fait vis-à-vis de ses inférieurs ce qu'il doit faire. Si le supérieur ou le maître a de la charité, c'est-à-dire s'il est bon sans préférence, doux sans lâcheté, condescendant sans faiblesse, ferme sans fierté, sans aucun doute il gagnera l'affection, l'estime et le respect de celui qui lui est subordonné. Mais si un supérieur agit avec partialité, il excitera contre lui la jalousie ; s'il est lâche, il encouragera le désordre ; s'il est fier et impatient, il rebutera, et la conduite de ses inférieurs se modèlera sur sa conduite.

« Un supérieur doit beaucoup pardonner à son inférieur, et pardonner pourtant avec sagesse et discrétion. Pour cela, il doit observer le caractère, l'esprit, le tempérament de son inférieur ; il doit encourager pour relever les faibles, il doit être doux et affable pour gagner les cœurs, il doit être grave pour ne point attirer le mépris sur lui.

« Il doit se considérer comme le représentant de Dieu sur ses inférieurs, et agir vis-à-vis d'eux comme il voudra que Dieu agisse vis-à-vis de lui au jour de la justice. Cette conduite sage, réglée, charitable et vertueuse des supérieurs influera sur celle de leurs inférieurs, et introduira entre eux les relations les plus agréables et les plus amicales. Ils comprendront qu'ils sont tous frères, et ils éprouveront combien il est doux pour des frères de vivre unis en Dieu et pour Dieu.

« Voilà, ma fille, les relations des hommes entre eux. »

VIII

Voici ce que le Sauveur m'a fait voir et comprendre et ce qu'il m'a dit à propos de ses relations avec les âmes. Elles sont plus intimes que toutes les autres, et sont fondées sur son union avec les âmes, union admirable, union incompréhensible, mais union pleine de vérité et plus parfaite que toute union des créatures entre elles, puisque c'est l'union de la créature avec la divinité.

Il m'a entretenue des relations toutes particulières qui existent entre lui et les âmes qui lui sont spécialement consacrées par la virginité, qui l'ont choisi pour époux, et qui ont célébré leurs noces avec l'Agneau au jour où du fond de leur cœur elles lui dirent : Sauveur Jésus, votre beauté me ravit, je vous choisis pour mon époux, daignez m'accepter aussi pour votre épouse.

Je rapporterai en toute simplicité ce que j'ai éprouvé et la manière dont je l'ai éprouvé.

Un jour, après la sainte communion, j'adorai le Sauveur Jésus dans mon cœur. J'aperçus une belle vallée que me montra le Sauveur.. « Ma fille, parcourez cette vallée, me dit Jésus, et atteignez la plaine qui la domine. » J'obéis aussitôt. De chaque côté de la vallée j'aperçus de distance en distance des arbres magnifiques dont les feuilles brillaient comme des perles. Entre chaque arbre il y avait une sentinelle. Elles n'avaient point l'uniforme de soldat et ne portaient point de fusil. Toutes avaient les bras croisés sur la poitrine, se tenaient debout et regardaient au ciel. Je les

vis tour à tour abaisser leurs yeux sur moi et puis les relever au ciel.

Je ne craignais point et j'avançais toujours. Bientôt j'atteignis le commencement de cette vallée. Un immense mur avait été jeté de chaque côté, et ces deux murs étaient joints par des marches en pierre d'à peu près douze pieds de longueur sur trois de largeur et un en hauteur. Sur chaque mur j'aperçus des figures de lion, d'éléphant et de taureau.

Quand j'eus atteint la dernière marche, je vis une plaine immense tout entourée de murs, et au milieu de cette plaine un palais magnifique. Une grille en fer m'empêchait de pénétrer dans cette plaine ; mais tout à coup elle s'ouvrit, roulant sur le pavé qui était en pierre bien polie. J'entrai, et la grille se referma aussitôt. Je parcourus seule cette plaine. Le palais était fermé et me semblait inhabité. Je me trouvai prisonnière, ignorant ce que j'allais devenir. Je me trouvais heureuse, pourtant, pensant que j'allais mourir là, et m'envoler au ciel. Seigneur, m'écriai-je, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir et délivrez mon âme. Seigneur, ayez pitié de moi ; tournez-vous vers moi, mon Dieu, et montrez-moi un visage favorable. Oublierez-vous votre humble servante, ô Jésus, et jusques à quand lui cacherez-vous la vue de votre gloire ? O Jérusalem, sainte Sion, qu'ils sont heureux ceux qui vivent dans ton sein ! pour moi, je gémis ici comme une exilée, comme une pauvre prisonnière. Seigneur Jésus, n'entendrez-vous point la voix de votre servante ?

Alors une voix venue du palais se fit entendre et dit :

« Quelle est celle qui se trouve en dehors et qui m'appelle ? » Seigneur, lui répondis-je, vous connaissez toutes choses, vous connaissez même les plus secrètes pensées des hommes, vous connaissez le nombre des cheveux de ma tête, vous savez bien que la voix que vous avez entendue est celle de votre servante Marie. Je tombai à genoux, la face contre terre.

Les portes du palais s'ouvrirent, et, me relevant, j'aperçus une multitude de vierges qui portaient des couronnes sur leur tête et des palmes dans leurs mains. Jésus était au milieu d'elles, les surpassant toutes par son éclat et sa beauté. Les voyant s'approcher de moi, je m'écriai : Seigneur, je ne suis qu'une pécheresse, je ne mérite point de paraître en votre présence. Jésus s'approcha de moi. Je lui dis : Votre beauté surpasse toute beauté et votre gloire surpasse toute gloire. Alors, je devins belle comme les autres vierges, qui mirent une couronne sur ma tête et une palme dans ma main. Je pris rang parmi elles. Toutes rentrèrent dans le palais en chantant un cantique plein d'harmonie, dans lequel elles promettaient à Jésus de l'aimer toujours et de le suivre partout où il irait.

IX

Un jour je devais avoir le bonheur de faire la sainte communion. J'entendis la voix du Sauveur qui me disait : « Combien il me tarde, ma fille, d'entrer dans votre cœur pour vous donner les grâces que je vous ai préparées ! » Pour moi, je le dis à ma confusion, au

lieu d'être remplie d'amour et de reconnaissance pour un Dieu si bon, j'étais privée, ce me semble, de tout sentiment affectueux pour lui ; mon cœur néanmoins gardait de sa parole une impression très-douce. Après avoir communié, j'entrai dans mon cœur, je fléchis le genou devant Jésus que je trouvai assis comme un maître et un souverain. Il ne me donna aucune marque de tendresse, pas même un de ses regards pleins de douceur qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme. Je n'osais porter mes yeux sur lui. Je me tenais silencieusement à ses pieds, m'estimant bien heureuse qu'il voulût m'y supporter, faisant le sacrifice du désir que j'avais de participer à ses douceurs et reconnaissant combien j'en étais indigne. Je ne tardai pas à me sentir suavement attirée. Puis, s'adressant à son Père, il lui dit : « Mon Père, envoyez-lui le Saint-Esprit. Répandez sur cette enfant vos grâces les plus abondantes, vous savez les desseins que j'ai sur elle, ne regardez point ses mérites, mais rien que les miens. » Me regardant ensuite avec un œil plein de bonté : « Offrez-vous en sacrifice à Dieu mon Père, comme je le fis moi-même dans le temple entre les bras de ma Mère. » J'exécutai sa volonté, et il me sembla que Dieu répandait sur moi sa grâce et la douceur de son Esprit.

Après cela, je vis une personne vêtue de blanc se diriger vers moi. Je la pris pour un ange. Voici ce dont je fus témoin et les pensées qui me vinrent à l'esprit en même temps : l'ange prit une grande chaîne d'or attachée à la ceinture de Jésus, et, sans me dire une seule parole, il l'attacha par une extré-

mité à ma ceinture, passant entre deux anneaux de cette chaîne, un cadenas, qu'il ferma avec une clef d'or. Il attacha aussi mes mains et mes pieds aux pieds et aux mains de Jésus de la même manière, mais avec des chaînes plus petites, et je me dis à moi-même : Ces chaînes sont la figure de la charité qui doit m'unir à Dieu dans toutes mes actions.

L'ange apporta ensuite une robe d'une blancheur éclatante, mais d'étoffe fort simple, et il m'en revêtit, et je me dis à moi-même : Cette robe est la figure de l'innocence et de la simplicité qui doivent être en moi.

L'ange me revêtit encore d'une mantille rouge, qu'il croisa sur ma poitrine; et je me dis : C'est la figure des souffrances que j'aurai à supporter, mais sur lesquelles je ne dois point arrêter mon esprit.

Après cela, l'ange jeta sur mes épaules un manteau superbe dont je ne saurais dire les couleurs si variées et si belles. Il était enrichi de broderies magnifiques en or, très-large et retenu sur ma poitrine par une agrafe d'or; et je me dis à moi-même : C'est la figure de la charité.

Je remarquai au milieu de ce manteau un ruban blanc très-large dont la sainte Vierge tenait l'extrémité. Marie s'avança près de moi, passa ce ruban trois fois autour de mon cou et le disposa avec beaucoup de grâce ; et je me dis à moi-même : C'est la figure de la dévotion pure et tendre que tu dois avoir pour Marie.

Enfin, l'ange peigna mes cheveux et les mit en désordre sur mes épaules; et je me dis à moi-même :

Cela te figure l'esprit de pénitence que tu dois avoir. Il laissa mes pieds nus, et je me dis : Cela te figure le détachement complet que tu dois avoir de toutes choses. Il lava mes pieds, mes mains et mon visage, et ils devinrent d'une blancheur éblouissante, et l'eau qu'il avait employée fut répandue sur ma tête ; et je me dis à moi-même : Cela figure la pureté d'intention nécessaire dans toutes les actions. Il mit une couronne d'épines sur ma tête, une croix simple et pauvre entre mes mains, sous mes yeux une lance et un glaive aux pointes teintes de sang, qu'il essuya et trempa dans l'eau ; et je me dis à moi-même : Cette couronne et cette croix te figurent ta souffrance future, cette lance et ce glaive te figurent non ton sang répandu, mais tes larmes versées ou encore des peines que tu souffriras, non dans ton corps, mais dans ton âme. Il me couvrit ensuite d'un grand voile noir. Il couvrit aussi la moitié de la lance et du glaive sous ce voile ; et je me dis à moi-même : Le glaive et la lance cachés à moitié te figurent tes peines qui seront à moitié cachées, le voile te figure l'humilité dont tu dois t'environner toute ta vie.

Alors Jésus me dit : « Ma fille, soyez heureuse, je vous choisis pour épouse. Que ce titre soit pour vous préférable à celui de reine : je suis votre époux. Ne partagez donc jamais votre cœur avec aucune créature. Qui trouveriez-vous de plus beau, de plus aimant, de plus riche, de plus puissant, de plus parfait que moi ? Qui donc mérite, qui a le droit d'être mon rival ? Dites aux hommes : Je suis vierge, et j'aimerais mieux, avec ce titre, passer ma vie dans la misère que de devenir

reine en le perdant. Ou encore : Jésus est mon époux, il m'a choisie pour son épouse ; je n'en suis pas digne, mais je ne veux lui préférer personne. Une vierge véritablement vierge est humble, douce, modeste dans ses yeux, ses oreilles et ses paroles ; elle évite toute familiarité avec les personnes de différent sexe, elle ne désire point une vie facile et aisée ; elle aime le travail, la mortification, le recueillement, la retraite et la prière ; elle évite dans ses habits l'ajustement trop recherché comme la négligence ; elle s'habille conformément à son rang et à sa condition ; elle est détachée de tout, elle ne flatte point son corps, elle le regarde comme sa prison, elle le respecte comme le temple où son époux vient habiter ; elle gémit et languit dans son exil, elle soupire après la vue de son époux et n'a de consolation sur la terre que quand elle le reçoit dans son cœur par la sainte communion.

« Une vierge qui m'a choisi pour époux est comme ce serviteur de l'Évangile qui veille toujours et se tient prêt pour attendre l'arrivée de son maître. Elle est comme une épouse qui aime véritablement son époux, qui s'afflige et s'ennuie quand il est absent, qui attend avec impatience son retour, qui tend toujours l'oreille pour distinguer ses pas, qui ne sort pas et ne visite point ses amies craignant de n'être point présente pour recevoir son époux à l'heure de son arrivée ; qui ne dort point ou qui a un sommeil bien léger pour ne point laisser son époux frapper longtemps à la porte ; qui se lève, dès qu'elle entend sa voix, va au-devant de lui et, toute transportée de joie, l'embrasse en lui disant : Combien votre absence a été

longue ! combien je me suis ennuyée sans vous ! j'attendais avec impatience votre retour et je ne dormais point pour ne pas vous faire attendre longtemps. L'époux est touché de tant d'amour de la part de son épouse, et lui fait part des présents qu'il lui a apportés pour la dédommager de la peine que lui a causée son absence.

« L'épouse donne encore tous ses soins à son époux. Elle a pour lui toutes sortes de prévenances et d'attentions, elle a toujours ses yeux attachés sur lui pour deviner, s'il est possible, ses désirs et ses volontés et les exécuter aussitôt.

« L'époux, ma fille, n'est point indifférent à ces témoignages affectueux de son épouse ; il lui rend amour pour amour, il lui complaît en tout. Ses absences deviennent moins longues et moins fréquentes. Il dispose toutes choses pour demeurer avec elle constamment et ne s'en séparer jamais.

« Je suis l'époux, ma fille. Avez-vous pour moi les sentiments de cette épouse dont je viens de vous parler ? Avez-vous sa joie dans votre cœur quand vous me voyez venir ? Vous ne l'avez point, je ne l'exige point; mais ce que je demande de vous, c'est que vous vous observiez toujours, c'est que vous soyez toujours attentive à suivre l'attrait et l'inspiration de ma grâce lorsqu'elle vous sera donnée, et à accomplir mes moindres volontés. Cette disposition de votre cœur vous attachera de plus en plus à moi, rendra plus forte votre union avec moi, vous fera grandir dans la perfection à laquelle j'appelle toutes les âmes qui se donnent à moi, et je vous comblerai de toutes les

faveurs les plus précieuses, les plus riches ; je vous ferai éprouver la douceur et la suavité de mon amour, et bientôt vous ne pourrez plus vivre sans moi ; je serai votre vie, parce que je posséderai réellement votre cœur et que j'y aurai établi une demeure permanente. »

X

Un jour, après la sainte communion, je remerciais le Sauveur Jésus de la grâce qu'il m'avait faite de m'unir à lui. J'étais là devant lui, lui offrant la reconnaissance de mon cœur, mais sans rien dire. Il me sembla entendre sa voix : « Ma colombe, me dit-il, ma bien-aimée, où êtes-vous ? » Je m'approchai de Jésus. Il se plaça sur son trône, dans mon cœur, et me dit : « Suivez ce chemin. » Il me le montra du doigt. J'avançai quelques pas, mais, je l'avoue, avec tristesse. Je me fis violence néanmoins ; j'arrivai à un escalier dont les degrés étaient d'or massif. Je descendis et je vis devant moi un immense fossé qui entourait une citadelle. Sur le haut des fossés j'aperçus des remparts qui défendaient la citadelle ; sur ces remparts étaient représentées en relief diverses têtes d'animaux ; c'était comme cela aussi dans les fossés. J'étais là seule, sans guide, sans soutien, et ne voyant personne. Je sentais presque mon courage faiblir. Je m'adressai à Dieu de tout mon cœur, le conjurant de venir à mon secours afin de ne point me laisser tomber entre les bras de mes ennemis. En même temps, je roulai dans le fossé; mais je fus soutenue par une main invisible, qui me

promena autour du fossé. J'entendis une voix sortir d'une des nombreuses fenêtres de la citadelle : Elle ne fera point, dit cette voix, elle ne fera point sa demeure parmi les tentes des pécheurs.

La même main me transporta ensuite en pleine mer sur un vaisseau magnifique dont les câbles étaient en argent et les chaînes en or. Je fus placée sur un lit superbe dont la beauté surpassait celle de tous ceux que j'avais vus dans ma vie. Je me trouvai là aussi bien que je m'étais trouvée mal ailleurs, et je dis : Il fait bon être ici ! Néanmoins, je vis bien que ce n'était pas là le lieu de mon repos, car je soupirais après la vue de mon bien-aimé : il n'était point en ces lieux. J'étais bien fatiguée, et tournant la tête, je m'endormis.

Bientôt après, je fus réveillée par une voix qui m'appelait : Marie ! Marie ! J'ouvris les yeux, et regardant un beau personnage qui était devant moi : Qui êtes-vous ? lui dis-je. Je ne vous connais pas. Il ne répondit rien. Retirez-vous, vous n'êtes pas le bien-aimé. Je détournai la tête, je fermai les yeux, et je me rendormis.

Quelque temps après, une nouvelle voix se fit entendre. J'ouvris les yeux et j'aperçus un personnage. Il s'approcha de moi et me frappa doucement sur la joue. Je fus saisie de frayeur, car il était hideux à voir. Ses cheveux crépus semblaient être grillés, deux cornes se dressaient sur sa tête, et ses yeux et ses lèvres se contractaient d'une manière horrible. Qui que vous soyez, lui dis-je, retirez-vous, fuyez loin d'ici ! Mon Dieu ! m'écriai-je ensuite, veillez sur moi.

Je détournai la tête, je fermai les yeux et je me rendormis.

Une nouvelle voix se fit encore entendre. Je la reconnus, c'était celle du Sauveur. J'ouvris les yeux, je ne m'étais point trompée, c'était bien Jésus, avec son air doux et majestueux, sa contenance humble et sans affectation. « Ma fille, me dit-il, levez-vous. » Je me levai. Il me prit par la main et dit : « Nous sommes au port. » Nous abordâmes et entrâmes dans un lieu ravissant. « C'est ici, ma bien-aimée, me dit le Sauveur, que vous demeurerez éternellement avec moi, parce que vous m'avez reconnu et n'avez voulu reconnaître que moi seul. » Seigneur, lui répondis-je, le lieu de mon repos sera partout où vous serez ; j'y ferai mon séjour, parce que je n'en veux pas d'autre que celui de mon bien-aimé, du sauveur et époux de mon âme.

XI

Le Sauveur me regarda un jour avec un air de bonté extrême et me dit : « Ma fille, à partir de ce moment, soyez-moi unie pour toujours, resserrez de plus en plus les liens qui nous unissent. Je vous ai choisie pour mon épouse, je vous accepte aujourd'hui ; donnez-vous à moi, je me donne à vous, et vous apprécierez dans l'intimité de nos relations la dignité, le bonheur et l'avantage de m'avoir pour époux.

« Est-il rien, en effet, de plus glorieux pour vous que d'avoir pour époux le roi du ciel et de la terre celui qui commande aux hommes les plus puissants, qui commande aux monarques et aux potentats,

les fait trembler sur leurs trônes et les brise comme un vase d'argile sur un pavé ? Est-il une dignité supérieure à cette dignité ? Tout ce qui est à l'époux appartient à l'épouse aussi. Tout est commun entre eux. Si l'époux est roi, il établit son épouse reine dans ses états. Si l'époux est puissant, couvert de gloire, porté en triomphe, il met son épouse à son côté pour la faire participer à sa puissance, à sa gloire et à ses triomphes. Ainsi, ma fille, je livre tout à l'âme qui veut être mon épouse ; je lui livre ma puissance, mes grâces, mes mérites ; je la constitue reine dans le royaume de mon Père.

« Le bonheur de la vie, c'est l'union des âmes. Le fondement de l'union, c'est la force, l'amour en fait le charme.

« Or, peut-il être un bonheur supérieur à celui de l'union entre Dieu et une âme. Cette union est durable, parce qu'elle est fondée sur la paix. Je suis le Dieu de la paix, et les âmes qui me sont unies reçoivent de moi la paix de la conscience. Cette union est préférable à toute autre union, car je suis le Dieu de la charité. Je suis charité, et je l'insinue dans celle qui veut être mon épouse.

« Aussi, entre une âme qui m'est unie et moi, il n'y a point de secrets, mais la confiance la plus entière. Je vois cette âme telle qu'elle est, et cette âme se montre aussi telle qu'elle est en réalité. Je lui montre tout ce qui est en moi ; elle l'aperçoit, elle le regarde comme en plein jour. Quels suaves épanchements entre mon cœur et celui de mon épouse ! Elle s'est donnée toute à moi, je me suis donné aussi tout à

elle. Elle ne me refuse rien, je lui accorde tout ce qu'elle me demande, et dans le secret de ces épanchements intimes, notre union devient de plus en plus forte, de plus en plus heureuse.

« Enfin, ma fille, une âme qui est mon épouse, dans quelque position qu'elle se trouve, comprend que tout est pour son avantage. Si elle est pauvre, elle voit ma pauvreté et s'estime heureuse de me ressembler. Si elle est persécutée, elle voit toutes les persécutions que j'ai souffertes et s'estime heureuse de me ressembler. Si elle est dans les peines, les tribulations, les douleurs de la vie, elle jette un regard sur moi et s'estime heureuse de me ressembler. Si Dieu lui accorde des consolations, des grâces, des faveurs, elle comprend que c'est à son titre de mon épouse qu'elle les doit, et tâche par sa correspondance de croître de plus en plus en vertus.

« Est-il donc rien de plus avantageux, de plus heureux, de plus glorieux pour vous que d'être mon épouse ? Je puis vous suffire et vous suffirai, ma fille, car je suis Dieu. Je prendrai plus de soin de vous, je veillerai plus sur vous, je vous rendrai plus heureuse que l'époux le plus tendre, parce que je commande en maître à toutes choses et dispose de tout pour réjouir les âmes qui se donnent à moi.

« Donnez-vous donc toute à moi, unissez-vous de plus en plus à moi par une plus grande pureté. Éloignez de votre cœur tout ce qui pourrait y blesser mes yeux purs, chastes et saints. Je suis jaloux des affections de mes épouses ; je veux posséder leur cœur tout entier, afin de le remplir de la suavité et de la ru-

dresse de mon amour, et rendre leurs relations avec moi les relations les plus parfaites, les plus glorieuses, les plus intimes qui puissent être au ciel et sur la terre après les relations éternelles des personnes de la sainte Trinité. »

XII

Le lendemain je m'unis au Sauveur Jésus par la communion spirituelle. Il me parla ainsi :

« Ma fille, je vous ai dit et je vous ai fait comprendre le bonheur et la dignité des âmes qui sont mes épouses. Cette grâce d'union avec moi, je la donne à qui il me plaît. Quand j'ai jeté mes regards sur une âme et que je veux l'attirer à moi, je souffle dans son cœur une pensée qui grandit et se développe comme un germe mystérieux. Puis cette âme manifeste cette pensée que j'ai déposée en elle, elle dit : Je serai l'épouse de Jésus. Elle a entendu ma voix, elle y répond. Heureuses ces âmes qui répondent à ma voix ! mais malheur à ceux qui veulent les détourner de moi, les arrêter, étouffer en elles la vocation que je leur ai donnée! Malheur aux parents à qui je demande ainsi un enfant et qui ne veulent point me l'accorder ! De qui donc ont-ils reçu leurs enfants, si ce n'est de Dieu? Dieu n'en est-il donc pas le premier père ? N'a-t-il pas sur eux des droits bien plus forts et plus vrais que leurs parents ?

« De quelle injustice ne se rendent-ils donc pas coupables envers Dieu et envers leurs enfants? Envers Dieu, puisqu'ils lui ravissent ses droits ; envers leurs

enfants, puisqu'ils leur ravissent ce qu'il y a de plus précieux pour eux, la faveur de m'appartenir et de me posséder dans l'intimité. Quelle injustice envers Dieu et envers leurs enfants ! Envers Dieu, car si un roi de la terre leur demandait une enfant pour en faire son épouse, ils la lui accorderaient et consentiraient même à ne pas la voir, se croyant dédommagés par l'honneur qu'il leur reviendrait de sa haute alliance. Mais quand le Roi des rois leur demande un enfant, il est, lui, refusé, comme s'il n'était pas au-dessus de tous les rois de la terre ! Quelle injustice et quel outrage ! Injustice à l'égard de leurs enfants ; car ces enfants, éclairés par la lumière divine, voient non avec les yeux du corps, mais avec les yeux de l'âme, et non par conséquent comme leurs parents. Ils voient le bonheur dans leur union avec moi et le malheur et l'infortune loin de moi. N'est-ce donc pas les éloigner de la félicité, n'est-ce pas les rendre malheureux ? Quelle injustice de la part des parents et quelle dureté de cœur !

« Combien ils ont à redouter les châtiments de Dieu pour leur inconduite. Ah ! malheur à ces parents !

« Malheur aussi à ceux à qui je fais entendre ma voix et qui ne l'écoutent point ! Un jour aussi ils crieront vers moi ; je les éloignerai et je resterai sourd à leur supplication.

« Celui qui entend ma voix doit la suivre. Celui qui éprouve le souffle de mon esprit doit suivre l'impulsion de ce souffle et se diriger vers le but qui lui est indiqué.

« J'aime à me multiplier à l'infini et à attirer vers

moi les âmes par mille attraits différents, mille moyens divers. Il en est que je laisse dans le monde combattre vaillamment mes combats. Ces âmes sont fortes, ces âmes sont à l'abri de toutes les attaques, rien ne les ébranlera, rien ne les séparera de moi.

« Il en est d'autres que j'appelle dans la solitude pour leur parler seul à seul, cœur à cœur, loin du monde et de ses séductions, pour les vivifier constamment par ma grâce, ma parole et mon regard.

« Il en est que j'attire uniquement, et dès le premier instant, par l'amour qu'elles ont pour moi, et d'autres par la crainte d'être séparées de moi pendant l'éternité.

« Le plus souvent, ma fille, je sépare du monde les âmes que je veux ainsi m'unir et que je choisis pour épouses, et elles entrent en religion, c'est-à-dire, comme je vous l'ai déjà expliqué, elles se lient à moi d'une manière plus intime en se séparant du monde.

« Il y a quelquefois des âmes qui se croient appelées et qui ne le sont point ; il y en a dont les sentiments ne sont ni purs ni désintéressés. C'est pour cela que je veux vous dire les dispositions nécessaires pour entrer en religion.

« Pour cela, ma fille, il faut d'abord être appelée, et puis correspondre à sa vocation, qui n'est rien autre chose que l'inclination donnée par Dieu à une âme pour un état de vie qui la sanctifiera par la pratique spéciale des vertus.

« Cette inclination est développée par l'âme de deux manières. La première est l'inclination d'une âme qui accepte l'impulsion de Dieu, non point pour éviter les

peines et les combats qui se trouvent dans le monde, mais pour glorifier davantage le Seigneur en prenant un genre de vie plus parfait.

« La seconde est l'inclination d'une âme qui accepte l'impulsion de Dieu, parce qu'elle voit les combats qu'il faut soutenir dans le monde et les dangers qu'on y rencontre, et parce qu'elle craint pour sa faiblesse.

« Cette manière d'accepter l'impulsion de Dieu est bonne, mais moins parfaite que l'autre.

« Mais il faut se garder de vouloir suppléer à cette vocation, à cet appel de Dieu par une volonté personnelle que donne une dévotion fausse, ou par un dégoût du monde qu'on ne veut point supporter. En effet, ma fille, celui qui veut entrer en religion doit d'abord renoncer à sa volonté, et puis savoir se supporter lui-même patiemment et supporter autrui. Sans cela, cette détermination irréfléchie et dénuée d'un véritable fondement mettrait en danger de passer des jours tristes, pénibles et tout à fait malheureux, une fois que serait éteint le premier feu excité dans un moment d'enthousiasme, d'impatience ou d'irréflexion. Le nombre de ceux qui agissent comme cela est grand, et au lieu de s'avancer dans la perfection en s'unissant de plus en plus à moi, ils scandalisent les autres et les empêchent d'avancer dans le bien et la vertu.

« Quand on a entendu l'appel de ma voix, on doit se préparer à en exécuter le commandement par une grande pureté de cœur, en suivant les avis de celui à qui on aura fait connaître sa vocation et qui l'aura reconnue véritable. Il faut se défaire du vieux levain

qui pousse au péché en déracinant, par des efforts généreux, toutes les mauvaises habitudes. Car, malheur à celui qui apporterait parmi les élus et les bénis de mon cœur, un cœur coupable et enclin au péché !

« Celui qui veut ainsi tout quitter pour me posséder et vivre avec moi doit se regarder comme mort au monde, au démon, à lui-même. Au monde, c'est-à-dire oublier ses parents, ses amis, éloignant même toute pensée qui se rapporterait à eux d'une manière humaine et naturelle, pour n'y penser que devant Dieu ; au démon qui fait la guerre à tout le monde, mais particulièrement aux âmes qui se donnent à moi. Il ne leur présente pas d'abord de grands péchés, mais il les porte au relâchement par des pensées vaines et des imperfections qui leur nuisent autant que les péchés véniels aux personnes du monde. Si on écoute le démon, peu à peu on tombe dans l'oubli de ses devoirs, on se sépare de moi ; à lui-même, ne pas écouter les suggestions perverses de la chair et des sens. Cette mort est une victoire véritable et la plus difficile. C'est une victoire, car c'est réellement triompher de soi. C'est une victoire difficile ; il en coûte en effet beaucoup pour se dompter en tout, pour n'être pas plus touché des outrages et des injures que des louanges et des honneurs ; pour ne tenir à rien, se défaire de tout, pour se reposer uniquement en moi.

« Cette triple mort est une vie véritable et la seule qui puisse mériter le nom de vie. Car être dans cette mort, c'est être uni à moi, c'est me posséder, et je suis la vie de tous ceux qui sont dans ce monde et qui veulent

vivre dans l'éternité de la vie à laquelle je les initie ici-bas.

« Le monde, le démon et la concupiscence luttent contre ces âmes que je me choisis : le monde, par le désir qu'il leur inspire des biens d'ici-bas ; le démon, par l'esprit de rébellion ; la concupiscence, par les mouvements impurs. Mais je donne à ces âmes trois armes qui abattent le monde, le démon et la concupiscence ; ce sont : le vœu de pauvreté contre le monde, le vœu d'obéissance contre le démon, le vœu de chasteté contre la concupiscence. »

XIII

« Le vœu, ma fille, est un soutien, un appui, un abri, une défense pour l'âme. L'âme sent que le désir des richesses triompherait bientôt d'elle-même ; elle met le vœu de pauvreté comme une barrière qui l'arrêtera et l'empêchera de succomber, et de même pour les autres vœux. Le vœu est quelque chose d'essentiellement libre ; mais le vœu est quelquefois une chose souverainement nécessaire. Il peut être et devenir aussi chose très-importante. Aussi ne faut-il faire des vœux qu'avec circonspection.

« Le vœu est une promesse faite à Dieu par serment de l'accomplissement d'un acte bon. Il y a deux sortes de vœux : le vœu conditionnel, et celui par lequel on s'engage sans condition. La condition réalisée, on doit accomplir le vœu qu'on a fait ; le vœu absolu, ou qui ne renferme pas de condition, doit être toujours accompli. Le vœu est une chose fort agréable

à Dieu, et les actes accomplis sous l'empire ou la nécessité d'un vœu sont plus agréables à Dieu que les autres, parce qu'on s'est engagé volontairement à les faire. On ne pèche point en ne faisant pas de vœux; mais on pèche si on ne les accomplit pas, et le péché est d'autant plus grave que la chose promise est grave et importante, à moins qu'on ne se soit réservé expressément de ne vouloir point s'engager à l'observation du vœu, sous peine de péché mortel. Il est prudent de ne jamais faire de vœu sans l'autorisation de son confesseur, et un confesseur ne doit jamais permettre des vœux perpétuels et pour la vie, qu'après s'être bien assuré de la vertu, de la fermeté et de la vigueur de celui qui veut s'engager ainsi.

« Que de peines on se crée par des vœux prononcés légèrement ! Que d'embarras on s'épargne en ne prononçant point ces vœux ! Que de grâces on attire sur soi quand on correspond au désir que Dieu manifeste de l'émission d'un vœu ! Que de secours on obtient pour soi ! Oh ! bienheureux sont ceux qui résistent au monde et à ses richesses par le vœu de pauvreté, et qui demeurent fidèles dans l'observation de ce vœu ! Bienheureux sont ceux qui résistent au démon et à son esprit de révolte et d'orgueil par le vœu d'obéissance, et qui demeurent fidèles dans l'observation de ce vœu ! Bienheureux sont ceux qui résistent à la concupiscence et à l'impureté par le vœu de chasteté, et qui demeurent fidèles dans l'observation de ce vœu !

« Je serai leur richesse dans l'éternité ; je serai leur gloire dans l'éternité ; je serai leur félicité dans l'éternité.

« Nos relations auront commencé dans le temps, elles dureront dans les siècles des siècles. Ayez espoir, ma fille, vous triompherez de tout. Je vous cacherai comme ma colombe dans le trou du rocher ; je vous enlèverai au monde, je vous donnerai une place dans la famille sainte consacrée à mon divin Cœur ; là vous serez toute à moi et je serai tout à vous. »

Amour à Jésus à jamais dans le sacrement de l'autel. *Amen.*

LIVRE TREIZIÈME

DES FINS DERNIÈRES.

I. De la vie; de la vie naturelle, spirituelle et éternelle. — II. Du salut; utilité de la pensée du salut. — III. De la difficulté du salut pour le riche. — IV. De la mort; de la mort naturelle, spirituelle et éternelle; avantages de la pensée de la mort dans les tentations, dans les adversités et les peines de la vie, dans la joie et la prospérité, dans l'état de péché, de justice et de perfection. La mort, si terrible pour le pécheur, est pleine de douceur pour le juste. Du désir de la mort. — V. Du jugement dernier. — VI. Du purgatoire; nature de ses peines. — VII. De l'enfer; nature de ses tourments. — VIII. Du ciel.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

I

Le Sauveur Jésus m'a dit un jour : « Ma fille, la vie c'est Dieu, la vie c'est moi ; je me nomme la vie, je suis la vie, je donne la vie à tout ce qui la possède ; je l'ai donnée à tout ce qui l'a possédée dans le temps ; je la donnerai à tout ce qui la possédera dans les siècles à venir. Ma vie ne ressemble point à la vie des créatures. Les créatures n'ont qu'une participation de la vie, tandis que je possède la vie dans toute sa réalité, dans toute sa plénitude. Ma vie est éternelle ; elle

n'a jamais eu de commencement, elle n'aura jamais de fin. La vie de l'homme est finie, bornée, elle a un terme ; mais cette vie n'est pas la véritable vie ; elle n'est qu'une ébauche de la vie qu'il doit recevoir après qu'il aura perdu cette première vie.

« La vie de l'homme après sa résurrection n'aura jamais de fin ; elle durera à jamais, et je lui donnerai cette participation immense de la vie qui le rendra fils de Dieu, comme je me suis donné la participation à la vie de l'homme qui m'a rendu fils de l'homme. C'est par l'humiliation de ma divinité que j'ai pris part à la vie de l'homme, et que je suis devenu fils de l'homme. C'est par l'exaltation de son humanité que l'homme prendra part à la vie de Dieu, et qu'il lui deviendra semblable par cette participation.

« Voilà pourquoi j'ai créé l'homme, pour le rendre participant de ma vie; voilà pourquoi je l'ai racheté, pour le rendre participant de ma vie ; voilà pourquoi je lui donne mes grâces, pour le rendre participant de ma vie.

« Il y a donc trois vies en l'homme : l'une pour le temps, la vie naturelle ou de la création ; la vie pour le temps et pour l'éternité, la vie surnaturelle ou de la rédemption ; la vie de l'éternité ou de la gloire.

« Ces trois vies sont données à l'homme ; il n'y a aucun droit, il les tient de Dieu. Tous doivent recevoir de Dieu ces trois vies, c'est la volonté et le désir de Dieu, et cependant tous ne les reçoivent pas. Les deux premières mènent à la troisième, mais seulement quand on les emploie selon les lois données à l'homme par son Dieu. S'il viole ces lois, l'homme ne reçoit point

la vie éternelle de la gloire, il reçoit pourtant la vie éternelle, mais dans la malédiction et la séparation de Dieu.

« Je vous ai parlé, ma fille, de la vie surnaturelle que je donne à l'homme par ma grâce, vie admirable qui élève l'homme à la dignité de fils de Dieu, et qui rend ses actions méritoires pour le ciel. Cette vie est à la fois dans la vie du temps et celle de l'éternité. Elle est dans la vie du temps par la vie naturelle de l'homme ; elle est dans la vie de l'éternité par la vie de la gloire. C'est pourquoi, en vous parlant de la vie naturelle et de la vie glorieuse, je ne séparerai point de ces deux vies l'idée de vie surnaturelle, puisqu'elle se trouve dans l'une et l'autre vie.

« La vie de l'homme dans le temps est le travail d'un être intelligent et raisonnable, méritant la vie de la gloire ou de l'éternité malheureuse.

« Cette vie est un travail, donc une peine, une tribulation, une souffrance continuelle. Les pleurs, les larmes et les gémissements conviennent à cette vie. C'est un exil, un lieu de passage et de transition, c'est une tente dressée dans un désert qu'il faut lever le lendemain. Elle passe comme une ombre dissipée par le vent; elle passe comme un rêve, et la vie la plus longue, quand elle est au moment de finir, qu'est-elle pour celui qui la perd ?

« Aussi ne devez-vous point vous attacher à cette vie, ma fille, ni y arrêter votre cœur et vous laisser captiver par elle. Tout ce qu'il y a d'heureux en elle si vous l'examinez bien, ne vous paraîtra que misère ; mais tous ses maux, toutes ses afflictions, tous ses

tourments seront des biens inappréciables, si vous savez les recevoir comme je vous l'ai enseigné.

« Pourquoi donc, ma fille, avez-vous reçu cette vie du temps? Pour connaître Dieu, pour l'aimer, pour le servir, et par cette connaissance, par ce service, par cet amour, obtenir la vie de la gloire dans l'éternité.

« Voilà pourquoi vous avez reçu la vie. Si vous employez ainsi votre vie dans le temps, elle sera bonne, car elle vous engendrera à la seule vie véritable, à la vie qui ne passera jamais. Si vous employez ainsi votre vie, vous ne vous attacherez point à cette vie pour elle-même, mais pour Dieu qui vous l'a donnée; vous ne vous attacherez point à cette vie pour gagner les biens qu'elle possède, mais les biens que possède Dieu qui vous l'a donnée; vous vivrez de la vie du temps, sans regarder le temps, mais l'éternité.

« Vous vivrez de la vie du temps, non pour vivre, mais pour désirer la mort et l'union avec Dieu, pour opérer votre salut, pour mériter la miséricorde de Dieu, pour vous rendre sa justice favorable, pour entendre un jour le Seigneur vous dire : Courage, ma fille, et venez participer à la récompense que j'ai promise à mes élus.

« Si vous n'employez point votre vie du temps à conquérir la vie de la gloire, vous tomberez nécessairement dans la vie de la malédiction et de la damnation.

« Fuyez ce malheur, ma fille; ayez toujours sous les yeux la vie éternelle de la gloire; ayez-en toujours le désir dans le cœur. La vie éternelle de la gloire est

celle qui vous est destinée ; celle après laquelle seule vous devez soupirer ; celle qui ne passera jamais ; celle qui vous donnera le seul bien véritable, Dieu. La vie éternelle, c'est Dieu et la connaissance de Dieu. La vie éternelle, c'est Dieu et l'amour de Dieu. La vie éternelle, c'est Dieu et la possession de Dieu. La vie éternelle, c'est Dieu et l'union intime avec Dieu. La vie éternelle, c'est l'œuvre de la charité de Dieu sur l'homme et de la charité de l'homme pour Dieu dans les siècles des siècles. O vie heureuse ! ô vie sans laquelle il n'y a point de bonheur véritable ! ô vie inépuisable et communiquée pour l'éternité à tous les élus ! Vie de la louange éternelle de Dieu ! vie de l'éternelle paix de l'homme ! vie du triomphe de Dieu en l'homme ! vie du triomphe de l'homme en Dieu ! O vie de l'éternité ! vie de l'homme en Dieu ! vie de l'homme avec Dieu ! vie de l'homme pour Dieu ! Demeurez unie à moi par la grâce et les sentiments de votre cœur, et vous aurez part à cette vie à jamais. »

II

Un jour où j'avais eu le bonheur de faire la sainte communion, j'entrai dans mon cœur, je me mis à genoux aux pieds de Jésus qui me parla ainsi : « Ma fille, détachez-vous du monde, de ses possessions, de ses richesses ; détachez-vous de vous-même, éloignez les pensées d'ambition, de vaine gloire et d'orgueil ; ne pensez qu'à vivre selon Dieu et pour Dieu ; ne pensez qu'à accomplir sa sainte volonté ; ne pensez qu'à lui

appartenir ; ne pensez qu'à gagner le ciel, à sauver votre âme. Que ce soit là la pensée continuelle de votre esprit. Cette pensée est celle qui vous fortifiera le plus, qui vous sera la plus utile, et dont les résultats dureront pendant l'éternité.

« De quoi vous servirait, ma fille, de gagner l'univers, si vous veniez à perdre votre âme ? Que vous importe de perdre tout le reste, si vous gagnez le ciel ? Que vous importe de vivre malheureuse, de vivre dans la tribulation, dans les peines, la souffrance sur la terre, si vous devez vivre à jamais heureuse dans le ciel ?

« Vous êtes destinée au bonheur de l'éternité. Cette participation de la gloire, Dieu vous la réserve de toute éternité. Cette pensée l'a occupé de toute éternité, même avant la création du monde. Cette pensée l'occupe encore à cette heure, puisqu'il vous accorde ses grâces, ses faveurs les plus précieuses, pour vous faciliter les moyens d'arriver au ciel.

« Or, Dieu, ma fille, n'agit pas ainsi vis-à-vis de vous par intérêt personnel. Dieu se suffit à lui-même ; il n'a besoin de personne. Correspondez donc à ces desseins de Dieu sur vous, et que la pensée qui est en Dieu soit aussi celle de votre âme.

« Vous mourrez un jour, c'est-à-dire que votre âme se séparera de votre corps. Votre corps rentrera en poussière, mais votre âme s'élèvera vers Dieu pour recevoir sa récompense ou sa peine, récompense ou peine pour l'éternité. Votre corps ne demeurera pas toujours en terre, il ressuscitera au dernier jour, afin de partager à jamais le sort de votre âme. Il est donc impor-

tant pour vous, ma fille, d'aviser à votre avenir éternel et d'y aviser plus qu'à vos possessions, plus qu'à vos richesses, plus qu'à une position dans la vie, plus qu'à une contradiction, à une épreuve, à une souffrance, à la santé. Dieu ne vous demandera point si vous avez acquis de grandes richesses, si vous avez eu une heureuse position dans le monde, si vous avez joui de la santé ; il vous demandera si vous avez opéré votre salut.

« Dieu vous donne tout ce qu'il vous est nécessaire pour vous sauver ; mettez tout à profit, agissez toujours comme vous voudriez avoir agi à l'heure de votre mort, ou au tribunal de Dieu. Pensez plus à votre âme qu'à votre corps, soignez plus votre âme que votre corps, sauvez votre âme et n'avisez point au salut de votre corps pour la vie présente, si pour le sauver vous deviez perdre votre âme.

« Pensez plus à Dieu qu'à tout autre chose, plus qu'à vous même. Pensez à Dieu pour lui rendre vos devoirs, suivre ses commandements et observer ses lois. Pensez à Dieu partout, quand vous êtes seule, quand vous êtes en compagnie, quand vous êtes dans le monde, partout, et vous ne l'offenserez point ; car vous vous direz à vous même : Dieu veut mon salut, je dois l'opérer en faisant le bien, en évitant le mal, en correspondant à ses grâces.

« O ma fille ! n'imitez point cette jeunesse qui oublie entièrement qu'elle a une âme à sauver pour une éternité ; n'imitez point ces ouvriers que Dieu appelle pour venir travailler à sa vigne, et qui, demeurant sourds à sa voix, restent oisifs. Ah ! ceux-là, ma fille,

ne recevront point le dernier qui est promis à tous ceux qui sont appelés par le père de famille. Ils ne recevront point ce denier qui est la possession du ciel ; ils seront jetés dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire loin de Dieu dans les flammes de l'enfer.

« Consacrez à Dieu votre jeunesse, consacrez-lui tous les moments de votre vie, afin d'opérer votre salut. »

III

Le Sauveur Jésus m'a dit un jour : « Ma fille, vous n'ignorez pas ce qui est dit dans l'Évangile, qu'il est aussi difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Je dis plus encore, les riches n'entreront jamais dans le ciel. J'entends par les riches, ceux qui sont attachés aux richesses et ceux qui les désirent. On peut être pauvre par conséquent et riche néanmoins en son esprit, en ses pensées, en ses désirs. Un homme abrité sous un toit de chaume, dénué de tout, réduit à la mendicité, malgré sa misère peut être riche par le désir qu'il a de ces richesses. Il s'attache au peu qu'il a, il fait tous ses efforts pour l'accroître et l'augmenter, au moins dans son imagination, s'il ne peut le faire en réalité. Il pense à ce qu'il ferait s'il était riche, et puis reconnaissant que malgré ses désirs il n'est pas plus avancé, il porte un œil d'envie aux riches et ambitionne de pouvoir agir comme ils agissent. Pauvre en réalité, cet homme est riche par les désirs de son cœur ; il ne pense qu'aux richesses,

il ne convoite que les richesses, il ne vit que pour les richesses. Cet homme n'entrera jamais dans le ciel.

« Le riche qui s'attache à ce qu'il possède, à sa fortune, à ses propriétés, à ses domaines, qui en a l'esprit constamment occupé, qui se procure par ses richesses toutes sortes de satisfactions, tous les plaisirs, toutes les commodités, toutes les aises, tout ce qui peut rendre la vie douce et agréable, qui ne craint pas la prodigalité pour lui-même et qui jamais ne donne un secours au pauvre, celui-là aura part aussi à la malédiction portée contre les riches.

« Mais de même qu'il y a des pauvres qui sont riches, de même je connais des riches qui sont pauvres. Voyez cet homme, il a des richesses immenses; il est comblé d'honneurs, environné de gloire, il peut jouir de toutes les commodités de la vie. Que se passe-t-il au dedans de son cœur? Il pense que la véritable richesse c'est Dieu, et il n'est nullement attaché à ses possessions ; il regarde la gloire qui environne son nom comme une vaine fumée, et loin de se laisser éblouir par les flatteries ou les louanges des hommes, il renvoie à Dieu tous les honneurs qu'on lui rend, parce qu'il sent bien qu'il n'est que néant, et que la louange est due à Dieu seul. Il aime les pauvres, il agit à leur égard avec la plus grande charité ; il les assiste dans leurs nécessités, il est le fidèle économe et dépositaire des biens que Dieu lui a donnés ; il ne craint pas de s'appauvrir par ses largesses envers les pauvres ; il est même prêt à devenir pauvre lui-même, si telle est la volonté du ciel. Il aime les pauvres, il

aime aussi la pauvreté, il se prive de toute satisfaction, il supporte les incommodités qui se présentent à lui, attachant son cœur, ses pensées et ses désirs uniquement à Dieu. En vérité, en vérité, je vous le dis, ce riche est véritablement pauvre, et il partagera les bénédictions promises aux pauvres.

« Le ciel est pour lui comme pour ce pauvre qui, malgré son dénuement, son indigence est content de son sort et ne profère jamais une plainte. Le ciel est pour lui comme pour ce pauvre qui méprise les richesses pour ne s'attacher qu'aux biens fermes et impérissables de l'éternité, qui plaint les riches, à cause des dangers où ils sont exposés, et qui, loin de leur porter envie, prie au contraire pour eux, afin que Dieu leur accorde la grâce de se sauver. Le ciel est pour lui comme pour ce pauvre qui aime sa pauvreté et se dépouille même de ce qu'il a pour ceux qui sont encore plus pauvres que lui.

« Le ciel est pour ce riche comme pour ce pauvre ; car ils ont les mêmes sentiments : ils sont détachés tous les deux des richesses, des plaisirs, des satisfactions de la terre. Ils pratiquent tous les deux la pauvreté avec gaieté d'âme, l'un par nécessité et l'autre volontairement. Ils assistent les pauvres chacun selon leurs facultés. Ils n'ont qu'un seul bien, un seul trésor, une seule pensée, Dieu. O heureux et mille fois heureux ces deux pauvres, le royaume des cieux est pour eux.

« O riches ! entrez dans les vues de la Providence. Quand elle vous a donné les biens que vous possédez, elle ne vous les a point livrés pour que vous preniez

vos plaisirs, vos commodités, vos aises ; elle vous les a livrés pour que vous en soyez les économes, et les instruments de sa sollicitude envers ceux qui n'en ont point. Auriez-vous le cœur assez dur, quand vous êtes dans l'abondance, de refuser assistance aux malheureux qui frappent à votre porte quelquefois dans les plus pressants besoins, dénués de tout ou dévorés par la faim? Quelles excuses apporteriez-vous? Les dépenses de vos enfants, l'éducation et l'établissement de vos enfants et mille autres raisons ? Vous dites vrai, les dépenses de vos maisons sont considérables ; mais ne pouvez-vous pas supprimer une grande partie de ces dépenses dans vos festins, dans vos réunions, dans vos soirées, dans vos parures, dans votre suite ? Supprimez ces dépenses inutiles, versez alors le superflu dans les mains des pauvres ; vous n'enlèverez rien à l'éclat de votre rang, loin de là ; vous lui donnerez un éclat qui ne frappera pas seulement les yeux des hommes, mais qui pénétrera les cieux. Privez-vous de toutes ces satisfactions inutiles de chaque jour, et vous aurez suffisamment pour secourir les pauvres, et ces pauvres prieront pour vous. Vous pourrez encore élever vos enfants, leur donner une éducation plus ferme et plus solide, en leur apprenant à marcher sur vos traces dans la simplicité, dans l'amour des pauvres, dans la pratique des vertus. Dieu vous bénira et bénira vos enfants, et il vous facilitera l'établissement de votre famille, et vous la verrez grandir et se multiplier portant avec elle les heureux résultats des bénédictions divines.

« Sachez que Dieu ne vous a donné vos richesses

que pour secourir les pauvres. Il leur commande de vous tendre la main, il vous commande de leur venir en aide. C'est là, pour vous, un devoir de justice. En faisant cela, vous ne mériterez pas de récompense ; si Dieu veut vous récompenser pourtant, ce n'est que parce qu'il a pris engagement de le faire.

« Voilà donc les devoirs du chrétien : il ne doit point s'attacher aux richesses, il ne doit point les désirer. S'il est riche, il doit secourir les pauvres ; s'il est pauvre, il ne doit point ambitionner le bien des riches, mais espérer sur la miséricorde et la providence de Celui qui nourrit les oiseaux des champs. Dieu a bien disposé toutes choses par sa sagesse. Il demandera au riche compte de l'administration de ses biens, il demandera au pauvre compte de sa soumission.

« Ne l'oubliez pas, ma fille, les richesses sont l'occasion de la ruine d'un grand nombre. Heureux qui ne succombe pas à la tentation de désirer les richesses! Heureux qui ne s'y attache pas quand il les possède ! Heureux qui ne veut, ne désire, ne cherche, ne convoite d'autres biens que ceux de l'éternité! »

IV

J'avais assisté un jour à l'enterrement d'une femme. Pendant que je priais pour elle et que je demandais à Dieu de lui faire miséricorde, j'entendis le Sauveur Jésus qui me parla ainsi :

« Ma fille, il y a trois sortes de mort : la mort naturelle, la mort spirituelle et la mort éternelle. La

mort naturelle est la séparation de l'âme et du corps ; la mort spirituelle est la séparation de l'âme et de la grâce par le péché ; la mort éternelle est la séparation de l'âme et de Dieu par la punition éternelle du péché.

« La mort naturelle, ma fille, est la séparation de l'âme et du corps ; cette mort est la première punition portée contre le péché. Le péché a été la cause de la mort. L'homme n'était point destiné à mourir, mais, parce qu'il s'est révolté contre Dieu, il a été condamné à la mort.

« Tous les hommes sont condamnés à la mort naturelle parce qu'ils ont tous péché en Adam. Les grands et les petits, les savants et les ignorants, les riches et les pauvres, les potentats et leurs sujets, tous sont marqués du signe de la mort et pas un ne lui échappe. Chacun disparaît tour à tour, et chaque jour est un pas de plus vers la mort.

« Tous les hommes sont condamnés à la mort naturelle, l'arrêt est porté contre tous ; mais nul ne connaît, à moins d'une révélation spéciale, ni le jour, ni l'heure, ni la manière, ni le lieu de sa mort. La mort arrive comme un voleur ; elle surprend, quand on y pense le moins, le plus souvent alors qu'on se promet quelquefois encore une longue existence. La mort arrive et ruine tous les plaisirs de la vie, les richesses de la vie, les honneurs de la vie, la force et la vigueur de la vie ; elle ne laisse rien de l'homme qu'un cadavre ; elle ne laisse qu'une vile pâture pour les vers du tombeau.

« La mort spirituelle est la séparation de l'âme et de la grâce de Dieu. Votre âme, ma fille, est immor-

telle ; elle n'a pas besoin comme votre corps d'être vivifiée par un principe supérieur à elle-même ; elle ne se crée pas elle-même, elle vient de Dieu ; mais Dieu crée l'âme pleine de vie, et la vie que Dieu donne à l'âme est une vie immortelle. Cette vie de l'âme n'est pas pourtant sa vie véritable ; il y a une vie préférable à cette vie, une vie plus élevée, plus précieuse, qui lui est communiquée et qui devient sa propre vie, que l'âme peut posséder et perdre une fois qu'elle l'a reçue. Cette vie lui est donnée par la grâce sanctifiante dont je vous ai déjà entretenue.

« La grâce sanctifiante est la vie spirituelle et surnaturelle de l'âme. Elle lui est donnée par le baptême et les autres sacrements ; elle lui est enlevée par le péché mortel. Toute âme qui est en état de péché mortel a perdu la vie de la grâce. Il y a incompatibilité radicale entre la vie de la grâce et le péché mortel. Aussi toute âme qui est en état de péché mortel est morte à la vie de la grâce, bien qu'elle conserve sa vie naturelle, qui lui a été donnée au moment de sa création.

« Cette mort est terrible et souverainement déplorable, parce qu'elle peut fixer l'âme dans la mort éternelle.

« La mort éternelle, ma fille, est la séparation éternelle de l'âme d'avec Dieu par la punition que Dieu inflige à l'âme en état de péché.

« Quand une âme est séparée du corps qu'elle vivifiait et qu'elle apparaît devant Dieu, son sort est immédiatement fixé et pour l'éternité. Si elle est unie à Dieu par la grâce sanctifiante, elle sera éternellement

heureuse et jouira éternellement de la vue de Dieu ; si elle est séparée de Dieu, non par le péché mortel, mais par la peine due à ce péché qu'elle n'a point expié ou par le péché véniel, cette séparation ne sera que temporaire, elle est unie à Dieu par la grâce sanctifiante ; Dieu, après lui avoir fait expier ce qu'elle doit à la justice divine, l'appellera dans ses tabernacles éternels ; si cette âme, au contraire, est séparée de Dieu par le péché mortel et qu'elle soit trouvée dans cet état au moment où il lui demandera compte de sa vie dans le temps, elle sera éternellement damnée. La vie de la grâce a fui de cette âme, la mort du péché l'a pénétrée toute entière ; elle restera éternellement dans cette mort, et cette mort éternelle sera punie par une peine qui n'aura jamais de fin.

« Tous doivent mourir, mais seulement de la mort naturelle. Nul n'y peut échapper, mais tous doivent fuir les deux autres. Or, pour cela, le meilleur moyen, c'est de penser souvent à la première, à la séparation de l'âme et du corps. La pensée de la mort détache en effet du monde, de ses pompes, de ses plaisirs et de ses joies, qui sont causes de péché, de mort spirituelle et éternelle.

« La pensée de la mort ferme l'oreille aux tentations de Satan, arrête les mouvements de la concupiscence, résiste au péché, cause de la mort spirituelle et de la mort éternelle.

« La pensée de la mort est une arme contre l'orgueil. l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse, qui causent la mort spirituelle et la mort éternelle.

« Tout péché vient de ce qu'on oublie la mort. Celui qui y pense ne pèche point, parce que l'homme aime la vie, chérit la vie, désire la vie, et qu'en péchant il perd la seule vie véritable, la vie de l'âme et la vie de la gloire.

« Quand on a sous les yeux la pensée de la mort, on voit la vanité du monde, la vanité de ses plaisirs, la vanité de ses richesses, la vanité de tout ce qui est en lui ; on fuit le monde et tout ce qui est du monde pour s'attacher à Dieu.

« Quand on a sous les yeux la pensée de la mort, on voit son néant, le néant des richesses, le néant de l'amour-propre, le néant des plaisirs charnels, le néant des satisfactions de l'esprit et du cœur ; on fuit tout pour s'attacher à Dieu.

« De quelle utilité ne sera donc pas pour vous, ma fille, la pensée de la mort, puisqu'elle vous fera fuir le péché et toutes sortes de péché ?

« En quelque position que vous vous trouviez, la pensée de la mort vous sera salutaire.

« Si vous êtes dans la peine, vous vous direz à vous-même en pensant à la mort : Courage, mon âme, la mort viendra bientôt ; si nous supportons bien ces peines elle y mettra fin pour toujours.

« Si vous êtes dans la joie, vous vous direz à vous-même en pensant à la mort : O mon âme ! la joie que nous avons sur cette terre passera bientôt ; ne nous y attachons point, mais faisons le bien pour avoir une joie qui ne passera jamais.

« Si vous êtes dans l'accablement et le dégoût, vous vous direz à vous-même en pensant à la mort : Allons,

mon âme, travaillons avec ferveur afin que la mort, à son arrivée, ne nous trouve point les mains vides.

« Si vous êtes dans le péché, vous vous direz à vous-même en pensant à la mort : O mon âme ! sortons de cet état, revenons à la vie de la grâce pour ne point tomber dans l'éternelle mort, et demeurer unie à Dieu pour jamais.

« Si vous commencez à marcher dans la voie du salut, si vous combattez depuis peu les combats du Seigneur, vous vous direz à vous-même : O mon âme ! courage contre nos passions, courage contre Satan et le monde, courage contre nos faiblesses, luttons et marchons toujours, selon le désir de Dieu, dans le bien et la vertu pour acquérir la vie de l'éternité.

« Si vous êtes déjà avancée dans la voie du bien et de la sagesse, vous vous direz à vous-même en pensant à la mort : O mon âme ! acquérons toutes sortes de vertus, faisons-nous des trésors que la rouille et les voleurs ne feront point disparaître ; la mort peut arriver sans tarder, ne perdons pas de temps.

« Si vous marchez à grands pas dans le chemin de la perfection, vous vous direz à vous-même en pensant à la mort : O mon âme, qu'il est doux d'être uni à Dieu ! redoublons d'efforts pour mériter de le posséder à jamais, donnons-lui tout ce que nous avons, ne disposons de rien que pour lui, vivons pour lui, pour mourir en lui et vivre à jamais avec lui.

« Ainsi, ma fille, la pensée de la mort ne fait pas seulement éviter le péché, elle fait encore pratiquer le bien, elle fait acquérir toutes sortes de vertus et mène, par conséquent, droit à la vie éternelle par la conser-

vation et l'augmentation de la vie spirituelle par la grâce sanctifiante.

« Pensez ainsi à la mort, ma fille, et quand l'heure de votre trépas viendra, vous ne tremblerez point comme les pécheurs, mais vous espérerez comme les justes; vous ne serez point troublée comme les pécheurs, vous serez calme comme les justes.

« A l'heure de la mort, quels regrets pour le pécheur qui a fait un si mauvais usage de la vie, qui a abusé de mes grâces, qui a commis plus de péchés qu'il ne porte de cheveux sur sa tête! Quelle consolation pour le juste qui a consacré à Dieu tout son temps, son enfance, sa jeunesse, son âge mûr et sa vieillesse, qui a correspondu aux grâces de Dieu et qui a embelli son âme de toutes sortes de vertus!

« A l'heure de la mort, quelle peine horrible pour le pécheur qui souffre dans tout son corps les douleurs de sa maladie; dans son esprit les douleurs du remords de son iniquité; qui doit se séparer pour toujours de ses parents, de sa famille, de ses biens, de tout ce qui lui est cher, et qui désespère d'obtenir son pardon et sa grâce! Quelles douces consolations pour le juste qui voit dans ses souffrances une source de nouveaux mérites, qui jouit de la paix de l'âme et qui met toute sa confiance en Dieu, qu'il aime de toutes ses forces!

« A l'heure de la mort, quel effroi pour le pécheur qui entend déjà le jugement que Dieu prononce contre lui, qui entrevoit l'enfer entr'ouvert sous ses pas pour une éternité!

« A l'heure de la mort, quelle fête pour le juste! Il sait que Dieu est juste, bon et miséricordieux; il sait

que Dieu aime les âmes de bonne volonté, qu'il a promis la récompense de l'éternité au serviteur fidèle ; il s'abandonne à lui, remet son esprit entre ses mains divines et meurt en paix.

« Oui, ma fille, autant la mort est terrible pour le pécheur, autant elle est douce pour le juste, qui, bien loin de la redouter, la désire de tout son cœur et avec raison.

« La mort, en effet, délivre le juste des tentations et du danger de perdre son salut : voilà pourquoi il la désire comme un bien et le plus précieux des biens.

« La mort le délivre des souffrances du corps, de l'esprit et du cœur : voilà pourquoi il la désire comme un bien et le plus précieux de tous les biens.

« La mort le délivre de sa misère, de sa pauvreté, de son dénuement. Il ne possède pas Dieu tant qu'il possède la vie, la mort va le lui donner : voilà pourquoi il la désire comme un bien et le plus précieux des biens, puisqu'elle va lui donner Dieu, le seul bien véritable.

« Vivez dans la justice, ma fille, et vous désirerez mourir ; vivez dans la justice, et la mort sera pour vous pleine de douceur; vivez dans la justice, la mort vous unira à Dieu pour toujours. »

V

Le Sauveur Jésus m'a dit un jour : « Ma fille, tout homme est jugé par moi après sa mort et reçoit la récompense ou la peine qu'il a méritée.

« Un autre jugement viendra après ce premier

jugement. Il aura lieu à la fin des temps, et ne sera que la confirmation de mon premier jugement sur chaque âme en particulier. Il sera en tout semblable au premier; seulement, il sera prononcé sur tous les hommes et devant tous les hommes à la fois, condamnant les uns à la peine éternelle de l'enfer, appelant les autres à la félicité suprême du ciel. Ce jugement sera prononcé aussi sur les anges et devant tous les anges de l'enfer et du ciel, pour assurer aux uns la possession éternelle du paradis et lancer les autres dans les flammes éternelles de ma justice.

« Mon Père, ma fille, ne juge personne, mais il m'a donné l'autorité pour juger toutes choses, et je les jugerai dans ma sagesse et ma justice.

« L'homme livré à sa liberté commet le mal ou opère le bien. Or, ma fille, ma sainteté doit éloigner d'elle à jamais tout ce qui est mal et s'unir au contraire tout ce qui est bien. L'homme livré à sa liberté opère le bien ou fait le mal. Or, ma fille, il faut que l'homme sache ce qui a été bien et ce qui a été mal en lui; par lui-même il ne peut le savoir, il faut que je le lui apprenne. L'homme livré à sa liberté opère le bien ou le mal; il faut que le bien soit récompensé, et le mal puni. C'est moi qui lui donnerai en le jugeant sa récompense ou sa punition. L'homme livré à sa liberté opère le bien et tend vers Dieu, son principe; opère le mal et s'éloigne de Dieu. C'est moi qui l'établirai a jamais en Dieu s'il a fait le bien; c'est moi qui le fixerai à jamais, non dans la possession de la gloire de Dieu, mais dans la malédiction de la justice, s'il a fait le mal.

« Ce jugement sera infaillible. Ma lumière éternelle brillera sur toutes les âmes, et j'en pénétrerai les plis les plus secrets. Je commanderai à ma lumière, et elle montrera à mes yeux tous les crimes ou les vertus des hommes, toutes mes grâces reçues avec piété ou repoussées et devenues inutiles. Je verrai toutes les actions des hommes et je les jugerai.

« Ce jugement, ma fille, sera sévère. Car je ne jugerai pas seulement en mon nom, mais au nom de Dieu, mon Père, qui m'a donné son jugement. Il sera dicté par la justice. Je dirai aux justes : Venez, les bénis de mon Père, jouir de la récompense qui vous a été destinée dès l'éternité. Je dirai aux pécheurs : Allez, maudits, au feu éternel.

« Le ciel s'ouvrira pour tous mes élus, et les abîmes engloutiront Satan et les damnés.

« En ce jour, ma fille, les pécheurs ne pourront plus implorer ma miséricorde ; je serai inexorable et laisserai ma justice suivre son cours.

« En ce jour, les plaies de ma passion brilleront d'un éclat si grand, que les astres des cieux pâliront devant leur clarté ; ma croix sera le sceptre puissant que je porterai dans mes mains ; il abritera les justes et renversera les pécheurs.

« En ce jour, je dévoilerai toutes les turpitudes, tous les crimes, tous les péchés des damnés, toutes les vertus, toute la perfection et toute la justice des élus.

« En ce jour je détruirai le temps, et l'éternité poursuivra son cours.

« Vivez, ma fille, de telle sorte que le jour du

jugement ne soit point pour vous un jour d'éternelle confusion. »

VI

Il me dit un autre jour : « Ma fille, rien de souillé n'entrera jamais dans le royaume du ciel. Or, l'âme est souillée non-seulement par le péché mortel, mais encore par le péché véniel et les imperfections [1]. Savez-vous, ma fille, ce que devient une âme quand elle est séparée de son corps et qu'elle est souillée par des péchés véniels ou des imperfections ? Elle ne va point en enfer, parce que l'enfer est réservé pour celles qui ont commis le péché mortel et qui sont mortes en cet état. Elle va dans le purgatoire, c'est-à-dire là où Dieu la place pour expier ses souillures et les faire disparaître toutes. C'est là encore que Dieu retient les âmes qui n'ont point encore satisfait à sa justice pour leurs péchés mortels, mais qui en ont reçu le pardon par l'absolution du prêtre ou un acte de contrition parfaite avant de mourir. Ainsi, ma fille, toutes les âmes justes en état de péché véniel ou coupables de quelque imperfection, toutes les âmes justes qui n'ont point entièrement satisfait à la justice de Dieu vont au purgatoire expier leurs péchés et rendre satisfaction à Dieu.

[1] Ce n'est pas par elle-même, mais par le motif vicieux qui porte ordinairement à la commettre, que l'imperfection *souille* l'âme, la rend *coupable* et digne des peines du purgatoire. Le langage est ici toutefois d'une exactitude rigoureuse, car c'est de leurs objets propres, et non des circonstances accidentelles et variables, que nos actes tirent leur dénomination. — Voir la note t. II, p 318.

« Toutes les âmes du purgatoire sont en état de justice : elles ont la vie de la grâce, elles sont confirmées en grâce, elles ne peuvent ni pécher ni commettre aucune sorte de mal. Elles aiment Dieu par-dessus tout et de l'amour le plus pur, et ne peuvent point ne pas l'aimer. Elles tendent vers Dieu, elles soupirent vers lui, mais ne peuvent encore aller à lui. Elles doivent expier et elles expient au purgatoire.

« La peine de ces âmes est double : elles souffrent la peine de la privation de Dieu ; elles souffrent aussi la peine du feu.

« La peine qu'elles éprouvent de la privation de la vue de Dieu est au-dessus de tout ce que vous pouvez vous figurer, ma fille. Ces âmes, en effet, comprennent en ces lieux quel est le prix de la possession de Dieu ; elles ne tiennent à rien, si ce n'est à Dieu ; elles n'aiment rien, si ce n'est Dieu ; elles voudraient le posséder, et sont retenues captives loin de lui. Leur amour pour Dieu est si grand, qu'elles souffrent infiniment d'être séparées de lui. Sur la terre, elles n'ont point avisé à ces petites fautes qui offensent Dieu ; dans le purgatoire, elles les expient par une séparation temporaire de Dieu.

« A cette peine tout intérieure se joint la peine du feu, qui leur cause des tourments affreux. Le feu du purgatoire, ma fille, est au-dessus de tous les feux de la terre ; le feu du purgatoire fait plus souffrir ces âmes que tous les martyres, toutes les maladies, tous les maux de la terre réunis sur un seul homme pour l'accabler et le torturer.

« O ma fille ! que cette pensée du purgatoire vous

porte à fuir, non-seulement le péché véniel, mais encore les plus petites imperfections. Qu'elle vous fasse expier aussi toutes les fautes de votre vie, afin qu'à l'heure de votre mort vous puissiez entrer dans le ciel sans souffrir les tourments du purgatoire.

« Méritez cette grâce par la perfection de votre conduite. Dans le purgatoire, vous ne pourriez point mériter par vous-même la diminution de vos peines ; mais sur la terre, vous pouvez entièrement satisfaire à Dieu pour ne point satisfaire dans l'éternité ; vous pouvez satisfaire aussi pour les âmes du purgatoire en offrant à Dieu vos actions, vos bonnes œuvres, vos communions, en gagnant des indulgences et les appliquant à ces âmes. Priez pour ces pauvres âmes, soulagez-les au milieu de leurs tourments. Vous ne sauriez rien faire qui pût m'être plus agréable. Car j'aime ces âmes, et je désire leur donner au plus tôt la gloire du paradis. Vous ne sauriez rien faire de plus avantageux pour vous, car ces âmes s'en souviendront au ciel et ne cesseront de prier pour vous, afin de vous obtenir toutes les grâces de Dieu qui vous seront nécessaires pour marcher constamment dans le bien. »

VII

Je priais un jour devant le Saint-Sacrement et demandais à Dieu de me tenir toujours unie à lui par la charité. Le Sauveur Jésus me fit entendre sa parole dans mon cœur : « Ma fille, me dit-il, vous avez bien raison de demander la charité. C'est le bien le plus précieux de l'âme sur la terre et dans l'éternité ; au

ciel elle n'aura rien que la charité, mais cela lui suffira pour la rendre heureuse pendant les siècles des siècles.

« Celui qui n'a pas la charité est le plus malheureux des hommes sur la terre ; celui qui meurt et n'a point la charité sera malheureux dans l'éternité. Dieu le séparera de lui et le plongera pour toujours dans l'abîme de l'enfer. L'enfer, ma fille, est un lieu de supplices que Dieu a créé dans sa justice pour les anges révoltés contre lui. C'est là qu'il punit aussi les pécheurs qui meurent sans s'être réconciliés avec lui. L'enfer diffère du purgatoire en ce que sa peine est éternelle, sans consolation ni espérance.

« Les peines de l'enfer consistent aussi dans la privation de la vue de Dieu et dans la souffrance du feu. Les âmes qui sont en enfer sont privées de la vue de Dieu ; elles en sont privées pour toujours, et cette privation les accable de son poids éternel ; car il n'y a plus pour elles espoir de le posséder jamais, mais certitude du contraire. Être éternellement séparé de Dieu, le maudire éternellement, éprouver éternellement la répulsion de Dieu, se voir éternellement au milieu des abîmes, victime éternelle de la haine et de la malédiction de Dieu, c'est là, ma fille, le plus grand supplice des damnés. Ici-bas, l'âme ne comprend point ce que c'est que la possession de Dieu ; son corps lui voile les yeux et l'attache à la terre; mais dans l'enfer il n'y a plus de voile pour cette âme, et malgré les ténèbres impénétrables de ces lieux, elle voit, elle comprend qu'être séparé de Dieu, être privé de sa vue pour jamais, c'est le plus grand des malheurs.

« Les damnés sont encore soumis à la peine du feu. Ce feu, ma fille, a été allumé au souffle de la colère de mon Père. Il n'est point de feu qui lui puisse être comparé. Ce feu ne brûle point seulement par sa substance, mais il agit encore comme un instrument vivant et intelligent de la colère divine, pour torturer les âmes qu'il entoure et qu'il pénètre en tous sens. Si le feu de la terre vous paraît si terrible que vous ne pourriez point supporter son action sur une partie de votre chair pendant une heure, que doit-ce être de ce feu bien plus actif et agissant sur toutes les parties des damnés? A ce feu se joindront tous les tourments, toutes les douleurs, toutes les afflictions qui peuvent être éprouvés par les damnés dans le corps et dans l'âme.

« La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher des damnés seront atteints et pénétrés par toutes les souffrances les plus cruelles et les plus atroces.

« L'intelligence, la volonté, la mémoire seront livrées comme une vile pâture à la crainte, à la tristesse, aux regrets, à la haine, au désespoir. L'intelligence sera entourée de ténèbres épaisses, la volonté brisée par des contradictions perpétuelles, et la mémoire tourmentée par le souvenir perpétuel des plaisirs de la vie du temps, qui sont causes d'un éternel malheur.

« Tout reprochera aux damnés les actes de leur vie, le mépris de mes grâces, leur révolte contre mes lois.

« O souffrances affreuses du damné, et souffrances sans consolations ! Sur la terre, quel que soit le mal-

heur qui vous afflige, quelle que soit la douleur qui vous torture, vous avez au moins pour consolation l'espérance de voir vos peines finir; vous avez mes grâces qui vous aident à les supporter et qui tombent sur vous comme une rosée bienfaisante pour vous redonner force et courage; vous avez pour consolation l'attente du ciel, et vous supportez patiemment toutes vos afflictions.

« Dans le purgatoire, c'est une grande consolation pour les âmes qui y sont retenues d'avoir la certitude du ciel, de penser que leurs peines finiront; mais dans l'enfer, point de consolations. Dieu ne visite les damnés que dans ses fureurs, ses malédictions et ses vengeances, et les âmes qui sont séparées de lui, loin de pouvoir espérer un terme à leurs supplices, ont la certitude qu'ils ne finiront jamais.

« Être damné pour une éternité, pour une éternité être séparé de Dieu, pour une éternité être supplicié dans les flammes de l'enfer, quel désespoir!

« Combien de pécheurs qui pensent peu à cette éternité qui les attend. Ils seront surpris dans leurs péchés et leurs turpitudes, et ils se réveilleront dans la justice et les flammes de l'enfer. Quel réveil et quel désespoir!

« O ma fille! pensez toujours à l'éternité. Unissez-vous toujours de plus en plus à Dieu; augmentez en vous la charité, fuyez l'enfer et préférez sur la terre la souffrance, la tribulation, la douleur, la croix; le chemin de la croix mène au ciel. »

VIII

Le Sauveur m'a dit un autre jour : « Ma fille, j'ouvrirai ma bouche et je ferai entendre ma voix à celle que j'ai choisie pour augmenter et accroître l'étendue de mon royaume, et qui m'est devenue plus chère que l'or le plus pur, les diamants les plus fins et les pierres les plus précieuses. Mes paroles seront plus douces à son cœur que le miel le plus exquis.

« Je vous ai parlé, ma fille, des vérités révélées par la religion catholique, religion seule véritable et seule capable d'encourager, de consoler, de soutenir et de fortifier les hommes. Aujourd'hui, je veux vous parler de la vérité la plus consolante de toutes, de la récompense promise aux justes et aux saints.

« Vous ne pouvez comprendre ni vous figurer qu'imparfaitement le bonheur du ciel, la gloire du paradis, l'étendue et l'immensité de la récompense que Dieu donne à ceux qui le servent fidèlement. C'est dans le ciel que Dieu habite particulièrement, encore qu'il soit en tous lieux, car c'est là qu'il déploie la magnificence et les grandeurs de sa divinité. C'est là qu'il se révèle et qu'il se montre tel qu'il est, et face à face, à ses élus. L'âme, entièrement dégagée de ses liens, s'unit à Dieu, son principe et sa fin, pour ne faire qu'un avec lui, être couverte de l'éclat de la majesté divine par l'efficacité de cette union admirable.

« L'âme, dans cette vue qu'elle a de Dieu, vue intelligente et non-seulement sensible, trouve son bonheur parce qu'au ciel, voir, aimer et posséder

Dieu, ou être heureux, jouir du souverain bonheur et de la suprême béatitude, c'est une seule et même chose.

« Elle se perd dans l'immensité de la divinité, où elle trouve son éternel repos. Elle se perd dans l'immensité du Saint-Esprit pour aimer Dieu le Père et Dieu le Fils, et trouve dans cet amour son éternel repos. Elle se perd dans la réparation de l'éternel sacrifice que j'offre à Dieu mon Père et trouve dans mes plaies son éternel repos.

« Elle regarde ma Mère que j'ai élevée sur le trône de ma divinité, elle regarde les patriarches et tous les saints de l'ancienne et de la nouvelle loi ; elle écoute la voix des martyrs, des confesseurs et des vierges qui chantent la gloire de Dieu ; elle regarde l'accord, l'harmonie et la paix dont jouissent tous les habitants du ciel et s'écrie : Mon Dieu, vous êtes trois fois saint ! Mon Dieu, que votre bonté et votre miséricorde sont immenses ! Mon Dieu, ma vie et mon bonheur éternel seront de vous voir, de vous aimer, de vous louer à jamais !

« Dans le ciel, ma fille, l'âme goûtera toutes sortes de biens et ne sera jamais soumise à aucune peine, à aucune douleur, à aucune contradiction. Le ciel, c'est Dieu, sa possession et sa vue. Or, Dieu est souverainement bon, il se donne tel qu'il est : à l'intelligence comme l'éternel objet de sa connaissance, à la volonté comme l'éternel objet de son amour.

« Ma fille, le ciel est le lieu de la récompense éternelle. Méritez-la par votre soumission à ma volonté, par votre amour envers mon Père, par votre corres-

pondance à tous les dons du Saint-Esprit. Abandonnez-vous tout entière à Dieu mon Père; vivez pour lui sur la terre, afin de vivre avec lui dans l'éternité. Abandonnez-vous tout entière à moi qui suis votre Sauveur; je vous donnerai le mouvement sûr qui vous portera dans le sein de mon Père. Attachez-vous à moi; vous vous élèverez avec moi vers mon Père, et il vous révélera sa gloire et sa magnificence, parce que je vous présenterai à lui et que je lui rendrai témoignage en votre faveur. Abandonnez-vous tout entière au Saint-Esprit; le souffle de sa grâce brisera le souffle du monde, le souffle de Satan, et vous atteindrez le port de l'éternelle patrie.

« Courage, ma fille, combattez sans relâche les pénibles combats de la vie présente, et levez vos yeux et votre cœur vers les montagnes saintes d'où vous viendra le secours. Ne regrettez point les sacrifices que vous devrez vous imposer, les peines que vous devrez supporter, les contradictions de la vie; tout cela aura un terme, et vous trouverez en Dieu votre félicité sans bornes. »

Amour et reconnaissance à jamais à Jésus dans le sacrement de son amour. *Amen.*

LIVRE QUATORZIÈME

LE PASSÉ FIGURE DE L'AVENIR.

Gloire et louange, amour et reconnaissance soient à jamais rendus à Jésus au saint sacrement de l'autel, au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

Le Sauveur Jésus m'a tout appris. C'est lui qui a fait connaître à mon intelligence ces vérités admirables de l'ordre surnaturel qu'elle connaissait si peu ; c'est lui qui, par des images, des figures, des comparaisons, les a gravées ineffaçables dans mon esprit.

Il m'a dit un jour : « Ma fille, quand j'étais sur la terre, j'aimais à parler en paraboles ; je veux aussi vous parler comme cela. »

Or, dans les instructions diverses que m'a données le Sauveur, il m'a souvent montré comment l'Ancien Testament était l'image du Nouveau ; comment l'ac-

tion de Dieu sur le peuple juif était la figure de son action sur les âmes.

Je vais rapporter tout ce qu'il m'a dit de cette manière, autant que je pourrai me le rappeler et selon que je saurai m'exprimer.

I

Le Sauveur Jésus m'a dit un jour : « Ma fille, il est rapporté dans les saints Livres que Noé envoya une colombe de l'arche où il s'était enfermé pour ne point mourir dans le déluge, afin de connaître si les eaux avaient baissé, et que la colombe rentra dans l'arche portant dans son bec une branche d'olivier.

« Cette colombe est l'image de l'âme solitaire. Il n'est point nécessaire, pour trouver la solitude, de se retirer dans les couvents ou dans les cloîtres ; on la trouve dans les villages, les cités, et même à la cour des rois ; et, de toutes les solitudes, la meilleure et la plus utile est la solitude intérieure. Il est des âmes qui ont besoin de la solitude extérieure pour parvenir à l'intérieure ; mais il en est d'autres qui se trouvent aussi solitaires au milieu du plus grand tumulte, du plus grand mouvement, que dans la profondeur d'un désert. L'âme solitaire fait ses délices de la solitude, car elle y trouve Dieu, et Dieu lui suffit ; elle s'y unit à Dieu, et cette union lui suffit, rien ne l'y sépare de Dieu, et cette tranquillité est le seul objet qu'elle désire. Vivre pour Dieu, souffrir pour Dieu, mourir pour Dieu, et se reposer en lui, voilà toute l'ambition de cette âme.

« Elle est simple et innocente comme une colombe, elle laisse son cœur tout ouvert à Dieu, elle le lui donne tout entier. Elle est timide et craintive comme une colombe, et cette crainte la rend sage, lui donne la victoire sur ses ennemis, parce qu'elle ne s'expose pas aux dangers. Elle craint le monde ; elle n'ose y poser ses pieds ; elle rentre dans sa solitude, portant l'olivier de sa victoire sur le monde, sur ses ennemis, sur elle-même, et goûte à longs traits les douceurs suaves de l'amour de Dieu.

« Les mondains ne comprennent point les délices de la solitude et ressemblent au corbeau envoyé de l'arche et qui ne revient pas. La solitude est plus qu'un mystère pour eux ; elle est un objet d'ennui, et ils dépensent dans le tumulte et les agitations de la terre leurs années et leur vie.

« Il y en a qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, des mains et ne touchent point, des pieds et ne marchent point, des narines et ne sentent point, une bouche et ne parlent point. Mais l'âme solitaire, comme la maison d'Israël, a espéré dans le Seigneur ; il est son appui et sa protection. L'âme solitaire, comme la maison d'Aaron, a espéré dans le Seigneur ; il est son appui et sa protection. L'âme solitaire, comme ceux qui craignent le Seigneur, a espéré dans le Seigneur ; il est son appui et sa protection.

« Aussi Dieu bénit l'âme solitaire, l'âme retirée en elle-même, comme il a béni la maison d'Israël, la maison d'Aaron et tous ceux qui craignent le Seigneur, grands et petits.

« Que le nombre des âmes solitaires et des âmes saintes croisse et se multiplie, afin que le nom du Très-Haut soit glorifié dans Sion et exalté dans Jérusalem. »

II

Le Sauveur Jésus me dit un jour : « La fille de Pharaon étant venue se baigner dans le Nil, aperçut, exposé sur l'eau, un enfant si beau, qu'elle le prit et le fit élever à la cour de son père. Cet enfant grandit, devint un homme fort et vigoureux et délivra les enfants de Jacob, ses frères, de la servitude des Pharaons. Pour quitter l'Égypte, il dut traverser la mer avec le peuple qu'il conduisait. Il étendit sa baguette sur les eaux, et elles s'arrêtèrent pour laisser un passage aux Israélites. Quand tous eurent atteint le bord, il étendit de nouveau sa baguette, et les eaux reprirent leur cours, ensevelissant toute l'armée des Égyptiens qui s'étaient mis à la poursuite des Israélites.

« La fille de Pharaon qui va se baigner dans le Nil est l'image des pécheurs convertis, qui, venant se baigner dans les eaux salutaires de la pénitence, y trouvent la charité qui est plus belle de beaucoup que l'enfant exposé.

« Le pécheur converti prend la charité, la place dans son cœur, au milieu de ses passions ; il l'élève, il la fait croître et grandir, il la défend contre elles, comme la fille de Pharaon défendait son protégé contre les Égyptiens qui se trouvaient à la cour de son père. La charité croît, se fortifie, et délivrant l'âme de ses

passions, elle la tire de l'Égypte, figure du monde, pour lui faire embrasser la vie religieuse, ou bien de la vie de dissipation et de péchés, pour la mener au désert, c'est-à-dire pour la faire vivre d'une vie tout intérieure et retirée en Dieu. Mais, pour arriver au désert, il faut traverser la mer Rouge, image de la mortification. L'âme alors s'arme de la croix, et le passage de cette mer devient facile et aisé.

« Quand l'âme se trouve ainsi délivrée ; quand elle a atteint le sol de la terre de sûreté, elle étend de nouveau la croix avec reconnaissance pour rapporter tout à Dieu ; et les passions, les tentations, et Satan lui-même se trouvent désormais sans force ni puissance contre cette âme qui poursuit son chemin vers la terre promise, le ciel. »

III

Un autre jour le Sauveur Jésus m'a ainsi parlé : « Ma fille, les Israélites se trouvant dans le désert, sans nourriture, commencèrent à murmurer contre Dieu et contre Moïse, qui les avaient retirés de la servitude d'Égypte. Moïse essaya de calmer le peuple et pria le Seigneur, et Dieu envoya aux Israëlites, malgré leur indignité, la manne pour les nourrir.

« Ne reconnaissez-vous point là, ma fille, la dégradation et l'ingratitude de l'homme ? Ne voyez-vous point là l'image d'une âme convertie, qui a embrassé la vie intérieure ? Dieu, pour l'éprouver, la prive de ses douceurs et de ses consolations, et cette âme s'impatiente, murmure et regrette les consolations du

monde auxquelles elle a renoncé, comme les Israélites regrettaient les oignons d'Égypte.

« Que ceux qui sont dans l'affliction ou dans les épreuves imitent plutôt la conduite de Moïse. Qu'ils mettent en Dieu leur confiance; qu'ils espèrent tout de lui et il leur enverra toutes sortes de biens; il les comblera de tous ses bienfaits, et la grâce coulera sur eux comme une manne céleste qui leur donnera force, courage et vigueur pour traverser le désert de la vie. »

En une autre circonstance, le Sauveur Jésus me dit : « Ma fille, pendant que Moïse recevait de Dieu les lois qui devaient régir son peuple, les Israélites firent un veau d'or et l'adorèrent. Moïse, descendant de la montagne, brisa ce veau d'or avec indignation.

« Quelle folie, quelle ingratitude et quel aveuglement dans les Israélites en agissant ainsi ! Ainsi agissent les orgueilleux vis-à-vis de Dieu. Ils aiment à être élevés, à être honorés et glorifiés ; ils se complaisent en eux-mêmes, et loin de rapporter à Dieu le bien qui est en eux, ils se l'attribuent comme s'ils en étaient les auteurs véritables. Agir comme cela, c'est dérober à Dieu l'honneur qui lui est dû.

« Je viendrai comme Moïse briser ces ingrats, ces aveugles et ces orgueilleux, et ils ne se relèveront point.

« Ma fille, fuyez l'orgueil, les honneurs et l'estime des hommes ; ne cherchez que l'humilité et l'oubli, et vous ne perdrez point la gloire seule véritable, qui consiste dans la vue, la possession et l'amour de Dieu. »

IV

« Ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus, Josué succéda à Moïse, et fut placé par Jéhova à la tête du peuple juif, qu'il introduisit dans la terre promise. Or, Moïse et Josué peuvent servir de modèles à tous ceux qui sont chargés de la conduite temporelle ou spirituelle des peuples.

« Ils sont les modèles des rois et de tous ceux qui sont établis sur la terre pour maintenir la justice dans la société. Quelle sagesse et quel désintéressement en eux ! Leur désintéressement était le fondement inébranlable de leur sagesse. Que de potentats, que de princes, que de puissants, que de juges marqués du sceau de la folie à cause de leur cupidité ! cupidité de l'or et de l'argent, cupidité de leurs aises et de leurs plaisirs, cupidité de leurs passions et de leurs vices. Malheur à ces potentats, à ces rois, malheur à ces princes, malheur à ces puissants, malheur à ces juges! Ils sont établis pour faire régner la justice de Dieu sur la terre, et par eux l'injustice règne partout. Ils oppriment la veuve et l'orphelin, le faible et l'innocent.

« En vérité, je vous le dis, ces hommes sont fous ; aussi au lieu de ramener les peuples à Dieu, ils les enchaînent pour les rendre tributaires de Satan. Qu'ils mettent la main sur leur conscience, qu'ils s'interrogent eux-mêmes et qu'ils répondent à celui qui leur demande à chaque instant du jour : Faites-vous régner la justice parmi vos peuples? Si vous voyez l'injustice, la détruisez-vous selon votre pouvoir ou bien ne cher-

chez-vous pas à l'augmenter ? Un jour leur conscience s'élèvera contre eux avec la voix de tous ceux qu'ils ont opprimés.

« Les rois devraient avoir une seule vue, une seule idée, celle de soutenir parmi leurs peuples l'ordre et la justice ; or, cet ordre et cette justice ne peuvent exister, ni être soutenus que par la conformité à l'ordre souverain, à la justice éternelle, Dieu. Le Seigneur a tracé aux princes et aux rois ses commandements, comme il les a donnés à Moïse et à Josué. S'ils les font observer comme eux, ils rendront leurs peuples heureux et feront couler dans tout leur empire le lait et le miel en abondance, c'est-à-dire que Dieu bénira le roi et les sujets, et les comblera de biens, comme les Israélites dans la terre promise. Les bons rois font les bons peuples, et les pervers les pervertissent.

« Moïse et Josué sont encore les modèles de ceux qui sont chargés de la conduite spirituelle des âmes. Ils avaient à gouverner et à maintenir un peuple grossier, difficile et opiniâtre, et tous leurs actes sont empreints néanmoins de sagesse, de douceur et de charité. Quand le zèle et l'intérêt de la gloire de Dieu les obligeaient à user de sévérité, ce n'était point par caprice ni par un mouvement de leur volonté propre, mais toujours selon l'esprit de Dieu, afin de rappeler les coupables à une sincère pénitence et de faire sur le reste du peuple une salutaire impression. Enfin ils s'interposaient entre Dieu et le peuple pour fléchir la colère du Tout-Puissant par leurs prières et leurs larmes.

« Ainsi doivent faire les directeurs des âmes, en

enseignant, en exhortant, en reprenant, en corrigeant, en punissant toujours avec sagesse, et surtout en priant beaucoup pour ceux qu'ils dirigent, afin de fléchir la colère divine.

« S'ils font comme cela, Dieu les récompensera, quad même ils auraient obtenu peu de succès : car Dieu récompense toujours la bonne volonté et ne demande point le succès pour couronner ses serviteurs. »

V

Voici ce que m'a dit un jour le Sauveur Jésus : « Après la mort de Moïse et de Josué Dieu suscita des chefs à son peuple pour le délivrer de l'oppression de ses ennemis.

« Jabin, roi de Chanaan, voulant opprimer les Israélites, Dieu donna pour chef à son peuple une femme nommée Débora, et cette femme gouverna avec empire ceux que Moïse avait eu tant de peine à contenir. Elle se mit à leur tête et marcha contre les Chananéens qu'elle mit en déroute. Sisara, commandant des troupes chananéennes, prit la fuite et se retira sous la tente d'Haber, ami de Jabin, où il s'endormit. Jahel, femme d'Haber, profita du sommeil de Sisara pour lui donner la mort en enfonçant un clou dans sa tête. Ainsi, par le ministère de deux femmes, Dieu délivra son peuple des Chananéens.

« Que de leçons admirables vous pouvez tirer naturellement de ce fait rapporté par les saints Livres ! Ne voyez-vous point comment Dieu se sert des instruments les plus vils et les plus faibles en apparence

pour opérer des prodiges ? C'est une femme qu'il envoie à la tête de quelques hommes pour combattre un peuple puissant. C'est une femme qu'il donne aux Israélites pour leur assurer la liberté. C'est une femme aussi qui met à mort le chef de leurs ennemis.

« Ma fille, Dieu, par cet exemple, n'ôte-t-il point aux faibles tout faux prétexte pour excuser leur faiblesse, et ne condamne-t-il point les plus forts qui osent compter sur eux-mêmes quand il suffit de si peu de chose pour les renverser à jamais ?

« Que les faibles espèrent en Dieu, ils pourront tout par Celui qui est et qui veut être leur force.

« Que les puissants cessent d'espérer en leur puissance, et s'ils se reposent sur elle, qu'ils s'y reposent non comme possédant cette puissance par eux-mêmes, mais comme l'ayant reçue de Dieu.

« Si vous êtes faible, ma fille, venez à moi, je serai votre force. Si vous sentez la force en vous, confiez-la moi, elle sera en bonnes mains et nul ne pourra vous la ravir. »

VI

Voici encore ce que m'a dit le Sauveur Jésus :

« Dieu ayant choisi Gédéon pour délivrer son peuple, lui envoya un ange pour lui intimer ses ordres. Gédéon se défiant de lui-même dit à l'ange : Donnez-moi un signe auquel je reconnaîtrai la mission que vous me donnez au nom du Dieu d'Israël. Laissez-moi offrir un sacrifice à Dieu, je retourne vers vous. Gédéon rentra dans sa maison et apporta près de l'ange la chair d'un chevreau et des pains azymes. L'ange lui

dit alors : Mettez sur cette pierre ce que vous venez d'apporter. Gédéon ayant obéi, l'ange toucha avec l'extrémité de sa baguette le sacrifice de Gédéon et le feu sortit de la pierre qui portait l'offrande ; tout fut consumé et l'ange disparut.

« La crainte de Gédéon, ma fille, figure ces âmes pusillanimes qui sont tout étonnées des grâces que Dieu leur accorde, et qui semblent ne savoir que devenir après un tel bienfait.

« Mais il y avait encore plus de prudence et de sagesse que de crainte dans la conduite de Gédéon, qui voulait s'assurer de la volonté bien expresse de Dieu. Grande et admirable leçon pour ceux que Dieu appelle à diriger et à commander autrui ! Il ne faut point ambitionner le commandement ni l'autorité. Il ne faut le prendre et l'accepter qu'autant qu'on se voit appelé véritablement de Dieu.

« Ce n'est pas à dire pour cela qu'il faille demander à Dieu un miracle pour connaître sa volonté ; ce serait de la présomption.

« Il suffit d'avoir une certitude morale de cet appel de Dieu par les circonstances qui se présentent, et par la vue claire et nette qu'on n'a rien fait soi-même pour obtenir l'autorité et le commandement.

« Alors on sera béni par le Très-Haut, pourvu qu'on imite la conduite de Gédéon, en immolant à Dieu toutes les passions de l'âme, toutes les attaches coupables et criminelles, en les consumant par le feu brûlant de la croix, et répandant sur elles les larmes de la pénitence et du repentir. »

VII

Le Sauveur Jésus m'avait parlé un jour de la communion indigne. Il ajouta : « Ma fille, ceux qui me reçoivent indignement imitent les Philistins, qui s'étant emparés de l'arche d'alliance, la placèrent dans leur temple près de l'idole de Dagon. Oui, ma fille, on me place non-seulement près d'une idole, mais encore près de Satan.

« Qui pourra comprendre l'énormité de ce crime et les châtiments qu'il attire sur celui qui le commet ?

« Vous savez, ma fille, que je suis réellement présent dans la sainte hostie avec ma divinité et mon humanité, avec toutes mes grâces et tous mes mérites. Or, je vous le dis en vérité, le crime de celui qui prendrait une hostie consacrée pour la fouler aux pieds ou la couvrir d'injures serait inférieur au crime de celui qui me reçoit dans un cœur impur et souillé. Quelle témérité, quelle insolence, quelle audace !

« Oui, ma fille, la communion indigne est le plus grand de tous les crimes ; tous les autres ne sont qu'une attaque à la loi de Dieu ; celui-ci est une attaque contre Dieu lui-même.

« Communier indignement, c'est me recevoir pour me couvrir d'ignominie, d'injures et d'affronts ; c'est m'appeler pour être témoin d'une apostasie contre ma divinité ; c'est prendre mon sang et signer avec ce sang l'acte de renoncement à ma loi, à ma croyance, à mes mérites, à ma passion, à ma mort.

« La communion indigne est, par sa nature, un acte

plus coupable que celui des Juifs qui me crucifièrent ; les Juifs, en effet, ne me devaient point autant d'amour que celui qui communie indignement ; car je suis pour lui constamment dans le tabernacle ; je suis là à l'attendre pour être sa nourriture, sa vie, sa force et sa vigueur ; je suis là comme son Dieu, son frère et son ami, et il vient abuser de mon amour, abuser de mon humiliation, abuser de ma bonté. Malheur à lui !

« Oui, malheur à lui ! Quelles peines ne mérite pas, en effet, un crime si abominable ? Ma fille, autant une communion bonne, fervente et sainte donne à l'âme de grâces et de bénédiction, autant une communion indigne et sacrilége attire sur elle la malédiction et la colère de Dieu. »

VIII

Je faisais un jour une prière, j'entendis le Sauveur Jésus me dire en mon cœur : « Saül mérita par sa désobéissance la malédiction de Dieu, qui donna le trône d'Israël à un petit berger nommé David. Saül se voyant abandonné de Dieu et de son peuple, plein de fureur contre David, cherche à le faire mourir, mais il ne peut y parvenir ; le Seigneur Dieu veillait sur David. Celui-ci connaissait les desseins de son ennemi; néanmoins, au lieu de se venger de ses persécutions, comme il en aurait trouvé mille occasions, il ne lui fit jamais que du bien.

« Saül, ma fille, est l'image du pécheur, et David, du juste persécuté par le pécheur.

« Le pécheur est un roi déchu de son trône, qui a perdu sa couronne, sa puissance et son autorité sur lui-même. Il est possédé par le démon qui le torture sans fin, et, pour avoir un moment de repos, il est obligé de regarder malgré lui les actions du juste qui arrêtent son impulsion vers le mal, comme les sons de la harpe de David arrêtaient le trouble du roi Saül.

« Néanmoins le pécheur, jaloux de la tranquillité, du bonheur et du calme du juste, le persécute par ses calomnies, ses médisances, ses injures, son mépris, cherchant à l'abaisser, à l'opprimer, à l'anéantir s'il le pouvait. Que fait le juste? Il imite David ; il n'oppose point la force à la force, la calomnie à la calomnie, la médisance à la médisance, l'injure à l'injure, le mépris au mépris. Il souffre avec patience les persécutions, il cède et ne se venge point.

« C'est ainsi que doivent agir les pauvres, les ignorants, ceux qui sont faibles. Dieu les retirera un jour de leur faiblesse, de leur petitesse, de leur pauvreté; il les prendra comme le berger, fils d'Isaï, pour les établir sur le trône magnifique de la sainteté que la grâce recouvrira du plus bel éclat, et les asseoir plus tard sur un trône dans le ciel.

« C'est ainsi que doivent agir tous ceux qui souffrent persécution pour la justice. Ils recevront la bénédiction de Dieu dans le temps et dans l'éternité. »

IX

Le Sauveur Jésus me dit un autre jour : « David, transporté de joie, dansa devant l'arche du Seigneur,

et fut traité d'insensé par son épouse elle-même.

« C'est comme cela que les âmes justes, pures et saintes sont transportées de joie et marchent pleines d'allégresse devant le Seigneur. Elles ne cherchent point la joie ni dans les festins, ni dans les spectacles, ni dans les réjouissances, ni dans les plaisirs du monde; elles la trouvent dans la retraite aux pieds des autels.

« Le monde s'étonne de les voir si joyeuses et ne comprend point comment loin de ses fêtes elles peuvent ainsi se réjouir. Le monde les traite d'insensées; et cependant, ma fille, je vous le déclare, la joie véritable n'est pas parmi les mondains, elle se trouve parmi les justes et les saints. Les peines, les tribulations, la souffrance, rien n'est capable de leur enlever la paix du cœur ; et leur joie demeure, parce qu'elle repose sur un fondement solide, la vertu. »

X

Le Sauveur Jésus me dit un jour : « Ma fille, le roi Salomon ayant fait bâtir à Dieu un temple magnifique, y plaça l'arche d'alliance, et Dieu témoigna d'une manière sensible qu'il y habitait. C'est pourquoi on y offrit de nombreuses victimes.

« Ce temple est l'image de l'âme que tout homme tâche d'orner et d'embellir selon ses moyens, en la purifiant de toute attache et de toute affection au péché, pour y placer la véritable arche d'alliance qui est le Fils de Dieu fait homme dans l'Eucharistie. Je préfère un cœur pur à des tabernacles de pierre ou de

bois doré, j'y établis ma demeure avec plaisir ; et Dieu, mon Père, manifeste dans ce cœur sa présence et la mienne, car il est partout où je suis, par les pensées, les désirs et les œuvres de celui en qui nous habitons. Aussi, que de sacrifices offerts à mon Père par celui qui nous reçoit et en qui nous habitons ; sacrifices du cœur, sacrifices de la volonté, sacrifices des passions, sacrifices de l'amour-propre. C'est une victime qui s'immole sans cesse.

« Quelle beauté dans cette âme ! Elle surpasse de beaucoup celle du temple de Salomon, et il doit en être ainsi. De quelle honte ne seront pas couverts un jour ceux qui verront la différence de leurs sentiments d'avec ceux des Juifs ? Ceux-ci les couvriront de confusion et se révolteront contre eux au dernier jour.

« Recevez-moi souvent et d'après le conseil de votre directeur. Je serai en vous l'arche de l'alliance véritable entre vous et mon Père, et rien ne brisera cette alliance qui durera à jamais. »

XI

Il m'a dit encore : « Les Madianites étaient les ennemis du peuple de Dieu ; ils ravageaient et désolaient leurs terres. Ils sont l'image des passions qui sont comme l'ennemi de l'homme. Qand Dieu par le baptême fait entrer l'âme dans la véritable terre promise, en éloignant le péché et lui donnant la grâce, il n'éloigne pas à ce point les passions et l'inclination au mal que l'homme n'ait plus rien à opérer. Non, l'homme doit toujours demeurer uni à Dieu.

« S'il se révolte, Dieu le livre encore aux Madianites, c'est-à-dire aux passions, aux mouvements déréglés, à l'entraînement au mal, à ses péchés. Ce n'est qu'à l'heure du repentir et de la contrition que Dieu le délivre, comme il délivrait les Juifs alors qu'ils revenaient à lui. »

XII

Une autre fois il me parla ainsi : « Ma fille, les Juifs captifs à Babylone soupiraient sans cesse vers Jérusalem, leur patrie, désirant se voir encore réunis dans le temple du Seigneur. C'est ainsi qu'ils se préservèrent de l'idolâtrie des Babyloniens.

« Il en est de même de l'âme chrétienne. L'homme dès le commencement était chez lui, parce qu'il n'avait point péché ; mais sa révolte l'éloigna de l'état de grâce pour le reléguer dans la Babylone du péché, dans la disgrâce de Dieu, l'éloignement du ciel. Je suis venu le délivrer, et à la vue des effets et des malheurs du péché, à la vue de ce qu'il possède par la grâce et de ce qui l'attend au ciel, il s'écrie : Assis sur les bords du fleuve de Babylone, je versais des pleurs au souvenir de Sion. O sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie, que ma main droite se sèche, que ma langue s'attache à mon palais ! Puis, considérant le monde et ses abominations, elle lui dit en personnifiant tous ses crimes : Heureux celui qui prendra tes enfants et les brisera contre la pierre !

« Ma fille, la grâce, la vie de la grâce est la vie de la liberté ; le péché est l'esclavage de l'âme. Soyez libre,

et vous jouirez un jour de la vie dans le ciel, votre patrie. »

XIII

Voici ce que me dit un jour le Sauveur Jésus : « La gloire et la grandeur éblouirent tellement Nabuchodonosor qu'il s'imagina que sa puissance était au-dessus de toute puissance. Dieu, pour le punir, le réduisit non-seulement au dernier rang parmi ses sujets, mais encore au rang des animaux sans raison, lui donnant le même toit, les mêmes vêtements et la même nourriture.

« Il est des hommes qui ne poussent point l'orgueil et la fatuité comme ce prince jusqu'à se faire offrir de l'encens, mais ils recueillent précieusement tous les honneurs, toutes les louanges qui leur sont adressées, et au lieu de tout rapporter à Dieu, ils rapportent tout à eux-mêmes. Tout est orgueil en eux, dans leur démarche, dans leurs regards, dans leurs paroles, dans leurs pensées et leurs actions. Dieu s'élevera contre eux et les réduira, non plus au rang des animaux dénués d'intelligence, mais au rang des démons.

« Si vous voulez toujours avoir part aux bienfaits de Dieu, vivez dans l'humilité, et les bienfaits qu'il vous accordera dans le temps ne seront que l'avant-goût des biens qu'il vous donnera dans l'éternité. »

XIV

Un autre jour le Sauveur Jésus me parla ainsi : « Ma fille, le roi Assuérus ayant résolu de perdre la nation

juive, Mardochée conseilla à Esther, sa nièce et l'épouse d'Assuérus, de demander grâce pour le peuple juif. Elle se présenta devant le roi, et, saisie de frayeur, elle tomba évanouie. Le roi lui fit aussitôt prodiguer des soins; Esther reprit ses sens et retomba de nouveau sans connaissance. Le roi, ému de compassion, lui promit de lui accorder tout ce qu'elle demanderait. C'est ainsi qu'Esther put sauver son peuple.

« Ma fille, je vous le dis en vérité, il est quelquefois assez d'une âme qui se présente devant Dieu dans la crainte et le tremblement, et qui lui adresse ses supplications, pour arrêter son bras vengeur déjà levé contre une nation tout entière.

« Priez, ma fille, priez beaucoup pour la France : le nombre de ses iniquités s'accroît de jour en jour; priez pour elle, et désarmez le courroux de mon Père. Joignez-vous aux âmes pieuses et saintes qui lui adressent leurs incessantes supplications. Si Dieu veille sur la France et la protége malgré ses iniquités, ce n'est qu'en vue des prières et des supplications nombreuses qui lui sont adressées, et qui montent jusqu'à lui pour le fléchir.

XV

C'est ainsi que le Sauveur Jésus a voulu m'instruire, tantôt par des exemples, tantôt par des figures, des images, tantôt enfin par la vue claire et nette de ce qu'il m'avait appris ou de ce qu'il voulait lui-même m'enseigner.

J'ai tâché de tout exprimer selon que je le trouvais

gravé dans mon cœur et ma mémoire. Il est bien des instructions, probablement, qu'il m'a adressées et que je n'ai point consignées dans ces cahiers. J'ai tâché d'y suppléer par les lettres que j'ai écrites à mon directeur, qui ne sont autre chose que la suite des instructions renfermées dans mes cahiers, ou bien des instructions que j'écrivais le jour même où je les avais reçues.

J'ai écrit selon que mon esprit me le rappelait. Ce que je sais, c'est que le Sauveur m'a promis dès le commencement de m'instruire de la véritable science, de la science du salut. Il devrait donc y avoir, dans ce que j'ai écrit par obéissance à mon directeur et aussi par obéissance à mon Sauveur, de quoi satisfaire les désirs de toute intelligence appliquée à son salut, de toute âme qui tend vers Dieu. Il sera facile de suppléer à ce qui manque ; il sera facile surtout de disposer mes écrits de manière à ce qu'ils puissent être livrés aux fidèles et qu'ils en retirent un grand fruit.

C'est là la promesse que me fit le Sauveur Jésus, alors qu'il m'entretint à peu près en ces termes : « Ma fille, c'est moi-même qui ai inspiré à votre directeur de vous faire écrire ce que vous éprouviez et ce que vous entendiez. Je vous ordonne de lui obéir comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour. Je désire que les instructions que je vous ai données soient livrées plus tard aux âmes qui auront de la dévotion à mon Cœur sacré. Conservez-les toutes précieusement. Je veux me servir de vous comme d'un instrument, et je rendrai votre nom illustre parmi les dévots au sacrement de mon amour. Néanmoins, ne vous enorgueillissez point

de mes faveurs. Par vous-même vous ne savez rien ; vous tenez tout de moi, de quoi vous glorifieriez-vous? Je vous défends de jamais parler de ce que vous avez éprouvé à d'autres qu'à votre directeur et à ceux qui seront préposés à la direction de votre âme. Livrez et abandonnez vos manuscrits à celui qui vous dirige en ce moment. C'est lui qui les conservera jusqu'à l'heure que j'ai déterminée, et que je lui ferai connaître, pour les livrer aux âmes qui me sont attachées comme à leur seul bien véritable ici-bas. »

J'ai fait selon les commandements que j'ai reçus. Je l'ai fait, et je n'ai eu d'autre désir en le faisant que de faire la volonté de Dieu. J'ai eu aussi un autre désir, celui de rendre, autant que cela pouvait dépendre de moi, gloire, honneur et louange à jamais à Jésus, au saint sacrement de son amour. *Amen.*

LETTRE I.

NÉCESSITÉ D'UN DIRECTEUR

Monsieur le Curé,

Vous m'avez demandé si la voix qui m'entretenait m'avait jamais parlé de mon directeur de manière à former là-dessus une instruction. Je vous ai déjà répondu que oui.

Le Sauveur Jésus, car il me semble que c'est bien lui qui me parle, m'a donné plusieurs avis sur ma manière d'agir vis-à-vis de mon directeur. Je l'ai rappelé dans mes cahiers quand j'en ai trouvé l'occasion. Mais, outre cela, il m'a parlé d'une manière toute particulière de mon directeur dès le commencement où j'ai eu le bonheur d'entendre sa voix. Il m'a parlé trois fois de suite sur ce sujet et dans l'ordre suivant : Premièrement, de la nécessité d'un directeur ; secondement, de la manière d'agir avec un directeur ; troisièmement, des qualités d'un directeur.

Je vais rapporter le premier entretien, savoir : de la nécessité d'un directeur.

« Ma fille, me dit un jour le Sauveur Jésus après la sainte messe, je vous ai souvent recommandé de parler à celui qui vous dirige de ce que vous éprouvez dans

vos relations avec moi. Vous ne vous êtes jamais demandé à vous-même le motif de cette recommandation. Vous le comprendrez plus tard. Vous ne vous êtes jamais demandé non plus pourquoi vous avez non-seulement un confesseur, mais aussi un directeur dans celui à qui vous faites connaître les secrets de votre âme. Je veux vous le faire comprendre et vous montrer comment il est nécessaire qu'il en soit ainsi.

« Depuis la révolte du premier homme, tous les hommes sont plongés dans les ténèbres ; ils ont des yeux, et ils sont néanmoins incapables de se conduire eux-mêmes dans la voie qui mène à Dieu. La vie, en effet, est entourée de dangers, de périls, de précipices ; les ennemis de l'homme se dressent partout sur son passage, et voilà pourquoi il faut à l'homme une lumière autre que celle de son œil ou de son intelligence, pour qu'il puisse marcher sûrement, et c'est ainsi, à l'aide de directeurs ou de conseillers, que tous les hommes doivent poursuivre leur carrière vers l'éternité.

« Telle est la volonté de Dieu. L'homme a péché par orgueil et voulu marcher par sa propre lumière, il est puni par où il a péché, et jusqu'à la fin des siècles l'homme marchera dans la voie du salut d'après les lumières d'autrui.

« Vous savez ce qui se passait dès le commencement du monde. Les chefs de famille étaient les conseillers de toute la famille; et comme ils ne pouvaient trouver dans leurs enfants les conseillers dont ils avaient besoin pour eux-mêmes, c'était Dieu qui leur faisait entendre sa voix et leur prêtait ses lumières et ses con-

seils. Tels étaient les chefs de famille, les patriarches, les législateurs, les juges, les prophètes et les pontifes du peuple de Dieu. Les conseils de ces hommes inspirés de Dieu étaient la lumière du peuple.

« Quand le moment fut venu, je vins moi-même pour être le conseiller universel de l'humanité. Je vins lui rendre la lumière, la vérité et la vie. J'ai répandu cette lumière, cette vérité et cette vie dans mes apôtres, et, à travers les générations, elles passent par le sacerdoce de ceux que j'ai choisis pour mes ministres, éclairant les intelligences, les nourrissant de la seule nourriture véritable, les vivifiant et les portant chaque jour par une vie plus forte et plus généreuse au centre de la vie qui ne finira jamais.

« Ainsi donc, ma fille, l'homme doit se servir d'un conseiller ou d'un directeur, parce que Dieu a réglé ainsi le commerce de la vie surnaturelle.

« Voyez l'homme, ma fille, dans le commerce de la vie naturelle ; il consulte, il demande avis, conseil et lumière ; fût-il le plus savant, le plus éclairé, le plus sage des hommes, il se défie de lui-même, il a recours à autrui. La vie surnaturelle, à plus forte raison, demande qu'on agisse ainsi, si l'on veut marcher droit dans cette vie, ne point se perdre ni faire fausse route.

« Vous comprenez, en effet, ma fille, que la vie surnaturelle est d'une importance bien autre que la vie naturelle qui est pour le temps, tandis que l'autre est pour l'éternité. Voilà pourquoi, si vous examinez le monde surnaturel, vous verrez tous les saints, les plus grands docteurs, le docteur des nations lui-même,

frappé sur le chemin de Damas, demander à autrui conseil et lumière pour marcher vers Dieu.

« Seul, je puis me passer de conseil et de lumière, parce que je suis le conseil et la lumière de tous ; mais tous les hommes sont soumis à marcher d'après la lumière d'autrui, non d'après leur lumière et leurs conseils.

« Les hommes les plus savants et les plus sages pour diriger les autres ressemblent à des aveugles qui se trouvent sur un chemin seuls et sans guide, quand ils veulent marcher d'après leur propre sagesse. Ils tâtonnent, ils vont à pas lents pendant quelques jours et puis ils tombent dans des abîmes. Car l'homme est aveugle pour ce qui le concerne lui-même, il prend aisément ce qui est vicieux et défectueux pour le bien ou la vertu, et l'erreur est pour lui une cause de chute et de mort. Il tombe, parce qu'il n'a personne pour le guider ; il meurt, parce qu'il n'a point le secours d'un ami qui le retire du précipice.

« Vous devez voir clairement, ma fille, que si Dieu a voulu que tous les hommes eussent un directeur, et si un directeur est chose si nécessaire que même sans la volonté expresse de Dieu tous les hommes devraient en avoir un, combien il vous importe d'être dirigée dans le chemin du salut par un guide autre que vous-même.

« Oui, ma fille, vous avez besoin d'un directeur, afin qu'il vous apprenne ce que vous ignorez : la science du salut, la science de la vie surnaturelle. Bien que par bonté pour vous je veuille vous instruire moi-même, il est nécessaire que vous soumettiez mes ins-

tructions à votre directeur, afin que vous appreniez par lui et que vous sachiez d'une manière certaine que vous pouvez recevoir mes enseignements, et vous y conformer parce qu'ils ne renferment rien de contraire à la vérité sur l'objet de votre foi, de votre espérance, de votre charité et des actions de toute votre vie. Vous craignez d'être victime d'illusions ; qui vous rassurera, si ce n'est votre directeur ?

« Vous avez besoin d'un directeur, afin qu'il vous exerce dans la pratique de toutes les vertus, afin qu'il vous indique les moyens d'éviter les péchés et qu'il règle votre discrétion dans l'accomplissement de vos devoirs envers Dieu.

« Vous avez besoin d'un directeur pour accroître vos mérites de l'éternité et votre couronne du ciel, par votre obéissance et votre soumission à tout ce qu'il vous prescrira. L'obéissance à la voix de votre directeur vous donnera une plus grande ressemblance avec moi qui faisais toujours sur la terre la volonté de mon Père.

« Vous avez besoin d'un directeur, parce que la vie est pleine de misères, de tribulations et d'épreuves ; il faut donc une parole pour consoler dans les tribulations, un secours pour fortifier dans les combats. Or, voilà ce que vous trouverez dans votre directeur.

« Enfin, ma fille, vous avez besoin d'un directeur, parce que vous êtes, comme tous les enfants d'Adam, victime du péché, entraînée au mal, sujette à offenser Dieu.

« Suivez donc les lumières, les conseils et les avis que vous recevrez de votre directeur. Ne vous affligez

pas si je vous ai enlevé celui qui vous avait le premier montré la voie. Je vous le dis en vérité, vous bénirez ma providence un jour de vous avoir placée entre les mains de celui que je vous ai envoyé. »

Tel a été, Monsieur le Curé, le premier entretien. Je vous livrerai les deux autres dans le courant de la semaine ; mes occupations ne me permettent pas de les écrire aujourd'hui.

« Je vous offre, Monsieur le Curé, mes sentiments les plus respectueux et je vous prie de me croire

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 1er mai 1842.

LETTRE II.

MANIÈRE D'AGIR VIS-A-VIS D'UN DIRECTEUR.

Monsieur le Curé,

Voici le second entretien du Sauveur Jésus. Il m'a appris dans cet entretien de quelle manière je devais me conduire vis-à vis de mon directeur.

« Ma fille, me dit-il, je veux vous apprendre comment vous devez vous conduire vis-à-vis de votre directeur. Il y a en vous deux manières d'agir, l'une intérieure, l'autre extérieure : la première consiste dans les sentiments intimes de votre âme, la seconde dans vos actes ou relations extérieures.

« Quelle doit être votre conduite intérieure par rapport à votre directeur ? par quoi doit-elle être réglée ? Ma fille, c'est par des sentiments de foi et de religion.

« Votre directeur est revêtu de mon sacerdoce, c'est-à-dire de la dignité la plus grande qu'il soit possible de communiquer à un homme. Il est prêtre, il tient ma place, il agit comme j'agirais moi-même, il a tous mes pouvoirs. Vous devez par conséquent me regarder comme vivant en sa personne ; vous devez m'honorer en l'honorant, me respecter en le respectant ; écouter

ma voix en écoutant sa voix, m'être soumise en lui donnant votre soumission ; vous devez enfin avoir pour lui les sentiments de la plus grande et de la plus sincère reconnaissance; vous devez l'aimer comme le père spirituel de votre âme, comme votre guide, votre conseiller et votre sauveur, car il continue près de vous le rôle de sauveur que je lui ai communiqué, comme je le communique à tous mes prêtres.

« Ces sentiments seront aussi la règle de votre conduite extérieure.

« Si vous agissez avec foi et religion, vous vous ferez connaître à votre directeur avec simplicité, lui disant tout ce que vous savez, ne lui cachant rien, lui communiquant vos secrets et vos peines les plus intimes, vous lui parlerez comme à Dieu, que vous ne voudriez point tromper, parce qu'il connaît tout, même les plus secrètes pensées ; vous lui parlerez comme à Dieu, c'est-à-dire comme à votre père, avec confiance et abandon, espérant tout de lui, et vous abandonnant à lui avec cette persuasion qu'il agira le mieux possible pour vous éclairer, pour vous secourir et vous aider dans les combats ou les épreuves de votre vie.

« Vous vous soumettrez à sa volonté comme à ma propre volonté. Vous ne discuterez point avec lui. Vous vous en rapporterez à sa sagesse. Vous serez entre ses mains comme un instrument plein d'intelligence pour accomplir ce qui lui aura été prescrit.

« Il vous est permis, néanmoins, en certains cas, d'exposer humblement et avec déférence une observation, mais il faut le faire toujours avec l'intention de ne point vous obstiner, et d'agir ensuite selon la vo-

lonté de votre directeur quand il aura reçu votre observation.

« En agissant ainsi, ma fille, votre conduite sera irréprochable, votre conduite sera pleine de mérites, et vous obtiendrez la récompense que j'ai promise à ceux qui écoutent ma parole. Je viendrai en vous et je ferai en vous ma demeure. »

C'est ainsi que le Sauveur Jésus m'a dit d'agir vis-à-vis de mon directeur.

Je ne sais si en toute circonstance j'ai agi ainsi ; mais mon désir le plus vrai est de me conformer toujours à cet enseignement.

Oui, Monsieur, je veux me soumettre en toutes choses à ce qu'il vous plaira de me conseiller ou de m'ordonner. Je veux n'avoir point d'autre volonté que la vôtre.

Pour ce qui concerne la franchise ou la simplicité avec laquelle je vous découvrirai tout ce qui se passe en moi, je vous assure que mon intention bien formelle est de ne vous rien cacher, et si je ne vous dis pas tout, c'est que je l'aurai oublié.

Permettez-moi, Monsieur le Curé et très-vénéré Père en Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous offrir tous les sentiments de respect et de piété filiale que le Sauveur m'a recommandé d'avoir pour vous.

Votre très-humble et très-obéissante servante.

MARIE.

Mimbaste, 5 mai 1842.

LETTRE III.

LES QUALITÉS DU DIRECTEUR.

Monsieur le Curé,

Le sujet du troisième entretien du Sauveur Jésus a été des qualités du directeur.

« Ma fille, me dit-il, un directeur doit montrer la voie, par conséquent il doit être prudent ; il doit enseigner la vérité, par conséquent il doit être savant ; il doit fortifier la vie surnaturelle, par conséquent il doit être plein de charité.

« La prudence est la première qualité d'un directeur. Sans la prudence, comment un directeur pourrait-il faire éviter les écueil semés à chaque pas dans le chemin de la vie ? Comment saurait-il prendre les moyens les plus propres à arrêter le mal, à éviter le péché, à dissiper la tiédeur, à former à une piété franche, solide et pleine de fermeté ? Sans la prudence, comment un directeur donnera-t-il conseil dans les diverses positions des âmes ? Agira-t-il vis-à-vis d'un pécheur comme vis-à-vis d'une personne déjà avancée dans la perfection ? à l'égard d'une âme faible comme à l'égard d'une âme pleine de vigueur ? Sans la prudence, il fera faire fausse route aux âmes qu'il diri-

gera, il ne leur montrera point la voie droite qui mène à Dieu.

« La seconde qualité d'un directeur, c'est la science. La science doit être unie à la prudence. Elles sont réciproquement leur aide et leurs secours respectifs. Un directeur peut avoir en lui une certaine rectitude de jugement, une certaine sagesse naturelle qui lui permettra dans les cas ordinaires d'être utile aux âmes qu'il dirige ; mais s'il n'est point savant, ne sera-t-il pas arrêté à chaque pas ? Ne ressemblera-t-il pas à un aveugle qui en conduit un autre et qui tombent tous deux dans le précipice ? Comment montrera-t-il la vérité, s'il ne la connaît pas lui-même ? Comment jugera-t-il, s'il ne sait point la manière dont il doit juger ?

» C'est au directeur des âmes que l'Esprit-Saint s'adresse par la bouche du prophète quand il dit : Instruisez-vous, vous qui jugez la terre.

« Rien n'est aussi nécessaire que la science à un directeur, car sans la science, il perd les autres et se perd lui-même. Malheur aux âmes dirigées par un ignorant ! Malheur aux ignorants directeurs des âmes !

« Ma fille, un directeur doit être plein de charité. Il doit vivre dans la charité de Dieu, pour donner aux autres la vie de la charité.

« La charité le rend juste, vertueux, zélé : juste, et par sa justice lui permet de travailler à la justice d'autrui ; vertueux, et par sa vertu lui permet d'engager et d'exhorter les autres à la pratiquer aussi ; zélé, et lui fait tout oublier pour ne penser qu'au salut des âmes.

Il ne pense point à ses avantages, à son bonheur, à sa tranquillité. Son repos, c'est la fatigue après la brebis errante ; son repos, c'est la fatigue à la ramener vers Dieu ; son repos, c'est le salut de cette âme.

« Il se sacrifie, et ne désire que se sacrifier de plus en plus pour sauver des âmes.

« Telles sont les qualités d'un directeur ; il ne peut être par lui-même prudent, savant et vertueux ; ou bien sa prudence n'est que folie, sa science qu'ignorance et sa vertu qu'une vertu humaine et sans fondement.

« C'est Dieu qui donne la prudence ; un directeur doit la demander chaque jour dans ses prières, afin que chaque jour il la voie croître et grandir pour le bien des âmes qu'il dirige.

« C'est Dieu qui donne la science, surtout la science du salut. Un directeur doit la lui demander dans ses prières, afin qu'il soit toujours à même d'éclairer les aveugles qu'il peut trouver sur son chemin.

« C'est Dieu qui donne la charité. Un directeur doit la lui demander chaque jour afin qu'il travaille sans relâche au salut des âmes, qu'il fasse passer cette vertu en elles, et qu'il mette ainsi union parfaite entre Dieu et les âmes.

« Toutes les qualités d'un directeur sont contenues dans ces trois qualités. Heureuses les âmes dont le directeur est prudent, éclairé et vertueux ! Qu'elles écoutent sa voix, elles marcheront dans le chemin de la vérité. »

Voilà, Monsieur, les trois entretiens du Sauveur Jésus sur le directeur. Je ne sais si je n'ai rien omis. J'ai dit

tout ce que je me rappelais et de la manière dont j'ai su m'exprimer.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de ma soumission filiale et de mon plus profond respect, avec lequel je suis

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 7 mai 1842

LETTRE IV.

IL FAUT PROGRESSER DANS LE BIEN. — MOTIFS ET MOYENS DE CE PROGRÈS.

Monsieur le Curé,

Le Sauveur Jésus m'a ainsi parlé, ou bien si ce n'est point lui, c'est quelqu'un que je ne connais pas et que je ne puis faire connaître; je ne puis dire autre chose, si ce n'est qu'il a toujours la même voix, toujours les mêmes traits et qu'il m'entretient depuis l'époque que j'ai fixée.

Voici les paroles qu'il m'a adressées : « Ma fille, votre vie doit être une vie de progrès dans le bien et l'amour de Dieu. Il faut quelle ressemble à une lumière dont la clarté augmente de plus en plus. Voilà pourquoi je recommandais, quand j'étais sur la terre, de ne point regarder en arrière, mais d'aller toujours en avant.

« Je veux vous montrer la nécessité de ce progrès· Vous vous êtes donnée à moi, vous m'avez consacré votre cœur, votre esprit, votre âme, tout ce qui est en vous, tout ce qui vous appartient. Vous m'avez promis de m'aimer tous les jours de votre vie, et de faire tous vos efforts pour accroître et augmenter votre amour

pour moi. Ce que vous m'avez promis hier vous lie aujourd'hui, vous liera demain et toujours. Une promesse comme celle que vous m'avez faite ne peut et ne doit être résiliée.

« Je vous ai comblée de mes grâces les plus insignes; je m'entretiens avec vous dans la familiarité d'un père avec son enfant, je fais briller la lumière dans votre âme, je vous console dans vos peines et vos afflictions, je vous soutiens dans votre faiblesse, je me découvre à vos regards, je vous laisse voir une partie de ma gloire du ciel, je verse chaque jour sur votre tête mes plus paternelles bénédictions, et je ne vous demande qu'une seule chose, que vous avanciez dans la pratique du bien et l'amour de Dieu. Pourriez-vous refuser ce que je vous demande, quand je ne vous refuse rien, quand je préviens même vos désirs, quand je vous accorde ce que vous n'auriez même jamais pu espérer d'obtenir, parce que vous en êtes indigne ?

« Je vous ai donné le premier l'exemple, ma fille, afin que vous fassiez comme moi, quand j'étais sur la terre ; vous devez donc vivre de telle manière qu'on puisse vous rendre un jour ce témoignage : elle croissait en sagesse, en âge et en vertus devant Dieu et devant les hommes ; elle a passé en faisant le bien.

« D'ailleurs, ma fille, une âme ne peut rester dans le même état, il faut qu'elle avance dans le bien ou qu'elle décline par le péché; car celui qui n'amasse point avec moi dissipe, et dissiper est une injure qu'on me fait, qui arrête mes grâces et qui attire le courroux et la vengeance de ma justice.

« Vous devez avancer enfin et progresser dans le

bien et l'amour de Dieu, parce que je vous en ai fait un ordre. Je vous ai dit à vous-même ce que j'ai dit à mes apôtres : soyez parfaite comme mon Père céleste est parfait. Or, pour cela, il faut nécessairement que vous progressiez toujours, parce que vous ne trouverez jamais sur la terre un terme à votre perfection, et qu'il vous restera toujours un long chemin à parcourir. Ne vous arrêtez donc jamais, marchez toujours ; ne craignez point la fatigue, vous trouverez le repos à votre peine et à vos labeurs.

« Or, pour cela, ma fille, vous devez chaque jour vous considérer comme si vous étiez au commencement et n'aviez rien fait encore ; vous devez oublier ce que vous avez corrigé de défectueux pour ne penser qu'à ce que vous devez corriger encore, ce que vous avez fait de bien pour ne penser qu'au bien que vous devez faire encore, les marques d'amour que vous avez données à Dieu pour chercher de quelle manière vous pourrez l'aimer davantage.

« Pour progresser dans le bien et l'amour de Dieu, vous devez correspondre à toutes les grâces qu'il vous donne, vous devez de plus en plus vous détacher du monde et de vous-même et vous donner plus entièrement à Dieu.

« Pour progresser dans le bien et l'amour de Dieu, vous devez vous défier de vous-même, avoir toujours sous les yeux votre faiblesse et votre impuissance, pour ne compter que sur Dieu et le secours de son bras.

« Pour progresser dans le bien et l'amour de Dieu, il faut enfin le vouloir ; si vous le voulez, vous progresserez parce que Dieu le veut aussi. Si Dieu le veut, il

vous en donnera les moyens ; si vous le voulez, vous ne rejetterez aucun de ces moyens et votre vie sera véritablement une vie de progrès. »

Telles sont les paroles que j'ai entendues, je vous les rapporte le plus fidèlement que je le puis, et je vous prie, Monsieur le Curé, d'agréer les sentiments de ma sincère vénération et de mon plus profond respect.

Je ne saurais trop, Monsieur le Curé, me recommander à vos prières, afin que Dieu veuille avoir pitié de moi et ne permette jamais que je me sépare de lui et de l'amour que je lui dois.

Je suis, avec le plus entier dévouement, Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 28 mai 1842.

LETTRE V.

DU BON EXEMPLE.

Monsieur le Curé,

Je ne veux rien vous cacher, mais au contraire vous faire connaître tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que j'éprouve.

Je viens vous soumettre ce que m'a dit sur le bon exemple celui qui me parle de temps en temps durant mon oraison ou pendant la sainte messe. « Ma fille, m'a-t-il dit, je vous ai souvent répété cette parole, je vous ai donné le premier l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait. Aujourd'hui, je veux vous entretenir du bon exemple que vous devez donner à autrui.

« Donner le bon exemple, ma fille, c'est comme l'indique le mot lui-même, servir d'exemple aux autres pour le bien. Je suis la première forme exemplaire du bien ; je suis le bien par excellence ; je me suis incarné pour montrer le bien aux hommes. Toutes mes actions ont été pendant ma vie une manifestation du bien. J'ai toujours agi selon le bien, je ne pouvais agir autrement sans cesser d'être Dieu. Voilà pourquoi j'ai dit avec autorité au monde entier : je vous ai donné le premier l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait,

et dans une autre circonstance, m'adressant aux pharisiens, je leur dis : qui, parmi vous, pourra m'accuser de péché ? Les hommes sont tenus d'agir comme moi, c'est-à-dire de soumettre toujours leur volonté à la volonté de Dieu, de chercher toujours ce qui peut être agréable à Dieu, de vivre unis avec Dieu par l'accomplissement fidèle de sa loi et par la plus ardente charité.

« Ma fille, vous devez donner le bon exemple, et vous le donnerez en marchant sur mes traces, en suivant celui que je vous ai donné. Donner le bon exemple, c'est servir de modèle à autrui, non-seulement en évitant le mal, mais encore en faisant le bien, et par l'accomplissement de ce bien porter les autres à faire bien aussi.

« Une bonne action est comme une lumière brillant qui montre le bien aux yeux de ceux qui agissent selon le bien et les maintient dans cette voie, et qui le montre aussi à ceux qui agissent mal pour leur faire comprendre leur malheur d'agir de cette sorte.

« Une bonne action est un soutien et un appui pour les bons comme pour ceux qui ne le sont point : pour les bons, parce qu'elle les retient dans la voie droite ; pour les mauvais, afin de les retirer du mal et de les aider à marcher vers le bien.

« Une bonne action a une force et un crédit plus puissant que les paroles les plus fortes et les plus accréditées ; voilà pourquoi j'ai commencé par donner le bon exemple avant d'enseigner.

« Le bon exemple est la meilleure prédication. Or, tous peuvent et doivent prêcher, non point par la

parole, mais par l'exemple. Je n'ai choisi que quelques âmes pour prêcher par la parole, mais j'ai fait un ordre à tous les hommes de prêcher par le bon exemple, et ceux qui prêchent par la parole doivent faire comme moi, prêcher d'abord par l'exemple.

« Vous devez donner le bon exemple dans toutes vos actions extérieures, en vous tenant partout dans la réserve et la modestie, veillant sur vos yeux pour ne les porter jamais sur rien d'indécent ou de deshonnête; en observant vos paroles pour ne jamais rien dire qui puisse offusquer le prochain ni offenser Dieu, mais pour dire toujours des choses conformes à la charité, à l'amour de Dieu et du prochain; en marchant sans cesse d'après les lumières de la foi dans vos entreprises, dans vos œuvres, dans vos déterminations; en éloignant tout ce qui manifeste adhésion au parti du démon, du monde, de la chair et du péché, et observant tout ce qui plaît à la vertu, à la sainte Église, à votre Sauveur, à votre Dieu.

« N'agissez jamais, ma fille, afin d'être vue, considérée ou approuvée par les hommes; n'agissez jamais par amour-propre ou satisfaction personnelle, mais agissez toujours dans l'intention de n'être point pour autrui une pierre d'achoppement, dans l'intention de ramener à Dieu autant que vous le pourrez, par vos actions bonnes et conformes à la volonté divine, ceux qui s'éloignent de lui. Vous acquerrez ainsi un double mérite, celui de vos actions et celui des actions bonnes que vous inspirerez à autrui. »

Je termine, Monsieur le Curé, en me recommandant

à vos prières, et vous renouvelant l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 2 juin 1842.

LETTRE VI.

DU SCANDALE.

Monsieur le Curé,

Un jour, après la sainte communion, le Sauveur Jésus m'a ainsi parlé du scandale :

« Ma fille, me dit-il, une des choses que j'ai le plus recommandées pendant ma vie à mes disciples, c'est la fuite du scandale ; je vous le répète, le monde sera maudit à cause de ses scandales. Malheur aussi à l'homme qui scandalise !

« Le scandale, c'est l'exemple du mal donné à autrui par une parole ou une action qui n'est point en entier ou en partie conforme au bien.

« Le scandale, c'est l'action mauvaise des autres, accomplie après et par suite de l'audition d'une parole ou de la vue d'une action qui n'est point en entier ou en partie conforme au bien.

« Le scandale enfin, c'est l'action mauvaise des autres, accomplie sous le faux prétexte d'une parole entendue ou d'un acte vu qu'on dit coupable, quand même cette parole ou cette action n'ont en soi rien que d'innocent.

« Celui qui accomplit une action et prononce une parole coupables ou revêtues d'apparence de cul-

pabilité avec l'intention d'entraîner le prochain dans le mal, celui-là est coupable du premier scandale, quand même son action demeurerait sans effet. Il est coupable encore de cette sorte de scandale par la parole qu'il prononce ou l'acte qu'il accomplit, n'eût-il pas l'intention de scandaliser, si par cette parole ou cette action il entraîne au mal son prochain.

« Celui qui, entendant une parole déréglée ou voyant une action criminelle, se laisse entraîner à parler ou agir de la même manière, est coupable de la seconde espèce de scandale.

« Celui qui, entendant une parole bonne et convenable ou voyant une action qui n'a rien que de conforme au bien, l'interprète volontairement en mauvaise part pour agir lui-même d'une manière criminelle, est coupable de la troisième espèce de scandale.

« J'appelle le premier scandale, scandale infernal, parce qu'à l'exemple des démons, celui qui donne ce scandale travaille à la ruine des âmes. C'est de ce scandale que j'ai dit : Malheur à l'homme par qui le scandale arrive !

« J'appelle le second scandale, scandale des enfants, parce que les enfants sont plus susceptibles, à cause de leur faiblesse ou de leur ignorance, de se laisser entraîner au mal en le voyant, ou bien parce que ceux qui se laissent entraîner au mal par sa vue, sont faibles comme des enfants. C'est pour faire éviter ce scandale que j'ai dit : Si quelqu'un devait être un sujet de scandale pour un de ces petits enfants qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on attachât à son cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer.

« J'appelle le troisième scandale, scandale d'aveuglement. C'est de ce scandale que j'ai dit à mes disciples des pharisiens qui s'étaient scandalisés de mes paroles : Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.

« Ces trois sortes de scandale sont des péchés plus ou moins graves, selon la réflexion plus ou moins grande de celui qui veut entraîner au mal; selon que son acte, cause ou occasion de péché, est plus ou moins coupable ; selon que la faute dans laquelle on fait tomber est plus ou moins considérable ; selon que l'acte criminel, posé et fondé injustement sur un autre acte qui n'est nullement défendu, est plus ou moins opposé à la règle du bien.

« Voyez, ma fille, combien la première sorte de scandale est un grand péché. Je m'arrête sur ce scandale parce que le scandale des enfants n'est que la conséquence du scandale infernal, et que le scandale d'aveuglement n'est point un véritable scandale.

« Celui qui scandalise, en effet, offense Dieu par l'acte mauvais qu'il accomplit. Il se révolte contre Dieu, il brise le joug du Seigneur pour s'incliner sous celui de Satan. Ce n'est pas tout, en même temps qu'il est fils rebelle à Dieu, il est ministre plein d'activité du prince des ténèbres ; il le remplace d'une manière visible sur la terre dans son œuvre de destruction et de ruine éternelle pour les âmes. Son acte, c'est une semence de mort jetée sur les âmes ; c'est une pierre lancée sur le chemin du ciel pour précipiter dans les enfers ceux qu'elle rencontre; c'est un filet qui captive et retient pour le mal celui qui n'a

pas la force de le briser ou de l'éviter. Son acte, c'est un homicide, non pour le temps, mais pour l'éternité. O ma fille, malheur, malheur, trois fois malheur au scandaleux !

« C'est moi qui exercerai ma vengeance sur lui. C'est moi qui lui demanderai compte de toutes ces âmes pour lesquelles j'avais répandu mon sang sur le Calvaire, pour lesquelles j'étais mort sur la croix, et qu'il a perdues, qu'il a de nouveau livrées à Satan et abîmées éternellement dans les gouffres de l'enfer.

« Ces âmes étaient ma propriété, elles étaient le prix de mon sang : il me les a ravies, malheur à lui! Mon sang se dressera sur sa tête et retombera sur son front plus terrible que sur le front des Juifs qui l'ont versé.

« J'apparaîtrai au scandaleux dans toute la fureur d'un père dont on a tué l'enfant, d'un rédempteur à qui l'on a ravi celui qu'il avait sauvé, d'un Dieu auquel on donne ses malédictions et les malédictions d'autrui, tandis qu'on ne lui devait qu'amour, louange et remerciement. Que répondra-t-il à ma colère, que répondra-t-il à mon amour paternel irrité contre lui, parce qu'il a séparé de moi pour jamais des âmes que j'affectionnais comme Dieu et comme Sauveur ? Pourra-t-il supporter la sévérité de mon regard ? pourra-t-il supporter les reproches de ma voix ? Tout s'élèvera au dehors pour demander vengeance contre le scandaleux, et tout en moi lui apparaîtra exerçant cette vengeance. Il y aura désormais entre lui et moi une séparation éternelle. O ma fille, malheur, malheur, trois fois malheur au scandaleux !

« Ma fille, fuyez le scandale comme un des péchés qui m'affligent le plus. Qu'il n'y ait jamais rien dans vos paroles , dans vos regards, dans vos habits, dans votre tenue, dans vos actions qui puisse scandaliser votre prochain. Il faut souvent peu de chose pour scandaliser une âme et la perdre à jamais.

« Craignez d'avoir part aux malédictions que j'ai lancées contre le monde et ses scandales.

« Ne scandalisez point ; réparez, au contraire, même les scandales des autres qui devraient les réparer eux-mêmes et qui ne le font pas. »

Ainsi m'a parlé le Sauveur Jésus. Sa voix était forte et terrible comme le tonnerre, quand il menaçait les scandaleux, et pénétrait jusqu'au fond de mon âme.

J'étais saisie de crainte ; il m'a rassurée en me disant de m'unir à lui, de demeurer attachée à lui, et qu'en agissant ainsi j'éviterais le scandale.

Je serais bien coupable et bien ingrate envers le Sauveur Jésus, si je pouvais jamais m'oublier à ce point de scandaliser personne. Non, jamais je ne le ferai volontairement; puisse-t-il arriver que je ne scandalise jamais, même contre ma volonté, et par suite de ma faiblesse et de mon inclination au mal ; je me recommande, à cet effet, à vos ferventes prières.

Recevez, Monsieur le Curé et très-respectable Père en Notre-Seigneur, l'offrande des sentiments de vénération profonde et d'entière soumission à tous vos désirs

de votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 8 juin 1842.

LETTRE VII.

DE L'UNION DE L'AME AVEC LE CORPS.
COMMENT L'AME EST LA VIE DU CORPS. — UNION DES PUISSANCES DE L'AME.
DU ROLE DE CHAQUE FACULTÉ DANS LA CONSTITUTION DU PÉCHÉ.

Monsieur le Curé,

Le Sauveur Jésus m'a donné un jour un enseignement que je viens vous soumettre. Voici comment il m'a parlé, et comment j'ai retenu ses paroles.

« Ma fille, me dit-il, je veux vous expliquer ce qu'on ne vous a jamais expliqué, savoir : l'union de l'âme avec le corps, la manière dont l'âme anime et vivifie le corps, et les rapports qui existent entre les puissances de l'âme.

« L'âme est un être spirituel, qui n'a ni corps, ni figure, ni couleur, de telle sorte qu'elle ne peut tomber sous les sens. Elle est indivisible, parce qu'elle est spirituelle ; elle est le principe vital du corps : séparé de l'âme, le corps est sans vie. Or, comme Dieu est le vivificateur de toutes choses et que tout ce qui a vie l'a reçue de lui, l'âme vient de Dieu. Elle est donc éternelle dans son principe [1], puisqu'elle vient de Dieu ;

[1] Cette phrase ne fait que traduire ce mot de saint Augustin (Enarrat. in Psalm. 44. n° 6.) : « *Quidquid facturus erat Deus.*

elle est éternelle aussi dans sa fin, car elle ne finira jamais.

« Dieu a fait l'âme à son image et l'a douée de qualités en rapport de ressemblance avec ses attributs divins. L'âme pense, juge, connaît, veut, parce que Dieu veut, connaît, juge et pense. Elle a reçu une imitation de l'immensité de Dieu par son agilité qui lui fait parcourir en un clin d'œil toute l'étendue de la terre, et lui permet de se transporter de la terre au ciel, et du ciel au plus profond des enfers.

« L'âme est un esprit doué de facultés. Dieu a donné à cet esprit un instrument pour l'exercice de ses facultés, c'est le corps dans lequel elle habite, qu'elle vivifie, qu'elle anime, qu'elle met en mouvement comme il lui plaît.

« Le corps a plusieurs membres qui ont chacun un usage particulier et qui sont tous animés par l'âme. L'âme est indivisible. Elle est aussi bien dans la plus petite partie du corps que dans la plus grande ; elle y

jam in Verbo erat; neque esset in rebus, nisi esset in Verbo. » Il n'y a donc rien d'inexact à dire que l'âme, comme toutes les autres créatures, est éternelle *dans son principe.* N'est-ce pas une doctrine reçue dans toutes les écoles théologiques, que Dieu, raison première de toute possibilité, contient de toute éternité en lui-même, *éminemment* et *virtuellement*, les êtres contingents, dont il est la cause exemplaire, efficiente et finale ? Loin d'enseigner que l'âme soit éternelle en *elle-même*, ou une émanation de la substance divine, Marie Lataste fait dire à Notre-Seigneur dans la phrase suivante : « Dieu a *fait* l'âme à son image ; » et tome II, l. VII, n° III : « Il vous a tirée du néant ; » et encore l. XIII, n° IV : « Votre âme, ma fille, est immortelle... Elle ne se crée pas elle-même, elle vient de Dieu ; mais Dieu crée l'âme pleine de vie, et la vie que Dieu donne à l'âme est une vie immortelle. »

est tout entière. Cependant il n'y a pas plusieurs âmes dans un seul corps ; il n'y en a qu'une, bien que le corps ait plusieurs parties.

« Voilà pourquoi quand un homme perd un de ses membres, un bras, une jambe, un œil ou une partie de lui-même, à moins que cette partie ne soit une partie essentielle, comme le cœur ou la tête, l'âme demeure tout entière dans le corps, bien qu'elle n'agisse plus dans la partie qui a été enlevée. Elle agirait en l'homme sur ce membre enlevé, s'il n'était point enlevé ; si elle n'agit plus, c'est qu'il n'est plus uni avec le corps, et par conséquent sous l'action de l'âme.

« L'âme habite dans tout le corps, mais elle a pour siége particulier la tête et le cœur. C'est de là qu'elle répand sa virtualité dans tout le corps, qu'elle se rend présente dans toutes ses parties, qu'elle les vivifie toutes, qu'elle les met toutes en mouvement, qu'elle commande à toutes. Voilà pourquoi si on enlève la tête ou le cœur à un homme, l'âme qui n'a plus son siége principal se sépare du corps qui demeure sans vie.

« L'âme, pour user d'une comparaison, est comme un cercle, dont les rayons appartiennent au cercle et ne font qu'un avec le cercle ; toutes les facultés appartiennent à l'âme et ne font qu'un avec elle.

« Les diverses facultés de l'âme sont : l'imagination, la mémoire, l'entendement, la volonté et la raison.

« L'imagination est la faculté de l'âme par laquelle elle se représente les choses ou les objets, ce qui vous montre combien l'ouïe et la vue ont un grand rapport avec elle. L'imagination jette à la mémoire, avec qui elle a une union intime, les objets qu'elle a vus ou les

choses qu'elle a entendues. L'entendement est comme la chambre du conseil de ce qui se passe dans l'âme. Il voit les choses, les considère, les examine et les présente à la volonté, selon le jugement qu'il en fait. Il a pour conseiller et pour flambeau la raison.

« Il faut que la raison et l'entendement soient d'accord, sans cela on ne fait point le bien. La raison sans l'entendement ne peut rien, et l'entendement sans la raison ne marche point dans la voie droite. L'entendement reçoit les lumières de la raison et celles de Dieu. Lorsque les lumières de Dieu sont plus grandes, plus apparentes ou plus claires que celles de la raison, l'entendement doit toujours les préférer. Quand Dieu laisse l'entendement aux lumières de la raison, c'est d'après ces lumières qu'il doit se diriger.

« Quand l'entendement a jugé une chose, il la présente à la volonté comme à la reine et à la supérieure des autres facultés. Si ce qui lui est proposé lui plaît, la volonté l'agrée ; s'il en est autrement, ou qu'elle s'en défie, elle le renvoie à l'entendement et demande un second conseil. L'entendement scrute de nouveau dans la mémoire et l'imagination et tâche de faire agréer ce qu'il présente.

« Le démon accourt toujours dans le conseil qui se forme parmi les facultés de l'âme, il cherche à répandre ses ténèbres et à faire réussir le plaidoyer selon ses vues.

« Mais la volonté a un censeur, un témoin de ses actes, une voix qui lui dit qu'ils sont bons ou mauvais, qu'elle peut agréer ou refuser ce qui lui est présenté ; c'est la conscience.

« Si la volonté agit contre le sentiment de sa conscience, celle-ci élève la voix qui n'est autre que la voix de Dieu, et qui est chargée de reproches amers et incessants. Si la volonté agit selon le sentiment de la conscience, tout se conserve en bonne harmonie et en paix parmi les facultés de l'âme, parce qu'elles sont réglées selon le bien. Quand la conscience est satisfaite, toutes les facultés sont dans la jouissance de la paix et de la tranquillité ; quand elle fait entendre des reproches, tout est dans le trouble, parce que la conscience fait germer le remords dans l'âme.

« Ainsi donc, quand l'entendement consulte la volonté, la volonté doit écouter la voix de la conscience et agir d'après cette voix.

« Telle est l'union des facultés.

« Je veux maintenant vous parler de l'esprit. L'esprit est la partie la plus subtile et la plus spirituelle de l'imagination. C'est le souffle qui met en mouvement toutes les autres facultés de l'âme. L'esprit est ce qui fatigue le plus la volonté, ce qui lui donne le plus de peine ; car malgré ses soins et sa vigilance, souvent elle n'en est point maîtresse, il lui échappe, elle ne peut le retenir. Il se transporte où il veut, sans que les distances, les portes ou les murailles soient pour lui un obstacle ; il va dans le ciel et dans les enfers ; il pénètre même le cœur d'une personne ; il est toujours en mouvement, il n'a jamais un moment de repos. Quand il est en dehors des facultés, elles sont calmes et tranquilles ; s'il revient dedans, il les met toutes en mouvement, il les occupe toutes ; il leur donne à toutes travail et activité.

« La volonté est plus ou moins maîtresse de l'esprit, selon qu'elle lui donne plus ou moins de liberté.

« Il y a diverses sortes d'esprits. Les uns sont turbulents, inconstants ou légers, les autres pesants et assoupis ; ceux-ci vifs et pénétrants, ceux-là réfléchis et avisés. Tous ont en eux cette partie spirituelle et subtile de l'imagination, mais tous ne l'ont pas au même degré ; de là leur diversité.

« Si l'esprit, comme je vous l'ai dit, met toutes les facultés en mouvement, c'est de lui que procèdent, comme d'un premier principe intérieur, tous les actes de ces facultés.

« L'esprit siége dans la tête et dans le cœur ; c'est là qu'il accomplit toutes ses opérations, dans la tête par les idées, dans le cœur par les pensées.

« Quand une idée est formée dans l'esprit, celui-ci la présente à la mémoire qui la communique à l'entendement. Celui-ci consulte la raison, et puis il juge selon les lumières qu'il reçoit de Dieu, de la raison et de l'esprit. Quand il a jugé, il présente son jugement à la volonté ; la volonté le présente à la conscience qu'elle consulte comme son censeur. La conscience, par les lumières qu'elle reçoit de l'entendement et le rapport intime qui est entre eux, fait connaître son sentiment à la volonté, et la volonté agit selon le sentiment de la conscience pour avoir la paix, ou bien elle en appelle à un second conseil. Celui qui a présenté l'idée à l'esprit et l'a formée en lui préside à ce conseil, savoir Dieu, le démon ou l'esprit lui-même, chacun tâchant de faire réussir sa cause.

« Toutes les idées qui viennent de Dieu sont bonnes ;

celles qui viennent du démon sont mauvaises ou tendent au mal ; celles qui viennent de l'esprit sont indifférentes. Elles n'ont point toutes la même intensité dans le bien ni dans le mal, parce que l'esprit qui les élabore n'a pas en tous la même force, la même vigueur, le même souffle. L'esprit tire sa force de Dieu qui la lui donne, mais il l'augmente avec les connaissances qu'il acquiert par l'étude et l'application. Quand l'esprit cherche à augmenter sa force, toutes les facultés lui prêtent secours, et puis, à son tour, il leur fait part des connaissances qu'il a acquises pour les perfectionner elles-mêmes.

« L'esprit prend son origine dans l'imagination et siége par conséquent dans la tête où réside cette faculté de l'âme. Il siége aussi dans le cœur par les pensées.

« Les pensées, comme les idées, ont plusieurs principes. Elles viennent de Dieu, du démon, de la nature corrompue ou de l'esprit lui-même.

« Que les pensées viennent de l'un ou l'autre de ces principes, elles sont présentées à la volonté qui les livre à l'entendement, afin qu'elles soient jugées comme les idées. Ce commerce intérieur s'appelle réflexion, considération, méditation.

« Puisqu'il y a plusieurs principes, il doit y avoir plusieurs sortes de pensées. Celles qui viennent de Dieu étant formées par le souffle de sa grâce sont toutes bonnes. Celles qui viennent du démon, de la nature corrompue ou de la partie inférieure de l'âme sont mauvaises ou tendent au mal ; celles qui viennent de l'esprit sont indifférentes, elles deviennent bonnes si

elles sont saisies par Dieu, sa grâce et son esprit ; mauvaises, si le démon et l'entraînement au mal prend empire sur elles.

« Or, pour toutes les pensées, comme pour les idées, il n'est pas nécessaire de tenir toujours conseil ; la volonté seule, par les lumières et les connaissances qu'elle reçoit de l'entendement, les accueille ou les rejette, selon qu'elle croit devoir le faire. Ce serait un travail trop pénible et trop fatigant qu'un jugement séparé et distinct formé par le conseil de toutes les facultés de l'âme, pour chaque idée et chaque pensée.

« Ce conseil n'a lieu que pour les grandes pensées, les pensées graves et importantes. Dans les autres cas, la volonté agit comme un avocat qui donne ses avis pour des affaires de peu d'importance, selon les lumières qui sont en son esprit, et qui ne fait un plaidoyer selon les règles que devant les juges et le tribunal de justice.

« L'esprit est indépendant de toutes les autres facultés, et la volonté les domine toutes. La volonté pourtant règne plus dans le cœur que dans la tête, parce que c'est dans le cœur qu'elle réside.

« La volonté est reine et maîtresse des autres facultés ; mais il lui faut un maître à elle aussi, c'est Dieu ou Satan.

« Dieu et Satan se la disputent, l'un et l'autre lui demandent la préférence. Tant que la volonté délibère, elle est en de rudes combats.

« Dieu et Satan plaident chacun leur cause devant la volonté, en montrant les avantages de leur parti respectif. Or, comme Dieu ne trompe jamais, il montre

non-seulement les avantages, mais aussi les peines et les difficultés qui se présenteront sous son drapeau. Le démon, au contraire, montre les roses et cache les épines ; il parle de plaisirs et de jouissances ; il ne dit mot des peines et des tribulations dont il abreuve ceux qui l'écoutent.

« Dieu parle à la volonté par les mouvements de sa grâce, par les consolations de la vertu, par les avis et conseils des hommes sages et surtout de ses ministres.

« Satan parle à la volonté par le plaisir et les vanités du monde, les mauvais exemples, les paroles et les discours des hommes pervers, et leurs railleries contre la religion.

« La raison et la conscience viennent au secours de la volonté et la conseillent. La raison est la lumière de la volonté ; la conscience, la voix qui lui dit de marcher selon cette lumière. La conscience et la raison ont les rapports les plus intimes. Elles sont presques toujours du même avis. Voici les principes et les sentiments de la conscience : Fais le bien, évite le mal. Ne fais point à autrui ce que tu ne voudrais point qu'il fît à ton égard; rends à chacun ce qui lui est dû.

« Si la volonté agit contre la conscience, celle-ci le lui reproche. La conscience est l'organe de Dieu, comme la nature corrompue est l'organe de Satan. Aussi, quand la volonté agit selon la conscience, c'est-à-dire selon Dieu dont elle est l'organe, elle a pour ennemis le démon, le monde, la nature corrompue ou la partie inférieure de l'âme, mais Dieu lui donne grâce et secours pour la faire triompher de ses ennemis. Dieu

retire ses grâces à celui qui suit le parti du démon ; il le poursuit par le remords, car il est écrit qu'il n'y a point de paix pour l'impie. Suivre le parti de la conscience, c'est marcher dans le chemin de la vertu, car la conscience est le germe merveilleux qui développe le bien en vous. Suivre la voie de la nature corrompue, c'est marcher dans le chemin du vice, car la nature corrompue est le germe déplorable qui développe le mal dans les âmes.

« Telles sont les luttes et les combats des facultés en face de Dieu et de Satan. Malheur à l'âme qui s'habitue à donner la victoire à Satan contre Dieu ! le dernier combat sera un combat de mort pour elle et de victoire pour Dieu. Heureuse l'âme qui s'attache toujours à Dieu ! elle aura vite affaibli ses ennemis, et Dieu l'illuminera de sa lumière, la fortifiera par ses grâces et la verra toujours d'un œil de complaisance. Le démon cherchera, mais en vain, à la troubler : la paix se trouve dans le service de Dieu.

« Quand la volonté se révolte contre Dieu, la conscience devient le témoin de Dieu, et la mémoire, le livre où s'inscrit cette révolte, qui est plus ou moins coupable, selon que le consentement est plus ou moins parfait et la matière plus ou moins considérable. »

Vous penserez de ceci ce qu'il vous plaira. J'ai connu que le Sauveur aurait eu de bien plus grandes lumières à me donner là-dessus, et je confesse que, par moi-même, je suis non-seulement incapable de les acquérir, mais même d'avoir su jamais ce que je viens d'écrire, s'il ne me l'avait appris lui-même.

Il me les a apprises lui-même avec bonté et je les ai retenues naturellement et sans difficulté, comme pendant le jour mon œil reçoit et conserve la lumière du soleil comme mon oreille reçoit et conserve, autant que cela est nécessaire, les paroles prononcées qu'elle entend. Ses instructions se sont gravées aussi facilement en moi que l'empreinte des doigts de ma main sur une cire molle.

Comment cela s'opère-t-il ? Je ne le sais point, mais il en est ainsi, et je me soumets à la volonté de Dieu comme je me soumets à votre volonté, qui ne peut et ne doit pas être différente de la volonté de Dieu, puisque vous êtes revêtu du caractère sacerdotal, selon l'ordre de Melchisédech, comme Jésus-Christ mon Sauveur. Je suis fille de Dieu par le baptême, je suis aussi votre fille en Dieu et vous me représentez l'autorité de Dieu lui-même. Je dois par conséquent me soumettre à votre volonté, attendre, écouter et suivre toutes vos décisions. Or, pour cela, je dois me montrer à vous telle que je suis et ne vous rien cacher ; je le fais ainsi.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments très-respectueux avec lesquels je suis

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 11 juillet 1842.

LETTRE VIII.

DE LA VIDUITÉ.
DEVOIRS ET OBLIGATIONS D'UNE VEUVE. — L'ÉGLISE CATHOLIQUE MODÈLE DES FEMMES VEUVES.

Monsieur le Curé,

Je viens soumettre avec confiance à votre jugement l'enseignement que j'ai reçu sur l'état de viduité.

« Ma fille, me dit le Sauveur Jésus, la femme est soumise à son mari et lui doit obéissance tant qu'il vit. La mort seule peut rompre ses liens, mais elle les rompt entièrement ; de telle sorte qu'elle peut contracter un nouveau mariage, car elle est libre. Si cette femme ne peut garder la continence, si elle ne se sent point assez de force, de vigueur et de courage pour demeurer chaste en sa viduité, qu'elle se lie par un nouveau mariage. Mais qu'elle se garde de chercher cette nouvelle union uniquement pour satisfaire ses passions ; qu'elle se marie pour plaire à Dieu dans l'observation de ses lois et de ses commandements, et la pureté de son âme. Pour cela, il lui est permis de chercher à plaire à celui qu'elle choisit pour son époux ; mais, dans cette recherche, qu'elle n'oublie pas qu'il doit y avoir en elle plus de gravité que si elle n'avait point été mariée, et que jamais elle ne doit permettre rien de contraire à la volonté de Dieu. Elle doit agir comme je

vous l'ai indiqué dans les relations entre deux fiancés. Tel est, ma fille, le droit d'une veuve ; elle peut se marier une seconde, une troisième, une quatrième fois, si elle devient libre une, deux ou trois fois par la mort de son mari.

« Néanmoins, ma fille, il est bien glorieux pour une veuve de ne point contracter un second mariage et de demeurer fidèle à son époux, même mort. D'ailleurs, si elle a une véritable affection pour celui qu'elle a perdu, bien que les liens du corps soient rompus, elle ne voudra pas rompre et briser les liens du cœur ; elle n'usera de la liberté qui lui a été donnée que pour servir Dieu avec plus de fidélité et avancer de plus en plus dans la vertu.

« Quelles raisons une veuve pourrait-elle donner afin de se marier de nouveau ? Sa jeunesse, sa faiblesse, la recherche d'un appui et d'un soutien ? Mais la jeunesse est-elle donc une obligation pour un second mariage ? La faiblesse ? Est-ce donc le mariage qui donne la force, ou bien le Très-Haut, qui s'appelle le Dieu fort, le Tout-Puissant ? La recherche d'un appui et d'un soutien ? Est-ce donc sur des bras de chair qu'elle doit s'appuyer ? Est-ce sur quelqu'un qui a lui-même besoin de soutien qu'elle espère pouvoir se soutenir suffisamment ? Faut-il jamais préférer l'appui d'un homme, trop faible pour se soutenir lui-même, à celui de Dieu, qui soutient le monde entier ?

« Sans doute, comme je vous l'ai déjà dit, il est permis à une veuve de s'unir encore en mariage ; mais en vérité je vous le dis, il est bien plus parfait qu'elle ne le fasse point et bien plus convenable qu'elle s'ensevelisse

dans la retraite, au souvenir de son époux enseveli dans le tombeau.

« Il en est peu qui comprennent ces paroles ; heureuses celles qui les comprennent et les mettent en pratique !

« Heureuses les veuves qui, dès le premier jour de leur veuvage, prennent des habits de deuil et de tristesse, qu'elles ne quittent que pour le suaire blanc de leur tombeau !

« Heureuses les veuves qui vivent de telle manière que tous ceux qui les voient disent non-seulement : Voilà une veuve ! mais encore : Voilà une veuve chrétienne !

« Heureuses les veuves qui sont ainsi en spectacle aux hommes et aux anges par leur retenue et leur modestie !

« Une veuve ne doit point chercher à plaire au monde par ses ajustements, ni par la somptuosité de ses habits. Elle ne doit point vivre, comme vit le monde, dans le bruit et le tumulte. Elle ne doit point chercher les assemblées du monde, fréquenter les places, ni les promenades publiques. Son unique occupation doit être de chercher à plaire à Dieu. Elle doit fuir toutes les pompes extérieures, toutes les parures, tous les ornements du corps et ne s'occuper que de rendre son âme de plus en plus belle, de plus en plus ornée de vertus, de plus en plus enflammée par l'amour de Dieu. Il faut que toute sa beauté soit intérieure. Peu importe que les hommes ne voient et ne pénètrent point cette lumière dont resplendira son âme. Dieu la verra bien, cela doit lui suffire.

« Néanmoins, il ne doit y avoir rien de désordonné dans une veuve. Qu'elle soit toujours vêtue d'une manière convenable à sa condition, mais avec simplicité et sans apprêt.

« Une veuve, plus que personne, doit comprendre que les plaisirs de la vie sont passagers et fugitifs, que tout disparaît promptement sur la terre, qu'il n'y a point de joie de longue durée et que par conséquent elle ne doit point y attacher son cœur. Les joies, les satisfactions, le contentement, la paix ne doivent pourtant pas être pour jamais éloignés d'elle ; elle les trouvera non point dans la chair, non point dans les sens, non point dans le monde, non point dans la vie animale et terrestre, mais en Dieu, joie, félicité, bonheur, paix et consolation des âmes. Qu'elle s'attache à Dieu, et Dieu lui donnera dans sa vie chaste et pure les chastes et pures délices dont il enivre les âmes qui ont les yeux levés au ciel.

« Dieu ne manque jamais aux âmes qui le prennent pour la part de leur héritage, qui s'abandonnent à lui, qui lui demandent secours et appui, qui lui donnent le nom de père et le regardent comme tel. Il est spécialement le Dieu des veuves et des orphelins, c'est-à-dire qu'il veille davantage sur eux. Les veuves et les orphelins ont en effet peu de secours et d'appui sur la terre, mais ils ont l'appui et le secours de Dieu ; Dieu les garde, les protége et les délivre de tout danger. Qui donc affligera celui que Dieu console ? Qui attaquera celui que Dieu défend ? Qui menacera celui que Dieu protége ?

« Une veuve doit mettre toute sa confiance en Dieu

et s'abandonner à lui, marcher en sa présence et tendre avec un grand désir vers la perfection.

« Pour cela elle doit veiller sur sa maison, sur ses intérêts temporels, non pour s'y attacher, mais pour en faire l'usage le plus convenable et le plus en rapport avec les sentiments pieux et charitables que Dieu met dans son cœur. Elle ne doit point rester oisive. Elle doit travailler selon sa condition. Elle doit nourrir son cœur de bonnes pensées, de saints désirs, de sentiments de charité envers Dieu et le prochain, faire de bonnes œuvres selon ses facultés et ses loisirs. Elle doit veiller soigneusement sur sa chasteté, fuir toutes les occasions dangereuses, garder sa réputation intacte et à l'abri de toute détraction. Elle l'obtiendra si elle est vigilante, si elle s'observe, si elle est modeste, réservée, éloignée du monde. Toute détraction injuste, toute calomnie tombera d'elle-même, si jamais elle en était victime par la perversité des méchants.

« Une veuve ne doit point oublier que la chasteté pour elle comme pour tous est un don de Dieu ; par conséquent, elle doit la demander à Dieu souvent, tous les jours, ne point se croire plus forte qu'elle ne l'est, se rappeler que toute chair est faible et que Dieu seul accorde la victoire sur les passions, et entretient le cœur humain dans le bien, la vérité et la vertu.

« Dieu ne lui refusera pas ce qu'elle lui demandera avec un cœur pur et droit. Il la fortifiera, il la rendra inébranlable comme une colonne d'airain.

« Une veuve, ma fille, trouve un modèle accompli de la manière dont elle doit se comporter et agir pendant sa vie. L'Église, que j'ai acquise par mon sang et

que j'ai établie sur la terre, est mon épouse. Je suis son époux. Or, depuis mon ascension, mon épouse est demeurée veuve parce que je suis monté au ciel. Je suis et je serai néanmoins avec elle par le sacrement de mon amour et par mes grâces, mais je ne serai avec elle d'une manière visible que dans le ciel. Or, ma fille, que fait l'Église ? Elle a constamment les yeux fixés sur moi. Son cœur m'est uni par des liens indissolubles. Elle vit dans la fidélité de l'amour qu'elle m'a juré, et elle persévérera jusqu'à la fin. Elle ne s'attache point aux biens périssables de ce monde. Je suis sa richesse, son tout. Elle ne soupire qu'après le moment de ma possession. Elle ne demande que la consommation pour l'éternité de notre union dans le royaume de mon Père. Elle passe en faisant le bien.

« Que les veuves agissent ainsi, qu'elles s'attachent à Dieu et coulent le reste de leur vie dans la pratique du bien.

« Ce que je viens de vous dire, ma fille, d'une femme qui a perdu son époux, je le dis aussi d'un homme qui a perdu son épouse. Il peut se marier de nouveau; il fera mieux de ne pas contracter un second mariage.

« Qu'il agisse comme je l'ai indiqué pour une femme veuve, car l'homme, comme la femme, a une âme à sauver, un Dieu à aimer et à adorer. Il a comme elle des devoirs à remplir. Heureux celui qui est fidèle et marche dans la crainte et l'amour de Dieu ! »

Telle est l'instruction que m'a donnée le Sauveur Jésus. Il me semble avoir dit à peu près toutes ses paroles.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de ma profonde vénération.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 15 octobre 1842.

LETTRE IX.

SIGNES AUXQUELS ON RECONNAIT L'ESPRIT DE DIEU DANS LES VISIONS OU LES RÉVÉLATIONS.

Monsieur le Curé,

Le Sauveur Jésus m'a dit un jour : « On craint que ce ne soit pas ma parole que vous entendez. Afin de détromper ou de rassurer ceux qui vous dirigent, je veux vous indiquer la différence qui existe entre une personne trompée par le démon ou égarée par son imagination et celles qui sont conduites par l'Esprit de Dieu. Faites connaître mon enseignement à ce sujet, et qu'on vous juge après sans crainte de se tromper.

« Ma fille, à quels signes reconnaît-on le principe de choses extraordinaires qui se passent dans une âme vertueuse ? Je vais vous l'indiquer. Si le démon ou l'imagination sont le principe de ces merveilles en cette personne, elle demeurera encore vertueuse, au moins extérieurement. Mais examinez sa conduite et sa manière d'agir ; vous y découvrirez promptement un orgueil secret, une certaine fierté, un attachement à tout ce qu'elle éprouve et très-peu de docilité. Elle sera sans douceur, mansuétude, humilité et simplicité. Si elle obéit, elle obéira par orgueil. Si l'orgueil ne trouve pas de soutien dans son obéissance, elle n'obéira pas. Elle

parlera beaucoup à tout le monde et avec plaisir de ce qu'elle éprouve ; ou bien elle le cachera et n'en dira rien, pas même à son directeur ; elle usera de détours et de ruses, elle manquera de droiture, de simplicité. Ces signes sont infaillibles ; une personne orgueilleuse, insubordonnée, hypocrite et fausse n'est point une personne conduite par l'Esprit de Dieu, mais par les penchants de sa nature corrompue.

« Celles, au contraire, qui sont dirigées par l'Esprit de Dieu sont humbles, soumises et unies à Dieu, indifférentes à toutes choses, sans volonté propre et obéissant en tout, sans chercher ou demander raison des ordres qu'elles reçoivent.

« Elles ne parlent à personne de ce qu'elles éprouvent. Elles restent dans l'oubli et le silence de leur cœur ; elles en parlent pourtant à leurs directeurs, et c'est là le premier mouvement que j'inspire à leur âme.

« Les unes en parlent facilement, mais toujours avec cette humilité qui est le signe distinctif de mon esprit et de mon cœur ; les autres n'en parlent qu'avec peine, elles en parlent néanmoins et gagnent plus de mérite en surmontant leur peine à parler de ce qui se passe entre elles et moi.

« Naturellement le directeur de ces personnes cherchera à les éprouver. Il leur fera même subir des épreuves très-pénibles et très-difficiles. Elles supporteront tout sans se plaindre et avec une patience admirable, parce qu'elles auront toujours mon exemple sous leurs yeux. Rien ne les rebutera, elles se soumettront à tout. Elles feront aujourd'hui ce qu'on leur commandera et ne le feront plus demain si on le leur

défend. Elles agiront moins par elles-mêmes que d'après la volonté de leur directeur. Elles auront foi à sa parole comme à ma propre parole et ne se fieront nullement sur elles.

« A ces signes on reconnaîtra l'esprit de Satan ou mon esprit en ces personnes, les mouvements de la nature corrompue ou les mouvements de mes grâces les plus signalées.

« Quelquefois, c'est mon esprit qui travaille une âme comme un laboureur le champ de sa famille ; mais le démon veut y semer l'ivraie de son esprit et étouffer le bien que j'ai fait à cette âme.

« Voici la manière d'agir du démon. Écoutez-moi attentivement.

« Le démon, ma fille, n'agit pas de la même manière vis-à-vis de toutes sortes de personnes. Il consulte le caractère, l'inclination, la force ou la faiblesse de chacun ; il considère l'état des âmes, leur amour pour moi ou leur peu d'affection, et puis il commence habilement son œuvre.

« Il voit une personne pieuse comblée d'une de ces grâces si admirables et si admirées parmi les saints. Que fait le démon ? Il essaie de la porter à la vanité, de lui faire comprendre qu'elle doit être quelque chose puisqu'elle a reçu de pareilles grâces. S'il est repoussé, il ne se décourage point, il revient à la charge et il l'importune si fort que, si cette âme n'y apporte prompt remède et ne court à moi dans ces circonstances, le souffle du démon sera en elle comme un levain qui la fera fermenter dans la révolte contre son Sauveur par l'orgueil le plus coupable et le plus criminel.

« Une autre personne reçoit les mêmes faveurs. Que fera le démon? Il lui inspirera de les tenir cachées, de n'en parler à personne. Ainsi il troublera sa paix et son repos et la détournera, par ces inquiétudes, de Dieu et de la vertu.

« Que fera le démon vis-à-vis d'une autre personne ainsi favorisée? Il la poussera à en parler facilement, elle en entretiendra ses amis. Ils divulgueront cette nouvelle, qui relèvera l'estime que l'on a d'elle. Elle s'en apercevra et recevra sans s'en douter le germe d'orgueil que le démon lui glissera aussitôt dans l'âme. Elle se croira élevée au-dessus des autres. Pauvre âme! l'orgueil l'aura abaissée plus bas que terre et séparée de Dieu.

« D'autres fois le démon se transformera en ange de lumière; il simulera mon langage et ma manière de parler, afin de prendre empire sur une âme, et puis, il lui glissera l'erreur et le mensonge, sources de tout péché.

« Enfin, ma fille, quand une personne est vertueuse et qu'elle éprouve les bienfaits de ma grâce, sans pourtant participer à ces grâces que je n'accorde que par un effet tout particulier de ma bonté, le démon se sert de toutes les dispositions qui sont en elle pour la perdre. Si son imagination est vive et son tempérament pétulant, il la frappera par certaines visions, lui persuadant qu'elle a des révélations, et elle le croira si fort qu'il n'y aura point moyen de la dissuader. Il se servira de sa négligence, de son imprudence, de sa trop grande familiarité, en un mot de tout ce qui peut être défectueux en elle pour l'entraîner à sa perte et à sa ruine.

« Toutes ces personnes doivent dire à leur directeur

ce qui se passe en elles, sans cela elles tombent infailliblement dans les piéges de leur plus grand ennemi.

« Le directeur connaîtra si elles sont dans la bonne voie d'après leur obéissance et leur soumission à ses avis et à ses conseils. Si elles n'écoutent pas la voix de leur directeur, elles ne sont point conduites par mon esprit. Si elles cachent ce qui leur est dit, et si celui qui leur parle les oblige à ne rien dire à leur confesseur, elles ne sont point conduites par mon esprit, ce n'est pas ma voix qu'elles entendent ; car je n'ai jamais défendu de parler de ce que je disais, d'en parler du moins à ceux qui dirigent les âmes que je me plais à enseigner.

« Écrivez ces mots, ma fille, ils seront utiles à beaucoup d'âmes illusionnées et trompées par l'esprit de mensonge, quand elles les auront lus. Écrivez-les, et celui qui vous dirige verra bien clairement quel est le principe qui les a dictés. Il y verra un caractère de franchise et de vérité qui n'appartient point à Satan, mais seulement à la vérité incarnée, à Dieu lui-même.

« Qu'il vous juge et qu'il dise franchement à son tour ce qu'il pense de vous et de celui qui vous parle.

« Allez en paix, ma fille, votre directeur sait bien que c'est moi qui vous parle. Depuis longtemps il aurait mis fin aux épreuves qu'il vous impose. C'est au souffle de mon esprit qu'il les continue et que son directeur l'engage à les continuer. »

Je vous dis toutes ces choses, Monsieur le Curé, avec la plus grande et la plus entière confiance. Je les dis aussi par obéissance et soumission. Je ne prétends vous rien apprendre, de moi-même je ne sais rien. Je

ne fais que vous rapporter ce que j'ai entendu. Vous en jugerez comme il vous plaira, ou plutôt comme vous devrez le faire pour la gloire de Dieu et pour le salut de l'âme de votre enfant en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Recevez, Monsieur, l'assurance de tout mon respect et de ma parfaite considération.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 20 juin 1843.

LETTRE X.

COMMENT UNE AME DOIT AGIR DANS LES FAVEURS EXTRAORDINAIRES QU'ELLE REÇOIT DE DIEU.

Monsieur le Curé,

L'état où je me trouvais depuis quelque temps me causait un peu de peine. Pendant mes prières, pendant la sainte messe ou dans mes communions, j'étais pour ainsi dire sans sentiment. J'étais complétement absorbée par une douceur ineffable qui remplissait toute mon âme et m'empêchait de lire et de prier pour m'obliger à suivre l'attrait de cette douceur. J'en ai parlé au Sauveur Jésus, et lui ai dit : Seigneur, je ne sais ce que je sens, ni comment je me trouve ; vous qui le savez, daignez m'éclairer, m'instruire et me faire connaître de quelle manière je dois agir.

« Ma chère fille, me répondit le Sauveur Jésus, oui, je vous connais, je sais ce que vous éprouvez, je sais ce que vous êtes. Vous n'êtes encore qu'une apprentie, qu'une jeune novice, qui ne sait encore de quelle manière elle doit se conduire dans la voie nouvelle où je veux vous faire entrer. Cette douceur qui remplit votre âme, et, comme un doux sommeil, l'endort pour la laisser reposer en Dieu, tandis que votre corps est sans mouvement et votre cœur sans action sous le poids de

cette béatitude qui vous pénètre en vous attachant à moi, est une grâce que je me plais à vous accorder, et qui, loin de vous attrister ou de vous faire de la peine, doit exciter votre plus vive reconnaissance envers votre Sauveur.

« Goûtez cette douceur quand vous l'éprouverez ; suivez l'attrait qu'elle vous donnera et qui l'aura produite.

« Voici, ma fille, comment vous devez recevoir cette douceur et cet attrait ; comment vous devez le suivre et agir quand vous l'éprouverez.

« Je vous ai déjà parlé de l'oraison. Elle est un entretien, une communication de l'âme avec Dieu par des paroles, des sentiments, des pensées et des affections ; en un mot, c'est une élévation de l'âme vers Dieu. Cette élévation doit être opérante, c'est-à-dire qu'elle doit offrir à Dieu les devoirs de l'âme et lui demander sa grâce, car c'est là le but de l'oraison.

« Quand vous vous y trouvez sans sentiments, sans attraits, tâchez d'en exciter de bons en vous par quelque lecture ou quelque pensée pieuse. Si vous ne pouvez lire ni vous arrêter à quelque bonne pensée, mais que vous ressentiez immédiatement cette douceur et cet attrait qui fait goûter Dieu, bien que vous n'ayez ni sentiments ni pensées sensibles, demeurez en cet état, cet état est le degré de la perfection dans l'oraison, et cette oraison est encore plus ou moins parfaite, selon que ce degré de repos est aussi plus ou moins parfait. C'est là l'état des bienheureux dans le ciel, le repos dans la vue et l'amour de Dieu.

« Or, ma fille, vous devez grandir et croître en cette nouvelle voie dont vous n'avez pas encore franchi le

premier degré. Armez-vous donc de vigilance et d'humilité ; sans cela, vous descendrez au lieu de monter, et vous deviendrez semblable à ces âmes qui, après s'être élevées comme des aigles dans le ciel, tombent à terre pour être comparées aux plus vils animaux. Soyez vigilante et soyez humble : vigilante, pour marcher en avant ; humble, pour demeurer amie de Dieu et rester dans la vérité, qui vous dira que vous n'êtes rien par vous-même ; soyez circonspecte aussi, afin de ne point vous laisser séduire et de ne point vous laisser entraîner dans les choses vaines, inutiles ou mauvaises ; car il n'y a que les choses saintes qui mènent à Dieu.

« Cette voie est non-seulement inconnue, mais elle est encore aussi périlleuse que toutes les autres.

« Elle est périlleuse : on peut donc faire dans cette voie des chutes déplorables ; par conséquent, il faut y prendre garde, se tenir sur ses gardes, et ne s'y reposer qu'en Dieu et sur Dieu.

« Elle est inconnue : Dieu seul peut en donner la connaissance. Il est impossible à l'âme de la trouver par elle-même et d'y marcher, si elle n'est éclairée et conduite par l'Esprit-Saint. Or, l'Esprit-Saint n'en instruit et n'y mène que quelques âmes privilégiées.

« Puisque cette voie est ouverte devant vous, ma fille, suivez avec humilité et circonspection l'attrait qui vous y porte. Je vous soutiendrai et vous éclairerai ; lorsque vous en aurez besoin, appelez-moi à votre aide, je me hâterai d'accourir.

« Que ce soit pendant la sainte messe ou après la communion, pendant la prière ou la méditation, suivez toujours l'attrait qui vous sera donné ; mais suivez-le

comme je vous ai appris à le faire, c'est-à-dire en vous occupant de Dieu ou de ce qui est à Dieu, et vous reposant en lui. Si vous faites ainsi, soyez tranquille, vous agirez selon le bien.

« Ma fille, dans votre conduite, cherchez plutôt à faire la volonté de Dieu que votre volonté. Cherchez plutôt le bon plaisir de Dieu que le vôtre. Qu'il vous conduise d'une manière ou d'une autre, que vous importe, pourvu que vous fassiez sa volonté ?

« O Marie ! ma chère fille, vous êtes petite sur la terre ; mais je vous donnerai une place élevée dans mon royaume.

« Communiquez tout ce qui se passe en vous à votre directeur, et suivez ensuite ses conseils. Quelque chose que vous éprouviez, dites-lui tout, et puis demeurez calme et tranquille. »

Voilà, Monsieur, ce que je désirais vous soumettre pour vous supplier de m'accorder le secours de vos prières. J'en ai ressenti et j'en ressentirai toujours les salutaires effets, parce que je crois qu'elles vous sont inspirées par la charité que vous avez pour moi.

Je ne puis vous en témoigner toute ma reconnaissance ; mais vous savez que Dieu ne laissera pas sans rémunération ce que vous faites pour la plus humble de ses servantes.

Je vous prie de recevoir, Monsieur le Curé, l'hommage de la plus haute considération avec laquelle

J'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-soumise servante,

MARIE.

Mimbaste, 25 juillet 1843.

LETTRE XI.

DESCRIPTION DU TABERNACLE ADMIRABLE OU MARIE LATASTE REÇOIT LES PLUS GRANDES FAVEURS DE DIEU.

Monsieur le Curé,

C'est avec une entière soumission que je viens vous soumettre ce que j'éprouve depuis quelque temps dans ma nouvelle manière de vivre.

Il me semble que mon âme est dans une nouvelle vie, dans le centre de la lumière et des connaissances intérieures et spirituelles. Ce centre merveilleux m'apparaît comme un appartement qui n'est ni grand ni petit ; il est fermé, mais non pas par aucun mur, parce qu'il est tout spirituel. Ce nouvel appartement où se retire mon âme, le Sauveur Jésus m'a appris à le nommer le tabernacle admirable. J'y aperçois une grande croix de douze à quinze pieds de hauteur, dont le Christ est de grandeur naturelle. Elle repose sur un beau piédestal, qui me paraît être de marbre ainsi que la croix, mais qui ne l'est pas, parce que tout y est spirituel. Il y a dans ce tabernacle admirable comme une atmosphère vivante de lumière, de connaissances et de sentiments divers qui portent vers Dieu. Il est impossible d'y entrer sans en être tout pénétré. Or, j'ai vu clairement que ces lumières, ces

connaissances et ces sentiments viennent de la croix du tabernacle admirable comme d'une source intarissable.

Je ne puis pas pénétrer, quand je le veux, ni demeurer autant que je le veux dans le tabernacle admirable. Il m'est néanmoins quelquefois permis d'y entrer, d'y goûter et d'y recevoir les instructions qui s'y donnent, quoique sans paroles. C'est une des faveurs les plus signalées que puisse m'accorder le Sauveur Jésus. Il me l'accorde pour me donner plus de force et de vigueur afin d'opérer le bien, car je sens cette force et cette vigueur me pénétrer et m'envelopper intérieurement et extérieurement, sans que rien soit capable ensuite de m'en dessaisir.

Vous comprendrez difficilement ce que j'entends par des instructions sans paroles ; je veux dire, Monsieur, que dans le tabernacle admirable, mon âme voit les choses si clairement que, soit sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur Marie, sur moi-même, sur la religion, elle s'instruit comme si elle entendait parler. Souvent elle voit et ne comprend pas ; mais elle goûte avec suavité les étonnants mystères qui sont devant elle.

D'autres fois, un pouvoir invisible m'empêche d'entrer dans le tabernacle admirable, ou bien me force d'en sortir dès que j'y suis entrée.

O Monsieur, que de bonté en ce Sauveur Jésus ! Qui me donnera de me confondre en actions de grâces devant lui, de lui donner à jamais et mon esprit et mon cœur, et mon âme et tout ce que j'ai !

Je vous prie de vouloir agréer, Monsieur le Curé,

l'hommage de mon plus profond respect et de ma soumission entière à votre jugement, auquel je soumets toutes choses.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 1er août 1843.

LETTRE XII.

JÉSUS EN CROIX NOUS MONTRE L'ÉNORMITÉ DU PÉCHÉ.

Monsieur le Curé,

Je viens vous soumettre, avec le même abandon et la même confiance, ce que vous m'avez demandé de mes méditations sur la passion du Sauveur Jésus.

Je ne sais trop comment je pourrai m'exprimer et dire des choses que j'ai entendues sans qu'on proférât une parole, et qui étaient bien plus l'effet d'un éclat de lumière que de voix clairement et distinctement articulées.

Pour ces méditations, je ne me suis point servie de livres ; je ne les ai non plus jamais préparées. J'avais déjà plusieurs fois médité sur la passion de la manière que je vous ai dite ailleurs ; la passion est le sujet le plus ordinaire de mes méditations. C'est une source inépuisable vers laquelle me porte un attrait irrésistible, et dans laquelle mon âme prend force, courage et vertu pour faire le bien et éviter le mal.

Or, un jour, je me mis à genoux pour faire ma méditation selon l'attrait qui me serait donné. Quand je ne prépare point ma méditation, ce n'est point que je veuille tenter Dieu ainsi ; mais c'est que je suis obligée de suivre l'attrait qui me porte ailleurs, et qui

m'oblige même à laisser la méditation que j'aurais préparée pour en suivre une autre. Quelquefois Dieu m'envoie des occupations qui m'empêchent la veille de me préparer à ma méditation du lendemain. C'est là pour moi l'indice que le Sauveur se charge de ma méditation ou bien que je devrai me tenir humblement à ses pieds, quelquefois sans aucun sentiment d'amour, jusqu'à ce qu'il lui plaise d'avoir pitié de moi.

Après m'être agenouillée aux pieds du Sauveur, je sentis aussitôt en mon âme un attrait qui la portait presque avec violence à considérer Jésus attaché à la croix.

Ah ! Monsieur, je ne sais comment je devins alors. Pendant que mon corps me semblait d'un poids et d'une lourdeur accablants, mon âme semblait avoir une nouvelle vie. Elle se trouva dans le centre de la lumière et des connaissances du tabernacle admirable. Mon Dieu, que de lumières et que de connaissances ! Je les vis toutes immédiatement dans leur ensemble, mais je ne pus les supporter ensuite dans leur détail ; elles débordèrent mon âme, qui dut nécessairement se retirer et attendre jusqu'au lendemain ; ce qui me fait supposer que le Sauveur avait d'abord voulu me montrer comme un plan général des méditations qu'il voulait que je fisse ensuite séparément et chaque jour. C'est du moins ce qui est arrivé.

Voici le plan général tel que je l'aperçus : 1° Jésus en croix nous fait comprendre la grandeur et l'énormité du péché ; 2° Jésus en croix est pour nous le modèle de toutes les vertus ; 3° Jésus en croix fait connaître la justice et la miséricorde de son Père.

Le premier jour, je pus méditer sur la première partie, qui est : Jésus en croix nous fait comprendre la grandeur et l'énormité du péché.

Dans une première vue, je considérai le péché en lui-même et dans sa nature intime ; dans une seconde considération, je vis l'injure et l'outrage qu'il fait à Dieu ; enfin je compris qu'il est la cause de tous nos maux, tant spirituels que temporels. Quelles connaissances profondes ! quelles lumières éclatantes environnèrent mon âme en cet heureux moment ! Ce n'était point une parole parlée que j'entendais, mais je comprenais mieux qu'en entendant l'homme le plus savant et le prédicateur le plus distingué. C'était une parole sans voix et une voix sans parole, et je n'ai point de parole pour exprimer cette voix, ni de voix pour rendre cette parole. J'ai vu, j'ai entendu, j'ai compris; j'essaierais en vain de le rappeler, je ne le pourrais pas. C'était plus fort, plus tendre, plus sensible, plus doux, plus pénible, plus douloureux, plus intelligible, plus saisissant pour moi que toute chose au monde. C'est aujourd'hui si profondément gravé dans mon cœur, que je ne puis même l'extériorer par écrit ou par parole. O Jésus en croix, salut de mon âme ! O croix de Jésus, salut du monde ! O Jésus en croix, Dieu mort pour mes péchés ! O croix de Jésus, délivrance de mes iniquités ! O Jésus en croix, réparateur de l'injure faite à Dieu ! O croix de Jésus, témoin éclatant et glorieux du pardon de Dieu le Père ! O Jésus en croix, libérateur du genre humain ! O croix de Jésus, bouclier contre Satan, le monde et les passions ! O Jésus en croix, félicité dans nos souffrances et nos peines !

O croix de Jésus, arc-en-ciel de la miséricorde de Dieu! O Jésus en croix, ce sont mes péchés qui vous ont fait mourir ! O croix de Jésus, ce sont mes péchés qui vous ont rougie du sang de mon Sauveur ! O Jésus en croix, que je sois à jamais près de vous, avec vous, en vous! O croix de Jésus, que je vous embrasse à jamais et meure en vous pressant sur mon cœur !

Je ne pouvais plus rester dans le tabernacle admirable dont la lumière éclatante me repoussait au loin. Avant de sortir, j'entendis, forte comme un tonnerre, une voix prononçant ces paroles, qu'elle m'adressait et que j'ai conservées : « Ma fille, dites chaque jour cette prière : Mon Dieu, souvenez-vous de ce moment où vous avez fait couler pour la première fois votre grâce dans mon cœur, en me lavant du péché originel pour me recevoir au nombre de vos enfants. O Dieu, qui êtes mon Père, accordez-moi, par votre infinie miséricorde, par les mérites et le sang de Jésus-Christ, les peines et les douleurs de la sainte Vierge, les grâces que vous désirez que je reçoive en ce jour pour votre plus grande gloire et mon salut. »

Voilà, Monsieur le Curé, ce que j'éprouvai en ce jour. Je continuerai à écrire le reste dans mes moments de loisir.

Je vous prie d'agréer l'hommage de ma vénération et de mon plus profond respect avec lequel je suis,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 7 août 1843.

LETTRE XIII.

JÉSUS EN CROIX MODÈLE DE TOUTES LES VERTUS.

Monsieur le Curé,

La considération de Jésus en croix comme modèle de toutes les vertus m'a retenue plusieurs jours dans le tabernacle admirable.

Chaque jour c'étaient des lumières et des connaissances diverses sur chacune de ces vertus données à mon âme et des désirs immenses de les posséder. Ce n'étaient point des instructions comme celles que je reçois ordinairement. Je vous l'ai déjà dit, dans le tabernacle admirable je n'entends ni la voix ni la parole du Sauveur; mais je vois, je comprends, j'ai l'intelligence de ce qui se présente à moi, et je voudrais toujours voir ces choses, toujours reposer mon intelligence sur elles et y prendre mon repos. Aussi, il est impossible que j'essaie de vous exprimer ce que j'ai éprouvé sur l'amour de Jésus-Christ pour son Père; amour qui lui fait prendre un corps et une âme semblable à notre âme, pour vivre d'une vie pareille à notre vie et qui le fait mourir sur la croix pour offrir à Dieu un sacrifice digne de lui; sur la soumission entière et parfaite du Sauveur Jésus à la volonté de son Père, par laquelle il lui sacrifie sa volonté pour

accomplir la sienne ; sur le désir infini de réparation de la gloire de son Père; sur l'abandon et la confiance sans bornes en Dieu son Père, entre les mains de qui il remet son âme pour mourir.

Il est impossible que j'essaie de vous exprimer ce que j'ai vu de l'amour de Jésus-Christ pour tous les hommes, pour ses bourreaux, pour moi, et de vous montrer le tableau de lumière qui s'est fait autour de cette parole que je voyais en caractères de feu dans le Cœur de Jésus : « J'ai soif. » C'était la soif de notre salut, du salut des pauvres pécheurs dont il était dévoré. Il aurait voulu pouvoir dire à tous comme il le dit au bon larron : « Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le paradis. » C'était là le désir de son cœur, désir immense, qu'il manifestait dans cette parole d'un Dieu mourant pour la rédemption des hommes : « J'ai soif ! »

Il est impossible que j'essaie de vous exprimer l'humilité de Jésus en croix, de ce Dieu souverainement grand et élevé, anéanti dans les supplices et la mort. Il est impossible que j'essaie de vous exprimer son obéissance qui le soumet à ses bourreaux, sa patience qui l'empêche de se plaindre, sa douceur qui en a fait dans ses supplices l'agneau de Dieu effaçant les péchés des hommes.

Chacune de ces vertus de Jésus en croix m'a retenue un jour en oraison devant mon Sauveur. Je ne puis dire autre chose. Si je veux écrire, ma plume s'arrête, parce que l'expression lui manque ; si je veux parler, ma langue est comme sans mouvement. On ne peut rendre par une parole extérieure, sensible

une parole insensible et intérieure. Je ne puis exprimer un enseignement que j'ai reçu dans l'éclat d'une lumière sortie de la croix, par des signes de convention sortis de la langue de l'homme et qu'on appelle la parole.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de ma profonde reconnaissance, de mon respect le plus grand et de ma vénération la plus entière.

J'ai l'honneur d'être

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 9 août 1843.

LETTRE XIV.

JÉSUS EN CROIX FAIT CONNAITRE LA JUSTICE DE SON PÈRE, ET CETTE CONNAISSANCE EST L'EFFROI DU PÉCHEUR IMPÉNITENT. JÉSUS EN CROIX MONTRE AUSSI SA MISÉRICORDE.

Monsieur le Curé,

C'est avec la plus entière et la plus parfaite soumission que je désire me conformer à votre volonté. Vous m'ordonnez de faire un effort et de tenter la découverte d'une expression de ce que j'éprouve dans mes méditations sur la passion.

Je vais essayer, je ferai comme je pourrai; pardonnez-moi si je ne fais point de la manière que vous le désireriez, et que ma bonne volonté me fasse trouver grâce près de vous.

Après avoir médité sur Jésus en croix, modèle de toutes les vertus, j'ai vu se dérouler la suite du plan général que je vous ai tracé. Jésus en croix fait connaître la justice de son Père, et cette connaissance est l'effroi du pécheur impénitent.

Ce sujet m'a retenue dans le tabernacle admirable pendant trois jours à l'heure de ma méditation.

Vous savez, Monsieur, et vous voyez combien la justice de Dieu apparaît dans Jésus en croix, puisque

pour lui donner satisfaction, c'est un Dieu fait homme qui meurt sur cette croix. Je ne m'arrêterai point là-dessus. D'ailleurs, dans ma méditation, cette vue de la justice divine sur Jésus en croix a brillé pendant un instant seulement, et parce que c'est là, je pense, un mystère insondable, il ne m'a point été permis de m'y arrêter. Mon intelligence et mon cœur se sont portés pendant les trois jours sur l'effroi que doit causer au pécheur impénitent Jésus crucifié.

Jésus en croix est la victime sur laquelle Dieu a exercé la rigueur de sa justice et la sévérité de ses jugements. Or, Jésus était juste et il n'avait en lui que l'apparence du péché pour lequel il venait mourir afin de sauver le monde. Que doit donc attendre le pécheur impénitent qui ne veut point renoncer à son péché, et que la mort frappera à l'heure où il y pensera le moins ?

Telle est la vue générale que j'aperçus le premier jour où il me fut donné d'entrer dans le tabernacle admirable pour y voir la justice de Dieu manifestée dans Jésus en croix.

Voici la vue en son détail ou l'enseignement que mon esprit puisait dans cette vue.

Jésus était juste, saint et impeccable. Le Cœur de Jésus ne pouvait ressentir l'impression d'aucun vice, d'aucune mauvaise inclination, ni de la plus petite imperfection, tandis que les saints, même les plus grands saints, par un effet de la nature corrompue, ont éprouvé en eux ces impressions, bien qu'ils n'en aient pas été les victimes. La divinité qui remplissait son cœur y enfermait le sainteté parfaite de Dieu, et

repoussait par conséquent tout ce qui n'était pas saint, et l'empêchait par des barrières infinies d'arriver jusqu'à lui.

L'esprit de Jésus était éclairé de la lumière même de la divinité qui le divinisait, c'est-à-dire lui donnait la plus entière conformité et la plus grande participation à la sainteté de Dieu, pour qu'il fût l'esprit de l'Homme-Dieu.

L'âme de Jésus était remplie par la divinité qui se communiquait à elle d'une manière si intime que l'âme du Sauveur était tout absorbée dans la divinité, devenait une même chose avec elle, et pourtant sans confusion et en conservant toutes ses puissances et toutes ses facultés distinctes de la divinité. L'âme de Jésus était, comme celle des autres hommes, douée des mêmes facultés, l'entendement, la mémoire, la volonté et la raison; mais ces facultés étaient divinisées dans le Sauveur Jésus.

Le corps de Jésus était pur et saint ; car son âme étant pleine de grâces, possédant toutes les vertus dans un degré infiniment plus élevé qu'on ne peut le concevoir, participant aux perfections de la divinité, étant divinisée elle-même, ne pouvait conduire le corps que d'une manière divine. Car c'est l'âme qui est le guide du corps, qui le fait agir et opère par lui ce qu'elle veut. Or, l'âme de Jésus étant divinisée par son union à la divinité, divinisait le corps de Jésus par son union avec lui. Dans le corps de Jésus se trouvait la divinité du Verbe de Dieu et l'âme de Jésus divinisée par son union avec elle ; et le corps, l'âme, la divinité étaient si parfaitement unis, qu'ils ne formaient qu'un seul

tre ou une seule personne, la personne du Fils de Dieu fait homme ; personne juste, sainte et impeccable. En Jésus il y a trois substances : la substance divine, la substance de l'âme et la substance du corps. Ces trois substances font deux natures, la nature divine et la nature humaine. Ces deux natures font une seule personne, la personne du Fils de Dieu fait homme, qui s'appelle Jésus-Christ.

L'homme doit avoir en lui nécessairement le corps et l'âme. S'il n'avait que le corps, il ne serait point homme, ce serait une machine sans vie, une statue sans mouvement. S'il n'avait que l'âme, il ne serait point homme, ce serait une intelligence spirituelle ; il faut, pour que l'homme existe, qu'il y ait union entre le corps et l'âme, qui se conservent sans se confondre, car l'âme ne devient point matière ni le corps un esprit. Ils se conservent mutuellement, et leur union compose l'homme.

Jésus-Christ est vraiment homme. Il est homme uni à la divinité. L'union de la nature divine avec la nature humaine ne fait point que la nature humaine soit confondue avec la nature divine. La nature humaine est parfaitement et entièrement conservée en Jésus-Christ, sans cela il ne serait point homme. La nature divine ne se confond point avec la nature humaine par son union avec le corps et l'âme de Jésus-Christ ; elle se conserve telle qu'elle a été de toute éternité ; s'il en était autrement, Jésus-Christ ne serait point Dieu. Aussi, de même que le corps et l'âme unis entre eux, sans se confondre, forment l'homme, ainsi la réunion de la nature divine et de la nature humaine forment,

sans se confondre aucunement, une seule personne, la seconde personne de la sainte Trinité faite homme pour nous.

Tel est Jésus-Christ, Dieu et homme en même temps; par conséquent infiniment juste, infiniment saint, infiniment impeccable. Tel est Jésus-Christ, en qui rien ne peut déplaire à Dieu son Père, dont il est la splendeur et la gloire. Tel est Jésus-Christ, la justice et la sainteté par excellence. En lui par conséquent rien ne méritait le courroux de Dieu son Père, et c'est lui que je vois en croix, c'est lui que je vois victime de la sévérité des jugements de Dieu. Il n'y a en lui que l'apparence de nos péchés, dont il a voulu se charger, et cependant quelles rigueurs, quelles punitions, quelles vengeances Dieu exerce sur lui! Tous les maux que le péché a attirés sur le monde pèsent sur lui, le torturent et l'accablent.

Si le Juste et le Saint des saints est ainsi traité, que sera-ce du pécheur coupable et impénitent, du pécheur qui s'abandonne à toutes ses passions, qui se fait un plaisir d'offenser Dieu, qui se roidit et se dresse contre le ciel, qui arme le bras de la justice divine par ses iniquités, qui l'oblige à le frapper par son obstination dans le mal et son impénitence? Malédiction éternelle de Dieu, flammes vengeresses et dévorantes de l'enfer, n'anéantirez-vous point ce pécheur? Non, mais pendant l'éternité vous l'étreindrez vivant sans le lâcher jamais.

Le lendemain, je vis combien Jésus en croix doit épouvanter le pécheur impénitent qui abuse du sang de son Sauveur, en refusant de se convertir.

Jésus-Christ, par sa mort et les mérites de sa mort, nous a obtenu les grâces qui nous sont nécessaires pour opérer notre salut. Les sacrements et les actes de religion sont la source où nous pouvons aller puiser ces grâces. Que fait le pécheur impénitent ? Il néglige ces grâces qui lui sont offertes, il n'en profite pas. Elles sont là devant lui pour le retirer de la mort et lui donner la vie, et il refuse la vie pour rester dans la mort. O folie et aveuglement du pécheur ! Que fait-il encore ? Il ne se contente pas d'abuser ainsi de ces grâces en les négligeant, il en abuse en les profanant ; il les fait servir à sa ruine, à sa condamnation. O désolation des désolations et malheur des malheurs ! Le péché est un effet de la faiblesse humaine ; mais la persévérance dans le péché n'est-elle point un effet d'une malice satanique? Que dira ce pécheur à l'heure où Dieu lui demandera compte de l'administration de son âme ? Quelle contenance fera-t-il ? Quel sera son courage ? Ne fuira-t-il pas dans les feux de l'enfer, parce qu'il ne pourra supporter l'œil courroucé de Dieu ?

Jésus-Christ, par sa mort et par la satisfaction qu'il a offerte à Dieu pour les péchés des hommes, n'a pas voulu pour cela délivrer l'homme de toute satisfaction. Il a donné à Dieu la satisfaction que l'homme ne pouvait lui donner. Mais pour que cette satisfaction que Jésus-Christ a donnée à Dieu devienne utile à l'homme, l'homme doit faire ce qui lui est imposé et donner à Dieu la satisfaction qu'il veut agréer de sa part, après la satisfaction de son Fils sur la croix.

Or, la première satisfaction que Dieu demande à

l'omme, c'est le repentir et l'intention de ne plus pécher. Dieu connaît la faiblesse de l'homme, aussi est-il disposé à lui pardonner ses fautes, dès qu'il a le repentir dans son âme.

Que fait le pécheur impénitent en face de Jésus en croix, en face de la satisfaction que le Sauveur donne à Dieu pour le salut de tous les hommes ? Il dit à Dieu, il dit à Jésus : Vous me demandez satisfaction pour mes péchés, vous me demandez repentir de mes péchés, vous me demandez résolution de ne plus pécher ; demandez, ô Dieu ! et vous, Christ, demandez aussi ; mais votre demande sera repoussée, le repentir ne sera jamais dans mon cœur. O parole impie, parole blasphématoire, parole qui soulève l'indignation du Très-Haut, parole qui fait tomber ses malédictions et ses vengeances! O mon Dieu! je ne puis par moi-même faire autre chose que pécher et vous offenser, mais je ne veux point persévérer dans le péché, je ne veux point résister à votre grâce. Je veux recueillir de votre bouche paternelle le pardon que vous m'offrez. Sauveur Jésus, réparateur des péchés de mon âme, vous avez eu pitié de moi, je veux du moins ne pas rendre inutiles vos souffrances et vos douleurs. Si je vous ai offensé, dès ce jour je veux vous aimer. Je déteste mes péchés ; je vous promets, avec votre grâce, de les fuir comme à l'approche d'un serpent. Je veux m'unir à vous, vivre de vous, en vous et pour vous

Ah! mieux eût valu pour le pécheur impénitent que Jésus-Christ ne fût jamais venu sur la terre. Mieux eût valu pour lui que jamais la croix n'eût élevé le Fils de Dieu entre le ciel et la terre ; les crimes de ce pécheur

n'eussent point été si considérables ni si outrageants pour Dieu. O sort mille fois malheureux de ce pécheur! Effroi de son âme au tribunal de Dieu et terreur à nulle autre pareille! Mon Dieu, grâce pour moi, et que je vous aime à jamais!

Le troisième jour, je vis dans ma méditation combien Jésus en croix est la terreur des pécheurs impénitents, par la grandeur des tourments qu'ils s'attirent en rendant les mérites du Sauveur inutiles.

J'ai vu l'effroi de ce pécheur avant sa mort; je l'ai vu aussi dans l'enfer. Mon âme en est encore toute saisie d'effroi.

Quels moments que ceux qui précèdent la mort d'un pécheur impénitent, quelles douleurs dans son âme, quelles terreurs en son esprit, quels regrets en son cœur, quel désespoir insoutenable! Il voit toutes les jouissances, tous les plaisirs, toutes les séductions de sa vie; il n'en reste plus rien, tout a passé, voici la mort. Toute sa vie est comme en tableau devant ses yeux. Il la regarde et il tremble, il la regarde et il désespère, il la regarde et il voudrait ne point la voir. Pauvre pécheur, s'il avait plus tôt regardé Dieu et sa miséricorde, Dieu et sa bonté paternelle, Jésus et sa croix, Jésus et ses blessures, Jésus et son Cœur ouvert, Jésus et son sang, les âmes pieuses qui prient pour lui, qui ne désespèrent point de la générosité de Dieu, les âmes pieuses qui font une sainte violence à la justice divine; s'il savait lancer une parole de repentir, une parole d'amour, une parole de supplication vers le ciel, il serait sauvé! Mais non, ses yeux sont fermés et ne voient point la miséricorde de Dieu, ni la satisfaction

du Sauveur, ni les prières de ceux qui l'aiment. Ses yeux sont fermés, et cependant il voit la justice de Dieu et sa main chargée de vengeances ; il voit la croix de Jésus, non comme un instrument de salut, mais comme une verge éternelle qui le torturera à jamais. Il entend des voix non de prières et de supplications en sa faveur, mais des voix accusatrices pour sa condamnation. Sa bouche ne demande point pardon, elle ne prononce que des blasphèmes et des malédictions. Quelle agitation, quel trouble, quels mouvements affreux en tout son être ! Pauvre pécheur ! On veut le consoler, mais les consolations ne pénètrent point dans son cœur. On veut ranimer en lui la foi, et la foi reparaît non pour le sauver, mais pour le consumer comme le feu d'un vaste incendie. La foi l'éclaire et le brûle. Le bandeau de l'aveuglement est tombé de ses yeux, il voit. Mais quoi? L'éternité qui s'ouvre devant lui chargée de supplices et de maux inventés et créés par un Dieu vengeur de son nom et de sa gloire. Il voit entre Dieu et lui une distance infinie qu'il ne pourra franchir jamais, et il s'affaisse sous le poids de ses iniquités.

Quels moments et quelles souffrances !

Je vis d'autres pécheurs impénitents n'éprouver à cette heure ni peine ni remords. Il semblait que Dieu les avait abandonnés à eux-mêmes, et leur trépas ressemblait à celui des animaux sans raison.

Mais quel réveil ! La justice de Dieu ne les frappera-t-elle pas d'une manière d'autant plus sensible qu'ils s'y attendent moins. Je suivis ces pécheurs dans le lieu de leur supplice.

Comment exprimer leur état, leurs peines, leurs

tourments, leurs afflictions dans ce lieu d'éternelle douleur ? Ils aperçoivent les perfections et les amabilités de Dieu, ou plutôt ils les comprennent sans les voir ; ils comprennent que Dieu seul pouvait être leur bonheur et qu'ils en sont séparés pour jamais, et cette pensée fait leur premier et plus cruel tourment.

Ils voient la grandeur et l'énormité de leurs péchés, les grâces et les moyens de salut que Dieu leur avait ménagés dans sa bonté et dont ils n'ont point profité ; et le remords le plus cuisant, parce qu'il est inutile et sans remède, fait leur second et insupportable tourment.

Ils voient que les maux qui les accablent n'auront jamais de fin, qu'ils dureront toujours et avec la même intensité. O vie désespérante qui leur fait pousser des cris et des hurlements affreux, des blasphèmes et des malédictions contre le ciel ! O mon Dieu, quelle haine dans leur âme contre vous ! quelle haine contre eux-mêmes ! quelle haine contre ceux qui les ont entraînés au mal ! Est-ce qu'il ne sort point du plus intime de ces âmes comme des orages d'imprécations, de malédictions, de blasphèmes, d'injures, de menaces qui sillonnent les enfers pour en raviver les flammes à jamais ? Quelle vue et quel spectacle ! Mon âme en fut effrayée et put à peine considérer la violence du feu de ces abîmes, et la fureur des démons à tourmenter les damnés dans tous leurs sens.

Justice de mon Dieu, préservez-moi de ces rigueurs ! Mon âme, de quoi me plaindrais-je ? Les maux que Dieu m'envoie ne sont-ils pas un effet de sa miséricorde ? Non, je ne veux point murmurer, Seigneur, de

mes peines d'ici-bas, pour n'en point mériter de plus terribles dans l'éternité. Faites de moi ce qu'il vous plaira. Que ma vie soit un martyre de chaque jour et de chaque instant, pourvu que je sauve mon âme! Quelles que soient mes souffrances, votre religion sainte me les rendra douces et faciles à supporter ; le souvenir de l'enfer, dussent-elles durer un millier d'années sur la terre, me les fera supporter comme un fardeau léger. Que je souffre, ô Jésus crucifié, et que je vous aime toujours! Que mon corps et mon âme soient affligés par toutes les épreuves les plus fortes et les plus pénibles ; mais qu'à ce prix mon cœur vous demeure attaché, qu'il ne soit jamais séparé de vous, qu'il n'ait pour vous qu'amour et reconnaissance, même au milieu de mes plus grandes tribulations !

Voilà, Monsieur, ce que j'ai vu, ce que j'ai éprouvé, ce que j'ai compris autant que mon esprit pouvait le comprendre, ce que j'ai senti en moi autant que mon âme était capable de sentiment. Je le sens, je n'ai pu vous montrer par cette lettre la lumière que j'ai vue, c'est Dieu seul qui la montre ; je n'ai pu vous marquer en leur perfection les enseignements que j'ai reçus, Dieu seul pourrait le faire ; je n'ai pu vous tracer les sentiments de mon cœur pendant ces heures de communications intimes avec Jésus, c'est là le secret du Roi que je ne puis dévoiler. Mais j'ai essayé de vous montrer ma bonne volonté et le désir que j'ai d'obéir à tout ce qu'il vous plaira de me commander.

Je veux terminer en vous disant, autant que je saurai m'exprimer, comment Jésus en croix fait reconnaître la miséricorde de Dieu.

La miséricorde de Dieu me fut manifestée de trois manières dans le tabernacle admirable par la vue de Jésus en croix.

La miséricorde de Dieu se manifeste dans les biens qu'elle nous donne, dans les maux qu'elle nous envoie, et dans la félicité qu'elle nous accorde dans le ciel. Or, Jésus en croix manifeste ce triple aspect de la miséricorde de Dieu.

La miséricorde de Dieu est une mer immense et infinie, dans laquelle se trouvent tous les biens, tous les dons et toutes les grâces qui nous sont réservés. Or, le péché mit au commencement un mur de séparation entre Dieu et l'homme, et Dieu ne pouvait plus faire miséricorde à l'homme ni verser sur lui l'abondance de ses bienfaits. L'homme était séparé de Dieu par une distance infinie, le péché. Mais Jésus vint sur la terre, monta sur l'arbre de la croix, rendit réparation pour le péché de l'homme, et la miséricorde continua son œuvre, en donnant à l'homme des grâces encore plus abondantes.

La miséricorde de Dieu se manifeste dans les maux qu'il nous envoie. Châtier, c'est aimer ; châtier, c'est faire expier ; châtier, c'est rappeler le souvenir de Dieu ; châtier, c'est punir ici-bas pour ne point punir dans l'autre vie. Les maux que Dieu nous envoie sont des traits que la justice de Dieu lance sur l'âme ; mais ces traits ne sont point mortels, ils sont au contraire cause de vie, parce qu'ils sont trempés dans les eaux de la miséricorde et qu'ils attirent les grâces de Dieu. Or, c'est de Jésus en croix que nous recevons cette effusion de la miséricorde de Dieu ; c'est lui qui demande

pardon à Dieu pour nos péchés, et nous fait envoyer les maux de la vie pour nous préserver de ceux de l'éternité. Ces maux sont une participation à ses douleurs et, unis à elles, ils nous sanctifient et expient nos péchés.

Enfin, la miséricorde de Dieu se manifeste en nous donnant le bonheur du ciel. C'est encore Jésus en croix qui manifeste sous ce rapport la miséricorde de Dieu ; car c'est par sa croix qu'il a fermé les portes de l'enfer et ouvert celles du ciel. C'est par sa croix qu'il nous a délivrés de l'esclavage de Satan et rendus fils de Dieu.

O croix de Jésus, mystère dans le temps ! O croix de Jésus, mystère dans l'éternité ! Jésus en croix, vous ravissez nos cœurs sur la terre ! Jésus en croix, vous captivez nos esprits sur la terre ! Jésus en croix, vous attirez tous nos regards ! Jésus en croix, vie de notre vie ! Jésus en croix, mort de notre mort ! Jésus en croix, bonheur et félicité de l'âme sur la terre ! Jésus en croix, espoir du bonheur et de la félicité du ciel !

Croix de Jésus, lumière du ciel ! croix de Jésus, repos des âmes dans le ciel ! croix de Jésus, lien éternel entre les âmes et Dieu dans le ciel ! croix de Jésus, à vous gloire à jamais !

O Jésus en croix, que mon âme se consume à vous aimer ! O croix de Jésus, que je vous porte, non un instant sur mes épaules comme le Cyrénéen, mais toute ma vie, tous les jours, et qu'avec vous je me présente à Dieu pour lui demander miséricorde pour l'éternité !

Je vous prie, Monsieur, en finissant, d'excuser ma

si longue lettre et la manière dont je l'ai écrite. Vous n'y goûterez point ce que j'ai goûté dans le tabernacle admirable ; vous n'y verrez point les lumières que j'y ai vues ; vous n'y prendrez point les connaissances qui m'ont été données. Je donne ce que je puis donner par obéissance et de grand cœur.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments de vénération, de respect et d'obéissance avec lesquels je suis,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE

Mimbaste. 14 août 1843.

LETTRE XV.

SOUFFRANCES DU CORPS ET DE L'AME DE JÉSUS DANS LA PASSION.

Monsieur le Curé,

Je viens vous soumettre encore ce que j'ai éprouvé un autre jour dans le tabernacle admirable à la vue de Jésus en croix.

Je vis dans le Sauveur deux sortes de souffrances : les souffrances du corps et les souffrances de l'âme, et cette vue me montra combien je devais prendre avec patience et soumission toutes les douleurs que je pourrais éprouver moi-même dans mon corps et dans mon âme.

Le corps de Jésus me parut affligé de tous les maux, de toutes les douleurs les plus aiguës qu'il soit possible d'imaginer. Il souffrait non-seulement toutes les souffrances des hommes à cause de leurs péchés, mais encore infiniment plus que tous les fils d'Adam ensemble. Son corps était comme un océan de souffrances. Sa chair était déchirée par la flagellation ; ses nerfs, contractés et disloqués par le crucifiement ; mais rien ne me paraissait comparable à la soif qui le brûlait. Mon cœur était brisé ; en le voyant en cet état, mes yeux ne pouvaient se détacher de lui, et je souffrais

mille morts en le voyant souffrir. J'aurais voulu le détacher de la croix pour mourir à sa place, pour souffrir ce qu'il souffrait ; car, je ne pouvais me faire illusion, Jésus est innocent et je ne suis qu'une misérable pécheresse ; c'est pour moi qu'il est en croix ; c'est moi qui l'ai attaché en croix. O péché de mon âme ! quelle est ton œuvre ?

En ce moment, la lumière qui entourait le crucifix du tabernacle admirable devint plus éclatante que jamais. Le corps de Jésus m'apparut comme un océan immense, sans bornes et sans limites, d'où s'échappaient, dans tous les temps passés, présents et à venir, sur toutes les épreuves des hommes, sur tous les maux, sur toutes les douleurs, sur toutes les peines, sur toutes les tribulations qu'ils endurent une fécondité nouvelle, une vertu divine qui changeait ces tribulations en une joie éternelle, ces maux en un bien éternel, ces épreuves en un repos éternel. Son corps m'apparut en même temps comme un océan immense où affluaient toutes les peines de l'humanité entière pour l'accabler lui seul, et des souffrances encore plus grandes qui eussent suffi et au delà pour affaisser toute l'humanité et l'empêcher de se relever jamais ; mais il était Dieu et sa force divine contenait tous ces maux dans le corps et l'âme qu'il avait pris. La voix de Jésus se fit entendre, ou plutôt je compris sans qu'il parlât, ce que je puis à peu près rendre par ces paroles qui sont l'expression de ce que je compris : « Je suis le roi de la douleur, le maître des souffrances, le distributeur des tribulations. J'ai conquis ma couronne sur la croix, ma domination par ma mort et mon autorité par ma résurrection.

Ceux qui veulent être couronnés avec moi doivent porter ma couronne d'épines ; ceux qui veulent régner avec moi doivent mourir de la mort que je leur destine chaque jour de la vie ; ceux qui veulent participer à mon autorité ne la recevront que par la voie douloureuse des tribulations. C'est moi qui envoie à chacun ses épreuves, qui en règle la durée comme l'intensité, et qui donne à tous l'exemple de la conquête de la gloire du paradis. Je n'avais point besoin de souffrir pour moi. C'est par amour pour les hommes que j'ai souffert. Tous les hommes ont péché ; ils doivent souffrir pour expier leurs péchés, souffrir en union avec mes souffrances, souffrir par reconnaissance de ce que j'ai moi-même souffert pour eux. »

Ah ! Monsieur, peut-on se plaindre quand on souffre, si l'on regarde un seul moment Jésus en croix ? Ne trouve-t-on point là consolation, force, courage, et même désir de sa souffrance, puisqu'elle fait ressembler à Jésus et mérite le ciel ?

Je vis aussi et je compris, autant que je pouvais la voir et la comprendre, la douleur de l'âme de Jésus. La plus grande douleur d'une âme, c'est l'abandon de tous ceux qu'elle aime. S'il en est ainsi, comment représenter la douleur de l'âme du Sauveur ? Ah ! je crois que si cette douleur était une chose sensible ni la distance qu'il y a entre le ciel et la terre, ni la profondeur, ni l'immensité du monde, ne seraient capables de la contenir.

Jésus était abandonné de tous, même de son Père. Si Dieu avait jeté en l'âme du Sauveur un regard miséricordieux, elle eût été consolée. Mais non, en ce

moment, la divinité de Jésus seule trouvait en son Père l'amour éternel qu'il a eu et qu'il aura toujours pour elle ; mais l'âme de Jésus ne trouvait qu'une rigueur extrême et inflexible en Dieu, qui réclamait tous les droits de sa justice. L'abandon de l'Homme-Dieu ! Jésus seul peut comprendre et comprit tout ce qu'il y avait de pénible en cet état de son humanité abandonnée par Dieu son Père.

Jésus était abandonné de toutes les créatures. Les unes le torturaient, exerçaient sur lui toutes leurs cruautés, toutes leurs railleries et tous leurs affronts; les autres demeuraient dans la plus complète indifférence.

Il voyait pourtant quelques personnes debout près de lui, qui prenaient part à ses douleurs ; mais leurs peines l'affligeaient bien plus qu'elles ne le consolaient. Leur impuissance à diminuer ses peines, comme leur présence qui les augmentait, n'étaient-elles donc pas encore plus pénibles que s'ils l'eussent abandonné ? Il voyait là Marie, sa Mère qui, en union avec lui, offrait à Dieu son sacrifice, et dont l'âme était véritablement traversée par un glaive de douleur. Il voyait là l'apôtre bien-aimé, le disciple seul demeuré fidèle, et cette vue pouvait-elle ne point le faire souffrir plus que tous les autres tourments ?

Quelles douleurs en Jésus ! Quel calme cependant en sa douleur ! Il garde le plus profond silence : silence de miséricorde pour ses bourreaux, silence de soumission pour son Père. S'il le rompt, c'est par charité pour sa Mère et son disciple bien-aimé; s'il le rompt, c'est par pitié pour le larron pénitent ; s'il le rompt, c'est pour

accomplir les prophéties ; s'il le rompt, c'est pour remettre son âme entre les mains de son Père; s'il le rompt enfin, c'est pour témoigner que la vie lui appartient et que nul ne pourrait la lui ravir. O clameur dernière du Sauveur au moment de son trépas, jetée au monde comme un mystère qu'il ne comprendra jamais, combien vous avez saisi mon âme ! Ne m'avez-vous point dit et montré comment Dieu use de plus de miséricorde envers nous, ses enfants adoptifs, qu'envers Celui qui est son fils par nature? Ne m'avez-vous point fait comprendre qu'au milieu de mes souffrances j'avais toujours les grâces de Dieu comme un appui, un soutien, une consolation, et la parole d'un ami, pour me donner courage et faire lever mes yeux au ciel, la parole du Sauveur ? Ne m'avez-vous point fait sentir la nécessité de souffrir pour fuir le péché, de souffrir et de me soumettre à la volonté de Dieu, de souffrir et de ne désirer qu'une seule chose, la pureté du cœur ?

Ah ! Monsieur, je sens combien je ferais injure au Sauveur Jésus de me plaindre de mes souffrances. Il m'a montré la nécessité, l'avantage et la manière de souffrir. Je saurai mieux le faire que le dire, pourvu que Dieu m'assiste de sa grâce dans les tribulations.

Je suis, avec le plus profond respect,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE

Mimbaste. 19 août 1843

LETTRE XVI.

DES TROIS COMMUNICATIONS DANS LE SEIN DE DIEU.

Monsieur le Curé,

C'est avec une soumission entière que je viens soumettre à vos lumières ce que je vais écrire.

Ce ne sont point des paroles qui m'aient été adressées, ni des pensées qui m'aient été inspirées ; ce sont des clartés brillantes, des vues, des connaissances que j'ai reçues dans l'oraison. Vous vous rappelez la différence que j'ai mise entre le tabernacle admirable, le sein et le cœur de Dieu. C'est dans le sein de Dieu que j'ai reçu ces communications. Je puis les réduire à trois points. Je ne sais si je pourrai bien me faire comprendre ; je m'expliquerai le plus clairement que je pourrai.

Dans la première communication, il s'est agi de Dieu infiniment grand et infiniment incompréhensible dans son être et dans ses perfections.

Dans la seconde, il s'est agi des relations entre Dieu et l'âme élevée jusqu'à lui par l'union la plus intime.

Dans la troisième, il s'est agi de l'état d'une âme dépouillée de la grâce sanctifiante, de son retour à Dieu et de ses combats après sa conversion.

Enfin, comme conclusion, j'ai vu autant qu'elle peut

être vue, la disproportion infinie qui existe entre Dieu et l'homme.

Voici sur la première.

La simple vue et la connaissance de Dieu offrent quelque chose de si grand, de si parfait, de si relevé, de si sublime, de si infini, de si fort au-dessus de ce que l'esprit de l'homme est capable de comprendre, de concevoir ou d'imaginer, que toutes les facultés de son âme sont débordées, et que son cœur est ému par divers sentiments qu'il chercherait inutilement à contenir.

C'est en vain que l'esprit demande des expressions pour rendre les choses même telles qu'il les conçoit et les comprend. Quelque élevée que soit la conception ou l'intelligence qu'il a de Dieu, il est obligé de reconnaître qu'il ne peut rien dire de plus digne sur Dieu que d'avouer et de proclamer Dieu au-dessus de tout ce que l'esprit de l'homme peut comprendre ou concevoir. Dieu est un tout qui ne peut être compris. Il remplit tout par son immensité. Tout vient de lui et retourne à lui. Dieu possède toutes les perfections qui de lui retombent sur les créatures, dans la mesure qu'il leur destine. Tout proclame les perfections de Dieu, tout publie sa gloire, tout annonce son existence. Dieu est le principe de tout bien. La source de la grâce est en Dieu; c'est de son sein qu'elle se répand sur les cœurs des hommes. Dieu est un fonds inépuisable de lumières, dans lequel se trouvent toute science et toute connaissance dans un degré infini.

En un mot, Dieu est un être infiniment grand, infiniment incompréhensible dans son être et ses perfections. Seul, il peut se comprendre lui-même

Voici sur la deuxième.

Quand il plaît à Dieu d'élever une âme, il se communique à elle, il la fait participer à sa sainteté, à sa sagesse, à sa force ; il l'éclaire de ses lumières, il la remplit de la vertu de son Esprit, il se découvre à elle, il la transporte et la fait monter jusque dans le cercle de l'adorable Trinité, et là, il répand sur cette âme l'abondance de ses biens et de ses grâces, pour lui faire goûter une félicité au-dessus de toute félicité.

L'âme, se voyant comblée des bienfaits immenses du Très-Haut, les reçoit avec les sentiments de la plus profonde reconnaissance ; mais sachant sa faiblesse et sa misère, et craignant de faire mauvais usage des dons de Dieu, elle les jette dans le sein de la Divinité vers qui elle les fait remonter, proclamant ainsi qu'elle regarde Dieu comme son principe et sa fin, proclamant surtout qu'elle se croit incapable de tout et qu'elle s'abandonne entièrement à Dieu. Ainsi dégagée et détachée de tout, l'âme se perd dans le sein de Dieu et repose en lui ; mais elle n'oublie pas, à cette heure des bénédictions et des faveurs divines, ce qu'elle est, et, jusque dans sa plus haute élévation, elle conserve le sentiment de sa bassesse et de son néant.

Voici sur la troisième.

Quand l'âme est dans le péché, elle se trouve plongée dans un abîme profond. Elle est là, environnée de ténèbres et victime des démons, ses ennemis, qui la tiennent captive par les chaînes de ses passions. Cette âme, si belle et si noble par elle-même, est par son péché dans un état de noirceur et de laideur qui la rend hideuse aux yeux de Dieu, des anges et des saints.

Elle est séparée de Dieu et éloignée de lui par une distance infinie. Cependant Dieu, toujours miséricordieux, ne veut point abandonner cette âme, malgré ses péchés. Il lance sur elle des traits de lumière et lui envoie des grâces pour qu'elle connaisse son état et gémisse sur ses iniquités. Il lui fait comprendre son malheur par la perte qu'elle a faite de son amitié. Il lui montre combien il a été bon envers elle, combien il use encore de miséricorde et de patience et combien il désire renouveler son alliance. Il ne néglige rien, il met tout en usage jusqu'à ce qu'il ait triomphé de cette âme.

L'âme ne peut point par elle-même sortir de son abîme, briser ses chaînes, arriver à Dieu ; mais elle lève ses yeux vers lui et lui jette ses supplications. Dieu descend près de cette âme, lui donne le repentir qui brise ses liens et lui permet de sortir de l'abîme. Puis il la revêt de la robe blanche de l'innocence et de la pureté, par le pardon des péchés qu'elle accuse au ministre du Sauveur Jésus.

L'âme est pourtant encore tout près de l'abîme qu'elle vient de quitter. Là, le démon et les passions lui livrent de rudes assauts pour l'enchaîner de nouveau s'il est possible. Elle rencontre mille obstacles, mille embarras qui l'empêchent d'avancer dans la route du bien ; il lui faut à chaque pas un nouveau combat, une victoire nouvelle. Dieu ne lui manque pas, heureusement; Dieu la soutient, nourrit son courage, et peu à peu elle fuit loin de l'abîme en marchant plus commodément vers le ciel.

Conclusion. J'ai vu enfin la disproportion qu'il y a

entre Dieu et l'homme. En Dieu, tout est infini ; en l'homme, tout est borné. Dieu se suffit à lui-même, il n'a besoin de personne, il est sa propre gloire, sa propre félicité; il est, il a été, il sera aux siècles des siècles. Le monde n'existait pas, l'homme n'avait point été créé, les anges ne peuplaient point les cieux, Dieu néanmoins n'avait rien à désirer pour son éternel bonheur, car il était infiniment bon, infiniment grand, infiniment parfait.

Mais l'homme ne s'est pas fait lui-même ; il est l'ouvrage de Dieu, il a eu un commencement, il aura une fin ; il tient tout de Dieu, et, quelque élevé que soit un homme en grâce, en mérite, en perfection, il n'est rien en comparaison de Dieu. On ne peut comprendre la différence qu'il y a entre eux. Quelque profonde que soit la science de l'homme, elle est bornée et très-bornée ; la science de Dieu ne connaît point de limites, elle est infinie. Qui peut donc s'abaisser assez devant vous, mon Dieu, qui êtes si saint, si parfait, si puissant, si incompréhensible !

Recevez, Monsieur le Curé, l'hommage de ma vénération la plus grande et de mon respect le plus profond.

Je suis votre très-humble servante,

Marie.

Mimbaste, 30 août 1843.

LETTRE XVII.

ENTRÉE ET PROGRÈS DANS LA PERFECTION.

Monsieur le Curé,

Vous m'avez demandé si le Sauveur Jésus m'avait parlé dans quelque circonstance d'une âme qui entre et s'avance dans la perfection.

Voici les lumières qu'il a plu au Sauveur de me donner à ce sujet :

Quand une âme est en état de grâce et désire entrer et s'avancer dans la perfection, elle s'humilie profondément devant Dieu. Elle reconnaît que par elle-même elle n'est que péché, qu'il lui est impossible de faire le bien et qu'elle a un besoin permanent et continuel du secours de Dieu. C'est par ces sentiments humbles qu'elle attire Dieu près d'elle. Dieu, en effet, ne résiste point aux humbles. Il inspire confiance à cette âme, il lui donne courage et fermeté, il l'attire vers lui, il souffle en elle peu à peu le feu d'une charité qui croît de plus en plus. Cette charité fait que cette âme ne désire que Dieu, ne cherche que Dieu, ne veut que Dieu, qu'elle se détache de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'elle oublie tout en Dieu pour ne s'occuper que de Dieu. Ses yeux deviennent comme fermés à la lumière du jour ; elle a des yeux et elle ne voit point, parce

qu'elle ne veut regarder qu'avec les yeux de son âme. La lumière qu'elle cherche n'est point celle du soleil, mais celle de la grâce, qui est la lumière de Dieu éclairant les âmes.

Ainsi cette âme s'élève au-dessus des choses de la terre, au-dessus d'elle-même, et Dieu répand d'autant plus de grâces en elle qu'il la voit vide de l'amour des créatures et d'elle-même. Ainsi cette âme étouffe les sentiments de la nature, maîtrise ses passions et les amortit, renonce à la lumière de la chair pour ne suivre que celle de l'esprit de Dieu.

Dieu la voyant en ces dispositions admirables, se communique à elle et lui fait part des perfections qui sont en lui. Plus elle avance dans le chemin de la perfection, plus la lumière céleste croît en elle, plus elle comprend qu'il n'y a qu'un seul mal, le péché, parce qu'il éloigne de Dieu; qu'il n'y a qu'un seul bien, Dieu et son amour. Qu'elle est admirable l'action de Dieu sur cette âme! Qu'il est admirable le commerce de Dieu avec cette âme!

L'âme qui le comprend bien ne hait, ne déteste, ne fuit rien tant que le péché ; elle n'aime, elle ne désire, elle ne cherche rien tant que Dieu et l'accomplissement de sa volonté. Elle s'abandonne toute à Dieu avec ses peines, ses afflictions, ses joies et sa félicité ; elle garde ses yeux attachés sur Dieu et marche au souffle de la grâce vers la perfection, comme une nacelle vers le rivage au souffle du vent qui l'entraîne.

Elle peut s'abandonner à Dieu, nautonier habile qui connaît tous les périls, tous les dangers, tous les tourbillons de la mer du monde ; il les évitera et la con-

duira sûrement au port du salut. Quelquefois il paraîtra sommeiller ; des tempêtes surgiront, des abîmes sembleront entr'ouverts et prêts à engloutir cette âme mais ce n'est pas elle qui conduit la barque, ce n'est pas elle qui la dirige, c'est le Dieu qui commande aux vents déchaînés et qui les arrête par sa parole. Cette âme est en sûreté et son salut repose sur la confiance qu'elle a dans le Sauveur.

Recevez, Monsieur le Curé, l'hommage de mon plus profond respect, et l'assurance de ma plus entière déférence à tous vos ordres.

Votre très-humble servante,

Marie.

Mimbaste, 10 septembre 1843.

LETTRE XVIII.

BONHEUR DE MARIE LATASTE.
SA SOUMISSION ENTIÈRE A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Monsieur le Curé,

Je ne sais si ce que je vous ai dit dans mes lettres pourra vous laisser une idée du bonheur que Dieu m'a fait goûter dans le tabernacle admirable. Les lumières qui éclairent mon âme, les grâces et la félicité qui l'enivrent en ces moments de la méditation ont quelque chose de si divin, de si heureux, que volontiers, si c'était possible, je passerais là ma vie et l'éternité, car j'y possède l'objet de tous mes désirs, le Sauveur Jésus.

Je ne saurais jamais vous répéter assez, publier assez haut, combien le Seigneur est aimable dans ses communications avec l'âme ; combien il fait goûter à celui qui l'aime une félicité suprême jusque dans les plus grandes tribulations !

Je le sens bien, plus l'attachement qu'on a pour Dieu est désintéressé, plus la paix que Dieu donne est inaltérable. Plus l'âme est libre et dégagée de tout ce qui n'est pas Dieu, même des consolations de Dieu, plus elle est heureuse et contente. Plus le cœur est vide de tout ce qui n'est pas Dieu, plus il est rempli de la grâce et de la douceur de Dieu, et rien ne saurait le rendre content s'il ne possède point Dieu. Pour être

content, le cœur doit être indifférent à tout, oublier tout en Dieu. Heureuse l'âme établie dans cette indifférence, indifférence dictée par l'amour de Dieu et le mépris de soi, et nullement semblable à l'indifférence qui vient de l'amour de soi et du mépris de Dieu. Cette dernière indifférence est une noire ingratitude indigne d'un cœur chrétien. C'est l'oubli de tout ce que Dieu a fait pour soi.

Mais, tout oublier en Dieu, c'est reconnaître que tout vient de Dieu, c'est tout rapporter à Dieu, c'est tout renfermer en Dieu pour que rien ne se perde et ne se dissipe ; c'est là la reconnaissance souveraine et parfaite, le plus bel hommage qu'on puisse rendre aux dons de Dieu.

Je désire augmenter en moi cette indifférence, cette soumission, cet abandon à la volonté de Dieu. C'est dans ces sentiments que je trouve la paix, la force et la confiance qui me rendent presque insensible aux peines que je dois éprouver et à mes tribulations. Mes tribulations n'ont point disparu ; mais je goûte, même avec elles, des consolations qui m'enivrent de félicité.

Oui, Monsieur, je suis heureuse, je ne désire plus rien ; mon bonheur, c'est Dieu ; il me suffit, rien ne pourra me rendre malheureuse ; le malheur lui-même augmenterait ma félicité, qui est Dieu et le repos en Dieu.

Vous le voyez, c'est avec un entier abandon que j'épanche mon cœur dans votre cœur ; Dieu qui voit tout sait bien que je ne vous cache rien, et que je vous parle dans la simplicité d'un enfant qui s'entretient avec son père dont il connaît toute la bonté.

Priez pour moi, Monsieur le Curé, et croyez aux sentiments de vénération profonde, de respect, de soumission et de reconnaissance avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 5 septembre 1843.

LETTRE XIX.

DIVERSES COMMUNICATIONS DE DIEU A L'AME DANS L'ORAISON.

Monsieur le Curé,

Vous m'obligez à vous dire ce que j'éprouve dans mes méditations ces jours-ci. Je l'avoue, c'est là chose assez difficile. J'essaierai pourtant pour vous obéir, et tâcherai de faire de mon mieux.

Lorsque je veux faire oraison, je ne me propose pas de sujet pris à l'avance, je ne me sers point de livre; rien de tout cela ne pourrait convenir à l'attrait que j'éprouve chaque fois, et par conséquent loin de m'être utile, ce choix ou cette préparation me serait à charge ou pénible.

Je me mets donc en oraison avec la seule disposition de recevoir l'attrait qui me sera donné. Quelquefois, immédiatement après, je me sens portée à chercher Dieu ; je le cherche avec docilité et humilité. D'autres fois, cet attrait tarde à venir ; alors je repose dans le sein de Dieu, m'humiliant et m'anéantissant en la présence de son immense sainteté, moi, pauvre créature pécheresse et entraînée au mal. Dieu se laisse chercher plus ou moins longtemps, et je lui demeure toujours soumise, quand même il ne devrait pas se

laisser trouver. Mais non, tôt ou tard, il vient dire à mon âme : « Cherche moi ! » Je le cherche et je le trouve. Dieu, en effet, ne résiste pas à la soumission pleine et entière à sa divine volonté.

Dieu se communique à l'âme et se découvre à elle de plusieurs manières.

Dieu se communique à l'âme par sa seule présence, et l'âme ressentant la présence sensible de Dieu, repose en lui et suit l'attrait qui lui est donné conformément à cette communication.

Dieu se communique à l'âme par les dons de sa grâce. Alors il semble que l'âme reçoive des flots de grâces qui remplissent son cœur et pénètrent avec le sang dans tout le corps. L'âme en est tout enivrée. En ce moment, quelles que soient ses peines, elles disparaissent ; l'âme ne les sent pas parce qu'elle goûte un bonheur ineffable dans la communication qui lui est faite.

Dieu se communique à l'âme en lui donnant des connaissances diverses, par des lumières et des illuminations divines, des vues en quelque sorte béatifiques, ou bien par des pensées qu'il lui inspire et des paroles qu'il lui fait entendre.

Dieu se communique à l'âme en la faisant pénétrer dans le sein de son immensité, et plus elle pénètre avant, et plus cette communication est grande et relevée.

Dieu se communique encore à l'âme d'une manière plus parfaite en la faisant pénétrer jusque dans son cœur. Je ne sais, Monsieur, si vous comprenez ce que je veux dire. Je mets une grande différence entre le sein et le cœur de Dieu. Les communications que Dieu

fait à une âme dans son cœur sont les plus intimes, les plus élevées, les plus parfaites. C'est là, en effet, que l'âme trouve le point de réunion de toutes les perfections de Dieu, là qu'elle en reçoit en elle-même les plus douces impressions, là qu'elle en est toute compénétrée. Elle voit là et contemple les perfections divines dans tout leur éclat, saisie d'étonnement, d'admiration et d'amour. Le cœur de Dieu, c'est la source d'où jaillissent toutes les grâces. Le cœur de Dieu, c'est la plénitude de tous les biens, et l'âme qui pénètre dans ce cœur les possède à ce point qu'ils lui paraissent communs avec Dieu. C'est là qu'il lui découvre la réalité de sa substance dont il lui donne communication pour ne faire qu'un avec elle. Enfin, c'est là qu'a lieu le commerce le plus merveilleux, le plus admirable, le plus sublime qu'on puisse supposer entre l'âme et Dieu, entre le créateur et la créature, le fini et l'infini. Là, Dieu parle un langage que les hommes ne comprennent point ; là, l'âme parle à Dieu un langage dont elle n'a plus l'intelligence quand elle a cessé de parler, et qu'elle ne retrouvera qu'au ciel pour le posséder à jamais. Ce langage est caché, intime, mystérieux ; il est en forme de chant, et cependant il n'est point un chant. On n'emploie pour ce langage ni le son de la voix ni celui des paroles. L'âme, en ce moment, comprend ce langage, mais ce n'est point par une intelligence véritable et raisonnée, mais par le sentiment et l'impression si douce et si suave qui est en elle.

Dans ce langage, l'âme et Dieu expriment réciproquement leurs sentiments l'un pour l'autre. Dieu

touche toujours le cœur de l'âme, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus intime en son intelligence et sa volonté, et quelque insensible que soit ce cœur, il lui faut verser des larmes. Il n'en est pas de même du cœur de l'âme, car il ne parvient pas toujours à toucher le cœur de Dieu.

Dieu parle en Dieu, c'est-à-dire en maître ; Dieu parle en père, c'est-à-dire comme l'ami le plus tendre et le plus aimant ; et l'âme, comment peut-elle parler, si ce n'est comme parle un sujet ou un esclave, comme parle un petit enfant? Quand Dieu parle, il se fait écouter ; quand il a cessé de parler, c'est l'âme qui lui répond ; mais cette réponse ne dépend point d'elle, elle dépend de Dieu qui l'inspire par un attrait auquel l'âme ne doit point résister, mais qu'elle doit suivre avec soin et avec une grande humilité pour ne point s'exposer à tout perdre. O bonheur ineffable des communications de l'âme avec Dieu dans le cœur de Dieu, c'est-à-dire dans son Verbe éternel ! Langage sans paroles, entretiens muets et mystérieux par l'onction éternelle de la Divinité, c'est-à-dire par le Saint-Esprit ! O Monsieur ! je crois bien que c'est là le ciel. O Dieu, trinité et unité ! O Dieu de mon âme, Dieu plein de miséricorde, Dieu plein de tendresse, Dieu plein d'amour, Dieu admirable, Dieu trois fois saint, que je vous aime à jamais !

Voilà, Monsieur, des communications auxquelles il me semble avoir pris part ; que je n'ai point cherché à hâter, cela eût été inutile ; que je n'ai point désirées, je ne désire que ce que Dieu veut, mais auxquelles je n'ai pas voulu résister par crainte de l'offenser. Je m'y

suis attachée avec fidélité, avec une humble indifférence et une entière soumission à la volonté de Dieu.

Il me semble que le Sauveur Jésus m'a dit, il y a quelque temps : « Ma fille, plus une âme avance dans la soumission et la fidélité à Dieu et l'humilité, plus elle avance dans la hiérarchie des communications avec Dieu. Soyez-moi fidèle, soyez soumise à mon Père, soyez humble. » C'est pour cela que je tâche de faire en tout sa volonté et que je me défie complétement de moi-même.

Le Sauveur Jésus m'a dit encore qu'il y a deux sortes de communications de Dieu à l'âme : la première sensible et la seconde insensible. Quand Dieu fait connaître à l'âme les dons et les grâces qu'il lui fait, il y a communication sensible ; quand il les lui cache, il y a communication insensible. Dieu agit de l'une ou l'autre manière, toujours pour le plus grand bien des âmes et selon la voie dans laquelle il veut les conduire. Il ne les conduit pas toutes par le même chemin ; il fait suivre aux unes la route du Calvaire et place les autres sur le Thabor, pour un temps, pour placer ensuite celles-ci sur le Calvaire et celles-là sur le Thabor. Il est infiniment sage, et sa sagesse fait tout pour le plus grand bien. Je vous rapporte ces paroles qui peuvent se joindre à ce que vous m'avez demandé, et je vous prie, Monsieur le Curé, d'agréer l'hommage de ma considération la plus distinguée.

Votre très-humble servante,

Marie.

Mimbaste, 7 septembre 1843.

LETTRE XX.

DU COEUR DE DIEU.

Monsieur le Curé,

Un jour, pendant mon oraison, mon âme fut ravie, non-seulement dans le sein de Dieu, mais jusque dans son cœur. Voici de quelle manière il me semble avoir compris ce que j'éprouvai.

Dans la substance de Dieu il y a une partie intime et particulière que j'appelle le cœur de Dieu.

Le Père, principe des deux autres personnes, et principe sans principe autre que lui-même, a en lui-même et de lui-même cette partie intime et particulière qui est son cœur.

Le Père, en communiquant au Fils et au Saint-Esprit sa substance, ses perfections, sa divinité, leur communique aussi cette partie intime et particulière qui est son cœur.

Ainsi le Fils et le Saint-Esprit ont en eux, comme le Père, une partie intime et particulière, que j'appelle dans les trois personnes le cœur de Dieu.

Le Père n'a reçu son cœur d'aucune personne divine, puisqu'il est la première personne, c'est-à-dire le principe des deux autres.

Le Fils a reçu son cœur de Dieu le Père dans sa gé-

nération éternelle, et le Saint-Esprit, du Père et du Fils dans sa procession éternelle de l'une et de l'autre personne.

Or, par l'union intime de ces trois personnes, elles n'ont qu'un même cœur comme une même substance et une même divinité.

Il n'est pas nécessaire que je vous dise, Monsieur, que je n'entends rien de matériel et de sensible par le cœur de Dieu. Dieu est esprit et tout est esprit en lui.

J'entends donc par le cœur de Dieu, la partie la plus intime de lui-même, si je puis ainsi parler ; il faut bien que je m'exprime de quelque manière ; j'entends par le cœur de Dieu le principe qui produit, le point sans bornes, sans limites, sans mesure, où se trouvent réunies les perfections de Dieu. Là, se trouvent la source de la grâce, la source de tout bien, la source de toute félicité, qui de Dieu se répandent sur les créatures, selon qu'il lui plaît de les leur communiquer. C'est-là que se sont formés, de toute éternité, que se conservent, cachés, secrets, impénétrables, tous les jugements de Dieu.

Voilà, Monsieur, ce qu'il m'a semblé comprendre sur le cœur de Dieu. J'avais donc raison de vous dire que le cœur de Dieu, c'est son Verbe éternel. Car le Verbe éternel, c'est la vie intime de Dieu ; le Verbe éternel, c'est la félicité intime de Dieu ; le Verbe éternel, c'est le bien, c'est la gloire, c'est la splendeur, c'est la vertu, c'est l'image de Dieu ; le Verbe éternel, c'est la parole, c'est l'intelligence, c'est le jugement de Dieu. O Verbe éternel, cœur de Dieu le Père ! Père

éternel, principe du Verbe et de votre cœur ; Esprit divin, union par votre cœur du cœur du Verbe et du cœur de Dieu le Père ! Comment se fait-il que ces trois cœurs soient distincts et ne forment qu'un cœur ? [1] Comment se fait-il que Dieu le Père soit le principe du cœur de son Verbe et que le Verbe soit le cœur de Dieu le Père ? Comment se fait-il que le cœur du Saint-Esprit, procédant éternellement du cœur du Père éternel et de son Verbe, les réunisse d'une manière si étroite qu'ils ne fassent tous trois qu'un seul cœur, le cœur de Dieu ?

O mon âme ! ne cherche point à pénétrer le mystère premier de l'éternité. Adore-le dans la crainte et le tremblement. Adore-le dans l'amour et la soumission entière de toutes tes puissances.

Degrés incompréhensibles de l'éternité, degrés incompréhensibles du ciel, degrés incompréhensibles de

[1] Marie Lataste vient de dire, parlant des personnes divines : « Elles n'ont qu'un même cœur comme une même substance et une même divinité. » Quelques lignes plus bas elle ajoute : « J'entends par le cœur de Dieu, la partie la plus intime de lui-même... le principe qui produit, le point sans bornes, sans limites, sans mesure, où se trouvent réunies les perfections de Dieu. » Ici reparaît une sorte de distinction purement *virtuelle*, provenant de ce que la nature ou l'essence divine, considérée soit en elle-même, soit dans son point central ou son attribut constitutif, s'identifie, en vertu de sa communicabilité, avec les trois personnes, réellement distinctes entre elles. Mais l'opposition mutuelle des personnes, raison unique de leur distinction, n'étant fondée que sur les relations d'origine, cesse entièrement dans leur rapport avec la nature, qui leur est commune. Dès lors, celle-ci les embrasse et les fond, pour ainsi parler, dans son inaltérable et mystérieuse unité, selon le sens même du mot *trinitas, trium unitas.* — Voyez la note t. II, p. 9.

la Divinité, je vous vois, mais je ne vous comprends pas. Demeures diverses de la maison du Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que vous êtes admirables !

Vous voyez maintenant, autant que je puis vous le faire voir, Monsieur, la différence qu'il y a entre les divers états d'une âme qui se trouve sous la protection de Dieu, d'une âme qui repose dans le sein de Dieu et d'une âme qui vit dans le cœur de Dieu.

Un pécheur peut être, il est réellement sous la protection de Dieu, puisqu'il lui donne les grâces pour quitter son péché et revenir à la vie.

Une âme, en état de grâce, peut être et est réellement dans le sein de Dieu, puisque la grâce la rend amie de Dieu, agréable à Dieu, fille de Dieu.

Mais pour qu'une âme vive dans le cœur de Dieu, il faut une bien plus grande perfection ; il faut que cette âme mérite cette vie en réglant toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses paroles, toutes ses actions selon Dieu, et l'amour qu'elle doit à Dieu.

Je n'éprouve pas toujours des communications pareilles dans mes méditations. Elles sont bien rares même. Ah ! Monsieur, c'est que j'en suis bien indigne. Ce que j'ai éprouvé, n'est que l'effet de la bonté et de la miséricorde infinies du Sauveur Jésus à mon égard.

Quelles que soient les communications que je reçoive, elles n'en sont pas moins agréables à mon cœur, ni moins utiles à mon âme. Mon âme ne se préoccupe que d'une chose, de suivre avec une entière soumission, et en reconnaissant qu'elle ne mérite rien de la part de Dieu, l'attrait qui lui est présenté. En le sui-

vant, elle trouve Dieu ; en rouvant Dieu, elle trouve la grâce et le bonheur.

Je ne suis attachée à rien ; je ne désire que l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu. Tout le reste m'est indifférent, même ce qui m'intéresse le plus.

Recevez avec bonté cet épanchement de mon âme, et qu'il soit pour vous, Monsieur le Curé et très-vénéré Père en Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'assurance de ma vénération et de mes sentiments les plus soumis et les plus respectueux.

Je suis, Monsieur le Curé,

Votre très-humble et très-indigne servante,

MARIE.

Mimbaste, 20 septembre 1843.

LETTRE XXI.

NATURE, EFFETS ET PRATIQUE DE LA CHASTETÉ.

Monsieur le Curé,

Par obéissance et soumission entière à votre volonté, je vais vous exprimer ce que je pense, non par moi-même, mais après les instructions du Sauveur Jésus sur la sainte vertu de chasteté. Pour répondre clairement à votre demande, je considérerai d'abord la chasteté en elle-même, en second lieu dans ses avantages et ses effets, et enfin dans sa pratique.

I. La chasteté est une vertu divine : elle vient de Dieu, elle donne à l'homme ressemblance avec Dieu, qui est l'être souverainement pur, sans aucun mélange ni participation à autre chose qu'à la divinité ; elle le mène à Dieu et le lui fait posséder à jamais.

La chasteté est une vertu sublime, sa source est infiniment élevée, puisqu'elle vient de Dieu ; son efficace empêche l'homme de tomber au niveau des animaux sans raison, elle l'élève jusqu'à l'auteur même de la raison, Dieu, roi du monde et des cieux.

La chasteté est une vertu puissante : elle rend l'homme maître de lui-même, lui donne la force de résister à ses mauvais penchants et à ses inclinations perverses, de mépriser et fouler aux pieds toute jouis-

sance criminelle, tout plaisir défendu, de vaincre généreusement l'attrait pour tout ce qui est impur et d'éloigner son âme du libertinage et de la corruption. La chasteté est la vertu opposée au vice d'impureté.

La chasteté est une vertu nécessaire ; car il est écrit que rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux, et sans la chasteté, il est impossible de ne point souiller son corps et son âme.

La chasteté est une vertu qui convient à toute sorte de personnes ; elle convient à tout âge, à l'homme comme à la femme, au vieillard comme à l'enfant, au riche comme au pauvre, à l'ignorant comme au savant, aux vierges comme aux personnes engagées dans le mariage, au roi le plus illustre et le plus puissant comme au dernier de ses sujets.

La chasteté est une vertu que tous doivent posséder; dans n'importe quel état et quelle condition, tous doivent être chastes.

II. Telle est la vertu de chasteté considérée dans sa nature ; voici comment on peut l'envisager dans ses avantages.

La chasteté est une vertu merveilleuse, admirable, inappréciable. Elle mérite notre amour le plus grand, notre estime la plus parfaite, notre empressement et tous nos efforts pour l'acquérir si nous ne sommes pas assez heureux pour la posséder, ou bien pour l'augmenter chaque jour davantage en évitant tout ce qui pourrait la blesser ou la ternir.

Combien cette vertu de chasteté est avantageuse à l'homme pour ses intérêts spirituels ! La chasteté délivre l'homme d'une passion honteuse qui l'agite et le

tyrannise sans cesse, qui le dévore et le consume par cette soif des plaisirs et des jouissances impures et criminelles, qu'il ne peut éteindre ni satisfaire, même en lui accordant tout ce qu'elle demande.

Quelle différence entre deux hommes, dont l'un est chaste et l'autre ne l'est point! Que trouve-t-on dans celui-ci? Troubles, agitations, souffrances et malheur. En celui-là? Le calme, la paix, la tranquillité, le bonheur. L'un a toujours l'esprit occupé d'images et de figures déshonnêtes qui appesantissent son âme et l'empêchent de s'élever vers Dieu, la courbent et l'inclinent tristement vers la terre, la dégradent et la plongent dans la corruption et la misère, lui ôtent l'amour de Dieu et le goût de la piété en le rendant semblable aux animaux sans raison. La conduite de cet homme devient souvent la cause de son désespoir à l'heure de sa mort et il tombe dans les abîmes de l'éternelle malédiction.

Celui qui est chaste, au contraire, tient son esprit libre de toute pensée déshonnête; il dissipe et repousse bien loin tout ce qui pourrait troubler ou embarrasser son âme, même une pensée tant soit peu immodeste, dès qu'il l'aperçoit venir. Il s'élève autant vers Dieu qu'il se détache des créatures. Il conserve son cœur pur, et Dieu le regarde avec complaisance, lui donne ses bénédictions, répand en lui ses grâces avec abondance, lui donne ses plus affectueuses consolations, ou bien, s'il l'éprouve pour augmenter sa couronne dans le ciel, il ne torture point son cœur par l'aiguillon cuisant du remords. Aussi, quand vient l'heure de sa mort, quel bonheur et quelle paix sur son visage! Son âme s'en-

volera avec confiance vers Dieu, pour aller recevoir la couronne de gloire et d'immortalité qu'elle aura méritée par ses combats, ses luttes et ses triomphes de chaque jour.

Les avantages spirituels de la chasteté sont donc le bonheur et la paix de l'âme pendant la vie, la tranquillité à l'heure de la mort, la gloire et la félicité du ciel après la vie.

Les avantages temporels ne sont pas moins importants. La chasteté entoure de respect et d'honneur celui qui la possède ; car il est estimé des anges et des hommes, des gens de bien et même des libertins. Celui, au contraire, qui n'a point la chasteté, est méprisé de tous et regardé comme un vil fumier, qu'on ne foule point aux pieds, mais dont on a horreur et que l'on fuit pour n'en point être souillé.

La chasteté fait le bonheur de la famille. Elle resserre et sanctifie les liens sacrés du mariage par une mutuelle fidélité entre les deux époux, et leur fait remplir les obligations que cet état leur impose.

La chasteté fait la gloire et l'honneur de la jeunesse des deux sexes et la consolation des parents dans leurs enfants.

La chasteté étend ses bienfaits jusque sur les biens temporels.

La chasteté attire sur une famille la paix, la concorde, l'économie et la prospérité, parce que ceux qui aiment la chasteté aiment toujours le travail. Car si l'on peut aimer le travail sans être chaste, il faut nécessairement aimer le travail quand on pratique la chasteté ; et ce travail, en ces conditions, est toujours

fécondé par Dieu, dont la bénédiction est attirée sur tous ceux qui sont chastes.

Au contraire, ceux qui ne pratiquent point la chasteté tombent bien souvent d'une position élevée et brillante, ou du moins aisée et commode, dans un état voisin de la misère, et quelquefois dans une ruine complète. Le vice opposé à la chasteté amène avec lui l'oubli des devoirs de son état, rend le travail insupportable, l'économie et l'ordre impossibles, et tout disparaît rapidement.

Dieu ne répand point ses bénédictions sur les familles où la chasteté ne règne point; loin de là, il les frappe avec la verge de sa justice d'une manière éclatante. Il frappe les royaumes et les cités, les rois et les sujets, les pères et les enfants. Que d'exemples dans les temps passés Dieu n'a-t-il point donnés aux nations, aux rois et aux individus! N'est-ce point lui qui par le feu du ciel a détruit Sodome et Gomorrhe, et qui a frappé David et Salomon et mille autres, à cause du vice opposé à la vertu de chasteté?

III. Il ne suffit point d'admirer la beauté et l'excellence de la chasteté et d'en reconnaître les avantages, il faut encore la pratiquer. Mais, hélas! il n'est que trop vrai pourtant que la plupart l'admirent, l'aiment et la respectent chez les autres; bien peu la possèdent et la pratiquent telle qu'on devrait la pratiquer et la posséder.

Cette vertu est d'une délicatesse extrême; peu de chose la ternit, ce n'est qu'avec une précaution continuelle qu'on peut la conserver. Une pensée, une parole, un regard, une action sur soi ou sur autrui suffi-

sent pour lui porter atteinte. Je ne veux point dire pour cela que toute pensée contre la modestie soit un péché, tout le monde est soumis à ces sortes de pensées, même les plus grands saints. Or, bien loin que ces pensées aient été des péchés en eux, elles étaient la source d'une quantité immense de mérites par la manière dont ils se conduisaient à l'égard de ces pensées.

Que fait une personne chaste quand il lui vient des pensées contraires à la chasteté? Loin de les entretenir dans son esprit et de se complaire en elles, elle les rejette aussitôt qu'elle s'en aperçoit ; elle porte son esprit et son cœur vers Dieu et lui demande sa sainte grâce pour ne point l'offenser. Elle ne se permettra jamais une parole inconvenante, une parole à double sens qui pourrait perdre une âme un peu faible, et même une parole un peu libre qui ferait une fâcheuse impression sur le prochain. Non-seulement elle s'interdit des paroles de cette sorte, mais elle ne peut même supporter qu'on les prononce en sa présence. Une personne chaste, se trouvant dans une réunion qui attaque ou blesse la chasteté, non-seulement arrêtera tout sourire sur ses lèvres, pour ne point engager à continuer, mais elle témoignera par son air sérieux et modeste, ou bien par quelque parole dite avec une noble fermeté et une sainte indignation que cela lui déplaît. Une personne chaste ne s'arrêtera jamais au moindre désir contre la modestie ou l'honnêteté, parce qu'elle sait qu'en agissant ainsi elle pécherait et offenserait Dieu. Elle les étouffe dès leur principe, les dissipe et les fait disparaître aussitôt qu'ils se présentent.

Une personne chaste ne se permet jamais le moindre regard opposé à la modestie, parce qu'un regard jeté avec de mauvaises intentions ou des pensées criminelles est un péché. C'est un trait cruel, capable de donner la mort à une âme. Voilà pourquoi une personne chaste veille sur ses regards, voilà pourquoi elle tient les yeux modestement baissés et ne les arrête jamais sur des objets qui pourraient faire sur elle une funeste impression. Une personne chaste ne se permettra jamais et ne permettra jamais à autrui par rapport à elle-même rien de contraire à la vertu de modestie, aucune légèreté, aucune familiarité défendues; elle respectera son corps et le fera respecter par autrui. Elle ne se contentera pas d'être chaste intérieurement, elle saura manifester extérieurement son amour pour cette vertu. Car il n'en est point de celle-ci comme des autres. Il est bon de tenir souvent les autres vertus cachées dans son cœur; mais la vertu de chasteté ne saurait jamais être assez manifestée au grand jour. De même il servirait peu d'être chaste extérieurement si, sous ce voile extérieur, on cachait un cœur gâté et corrompu. Cette chasteté ne serait qu'une chasteté mensongère et criminelle.

Une personne véritablement chaste l'est à la fois intérieurement et extérieurement. La chasteté est dans son cœur comme un précieux parfum qui répand une odeur douce et suave qui ravit tous ceux qui l'approchent. La chasteté est dans son cœur comme un cristal limpide dans lequel le soleil fait pénétrer ses rayons pour lui donner un éclat splendide et brillant.

Qu'il est doux et agréable de voir pratiquer la chasteté !

O chasteté, vertu de l'homme et de la femme, vertu de tous les âges et de toutes les conditions ! c'est toi qui fais fermer l'œil et l'oreille de l'enfant à tout ce qui pourrait ternir son innocence. Tu es le plus bel ornement de la jeune fille et tu lui donnes cette retenue si agréable dans ses paroles, dans ses regards, dans ses habits, dans ses pensées, dans toute sa conduite, en tout temps, en tout lieu, en toute rencontre. Tu lui fais éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait ternir la pureté et l'innocence de son âme, tu lui fais regarder comme une insulte dont elle ose se plaindre amèrement et témoigner son indignation envers qui que ce soit toute familiarité qu'on voudrait se permettre envers elle. Tu es la gloire du jeune homme qui, loin de rougir de ta pratique, te prend pour règle de sa conduite. Tu le fais respecter et tu lui dis de respecter autrui, parce qu'en déshonorant les autres il se déshonorerait lui-même. Tu es la vertu principale des personnes mariées, tu leur donnes des jours heureux et sereins, tu les empêches de suivre uniquement l'impulsion des passions comme des païens et les fais vivre comme les vrais enfants de Dieu. Tu es l'auréole glorieuse du vieillard qui t'a prise pour compagne durant toute sa vie, et qui, malgré le poids accablant de ses années et malgré ses cheveux blanchis par la fatigue et le travail, semble encore se défier de lui-même comme d'un feu couvant sous la cendre, et conserve partout et toujours, dans toute sa conduite, cette retenue parfaite qui le rend doublement respectable, et par son âge et par sa vertu.

Voilà, Monsieur le Curé, autant que j'ai pu les réunir et les classer, les divers enseignements que j'ai reçus, que j'ai gardés et que je vous transmets selon vos désirs.

J'oubliais de dire que, puisque cette vertu doit être pratiquée dans tous les états et dans toutes les conditions, elle n'est incompatible avec aucune condition ni aucun état. Tous peuvent être chastes, parce qu'ils doiventl'être. Ce qui est impossible n'a jamais été e ne sera jamais l'objet d'un commandement de Dieu.

Recevez, Monsieur, je vous prie, l'assurance de ma considération la plus distinguée avec laquelle

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Curé,

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 1er octobre 1843.

LETTRE XXII.

MOYENS DE GARDER LA CHASTETÉ.

Monsieur le Curé,

Il me reste encore à vous parler des moyens que m'a indiqués Notre-Seigneur Jésus-Christ pour observer et garder précieusement la chasteté.

Voici comment il m'a parlé : « Ma fille, il y a deux sortes de chasteté, la chasteté du corps et celle de l'esprit. Celui qui n'est pas chaste dans son corps ne peut l'être dans son esprit, et rarement celui qui n'est pas chaste dans son esprit demeure chaste dans son corps. Le corps est l'instrument par lequel la concupiscence pose les actes contraires à la pureté, l'esprit est celui qui conçoit les actes et les fait produire d'une manière extérieure par le corps.

« Or, il y a différence entre le corps qui est matière et l'esprit qui n'a en lui rien de matériel. Il faut donc leur donner deux secours ou deux moyens différents à l'aide desquels le corps et l'esprit puissent, chacun pour soi, garder la chasteté.

« Ces deux moyens sont la mortification pour le corps, la prière pour l'esprit ou pour l'âme.

« Si vous prenez soin de votre corps, si vous le nourrissez avec abondance et délicatesse, si vous lui accor-

dez tout ce qu'il vous demande, si vous lui laissez prendre ses aises, soyez persuadée que vous deviendrez aisément la proie du démon de l'impureté. Le corps ainsi traité est mou, efféminé, sans force ni vigueur ; il est incapable de soutenir une lutte, de se faire la moindre violence ; il devient l'esclave de l'incontinence, à laquelle il sacrifie aussi souvent qu'elle le demande.

« Mais si vous le réduisez en servitude, si vous le traitez comme un esclave, si vous le liez par les liens de la mortification, des veilles et des jeûnes, il deviendra fort contre le démon de l'impureté. Celui-ci en aura même horreur, il ne voudra pas d'un butin qu'il dira trop méprisable, mais, en vérité, c'est qu'il n'aura pas accès près de lui. Il trouvera tous les accès, par lesquels il pourrait s'introduire en vous, soigneusement gardés, fermés et défendus.

« Veillez donc et mortifiez votre corps ; vous serez forte et puissante contre l'impureté. Mais il ne suffit pas de le mortifier dans le sommeil et la nourriture ; il faut le mortifier dans la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, en un mot, dans tout ce qui est du corps, faisant du corps et de tous ses membres l'objet spécial et particulier de votre mortification de chaque jour et de chaque instant.

« Enfin, ma fille, observez vos pas et vos mouvements, ne vous exposez jamais à la tentation d'impureté en fréquentant des lieux ou des personnes qui pourraient devenir pour vous occasion de chute. Si vous faites cela, ma fille, vous serez chaste dans votre corps.

« Mais cela ne suffit pas. Vous êtes composée de corps et d'âme, et ce corps et cette âme ne font qu'un. Le corps et l'âme doivent être chastes l'un et l'autre, et ne peuvent l'être séparément s'ils ne le sont tous deux à la fois. Il faut donc que vous joigniez à la mortification, qui est la sauvegarde du corps, la prière, qui est la sauvegarde de l'âme.

« Vous vous rappelez ce que je vous ai dit de la prière. La prière, c'est une élévation vers Dieu, c'est un cri vers Dieu, c'est une demande de secours à Dieu, c'est un repos en Dieu, c'est un refuge cherché près de Dieu. La prière, c'est une défiance de soi, c'est un acte d'amour de Dieu. Par conséquent, tout ce qui est prière est pour l'âme assurance de la chasteté, défense de l chasteté.

« Ma fille, la chasteté est un don de Dieu. L'homme n'est point chaste par lui-même. S'il a la chasteté, c'est parce que Dieu la lui a donnée. Il faut donc demander à Dieu la chasteté si on ne l'a point, c'est-à-dire prier. Il faut la recommander à Dieu, la remettre entre ses mains pour la conserver, c'est-à-dire prier, parce que l'homme ne peut pas plus la conserver qu'il ne peut l'acquérir par lui-même.

« La prière est la seule défense, le seul soutien de la chasteté ; et s'il y a plusieurs sortes de prière, on peut recourir à chacune d'elles pour la conservation comme pour l'augmentation de la chasteté.

« La meilleure des prières, celle qui a le plus d'efficacité, ma fille, c'est la prière dictée par l'amour, c'est un cri d'amour jeté vers moi. Ah ! ma fille, jamais une âme tentée contre la pureté ne m'a dit : Sauveur Jésus, je

vous aime de tout mon cœur, sans que je lui aie donné la victoire. Jamais une âme tentée contre la pureté ne s'est réfugiée dans les plaies de mon corps, sans que je lui aie donné le triomphe contre la tentation. Jamais une âme n'a pénétré dans l'ouverture de mon cœur, sans que mon cœur n'ait été pour elle une défense inexpugnable. Jamais une âme n'a regardé en face ma passion à l'heure de sa tentation, sans qu'elle l'ait vue disparaître comme un éclair ; ou bien, si la tentation a persisté, sans qu'elle ait repoussé tous ses traits jusqu'au dernier, jusqu'au plus aigu.

« Jamais une âme amie de la chasteté n'a porté son œil sur la Divinité, considéré sa justice ou sa miséricorde, la toute-puissance de son amour, sa sainteté ou sa perfection infinie, sans avoir senti croître en elle son amour pour cette admirable vertu.

« Jamais une âme n'a reconnu sa misère, sa bassesse, son néant, sa faiblesse, son impuissance et dit à Dieu, au moment de la tentation : Mon Dieu, sauvez-moi, sans qu'elle ait été délivrée par Dieu.

« Enfin, ma fille, jamais une âme ne s'est approchée dignement du sacrement de mon amour sans qu'elle y ait trouvé cette table merveilleuse que j'ai préparée pour mes amis, comme un rempart inexpugnable contre ceux qui les persécutent.

« Communier à mon corps et à mon sang, c'est me prier et m'adresser même la prière la plus agréable, c'est me dire : Sauveur Jésus, vous êtes le pain de vie, délivrez-moi dela mort. Seigneur, vous êtes le Dieu trois fois saint, délivrez-moi du péché. Seigneur Jésus, vous vous plaisez parmi les lis de la pureté, préservez-

moi de toute souillure. Seigneur Jésus, je ne suis que péché, faiblesse et impuissance, fortifiez-moi, soutenez-moi, sanctifiez-moi.

« Je ne demeure point sourd à cette prière et je permets à l'âme de puiser en mon Cœur comme à une source intarissable le vin qui fait germer les vierges.

« Tels sont, ma fille, les moyens assurés par lesquels vous garderez la chasteté.

« Soyez mortifiée et soyez vigilante; priez, c'est-à-dire reconnaissez votre faiblesse, et, pleine de confiance, abandonnez-vous à Dieu ; vous demeurerez chaste, vous demeurerez pure, et vainement l'esprit de ténèbres tendra des piéges sous vos pas, jamais il ne vous prendra dans ses filets. »

Voilà, Monsieur le Curé, ce que je devais ajouter à ce que je vous ai dit précédemment dans mes cahiers ou dans mes lettres sur la chasteté.

Je me recommande à vos ferventes prières, afin que j'aie un nouveau moyen pour demeurer chaste et éloignée de tout ce qui pourrait offenser Dieu.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments respectueux, et croyez à toute ma gratitude pour la charité immense que vous me témoignez.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 6 octobre 1843.

LETTRE XXIII

DES PENSÉES CONTRAIRES A LA CHASTETÉ.

Monsieur le Curé,

Je vous ai parlé sur la vertu de chasteté, il y a quelques jours ; je vous ai rapporté ce que je pensais sur cette vertu, d'après les enseignements du Sauveur. Je viens vous soumettre aujourd'hui un entretien que j'ai eu avec le Sauveur sur les pensées contraires à la chasteté et les actes qui lui sont opposés. Il m'a instruite plusieurs fois là-dessus pour me faire bien comprendre et distinguer ce qui est mal de ce qui ne l'est point. Voici ce que je puis ajouter à ce que j'ai dit dans mes cahiers :

Seigneur Jésus, dis-je un jour au Sauveur, faites-moi connaître de quelle manière je dois me conduire pour ne jamais blesser la vertu de chasteté ni par pensées ni par action. « Ma fille, me répondit-il, je vais faire ce que vous désirez. Je pose en principe que les actes opposés à la virginité ne sont point mauvais par eux-mêmes, que la connaissance de tout ce qui est contraire à la virginité et à la chasteté n'est point mauvaise par elle-même, et que les pensées de tout ce qui ternit la virginité ou la chasteté ne sont point mauvaises non plus par elles-mêmes.

« L'acte contraire à la virginité n'est un péché que lorsqu'il y a abus dans l'accomplissement de cet acte, et dans les circonstances et cas où il n'est point permis de l'accomplir. Mais cet acte, dans l'état de mariage, quand on observe, en le posant, les lois fixées par Dieu, devient un acte de religion.

« La connaissance des choses opposées à la virginité ou à la chasteté n'est mauvaise que par l'usage mauvais que l'on en fait ; mais elle est souvent utile pour travailler au salut des âmes et augmenter ma gloire. Comment pourrait-on diriger et donner conseil sur l'accomplissement ou l'abstention de ces actes, si l'on n'en avait pas la connaissance ? Ce serait chose impossible. Cette connaissance est donc bonne, considérée en elle-même.

« Les pensées contraires à la chasteté ne sont mauvaises que lorsqu'on y arrête son esprit avec complaisance et qu'on ne cherche point à éloigner ces pensées. Il est quelquefois nécessaire de penser à ces choses, par exemple quand on doit instruire une personne et lui montrer le mal là où il est. Pour cela, il faut connaître ce qui fait le sujet de l'instruction que l'on donne. Or, dans ces cas, vous le comprenez, ni la connaissance ni les pensées ne sont mauvaises.

« Les pensées contraires à la pureté viennent de quatre sources différentes.

« Elles viennent du démon, qui les lance dans les cœurs comme des traits empoisonnés par le désir de l'impureté. Ces pensées sont très-pénibles à supporter et très-difficiles à vaincre. Néanmoins, si l'on demande le secours de Dieu, si on se confie en lui, on

triomphe toujours, parce que jamais nul n'est tenté au-dessus de ses forces.

« Elles viennent de la partie inférieure de l'âme qu'on appelle la nature corrompue. C'est là qu'est le foyer de la concupiscence, la racine de toutes les passions, surtout de la passion de l'impureté. Cette partie de l'âme est féconde en mauvaises pensées, en mauvais désirs. Elle influe sur le corps, à qui elle donne des mouvements selon l'inclination de l'impureté. Le corps qui par lui-même n'est que matière, étant mis en mouvement par l'influence de la volonté inférieure de l'âme, s'accorde parfaitement avec elle pour livrer à la volonté supérieure une guerre cruelle et opiniâtre. Or, ma fille, tout ce qui se passe dans la partie inférieure de l'âme et dans le corps, soit en pensées, soit en mouvements, soit en jouissances impures n'est point péché si la volonté supérieure ne donne point son consentement ; mais pour peu qu'elle consente et qu'elle se plaise dans ces pensées, ces mouvements et ces jouissances, il y a péché.

« Donc, ma fille, quelque chose qu'on éprouve, fussent les mouvements les plus déréglés et les pensées les plus obscènes, tant que la volonté supérieure de l'âme ne donne point son consentement, il n'y a point péché, parce que le consentement seul est ce qui constitue le péché dans sa réalité. Tout le reste n'est que matière de péché, mouvement à accomplir le péché, mais ce n'est point le péché. C'est le consentement qui fait le péché quand il tombe sur une matière de péché. Ces pensées impures, ces mouvements déréglés ne doivent donc point vous alarmer, vous inquiéter, vous

faire perdre courage. Car c'est là la guerre que l'homme doit livrer pendant toute sa vie, et dont il ne peut être délivré que par une grâce toute spéciale de Dieu. C'est cette guerre et cette lutte qui font dire à tant de saints : Hélas ! quand serai-je delivré de ce corps de mort ? Cette lutte, loin d'être un péché, est un sujet de mérites considérables. Par conséquent, loin de se troubler ou de s'affliger, il faut n'y point faire attention, mais demander humblement à Dieu son secours et se tenir toujours sur ses gardes. C'est là le plus terrible ennemi de la volonté supérieure, parce qu'il ne la quitte jamais, et qu'à peine éloigné, il revient souvent avec des forces nouvelles et au moment où l'on y pense le moins.

« Ces pensées viennent encore de l'imagination. L'imagination, frappée et impressionnée par ces choses impures, les présente sans cesse à la volonté. Or, pour ne point pécher, pour ne point consentir, il n'est pas nécessaire d'avoir horreur et d'être peinée de ce que l'imagination présente à la volonté, il suffit d'y être indifférent et de ne point y prendre plaisir. L'horreur ou la peine qu'on éprouverait, bien loin quelquefois d'amortir l'imagination, ne feraient que l'impressionner davantage. Le mieux est de se tenir indifférent, de ne point y faire attention, de fermer doucement la porte de son cœur et de se tenir en paix. Si c'est le démon qui agite ces pensées dans l'imagina tion, il en sera mortifié.

« Souvent, ne pouvant faire perdre la grâce à une âme en obtenant qu'elle prenne plaisir à des pensées impures, il profite de l'état de peine ou d'horreur que

ces pensées inspirent à cette âme pour lui faire perdre sa paix ; il la trouble, il l'agite et profite ensuite de ce malaise pour la jeter dans le découragement. C'est ainsi surtout qu'il attaque les âmes pieuses. Elles doivent y aviser, reconnaître là l'artifice du démon, et au lieu de cette horreur et de cette peine sensible, préférer le mépris et l'indifférence qui suffisent.

« Ces pensées, enfin, viennent quelquefois de Dieu.

« Lorsqu'il plaît à Dieu d'éclairer une âme et de lui montrer la vérité, c'est-à-dire l'ordre et le bien, il lui donne des lumières et des pensées sur ces choses, qui, loin d'apporter le trouble et le péché en elle, lui donnent le calme et la paix.

« Ainsi, ma fille, je suis venu vous éclairer vous-même et vous apprendre là où se trouve le mal et là où il n'est pas.

« Votre esprit et votre cœur étaient dans l'inquiétude, parce qu'ils n'avaient point la vérité. Aujourd'hui que je vous l'ai révélée, soyez calme et tranquille, conservez la paix. Soyez toujours maîtresse de la volonté supérieure qui est en votre âme et méprisez tout le reste. »

Vous penserez de ceci ce que vous jugerez à propos, je me conformerai à votre jugement.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon plus profond respect et de mes sentiments les plus reconnaissants.

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste, 8 octobre 1843.

LETTRE XXIV.

DIEU PROTÉGE LES HUMBLES ET PUNIT LES IMPIES.

Monsieur le Curé,

Permettez-moi de vous rapporter ce que j'ai vu, entendu un jour après avoir eu le bonheur de faire la sainte communion.

Je levai vers le ciel les yeux de mon âme comme pour m'offrir à Dieu en union avec Jésus-Christ que je venais de recevoir. Or, il me sembla voir en l'air une personne, mais je ne voyais que la moitié de son corps.

Elle dit, d'une voix forte et d'un ton assuré : « Le Seigneur a abaissé ses yeux sur la prière des âmes humbles, et il n'a point méprisé leurs demandes. Sion sera rétablie, et on écrira le rétablissement de Sion dans les annales de l'histoire, pour en faire passer le souvenir jusqu'au dernier âge, afin que les générations à venir louent le Seigneur de ce qu'il a regardé du haut de son sanctuaire et contemplé la terre du haut des cieux, pour entendre les gémissements des captifs et pour briser les liens des enfants de ceux qui ont été mis à mort.

« Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. »

Cette personne s'arrêta ; elle jeta les yeux sur moi

comme pour me dire d'achever, et je prononçai ces paroles : A présent et toujours, au commencement et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

J'en vis une autre qui fermait ses oreilles avec ses mains, et qui s'écriait :

« J'entends le bruit des trompettes et des cymbales. Qu'est-ce que cette bruyante musique qui résonne à mes oreilles ? »

La première voix répondit : « C'est le bruit des puissances des ténèbres. Les hommes se sont réunis pour s'élever contre le Seigneur, et ils ont dit : Qui nous punira ? Mais Celui qui n'a jamais eu de commencement et qui n'aura jamais de fin les a vus et entendus ; il lancera contre eux des traits brûlants et dévorants, et ils seront dispersés. »

Je vis une troisième personne dont la figure inspirait la dévotion, et sur laquelle étaient reflétés l'amour de Dieu, la joie et la reconnaissance. Elle éleva ses yeux et ses mains au ciel en disant : « Je louerai le Seigneur sur les instruments d'harmonie, parce qu'il n'a pas permis que ceux qui espèrent en lui fussent livrés aux loups ravissants, ni aux ennemis des âmes pour être broyés entre leurs dents. »

Je vis une quatrième personne qui s'écria d'un ton à la fois plein d'étonnement, de simplicité et de naïveté :

« J'ai vu un champ de blé dans sa maturité ; il brûlait, et à peine les moissonneurs ont-ils pu en ramasser quelques gerbes pour les porter dans les greniers du grand roi ; ils ont dit que les pertes sont considérables. »

Je vous abandonne ces lignes ; je n'en ai point demandé l'explication au Sauveur Jésus; mais il me semble qu'elle est assez facile à deviner. Je me contente de vous dire ce que j'ai vu et entendu, aussi fidèlement que cela m'est possible, et je vous prie, Monsieur le Curé, d'agréer l'hommage de mes sentiments très-respectueux avec lesquels

J'ai l'honneur d'être

Votre très-humble servante,

MARIE.

Mimbaste. 4 novembre 1843.

LETTRE XXV.

DIEU PROTÉGERA ET SOUTIENDRA SON ÉGLISE JUSQU'A LA FIN DES TEMPS.

Monsieur le Curé,

J'ai entendu un jour la voix du Sauveur Jésus prononcer ces paroles :

« Je me souviendrai de mon alliance avec l'Église dans tous les siècles des siècles.

« L'Église est mon épouse ; la croix est notre lit nuptial. C'est sur la croix que j'ai engendré mes enfants par l'effusion de mon sang ; c'est sur la croix que le sein de l'Église est devenu fécond par la grâce du Saint-Esprit.

« Elle est belle, mon épouse, et je suis toujours auprès d'elle pour la soutenir et la consoler ; elle souffrirait trop de mon absence si je m'éloignais d'elle.

« Comme son Epoux, elle est en butte à la persécution. Satan s'élève de dessous les pieds de l'Église ; il arme contre elle ses propres enfants pour lui déchirer le sein, et les enfants dénaturés de mon épouse écoutent la voix de Satan.

« Elle élève sa voix et tourne vers moi ses yeux mouillés de larmes. Non, je ne permettrai pas que ses ennemis aient le dessus.

« Ce ne sera qu'une poussière imperceptible lancée sur son visage ; elle le lavera avec l'eau de ses larmes, et sa beauté, devenue plus éclatante, ravira même ses ennemis. »

Telles sont les paroles prononcées par le Sauveur Jésus.

Daignez recevoir, je vous prie, Monsieur le Curé, l'hommage de ma très-profonde vénération et de mon entière soumission.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

MARIE.

Mimbaste, 10 novembre 1843.

LETTRE XXVI.

ACTIONS DE DIEU PAR LA FRANCE.

Monsieur le Curé,

C'est toujours avec cette confiance que m'inspire votre charité, et ma qualité de votre enfant dans le Sauveur Jésus que je vous communique, selon votre désir, tout ce que j'éprouve.

Voici ce que me dit, dimanche dernier, après la sainte communion, le Sauveur Jésus : « Ma fille, je suis le maître de ma parole. Je dis tout ce que je veux, quand je veux, à qui je veux, et nul n'a le droit de m'interpeller ainsi : Pourquoi, Seigneur, parlez-vous de cette sorte ? Pourquoi de semblables entretiens ? Je sais faire tourner tout à ma gloire et à l'économie de ma providence sur une âme en particulier comme sur le monde entier. Aujourd'hui, je veux vous parler de votre patrie. Je vous ai entretenue plusieurs fois de la France, mais je ne vous ai point dit encore ce qu'elle est ni comment elle agit. Écoutez :

« Le premier roi, le premier souverain de la France, c'est moi. Je suis le maître de tous les peuples, de toutes les nations, de tous les royaumes, de tous les empires, de toutes les dominations ; je suis particuliè-

rement le maître de la France. Je lui donne prospérité, grandeur et puissance au-dessus de toutes les autres nations quand elle est fidèle à écouter ma voix. J'élève ses princes au-dessus de tous les autres princes du monde quand ils sont fidèles à écouter ma voix. Je bénis ses populations plus que toutes les autres populations de la terre quand elles sont fidèles à écouter ma voix. J'ai choisi la France pour la donner à mon Église comme sa fille de prédilection. A peine avait-elle plié sa tête sous mon joug qui est suave et léger, à peine avait-elle senti le sang de mon cœur tomber sur son cœur pour la régénérer, pour la dépouiller de sa barbarie et lui communiquer ma douceur et ma charité, qu'elle devint l'espoir de mes pontifes, et bientôt après leur défense et leur soutien. Ils lui donnèrent le nom bien mérité de Fille aînée de l'Église. Or, vous le savez, tout ce qu'on fait à mon Église, je le regarde comme fait à moi-même. Si on l'honore, je suis honoré en elle ; si on la défend, je suis défendu en elle ; si on la trahit, je suis trahi en elle ; si on répand son sang, c'est mon sang qui coule de ses veines. Eh bien, ma fille, je le dis à l'honneur, à la gloire de votre patrie, pendant des siècles la France a défendu, protégé mon Église ; elle a été mon instrument plein de vie, le rempart indestructible et visible que je lui donnais pour la protéger contre ses ennemis. Du haut du ciel, je la protégeais, elle, ses rois et leurs sujets. Que de grands hommes elle a produits, c'est-à-dire que de saints dans toutes les conditions, sur le trône comme dans les plus humbles chaumières ! Que de grands hommes elle a produits,

c'est-à-dire que d'intelligences amies de l'ordre et de la vérité ! Que de grands hommes elle a produits, c'est-à-dire que d'esprits uniquement fondés pour leurs actions sur la justice et sur la vérité ! Que de grands hommes elle a produits, c'est-à-dire que d'âmes embrasées du feu brûlant de la charité ! C'est moi qui lui ai donné ces hommes qui feront sa gloire à jamais.

Ma générosité n'est point épuisée pour la France; j'ai les mains pleines de grâces et de bienfaits que je voudrais répandre sur elle. Pourquoi a-t-il fallu, faut-il encore et faudra-t-il donc que je les arme de la verge de ma justice ?

Quel esprit de folle liberté a remplacé dans son cœur l'esprit de la seule liberté véritable descendue du ciel, qui est la soumission à la volonté de Dieu ! Quel esprit d'égoïsme sec et plein de froideur a remplacé dans son cœur l'esprit ardent de la charité descendue du ciel, qui est l'amour de Dieu et du prochain ! Quel esprit de manœuvres injustes et de politique mensongère a remplacé dans son cœur la noblesse de sa conduite et la droiture de sa parole, conduite et parole autrefois dirigées par la vérité descendue du ciel, qui est Dieu lui-même !

Je vois encore, je verrai toujours dans le royaume de France des hommes soumis à ma volonté, des hommes enflammés de charité, des hommes amis de la vérité ; mais, à cette heure, ma fille, le nombre en est petit. Aussi elle brise le trône de ses rois, exile, rappelle, exile encore ses monarques, souffle sur eux le vent des tempêtes révolutionnaires, et les fait disparaître comme les passagers d'un navire englouti dans les abîmes de

l'Océan. A peine leur reste-t-il dans ce naufrage une planche de salut qui les mène quelquefois au rivage. Je lui ai suscité des rois ; elle en a choisi d'autres à son gré. N'a-t-elle point vu, ne voit-elle pas que je me sers de sa volonté pour la punir, pour lui faire lever les yeux vers moi? Ne trouve-t-elle pas aujourd'hui le joug de son roi pénible et onéreux? Ne se sent-elle pas humiliée devant les nations? Ne voit-elle pas la division parmi les esprits de ses populations? Elle n'est point en paix. Tout est dans le silence à la surface; mais tout gronde, tout mugit, tout fermente en dessous, dans le peuple, dans ceux qui se trouvent immédiatement au-dessus du peuple comme parmi les grands. L'injustice marche tête levée et semble être revêtue d'autorité ; elle n'a pas d'obstacle, elle agit comme elle veut agir. L'impiété fait ses préparatifs pour dresser son front orgueilleux et superbe dans un temps qu'elle ne croit pas éloigné et qu'elle veut hâter de tout son pouvoir. Mais, en vérité, je vous le dis, l'impiété sera renversée, ses projets dissipés, ses desseins réduits à néant à l'heure où elle les croira accomplis et exécutés pour toujours.

« France ! France ! combien tu es ingénieuse pour irriter et pour calmer la justice de Dieu. Si tes crimes font tomber sur toi les châtiments du ciel, ta vertu de charité criera vers le ciel : Miséricorde et pitié, Seigneur ! Il te sera donné, ô France, de voir les jugements de ma justice irritée, dans un temps qui te sera manifesté et que tu connaîtras sans crainte d'erreur ; mais tu connaîtras aussi les jugements de ma compassion et de ma miséricorde, et tu diras : Louange et re-

merciement, amour et reconnaissance à Dieu à jamais dans les siècles et dans l'éternité !

« Oui, ma fille, au souffle qui sortira de ma bouche, les hommes, leurs pensées, leurs projets, leurs travaux disparaîtront comme la fumée au vent.

« Ce qui a été pris sera rejeté, ce qui a été rejeté sera pris de nouveau. Ce qui a été aimé et estimé sera détesté et méprisé, ce qui a été méprisé et détesté sera de nouveau estimé et aimé.

« Quelquefois, un vieil arbre est coupé dans une forêt, il ne reste plus que le tronc ; mais un rejeton pousse au printemps, et les années le développent et le font grandir ; il devient lui-même un arbre magnifique, l'honneur de la forêt.

« Priez pour la France, ma fille, priez beaucoup, ne cessez point de prier. »

Vous penserez de ceci, Monsieur, comme des autres communications qui m'ont été faites, ce que vous jugerez à propos. Pour moi, je suis contente, tranquille et paisible. Il me semble que la grâce de Dieu prépare mon âme et la fortifie de telle sorte que je suis prête à recevoir toute sorte d'épreuves. Si Dieu est pour moi et si je suis pour Dieu rien ne me surprendra, rien ne m'effraiera. Avec la grâce et l'appui du Sauveur Jésus, je suis disposée à tout souffrir généreusement pour son amour. Sa croix et sa pauvreté me tiennent plus au cœur que toutes les grandeurs de la terre. Je saurai me passer de tout pour posséder Dieu, tout mépriser pour estimer Dieu, ne rien aimer pour aimer Dieu et ce qu'il m'ordonne d'aimer.

Je vous prie de recevoir l'assurance de ma plus profonde vénération et de ma vive reconnaissance avec laquelle j'ose me dire avec respect,

Monsieur le Curé,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

MARIE.

Mimbaste, 20 novembre 1843.

LETTRE XXVII.

RÈGLES A SUIVRE POUR TOUTE VOCATION.

Monsieur le Curé,

Le Sauveur Jésus m'a un jour parlé de la vocation et de la règle de conduite que doit suivre un directeur, quand il se trouve en face d'une vocation. Sa parole était claire et simple. Je vous transmets ce qu'il m'a dit, vous en penserez ce qu'il vous plaira.

« Ma fille, me dit le Sauveur, je veux vous parler de la vocation. Dieu a destiné tout homme qui vient en ce monde à un genre de vie particulier. Cette destination se nomme vocation. La vie de l'homme ressemble à une immense mécanique, dont la roue principale est la vocation. Dans cette mécanique, si la grande roue va bien, le reste marche avec ordre ; si elle s'arrête, le reste ne saurait avoir de mouvement. Il en est comme cela de la vocation. Si vous vous trouvez dans votre vocation, votre salut sera facile ; si vous manquez votre vocation, votre salut ne sera pas impossible, mais il sera bien difficile.

« Dans l'ancienne loi, il n'y avait en général qu'une vocation, c'était le mariage. La gloire d'une femme, en ces temps, était d'avoir un époux et plusieurs en-

fants ; la gloire d'un homme d'avoir une épouse féconde et d'être le père d'une nombreure postérité.

« La loi nouvelle que j'ai donnée au monde est incomparablement plus parfaite que la loi ancienne. Aussi dans cette loi, la gloire d'une femme n'est pas d'avoir un époux et des enfants, mais de n'avoir ni époux ni enfants. La gloire d'un homme n'est pas d'avoir une épouse féconde et une nombreuse famille, mais de n'avoir ni épouse ni famille. O virginité, jusque-là inconnue et même méprisée, combien tu as grandi et quelle gloire est pareille à ta gloire ! Oui, les entrailles qui n'ont point engendré et qui n'ont point conçu, sont celles qui me plaisent le plus et que je comble de mes bénédictions.

« Dans la loi nouvelle, il y a plusieurs vocations. La vocation à l'état de mariage, la vocation à l'état de virginité, la vocation à l'état religieux, la vocation à mon sacerdoce.

« Quand une personne est arrivée à l'âge de faire choix d'un état de vie, elle doit chercher à connaître quel est celui auquel Dieu l'appelle, demander à Dieu les lumières nécessaires pour connaître cet état et soumettre ses inclinations à son directeur.

« Pour se prononcer, un directeur doit avoir une sagesse, une prudence et une justice très-grandes qui l'empêchent de se tromper et lui permettent de juger sainement.

« Il faut agir pour ce discernement d'une manière différente presque pour chaque personne, selon son âge, son tempérament, ses inclinations, son éducation; selon le temps, les lieux et les circonstances.

« Avant qu'une personne soit arrivée à l'âge d'embrasser un état de vie, un directeur doit avoir soin de l'engager à demander à Dieu qu'il lui fasse connaître sa volonté. Il ne doit point prononcer le mot de vocation, qu'elle ne comprendrait peut-être pas et qui pourrait la troubler. Il doit lui apprendre à dire souvent et du fond du cœur ces paroles : Mon Dieu, faites-moi connaître et accomplir votre sainte volonté. Dieu écoutera favorablement et exaucera cette prière.

« Un directeur ne doit point chercher à inspirer de vocation, ce serait usurper le droit de Dieu. Un directeur ne peut être que le juge de la vocation à laquelle Dieu appelle une âme. Or, pour juger, il doit examiner les sentiments et les inclinations de la personne qu'il dirige, et puis se prononcer d'après les lumières de la foi et non d'après des vues purement humaines.

« Tout cela posé, vous comprenez, ma fille, qu'un directeur peut se trouver en face d'une personne qui, arrivée à l'âge de choisir un état, n'y a point encore pensé ou qui hésite entre deux états différents, ou bien en face d'une personne appelée au mariage, à la virginité, à la vie religieuse ou à la participation de mon sacerdoce.

« Que doit faire un directeur vis-à-vis d'une personne en âge d'embrasser un état de vie et qui n'a encore pensé à en embrasser aucun ? Il doit lui montrer, si du moins elle est capable de comprendre ces choses, combien il est important de connaître sa vocation et, sans lui parler d'aucune, l'engager à prier Dieu de l'éclairer à ce sujet. Il doit étudier ses goûts, ses inclinations, afin de l'aider, s'il est besoin, à distinguer

l'appel de Dieu ; mais il ne doit lui signaler aucun genre de vie particulier, avant d'avoir connu autant que possible quel est celui auquel elle est destinée.

« Que doit faire un directeur qui voit la personne qu'il dirige placée comme entre deux partis, indécise et ne sachant lequel suivre et embrasser ? Dans ce cas deux choses sont indispensables à un directeur, une prudence extrême, une fermeté inébranlable. Il faut qu'un directeur soit toujours prudent, sage et circonspect, mais en ce cas plus que jamais. Vous le comprenez, ma fille, Dieu ne donne point deux vocations, il n'en donne qu'une. Si le directeur fait embrasser à cette personne le genre de vie auquel Dieu ne l'appelle pas, que de dangers pour elle ! Le directeur examinera donc avec un soin minutieux ces deux chemins différents qui se présentent devant celle qu'il dirige; il examinera ensuite les inclinations, les sentiments et les pensées de celle qu'il doit éclairer. Il pèsera sérieusement et avec foi les motifs qui portent plus pour un genre de vie que pour l'autre ; et quand il verra que l'un des deux ne présente point une grande espérance de salut, tandis que l'autre offre une grande probabilité ou du moins plus d'assurance, il obligera la personne qu'il dirige à embrasser ce dernier état et lui défendra d'embrasser le premier. Il se servira pour cela de toute son autorité. Car si elle peut se perdre dans un état où il y a grand espoir qu'elle se sauvera, que sera-ce dans l'état qui n'offre point ou presque point d'espérance ? Il doit être par conséquent aussi plein de fermeté. Cette personne, comme toute autre, du reste, doit se soumettre

à la décision de son directeur. Dieu bénira sa soumission, la préservera de tout danger et lui fera atteindre le port du salut. Je vous ai déjà parlé de la vocation à l'état du mariage, je ne vous en dirai plus rien.

« Que doit faire un directeur à qui une personne manifeste son inclination pour la virginité ? Il doit d'abord ne pas entrer dans ses sentiments, lui représenter que le mariage est un sacrement institué par Dieu, un état où plusieurs se sont sanctifiés, où elle peut se sanctifier elle-même, où elle trouvera des grâces spéciales et particulières, en rapport avec les besoins de son âme ; il lui fera remarquer surtout qu'il n'y a rien dans le mariage d'opposé à la chasteté. Après cela, si elle demeure ferme, si elle persévère dans ses sentiments, il ne doit point s'opposer à ses désirs, mais lui faire connaître les devoirs d'une vierge, et comprendre combien sa vie doit être plus sainte, plus détachée du monde et de ses plaisirs, plus attachée à Dieu et aux bons mouvements de sa grâce. A mesure qu'il la verra se fortifier dans sa résolution, il lui montrera les beautés, la grandeur, la sublimité de la virginité. Il lui fera estimer cet état comme le plus précieux trésor de son âme, comme le moyen le plus sûr de croître en vertu et d'attirer sur elle mes bénédictions les plus abondantes.

« Que doit faire un directeur à qui une personne manifeste son inclination pour la vie religieuse ? Le directeur, dès le principe, ne doit point entrer dans son sentiment. Sans trop chercher pourtant à l'éloigner de la vie religieuse, il doit lui représenter qu'elle peut bien se sauver dans le monde, qu'un nombre infini de

bienheureux s'y sont sauvés, et qu'une multitude considérable de chrétiens s'y sanctifient encore. Il doit lui représenter que s'il n'y a pas autant de danger dans l'état religieux que dans le monde, il y a aussi des obligations beaucoup plus considérables. Il doit lui faire comprendre qu'il faut un détachement complet de toutes choses, une soumission et une obéissance aveugle quand on veut entrer en religion, et lui montrer autant les épines que les roses de la vie qu'elle veut embrasser, afin que plus tard elle ne se trouve point étonnée et découragée même par les peines ou les difficultés qui pourront se présenter. Il ne doit point lui présenter souvent ces difficultés, mais assez pour qu'elle les connaisse. Puis il lui demandera quelles réflexions elle a faites à ce sujet ; il l'engagera à parler simplement, sincèrement et sans timidité, lui faisant voir clairement combien elle est intéressée à ne se point tromper dans ses démarches. Il écoutera, il pèsera, il jugera toutes ses paroles et toutes ses réponses.

« Le directeur verra si c'est une véritable vocation, une vocation ordinaire ou extraordinaire.

« S'il ne voit point de vocation, il détournera cette personne de la vie religieuse dans laquelle elle se perdrait probablement parce qu'elle n'est point appelée à cette vie.

« S'il ne voit qu'une vocation ordinaire, il ne donnera point à cette personne de grandes épreuves, il s'assurera seulement de la sincérité de ses sentiments et des motifs qui la portent à embrasser cet état et il l'engagera à suivre cette vocation.

« S'il voit une vocation plus qu'ordinaire, il commencera par donner de petites épreuves, examinant la manière dont les supporte celle qu'il dirige. Il observera son caractère, ses goûts, ses sentiments, ses inclinations, et cherchera à modifier, légèrement d'abord, tout ce qu'il y a de défectueux en elle. Il ménagera néanmoins sa faiblesse et lui donnera, comme une mère à son enfant, une nourriture de plus en plus substantielle. Il la formera peu à peu à l'obéissance et proportionnera tout à sa vigueur et à son énergie, à mesure qu'elle croîtra et se fortifiera. S'il voit en elle un grand courage, une fermeté prête à tout supporter, c'est une marque que Dieu destine cette personne à de grandes épreuves, et le directeur doit commencer en elle l'œuvre de Dieu, pour qu'elle s'achève et se perfectionne plus tard dans la vie religieuse. On n'est point parfait en un seul jour, on n'est point athlète et soldat tout d'un coup, il faut nécessairement être formé ; et la vie religieuse bien plus que la vie commune et ordinaire doit être une lutte et un combat auquel il faut s'exercer pour remporter la victoire.

« Quand le directeur croit dans sa sagesse et d'après les lumières de la foi avoir suffisamment éprouvé cette personne, il lui permettra d'embrasser la vie religieuse.

« Un directeur ne doit jamais pousser de lui-même qui que ce soit à la vie religieuse. Combien seraient blâmables ceux qui, par un zèle indiscret, voudraient engager des personnes à s'enfermer dans un cloître, sous prétexte qu'elles y trouveront moins de dangers. Il n'y a point là plus qu'ailleurs espoir de salut s'il n'y a

pas vocation ; au contraire, une personne, sans vocation pour la vie religieuse, pourra se perdre en ce genre de vie, tandis qu'elle serait sauvée dans le monde. Ce directeur aura à me rendre compte de ces âmes que son ignorance ou ses conseils auront perdue. Quand même une personne aurait vocation pour vivre dans la virginité, pour s'élever à une grande sainteté, pour marcher dans des voies extraordinaires, ce n'est pas une raison suffisante pour la retirer du monde et la faire entrer en religion. Je destine ces âmes à être l'édification du monde et le soutien des faibles, voilà pourquoi je ne les appelle point à la vie religieuse ; c'est là leur vocation.

« Mais s'il faut user de prudence, de sagesse et de discrétion, s'il faut être éclairé en face d'une vocation, c'est bien devant une vocation au sacerdoce. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit du sacerdoce, de cette fonction si sublime et si redoutable ? Quel malheur que l'usurpation du sacerdoce, quel malheur que le renoncement au sacerdoce ! Quel compte sévère devra me rendre celui qui éloigne du sacerdoce celui que j'appelais à être mon prêtre et mon ministre, et celui qui pousse au sacerdoce celui que je n'y appelais point ! Combien ma justice sera sévère pour ceux qui admettent au sacerdoce ceux qui ne semblent point le mériter, et repousser ceux qui n'en sont point indignes par leur conduite et leurs actions ! O sacerdoce catholique, vocation des vocations ! O vous qui êtes chargés de la direction de mes prêtres futurs, étudiez, examinez, scrutez, jugez tous leurs sentiments, toutes leurs actions et prononcez-vous ensuite comme je le ferais

moi-même ! Quel malheur pour vous, et quel remords dans l'avenir si, par votre négligence, vous appeliez quelqu'un qui n'est point élu, qui ne serait point le pasteur de mon troupeau, mais un loup ravissant qui travaillerait à sa ruine ! Quel malheur pour lui ! Est-ce que le joug de mon sacerdoce ne l'oppresserait pas sous son poids accablant? Quel malheur pour les âmes à qui il ne saurait montrer la voie et enseigner la vérité et dont il ne pourrait entretenir la vie ! Quel malheur pour mon Église, et surtout quelle désolation ! O vous qui êtes chargés de la direction de mes prêtres futurs, encore une fois, étudiez, examinez, scrutez et jugez tous leurs sentiments, toutes leurs inclinations ; suivez-les pas à pas, observez tout en eux, prononcez-vous ensuite comme je le ferais moi-même!

« Le sacerdoce, ma fille, nul ne le mérite, il faut y être appelé comme Aaron, comme les apôtres, comme moi-même, par mon Père céleste qui règne dans les cieux. Quand on a entendu sa voix, il faut se défaire complétement de tout sentiment personnel, pour ne suivre que l'impulsion et le mouvement de la volonté de Dieu, afin de travailler avec succès au salut des âmes et continuer sur la terre mon œuvre de Rédempteur et de Sauveur.

« La vie religieuse demande qu'on l'embrasse avec des sentiments purs et saints, et pour correspondre à l'appel de Dieu ; non par caprice, vaine gloire, contrariété, intérêt ou ferveur passagère et de peu de durée, pour n'être point un mauvais religieux.

« La virginité demande qu'on l'embrasse par des

sentiments purs et saints et pour correspondre à l'appel de Dieu, non pour des motifs purement humains; sans cela il est impossible de persévérer dans cet état.

« L'état du mariage demande qu'on l'embrasse par des motifs purs et saints et pour suivre sa vocation, en éloignant de ses pensées la passion ou l'intérêt, causes assurées de discorde et souvent de mauvaise vie.

« Ma fille, vous devez comprendre et tous doivent comprendre aussi combien la vocation est une grande chose, combien il faut lui donner d'attention, puisque c'est d'elle que dépend la gloire que l'on rendra à Dieu dans le temps et dans l'éternité, ou la révolte qu'on lancera vers lui pendant la vie de la terre pour l'éternelle malédiction dans les abîmes de l'enfer. Néanmoins, au temps où vous vivez est-il rien qui semble moins préoccuper qu'une vocation, est-il rien qu'on traite plus légèrement? O hommes irréfléchis, hommes insensés, hommes oublieux de tous leurs intérêts !

« Je vous ai fait connaître votre vocation, ma fille. Vous serez mon épouse toute votre vie, vous le serez aussi dans l'éternité. Vous demeurerez vierge et j'abriterai votre virginité dans mon Cœur sacré. Bientôt il vous sera donné de l'abriter d'une manière sensible dans la congrégation qui lui est consacrée si spécialement et dans laquelle je vous ferai entrer. »

Voilà, Monsieur le Curé, ce que m'a dit le Sauveur Jésus. Je termine cette longue lettre en me recommandant à vos prières, j'en sens un besoin plus pressant

que jamais. Ayez pitié de moi, priez pour votre enfant et croyez à mon éternelle reconnaissance.

Je suis, Monsieur le Curé et très-vénéré Père en Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec les sentiments du plus profond respect et de ma gratitude,

Votre très-humble servante.

MARIE.

Mimbaste, 25 novembre 1843.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE NEUVIÈME.

DE LA GRACE ET DES DONS DU SAINT-ESPRIT.

LIVRE DIXIÈME.

DES VERTUS THÉOLOGALES ET DES VERTUS MORALES.

LIVRE ONZIÈME.

DU PÉCHÉ.

LIVRE DOUZIÈME.

DES RELATIONS.

LIVRE TREIZIÈME

DES FINS DERNIÈRES.

LIVRE QUATORZIÈME

LE PASSÉ FIGURÉ DE L'AVENIR

LETTRES DOCTRINALES

FIN DE LA TABLE

ERRATA

—

NOTA. — *Ce passage, omis par inadvertance, eut dû être placé page* 248, *livre* 13e, *tome* III.

VII.

Le jour de la Toussaint, je m'étais réveillée de grand matin. Je me rendis près du Sauveur Jésus. Je méditai sur le mystère du jour. Dieu me laissa entrevoir combien il est admirable dans ses saints et quelle grande récompense il leur donne dans le ciel. J'entendis ensuite la voix du Sauveur Jésus. Il me dit : « Dieu, ma fille, fait paraître sa miséricorde sur la terre et dans le ciel. Elle paraît sur la terre, car il a donné à l'homme un Sauveur qui a réparé sa faute. Ce Sauveur, c'est moi, Fils de Dieu, Dieu comme mon Père, égal en tout à mon Père. J'ai pris la nature de l'homme, le corps de l'homme, l'âme de l'homme. J'ai souffert, je suis mort pour l'homme. A cause de ma mort, Dieu a pardonné à l'homme ; à cause de ma mort, il a rendu à l'homme sa première dignité ; à cause de ma mort, il a augmenté la grandeur de l'homme à ce point qu'il a adopté l'homme pour son

fils, et a voulu que l'homme le nommât son Père. Voilà ce que Dieu fait pour tout homme sur la terre, voilà l'œuvre par excellence de la miséricorde de Dieu.

« La miséricorde de Dieu paraît aussi dans le ciel, où il comble les saints de gloire et de bonheur, et leur accorde ce qu'il leur avait promis pour récompenser leur fidélité. Dans le ciel, il y a divers degrés dans la félicité des élus. Dieu les glorifie selon qu'ils l'ont eux-mêmes glorifié sur la terre. La sainte Vierge tient la première place dans le ciel, après la sainte Trinité. Au-dessous de Marie viennent les patriarches, les prophètes, les apôtres, les vierges, les martyrs et tous les autres saints du paradis. Parmi eux, chacun occupe un trône que Dieu a rapproché de lui, selon la grandeur de leur sainteté respective, et tous, malgré cette diversité de gloire, sont parfaitement heureux et ne désirent rien de plus. Ils voient Dieu face à face, ils le possèdent, et cette vue, et cette possession font leur félicité, félicité parfaite, félicité sans peine d'aucune sorte, félicité sans douleur, félicité inaltérable, félicité perpétuelle et permanente, félicité éternelle, félicité toujours égale et toujours nouvelle. Ah ! si les hommes savaient combien est grande la félicité au ciel, ils feraient tous leurs efforts pour la mériter. Toutes les peines, tous les sacrifices, toutes les tribulations de la vie ne sont rien pour la possession de la félicité du ciel; c'est moins qu'une obole avec laquelle on acquerrait l'empire du monde entier. Ayez toujours les yeux tournés vers le ciel, ma fille; pensez au bonheur qui vous attend; soyez à Dieu dans le temps, il sera à vous dans l'éternité. »

En ce moment le prêtre montait à l'autel pour offrir le saint sacrifice. Je ne dirai point dans quel état m'avait mise la parole du Sauveur Jésus. Je ne pus ni ouvrir mon livre ni faire de prières, je dus m'abandonner à l'attrait du moment qui m'absorbait tout entière. Je me sentis pénétrée, non par les sentiments venus de mon âme, mais par une force intérieure que je n'avais jamais ressentie encore, et qui devait venir d'en haut ; je me sentis pénétrée de vifs sentiments de componction, et mon cœur en souffrit à ce point que je crus qu'il allait se briser. Je fus ensuite saisie du plus profond respect pour la présence de Dieu, pour sa grandeur et sa majesté ; j'aurais voulu m'anéantir devant lui. A la consécration, je vis Jésus descendre sur l'autel couvert de gloire et les mains pleines de grâces. Un ange les prit des mains du Sauveur et les répandit sur les fidèles, puis il s'avança vers moi et me présenta une coupe en disant : Voici les grâces privilégiées que le Sauveur Jésus vous envoie. J'approchai mes mains de cette coupe et je sentis, non d'une manière sensible mais spirituelle, ces grâces inonder mon âme et la remplir presque au delà de ce qu'elle pouvait en contenir. Après cela, l'ange mit sa main sur ma bouche, comme pour montrer que toutes ces grâces devaient rester en moi. Combien je me trouvai heureuse alors. Toute mon âme, tout mon cœur, tout mon être me sembla transformé. Mon âme était pleine de Dieu, mon cœur plein de Dieu, tout mon être plein de Dieu. Je ne pouvais tirer mes regards de la personne de Jésus, tant il y avait en lui de bonté, de douceur, d'amabilité. Je ne pouvais parler, je fis pourtant un

effort, et au moment de la communion du prêtre, je dis à Jésus : Seigneur, répandez aussi vos grâces sur votre serviteur : je voulais dire mon pasteur. Il écouta ma prière. Je le vis prendre la coupe que l'ange tenait dans ses mains, lever les yeux au ciel, bénir cette coupe et la présenter lui-même à son ministre, sur la bouche duquel il posa lui-même sa main, comme l'ange l'avait posée sur la mienne.

Je m'avançai ensuite vers la table sainte pour recevoir Jésus en communion. Il descendit dans mon cœur et s'y plaça sur un trône, comme il était avant placé sur l'autel. Là, je reposai près de Jésus et m'endormis comme un enfant près de sa mère. Cependant ce sommeil n'était pas un sommeil véritable. Je dormais et je voyais, j'entendais, je comprenais toutes choses ; cela n'était, par conséquent, pas un sommeil. Ce n'était pas le réveil non plus. Qu'était-ce ? Je ne sais. Ce n'était ni vie, ni sommeil, ni mort, et je ne puis dire autre chose sinon que Jésus était dans mon cœur et que mon bonheur était au delà de tout ce que peut exprimer la langue des hommes.

J'entendis alors des voix qui criaient bien fort : Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, vous qui nous aimez ! Ces paroles firent sur moi une profonde impression, et je priai le Sauveur pour les âmes qui imploraient ma pitié. Je le priai, mais ma prière était trop fondée sur moi ; je priai comme si j'avais droit d'être exaucée. Jésus ne m'écouta point. Je craignis alors de l'avoir offensé et lui demandai si je m'étais rendue coupable. Jésus me regarda doucement et me dit : « Non, ma fille. » Mais, ne sachant comment

expliquer le refus de ma prière, je lui demandai une seconde, une troisième fois, si je m'étais rendue coupable. Il me répondit avec la même douceur : « Non, ma fille. — Pourquoi donc, Seigneur, ne m'avez-vous point écoutée ? — C'est uniquement pour vous montrer que quand bien même je me plais à vous combler de mes plus grandes faveurs, il ne vous est rien dû. Restez toujours dans les sentiments de la plus profonde humilité. »

Puis il ajouta : « Pour qui me prenez-vous, ma fille? » Je lui répondis : Pour mon Dieu. « — Pourquoi, pour votre Dieu ? — Parce que vous êtes tout-puissant. — Où reconnaissez-vous ma toute-puissance ? — En ce que vous pouvez tout ce que vous voulez. — Pourquoi me priez-vous ? — Parce que vous êtes mon Dieu, parce que vous êtes tout-puissant, parce que vous pouvez m'accorder tout ce queje vous demande. — Que me demandez-vous ? — Seigneur, je vous demande la délivrance de toutes les âmes du purgatoire. — Puis-je vous accorder cela, ma fille ? — Oui, Seigneur, si vous appliquez vos mérites à ces âmes. — Ne voulez-vous donc que des jugements de miséricorde ? et la justice de Dieu ? — Seigneur, vos mérites ont plus que suffisamment donné satisfaction à la justice de Dieu. — Un grand pécheur qui se sera converti à l'heure de la mort, après avoir commis de nombreuses fautes, peut-il donc être admis immédiatement dans le ciel, sans donner lui-même satisfaction ? — Non, Seigneur, mais en vue de vos mérites, que je vous prie de lui appliquer, Dieu peut le délivrer de sa peine et lui ouvrir le ciel »

En ce moment, je vis la figure du Sauveur devenir grave et sérieuse. « Ah ! ma fille, me dit-il, combien sont nombreuses les âmes qui retardent la gloire qu'elles rendraient à Dieu, et qui négligent de profiter des moyens de sanctification que je leur donne pour expier tout ce qu'elles doivent à la justice divine. Elles paraissent au tribunal de Dieu chargées de dettes envers lui. Mais voyez quelle est la charité de Dieu pour ces âmes, de permettre que d'autres prient pour elles et hâtent ainsi leur délivrance. »

Jésus resta dans mon cœur. Un ange me prit par la main et me conduisit je ne sais où. Nous gravîmes d'abord une hauteur fort élevée ; au milieu de la plaine qui s'étendait sur cette hauteur, je vis un immense précipice taillé en forme de tour. Il en sortait une fumée abondante. J'examinai cela avec effroi. Mon effroi redoubla quand je vis Jésus sortir de mon cœur pour gagner l'extrémité opposée du précipice, où une multitude de jeunes hommes, tête nue, et revêtus de robes blanches, vinrent l'entourer. Ne craignez rien, me dit l'ange qui me guidait, venez, suivez-moi. L'ange descendit un escalier taillé le long du mur qui entourait l'abîme ; je descendis avec lui à une très-grande profondeur. Là, nous trouvâmes une porte fermée, l'ange l'ouvrit, et je vis un grand feu comme je n'en avais jamais vu, et, au milieu de ces flammes, des personnes sans nombre affreusement torturées. Leur état me toucha à ce point que je versai des larmes, ce que je ne fais pas facilement, et je m'écriai : Ah ! mes frères, combien vos tourments sont grands ! Que Dieu vous fasse miséricorde. L'ange referma la porte ; nous remon-

tâmes du côté opposé à celui par lequel nous étions descendus, et nous arrivâmes près du Sauveur Jésus, qui était encore entouré des jeunes hommes que j'avais aperçus.

Ils étaient venus là pour offrir à Jésus toutes les prières de l'Église en faveur des âmes du purgatoire.

« Apportez la grande balance de la justice, dit le Sauveur Jésus. » Deux anges, suivis de la sainte Vierge Marie, apportèrent la balance de la justice. Les jeunes hommes vêtus de blanc, qui étaient des anges aussi, je pense, mirent d'un côté les prières des fidèles. Les anges de la justice placèrent du côté opposé une immense quantité de papiers écrits qui étaient l'inscription des dettes qu'avaient encore à payer les âmes du purgatoire, et les prières des fidèles se trouvèrent plus légères que les écrits déposés par les deux anges.

Mais Marie, se plaçant en face de son Fils, posa la main du côté des prières des fidèles, et leur valeur surpassa de beaucoup le poids des papiers écrits.

Jésus regardant avec bonté sa mère lui dit : « Soyez toujours la Mère de la miséricorde. »

Les jeunes hommes se précipitèrent dans l'abîme plusieurs fois et en ramenèrent toujours une victime, qu'ils revêtaient d'une robe blanche comme la leur et qu'ils présentaient ensuite à Marie. Marie l'embrassait avec amour, mettait entre ses mains un papier blanc, et puis demandait pour elle à son Fils une bénédiction éternelle.

Ce spectacle n'était point du temps, mais de l'éternité. Sa vue me combla de satisfaction et augmenta la paix de mon âme.

TOME I

Pag.	Lig.	Au lieu de	Lisez :
4	26	*Sa* piété.	*La* piété.
53	31	*neme* laissez pas. . .	*ne me* laissez pas.
125	18	du *mytère*	du *mystère.*
197	15	de *l'Eglise*	de *l'église.*
204	11	à Dieu *pour vous* les grâces	à Dieu les grâces.
295	5	lui *son* consacrées . .	lui *sont* consacrées.
298	15	à la *vonté* de Dieu . .	à la *volonté* de Dieu.
312	26	tout ce qu'*i y a* . . .	tout ce qu'*il y a.*

TOME II

Pag.	Lig.	Au lieu de	Lisez :
41	18	l'abîme s'*entrouve* . .	l'abîme s'*entrouvre.*
67	28	d'autres moi-*mêmes*. .	d'autres moi-*même.*
68	16	voie *la rgeque.* . . .	voie *large que.*
73	29	deux sortes de *nourritures.*	deux sortes de *nourriture.*
76	10	lui *disan.*	lui *disant.*
98	14	mon *Pèr.*	mon *Père.*
99	17	*Mai* l'exemple. . . .	*Mais* l'exemple.
107	29	qui ne *sera peut*-être enlevée	qui ne *vous* peut être enlevée.
140	3	la *reflechissen.* . . .	la *réfléchissent.*
192	1	*c'é ai* aussi	*C'etait* aussi.
322	10	qui *con cerne.* . . .	qui *concerne.*
328	10	vos *besoin*	vos *besoins.*
356	6	leur *accordee ncore* .	leur *accorde encore.*
371	4	rendent *puissants* . .	rendent *puissant.*

TOME III

Pag.	Lig.	Au lieu de	Lisez :
19	31	*dema* grâce.	*de ma* grâce.
90	2	comme *ar*	comme *par.*
101	3	commence *e* durera. .	commence *et* durera.
110	18	de *nonrriture.* . . .	de *nourriture.*
146	20	*Mous* continuâmes . .	*Nous* continuâmes.
263	6	*quad* même	*quand* même.
285	13	*eu* toutes choses . . .	*en* toutes choses.
290	11	*quelle* ressemble. . .	*qu'elle* ressemble.
311	19	sont *presques*	sont *presque.*
id.	21 et 22	évite le *mal Ne* fais point	évite le mal ; *ne* fais point....
342	31	*le* sainteté	*la* sainteté.
355	22	Mon cœur était brisé : en le voyant en cet *état,*	Mon cœur était brisé, en le voyant en cet état ;
358	19	*s'ils* l'eussent	*si elles* l'eussent.
421	6	humble *servant* . . .	humble *servante.*

LA VÉNÉRABLE SERVANTE DE DIEU ANNA-MARIA TAIGI

D'après les documents authentiques de sa béatification,

Par le R. P. BOUFFIER. S J.

2e édition.

Un volume in-12 : 2 francs 50

Les fastes des saints nous offrent peu de vies aussi merveilleuses et aussi pratiques à la fois. Le décret pour la béatification d'Anna-Maria Taïgi va nous révéler les vertus héroïques de la servante de Dieu et la mission qui lui fut confiée par la divine Providence.

DÉCRET DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES

« Quand Dieu veut montrer sa puissance et sa sagesse, il emploie d'ordinaire ce qui aux yeux du monde est faiblesse et folie, pour abattre le faste du siècle, rendre vaines les entreprises des impies, et briser les efforts de l'enfer. De nos jours, alors que l'orgueil de l'homme et les puissances infernales paraissaient avoir juré ensemble de saper, s'il était possible, non-seulement les fondements de l'Église, mais encore ceux de la société civile elle-même, il a opposé une simple femme aux flots de l'impiété qui débordaient de toutes parts. Il a employé à cette œuvre Anna-Maria-Antonia-Jésualde Taïgi, née de parents honnêtes, mais pauvre, mariée à un homme du peuple, chargée des soins d'une famille, et ne trouvant de quoi se nourrir, elle et les siens, que dans le travail de ses mains. Choisie de Dieu pour lui attirer des âmes, pour être une victime d'expiation, un obstacle aux trames des impies, et détourner les malheurs

par ses prières, Dieu, après lui avoir ôté la poussière du siècle, se l'unit très-étroitement par la charité, fit briller en elle des dons merveilleux, et l'orna de vertus telles, que non-seulement les personnes pieuses de toutes les conditions, même celles du rang le plus élevé, mais encore les impies, en recevaient de bonnes impressions, et qu'elles donnaient à tous une haute idée de sa sainteté..... »

« Anna-Maria Taïgi, dit le P. Bouffier, devient, sous la main de Dieu et devant sa justice, l'âme de son pays et de son temps; son cœur bat pour tous; elle se fait la victime d'expiation, le rempart du Saint-Siége; l'hostie du pécheur, la consolation de l'affligé, le secours du pauvre, le guide du savant et le conseil du prêtre... C'est un théologien, un docteur, un prophète inspiré, un vrai thaumaturge. »

Par un privilége unique dans la vie des saints, Anna-Maria pendant 47 ans, a vu dans un soleil mystérieux, qui brillait sans cesse à côté d'elle, le passé, le présent, l'avenir, l'état de son âme, le fond des consciences, les événements politiques et religieux du monde entier, les persécutions et les triomphes de l'Église, etc.

—

La Sainte Communion considérée au point de vue philosophique, théologique, historique et pratique, par le R. P. DALGAIRNS; trad. par M. l'abbé GODARD, et suivi d'un traité sur la *fréquente communion* emprunté aux *Analecta juris pontificii.* 2 v. in 12. 6 fr.

Le P. Dalgairns, auteur d'un traité sur la *Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, que de très-bons juges estiment le meilleur au point de vue dogmatique, historique et pratique, a composé sur la *Sainte Communion*, un ouvrage qui se recommande par les mêmes qualités. Voici les titres des chapitres qui donneront une idée de son importance et de son utilité pour les Directeurs des âmes et les personnes pieuses: *Saint Thomas d'Aquin; théories modernes sur la matière; union avec Dieu; vie de Jésus dans le Saint-Sacrement; effets de la communion dans nos âmes; histoire de la communion; sévérité et rigorisme; communion des imparfaits; limites à la communion; communion des pécheurs; communion des personnes du monde; vie dans la fréquente communion.*

De la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, par le R. P. DALGAIRNS. 1 vol. in-12 3 fr.

Abbeville. — Imp. P. Briez

